

www.e-rara.ch

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie

Bouillet, Marie Nicolas

Paris, 1851

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 40823

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-91690>

Nouveau supplément.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

AVERTISSEMENT

DE CE SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE IMPÉRIAL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

NOUVEAU

SUPPLÉMENT

1792

Faint, illegible text in the upper left quadrant, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text in the upper right quadrant, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

NOUVEAU

SUPPLÉMENT

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Faint, illegible text in the lower left quadrant, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text in the lower right quadrant, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

ce
so
re
ar
tic
on

l'e
tr
da
qu
R
da
S
P
g
p
de
G
G
M
O
il
m
D
m
P
L
J
M
R
S
P

a
l
g
f
l
r
e

AVERTISSEMENT

SUR LE SUPPLÉMENT DU DICTIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

Le *Supplément* qui paraît aujourd'hui, et qui peut s'ajouter à toutes les éditions publiées jusqu'à ce jour du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, est destiné à faire connaître les personnalités célèbres qui ont terminé leur carrière depuis la première impression de cet ouvrage, à enregistrer les grands événements qui depuis la même époque se sont accomplis dans la politique, ainsi que les changements qui ont pu survenir dans la géographie. S'il s'y rencontre quelques articles sur des noms ou des faits moins récents, c'est que les matériaux nécessaires pour la rédaction de ces articles avaient manqué lors de la première composition du livre, ou que certains noms ont acquis par l'effet de circonstances nouvelles une importance qu'ils n'avaient pas originellement.

Ce qui devait occuper le plus de place dans ce *Supplément*, c'est la biographie : c'est aussi, nous l'espérons, la partie qui offrira le plus d'intérêt. On ne saurait croire en effet combien de noms illustres sont venus dans un si court espace de temps s'inscrire sur nos tablettes et réclamer une place dans cette espèce de panthéon historique. Toutes les carrières, toutes les contrées, toutes les époques voisines de nous, la Révolution, l'Empire, la Restauration, la France de Juillet, la jeune République de 1848 même, ont abondamment fourni leur contingent; qu'il nous suffise de citer, dans le monde politique, le roi *Louis-Philippe* et son fils *Ferdinand*, duc d'Orléans, le roi de Sardaigne, *Charles-Albert*, *Bernadotte*, roi de Suède sous le nom de *Charles-Jean*, les rois des Pays-Bas *Guillaume I et II*, *Joseph* et *Louis Bonaparte*, qui furent rois un moment, l'un en Espagne, l'autre en Hollande, l'impératrice *Marie-Louise*; le général *Jackson*, *J. Polk*, *Taylor*, tous trois présidents des États-Unis, *Méhémet-Ali*, pacha d'Égypte, et son fils, le vaillant *Ibrahim*; le prince de *Polignac*, *Lafitte*, *Royer-Collard*, l'infortuné *Rossi*; le comte de *Toreno*, le duc de *Palmeilla*, lord *Grey*, lord *Melbourne*, *Robert Peel*, enfin le libérateur de l'Irlande, *O'Connell*; dans le clergé, le pape *Grégoire XVI*, le cardinal *Pacca*, le cardinal *Cheverus*, l'abbé *Frayssinous*, et l'archevêque-martyr, *Mgr Affre*; dans l'armée, les maréchaux *Drouot-d'Erlon*, *Clausel*, *Grouchy*, *Bourmont*, *Moncey*, *Oudinot*, *Molitor*, *Bugeaud*, les généraux *Bertrand*, *Cambronne*, *Drouot*, *Roguet*, noms auxquels il faut joindre ceux de *Bréa*, *Duvivier*, *Négrier*, victimes déplorables de nos guerres civiles; dans la marine, les amiraux *Duperré*, *Linois*, *Verhuell*, *Willauvez*, *Truquet*; dans la science et l'industrie, *De Candolle*, *Geoffroy Saint-Hilaire*, *Blainville*, *Brongniart*, *Larrey*, *Esquirol*, *Pariset*, *Hahnemann*, *Gay-Lussac*, *Berzélius*, *Ørsted*, *Dalton*; *Étienne* et *Benjamin Delessert*, *Lasteyrie*, *Brunel*, *Philippe de Girard*, *Matthieu de Dombasle*; dans les lettres, *Chateaubriand*, *Ballanche*, *Alexandre Duval*, *Casimir Delavigne*, *Soumet*, *Étienne* et *Jouy*, *Ch. Nodier*, *Honoré de Balzac*; *De Gérando*, *Jouffroy*, *Sismondi*, *Fauriel*, *Letronne*; *Wordsworth*, *Southey*, *Øehlenschlager*, *Heeren*, *Ottfried Müller*, *Hermann*, *Jacobs*, *Kryloff*, *Pouschkine*; dans les arts, *Spontini*, *Cherubini*, *Berton*, *Donizetti*, *Fréd. Kalkbrenner*, *Baillet*, *M^{me} Catalani*, *M^{lle} Mars*; *Granet*, *Grandville*, *Bosio*, *Thorwaldsen*, *Schwanthaler*; tous noms véritablement historiques, qui sollicitent également, bien qu'aux titres les plus divers, l'attention du lecteur.

En même temps qu'elle était la partie la plus importante de notre tâche, la biographie en était aussi la plus difficile. Quand il s'agit d'hommes morts si récemment, qui n'ont point encore exercé la plume des historiens et des biographes, les documents manquent bien souvent; aussi n'est-ce qu'à grand-peine que nous avons pu réunir les matériaux de nos courtes notices (1). C'est d'ailleurs chose fort délicate que d'apprécier le mérite d'hommes dont la cendre est à peine refroidie et sur lesquels l'impartiale histoire n'a pas encore prononcé. Dans les cas où l'esprit de parti pouvait être en jeu, nous avons dû appliquer la règle que nous nous étions imposée dès le principe : « Pour tout ce qui est encore en litige, disions-nous dans la préface de notre première édition, pour tout ce qui est trop

(1) Indépendamment des *Biographies de contemporains*, publiées à diverses époques, nous avons consulté avec avantage les *Archives historiques*; quelquefois il nous a fallu nous adresser aux familles elles-mêmes.

« récent et pour ainsi dire actuel, nous nous sommes abstenu de prononcer, pensant que ce livre, « destiné à être consulté par des personnes de toutes les opinions, n'en devait heurter aucune, et « qu'ici notre rôle devait se borner à rappeler les faits, à les exposer fidèlement, et à mettre ainsi « devant les yeux de chacun les pièces du procès. »

La géographie n'a pas été pour nous l'objet de moindres soins. Nous nous sommes attaché à faire connaître les localités qui depuis peu d'années ont acquis quelque importance historique dans les diverses parties du monde : en Europe, où les champs de bataille se sont rouverts depuis 1848 ; dans l'Asie, où les Anglais affermissent de jour en jour leur domination ; dans l'Amérique septentrionale, où les États-Unis étendent sans cesse leur empire, où les *Mormons* créent une société toute nouvelle, où la découverte d'un *Eldorado* réel vient d'opérer une subite révolution dans les régions de l'Ouest ; dans l'Océanie, où les Européens ont depuis peu fondé tant de nouveaux établissements.

Notre attention a dû surtout se fixer sur l'Algérie, sur cette terre désormais toute française, qui chaque jour ajoute à notre histoire quelque page glorieuse. Outre l'article *Algérie*, qui présente un résumé chronologique des principaux faits accomplis dans notre colonie depuis 1841, on trouvera ici mentionnés à leur ordre alphabétique les lieux qui depuis quelques années ont été illustrés par nos armes : l'*Isly*, où le général Bugeaud remporta une victoire décisive sur les troupes de l'empereur de Maroc ; *Taguin*, où le duc d'Aumale surprit la *smalah* d'Abd-el-Kader ; la *Macta*, la *Sikkak*, la *Chiffah*, où se livrèrent de sanglants combats ; *Djema-Ghazouat*, *Sidi-Brahim*, témoins de la perfidie des Arabes et de la bravoure de nos soldats ; le *Dahra*, soumis après plusieurs révoltes ; *Batna*, *Lambessa*, *Tebessa*, *Laghouat*, *Orléansville*, villes occupées, visitées ou fondées par nos troupes ; *Zaatcha*, *Narah*, derniers remparts de la résistance. Notre *Supplément* est, nous le croyons, le premier répertoire où figurent ces noms, qui cependant pour la plupart sont déjà populaires.

Nous donnons enfin un *Tableau alphabétique de la population de la France*, dressé d'après le dénombrement opéré en 1846. Ce tableau complète et rectifie tous les dictionnaires géographiques publiés antérieurement ; rapproché de la population indiquée dans le corps de notre *Dictionnaire universel* d'après le dénombrement de 1836, le nouveau *Tableau* permettra de reconnaître, pour tous les lieux de quelque importance en France, l'état de leur population à dix années de distance, et de suivre pour chaque localité le mouvement de progression ou de décroissance dans le nombre des habitants.

« Il ne nous reste qu'un vœu à former, disions-nous en publiant pour la première fois ce modeste « travail, c'est que ce *Supplément* soit accueilli du public avec autant de faveur que l'ouvrage principal dont il est l'appendice : nous n'avons épargné aucune peine, aucune recherche, pour qu'il « ne fût pas indigne de la même bienveillance. » Le vœu que nous formions alors a été entendu. Ce *Supplément* a reçu du public un accueil si empressé qu'il a fallu bientôt en multiplier les tirages afin de satisfaire à de nombreuses demandes. Une faveur si constante nous imposait de graves obligations : nous avons redoublé d'efforts pour la justifier.

Paris, 15 juin 1851.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

SUPPLÉMENT.

AFFR

ADÉLAÏDE (madame) d'ORLÉANS. *Voy.* ORLÉANS.
AFFRE (Denis-Auguste), archevêque de Paris, né en 1793 à Saint-Rome-de-Tarn (Aveyron), était neveu de l'abbé D. Boyer (*Voyez* ce nom). Il vint étudier au séminaire de St-Sulpice, professa quelque temps la philosophie au séminaire de Nantes et la théologie à la maison d'Issy, puis fut grand vicaire à Luçon, à Amiens, enfin à Paris (1834); il venait d'être nommé coadjuteur de Strasbourg avec le titre d'évêque *in partibus* de Pompéiopolis, lorsqu'il fut, à la mort de M. de Quélen, élu vicaire capitulaire par le chapitre métropolitain; Louis-Philippe le désigna pour le siège de Paris: il fut sacré en 1840. Dans cette haute position, il déploya beaucoup de zèle, de fermeté et d'indépendance; il s'efforça de faire fleurir les études ecclésiastiques et littéraires, et fonda dans ce but la maison des Carmes; il créa ou développa plusieurs œuvres de charité; mais toutes ses mesures administratives ne furent pas également heureuses. En méintelligence depuis quelque temps avec le roi Louis-Philippe, il vit sans regret la révolution de Février; cependant il ne prit aucune part active aux événements jusqu'aux funestes journées de juin: le troisième jour de cette lutte fratricide, le 25, profondément ému du spectacle sanglant des discordes civiles, et poussé par une charité ardente, le généreux archevêque marcha intrépidement aux barricades du faubourg Saint-Antoine afin de s'interposer entre les combattants; mais la lutte, un instant suspendue par sa présence, s'étant tout à coup ranimée autour de lui, il fut mortellement atteint d'une balle, partie d'une main inconnue; il mourut deux jours après, victime de son dévouement. Il se montra jusqu'au dernier soupir animé des plus nobles sentiments d'un évêque et d'un chrétien, répétant ces belles paroles: « Le « bon pasteur donne sa vie pour ses brebis... Puisse « mon sang être le dernier versé! » Ses obsèques présentèrent un spectacle touchant: il fut porté découvert à travers la ville, au milieu d'un concours immense. L'Assemblée nationale proclama, dans un décret du 28 juin, *ses sentiments de douleur et de reconnaissance pour cette mort saintement héroïque*; il fut décidé qu'un monument serait érigé dans la cathédrale pour en consacrer la mé-

ALGÉ

moire. L'Académie française proposa cette mort pour sujet du prix de poésie (M. Amédée Pommier obtint la palme, 1849). — Mgr Affre avait publié, outre ses *Mandements et Instructions pastorales*, divers ouvrages qui se font remarquer par la solidité de l'instruction et la force de la logique: *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, 1827, plusieurs fois réimprimé; *Essai historique et critique sur la suprématie temporelle du pape et de l'Eglise*, Amiens, 1829, où il combat les exagérations de M. de La Mennais et de son école; *Traité de l'appel comme d'abus*, 1843, où il réfute des excès contraires; *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*, 1844, contre le rationalisme moderne. On lui doit aussi un *Traité des écoles primaires*, 1826, ouvrage d'une utilité pratique, et une *Lettre sur les études ecclésiastiques*, 1841, où il trace un vaste plan d'études. Théologien éclairé, esprit droit et judicieux, ce prélat était plutôt écrivain qu'orateur. Comme MM. Emery, de la Luzerne, Bausset, et Frayssinous, il était resté attaché aux anciennes maximes de l'Eglise de France. M. l'abbé Cruice a publié sa *Vie*, 1849, in-8.

AGOULT (maison d'), ancienne et illustre famille de Provence et du Dauphiné, qui remonte à l'an 1000 et qui existe encore, a possédé en toute souveraineté la ville d'Apt et la principauté de Sault. Elle compte parmi ses membres huit sénéchaux de Provence, un podestat de la république d'Arles, un amiral des mers du Levant, un chancelier du royaume de Sicile, des évêques, plusieurs officiers généraux, deux pairs de France sous la Restauration. Cette famille s'est signalée depuis la Révolution par son dévouement à la cause royale: Antoine, vicomte d'Agoult, m. en 1828 à 78 ans, avait été le compagnon fidèle du comte de Provence (Louis XVIII) pendant l'émigration; rentré en France avec lui, il fut fait lieutenant général et gouverneur de St-Cloud. — La maison d'Agoult a communauté d'origine avec les Simiane et les Pontèves.

AIME-MARTIN. *Voy.* MARTIN (Aimé).

AIN-TAGUIN. *Voy.* TAGUIN.

ALGERIE. Depuis l'époque où le général Bugeaud remplaça le maréchal Valée (29 déc. 1840), les principaux événements accomplis en Algérie sont en

1841, la destruction des places d'armes de l'émir, Tagdempt, Boghar, Thaza, Saïda; la défaite de ses kalifabs, l'occupation de Msilah et de Zamorah; — en 1842, la prise de Sebdu, dernière place d'Abd-el-Kader; la réduction des Hachems et des tribus de l'Ouarsenis, qui avaient donné refuge à l'émir; la soumission de l'anc. province de Titterie, l'occupation de Tebessa; — en 1843, le brillant combat de Taguin, livré le 16 mai par le duc d'Aumale, qui surprit Abd-el-Kader et dispersa sa *smalah*; la fuite de l'émir et sa retraite dans le Maroc; l'occupation de Tenez, de Collo; — en 1844, l'occupation de Batna, de Biskara, de Dellys, de Laghouat dans le Sahara; les hostilités avec le Maroc, qui donnait appui à l'émir; le bombardement de Tanger, 6 août; la victoire décisive remportée près de l'Isly, dans le Maroc, par le maréchal Bugeaud, 14 août; la prise de Mogador par le prince de Joinville, qui eut lieu le lendemain; la signature de la paix avec l'empereur de Maroc, 10 septembre; — en 1845, les nouvelles tentatives d'Abd-el-Kader, rentré sur notre territoire par la province d'Oran; l'insurrection d'une grande partie des pays conquis, notamment celle du Dahra, excitée par Bou-Maza, mais bientôt réprimée par le colonel Saint-Arnaud; la soumission de l'Aurès par le général Bedeau; le massacre d'un détachement de la garnison de Djema-Ghazouat, attiré par trahison au marabout de Sidi-Brahim, 22 septembre; — en 1846, le châtiement des Issers, des Ouled-Naïls, des tribus de l'Ouarsenis, qui avaient accueilli l'émir; enfin l'anéantissement de la puissance d'Abd-el-Kader qui, rejeté dans le Maroc et réduit à l'extrémité, prend le barbare parti de massacrer les prisonniers français; — en 1847, la soumission spontanée d'une partie des Kabyles (voisins de Bougie); la reddition de Bou-Maza, qui depuis deux ans agitait le Dahra; l'expédition contre la Grande Kabylie (à l'E. de Dellys), accomplie par le maréchal Bugeaud, qui assure ainsi la pacification du pays, mais qui, contraire dans ses plans, se retire et est remplacé par le duc d'Aumale (11 sept.); enfin, la soumission d'Abd-el-Kader, qui, dépourvu de tout et inquiet dans le Maroc, vient se rendre au général Lamoricière (23 décembre) et est transféré en France; — en 1848, à la suite de l'insurrection de juin, la création de colonies agricoles, colonies qui, composées surtout d'ouvriers inoccupés des villes, ont donné jusqu'ici des résultats assez peu satisfaisants; — en 1849, la répression de plusieurs tentatives d'insurrection, celle notamment de l'oasis de Zaatcha, dans le Zab, qui ne fut enlevée qu'après un assaut meurtrier (26 novembre); l'occupation de Bonçada dans le Sahara; — en 1850, la destruction de Narah, dans l'Aurès, foyer de rébellion pour les Kabyles; la réduction du sahel de Sétif par le général de Barral, qui périt dans une action contre les Beni-Himmel (21 mai); la transportation à Lambèse de 468 insurgés de juin non graciés; — en 1851, l'introduction en Algérie, à partir du 1^{er} mars, du régime de libre échange avec la métropole; l'expédition contre la Petite Kabylie (à l'E. de la Grande, entre Djigelly, Milah et Collo), dirigée par le général Saint-Arnaud (mai).

Depuis 1848, l'Algérie a eu pour gouverneurs les généraux Cavaignac (24 février 1848), Changarnier (29 avril), Charon (9 sept.), d'Hautpoul (22 oct. 1850), remplacé provisoirement depuis le 22 avril 1851 par le général Pélissier.

Définitivement divisée en trois grandes provinces, celles d'Alger au centre, d'Oran à l'O., de Constantine à l'E., l'Algérie offre dans chacune de ces provinces plusieurs subdivisions, qui sont administrées les unes civilement, les autres militairement. Leur nombre et leur circonscription ont dû varier avec les progrès de la colonie.

La population indigène était évaluée au 1^{er} janvier 1851 à près de 4 millions d'âmes; la population

européenne s'élevait à 125,963, dont 62,195 français.

ALIGRE (Etienne-Jean-François, marquis d'), né en 1770, mort en 1847, était issu de l'illustre famille parlementaire de ce nom, et fils d'Etienne-François, premier président au parlement de Paris, pour qui les terres de Marans et d'Andilly furent érigées en marquisat en 1777, et qui, après s'être opposé de tout son pouvoir à la convocation des États généraux, mourut dans l'émigration en 1798. Jouissant d'une immense fortune, il ne voulut remplir que des fonctions honorifiques: il fut, sous l'Empire, chambellan de Caroline, reine de Naples, mais sans exercer; membre du conseil général de la Seine en 1814, il fut un des commissaires chargés de recevoir Louis XVIII à son entrée à Paris. Nommé pair des 1815, il refusa de prononcer aucune peine contre le maréchal Ney. On lui doit l'*Asile d'Aligre* à Chartres et l'*Hôpital d'Aligre* à Bonneval (Eure-et-Loir). Par son testament, qui offre d'ailleurs des dispositions fort bizarres, il institua plusieurs autres fondations charitables, entre autres l'hôpital de Bourbon-Lancy. — Le marquis d'Aligre n'eut qu'une fille, qui épousa en 1810 le marquis de Pomereu; il adopta son petit-fils, Ét. de Pomereu, né en 1813, et lui transmit son nom. — Sa sœur, Catherine d'Aligre, mariée à Hilaire de Rouillé du Coudray, marquis de Boissy, est mère du marquis de Boissy, pair de France jusqu'en 1848, qui marqua longtemps dans l'opposition.

ALLETZ (Édouard), estimable écrivain, né à Paris en 1798, mort en 1850, petit-fils d'Auguste Alletz, auteur de nombreuses compilations, débuta par des poésies, parmi lesquelles on remarque *Le Dévouement des médecins français à Barcelone* (1822), pièce couronnée par l'Académie, fit quelque temps des cours à la Société des Bonnes-Lettres, puis entra dans la carrière administrative: il fut plusieurs années consul à Gènes, puis à Barcelone. Il s'efforça, dans ses écrits, de concilier et de faire concourir à un même but la philosophie et la religion. On a de lui: *Essai sur l'homme*, 1826; *Esquisse de la souffrance morale*, 1828; *Maladies du siècle*, 1835; *de la Démocratie nouvelle*, 1837, ouvrage auquel l'Académie décerna un prix de 4,000 fr. Il a aussi composé deux poèmes: *Walpole*, en 3 chants, 1825, *la nouvelle Messiade*, en 16 chants, 1830; mais ils furent peu remarqués.

ANGOULÈME (Louis-Antoine de BOURBON, duc d'), fils aîné du comte d'Artois (Charles X), né à Versailles en 1775, mort à Goritz en 1844, émigra avec son père dès 1789, épousa en 1799 à Mittau la fille de Louis XVI, Marie-Thérèse, sa cousine, fit partie de l'armée de Condé, puis accompagna Louis XVIII à Varsovie, à Hartwell, entra en France en 1814, fut accueilli avec enthousiasme à Bordeaux, tenta de s'opposer à la marche de Napoléon en 1815, obtint d'abord quelques avantages, notamment au pont de la Drôme où il battit le général Debelle, mais se vit bientôt abandonné de ses troupes, fut pris par le gén. Grouchy et détenu quelques jours au Pont-Saint-Espirit, et ne dut la liberté qu'à la générosité de l'Empereur. Il reçut de Louis XVIII, après les Cent-jours, diverses missions dans les départements afin d'y répandre l'esprit constitutionnel, conduisit en 1823 une nombreuse armée au secours de Ferdinand VII, roi d'Espagne, dont le trône était menacé par les cortès, poursuivit les insurgés jusqu'à l'extrémité méridionale de la Péninsule, couronna l'expédition par la prise du Trocadéro, réussit, presque sans effusion de sang, à rétablir l'autorité du roi, et signa l'ordonnance conciliatrice d'Andujar, mais eut le regret d'en voir neutraliser l'effet par le mauvais vouloir de la cour de Madrid. Après les événements de 1830, il céda, ainsi que Charles X, tous ses droits au duc de Bordeaux, et vécut depuis en simple particulier, d'abord en Angleterre, puis en Autriche, sous le nom de comte de Marnes (d'une terre voisine de Ville-

d'Avray). Sans être doué de facultés brillantes, ce prince possédait des qualités solides et était animé des intentions les plus conciliantes.

APPERT (Ch.-Nicolas), inventeur d'un procédé pour la conservation des substances alimentaires, mort en 1840, à Massy (Seine-et-Oise), avait été longtemps confiseur et distillateur à Paris. Il commença ses recherches dès 1796, en fit constater le résultat en 1804 par des expériences officielles à Brest, obtint les suffrages des savants les plus compétents, et reçut en 1816 et 1820 des médailles de la Société d'encouragement, en 1822, un prix de 2,000 fr. de la même Société, en 1827, la médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie. Il avait fondé dès 1804 un établissement de conserves, qui fut bientôt connu dans le monde entier; il y fit une rapide fortune. Son procédé, au moyen duquel on réussit à conserver pendant plusieurs années aux substances alimentaires leur fraîcheur, leur saveur et leur parfum, consiste à faire bouillir ces substances au point juste de leur cuisson et à les caser bien privées d'air dans un vaisseau de fer-blanc qu'on scelle hermétiquement. On a d'Appert l'*Art de conserver les substances animales et végétales*, 1810. — B. Appert, de la même famille, né en 1797, s'est fait connaître par sa philanthropie et son dévouement pour l'enseignement mutuel; il introduisit et appliqua lui-même cette méthode dans les régiments, dans les hospices d'orphelins, dans les maisons de détention, et produisit beaucoup de bien. On lui doit un bon *Manuel d'enseignement mutuel*, un *Traité d'éducation élémentaire*; il publia de 1825 à 1828 un *Journal des prisons*.

ARCET (J.-P.-Joseph d'). Voyez DARCRET.

ARGENSON (Marc-René-Marie de VOYER d'), petit-fils du comte Marc-Pierre d'Argenson, né en 1771, mort en 1842, avait été dans sa jeunesse aide de camp de Lafayette, et fut toute sa vie son ami politique et l'un des plus fermes champions de la cause libérale. Préfet des Deux-Nèthes sous l'Empire, il donna sa démission en 1813 pour ne pas s'associer à des actes arbitraires. Député pendant les Cent-jours et sous la Restauration, il combattit la réaction ultraroyaliste, et dénonça le massacre des protestants dans le Midi. En 1835, il ne craignit point d'accepter la mission de conseil des accusés d'avril devant la cour des Pairs. Administrateur, manufacturier, agronome, orateur de l'opposition, il se fit partout remarquer par ses sentiments philanthropiques et par ses maximes populaires; il réclama constamment les mesures les plus favorables aux classes pauvres et laborieuses. Le recueil de ses *Discours* a paru en 1846, 2 vol. in-8, avec une *Notice sur sa vie*.

ARGUELLES (Augustin), orateur espagnol, né en 1775 à Ribadesella, dans les Asturies, d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1844, avait rempli avec succès diverses missions en Portugal et en Angleterre lorsque commença le soulèvement de l'Espagne contre les Français. Réfugié à Cadix avec les autorités supérieures, il contribua à y organiser une représentation nationale, fut élu député des Asturies et membre du comité chargé de rédiger une constitution, fit à ce sujet, en 1810, un rapport remarquable, d'où sortit la célèbre constitution de 1812; fut par suite proscrit comme libéral en 1814 et condamné par le roi Ferdinand en personne à dix ans de galères; ne recouvra la liberté qu'à la révolution de 1820, fut alors nommé ministre de l'intérieur, puis président des cortès; déploya au pouvoir autant de modération que de désintéressement, mais n'en fut pas moins forcé de s'exiler lors de la réaction de 1823, et ne put revoir sa patrie qu'en 1835; il rentra alors à la Chambre, dont il devint une des lumières, fut nommé en 1840 tuteur de la reine, et conserva ces hautes fonctions jusqu'à la majorité de la princesse: il se montra constam-

ment l'adversaire de la reine mère, Christine. Du reste, tout le monde rendait hommage à sa probité et à sa capacité; son éloquence l'avait fait surnommer, avec quelque exagération peut-être, *le divin*.

ARTAUD DE MONTOR (le chevalier Al.-Frédéric), membre libre de l'Académie des Inscriptions, président de la Société des bibliophiles, né à Paris en 1772, mort en 1849, avait émigré et combattu dans l'armée de Condé. Rentré en 1798, il suivit la carrière diplomatique et fut longtemps chargé d'affaires à Rome et à Florence. Il mit à profit son expérience en diplomatie, sa connaissance approfondie de la langue italienne et sa résidence sur les lieux, pour composer plusieurs ouvrages d'histoire et de littérature qui ont eu du succès. On a de lui: *Considérations sur la peinture en Italie avant Raphaël*, 1808 et 1811; *Voyage dans les catacombes de Rome*, 1810; *Machiavel, son génie et ses erreurs*, 1833; *l'Italie*, 1834, dans l'*Univers* de Firmin Didot; *Histoire du pape Pie VII*, 1836, qui est son principal titre; *Histoire de Léon XII*, — de Pie VIII, 1843. Il avait commencé en 1847 à publier une *Histoire des souverains pontifes romains*, qu'il terminait au moment de sa mort. On lui doit, en outre, une traduction fort estimée du *Dante*, 1811 et 1828, et une excellente *Histoire* de ce poète, 1841. — Un autre Artaud (Antoine), 1767-1838, né à Avignon, conservateur du Musée de Lyon, puis directeur de l'École des beaux-arts de cette ville, est connu comme antiquaire. On lui doit, outre une *Notice des antiquités et des tableaux du Musée de Lyon*, de curieuses recherches sur les *Mosaïques*. Il était, comme le précédent, membre libre de l'Académie des Inscriptions.

ASTON, bourg populeux d'Angleterre (Warwick), à 3 kil. N.-N.-E. de Birmingham, dont il est comme un faubourg; 32,118 hab. en 1831 (19,189 en 1821). Fabrication des articles de Birmingham.

ASTORIA, comptoir des États-Unis (Oregon), sur la rive gauche de la Columbia; à 25 k. de son embouchure; bon port. Grand commerce de pelleteries. Fondé en 1811 par l'Américain J.-J. Astor. Washington Irving a écrit l'histoire de la fondation d'*Astoria*, 1836.

ASTROS, baie et petit port de la Grèce moderne, dans le diocèse de Kynouria, à 15 kil. N. E. d'Aios-Petros, sur le golfe d'Argolide. C'est là que se tint la première assemblée des Grecs régénérés (1827): elle décerna la présidence au comte J. Capo d'Istria.

AUCKLAND (W.-Eden, lord), homme d'État anglais (1750-1814), s'attacha à la politique de Pitt devint dès l'âge de 22 ans sous-secrétaire d'État, fut envoyé en 1778 en Amérique pour tenter de rétablir l'union entre la colonie et la métropole, mais ne put y réussir; fut nommé en 1780 secrétaire d'État en Irlande, se montra favorable aux libertés de ce pays, devint en 1785 un des lords commissaires du commerce et des colonies, remplit en France, en Espagne, en Hollande, d'importantes missions, signa en 1786 un traité de commerce avec la France et contribua avec Blackstone à la réforme des lois pénales et à l'amélioration du régime des prisons. Membre de la Chambre des communes, puis de la Chambre haute, il se montra partout un des plus violents antagonistes de la Révolution française. — Un membre de la même famille, Georges Auckland, mort en 1849, avait été premier lord de l'amirauté (Voyez l'article suivant).

AUCKLAND, nom donné par les Anglais à plusieurs points géographiques, en l'honneur de G. Auckland, premier lord de l'amirauté (mort en 1849), entre autres, à une ville de la Nouvelle-Zélande, dans l'île septentrionale, au fond du golfe de Chouraki et sur le port Waitemata; chef-lieu des établissements anglais dans la contrée, et siège d'un évêque anglican; fondée depuis peu et déjà florissante; — et à un groupe d'îles situé au S. O. de la Nouvelle-Zélande, par 164° long. E., 51° lat. S.

AUDIN (J.-V.-M.), écrivain, né à Lyon en 1790, fut longtemps libraire à Paris. Après s'être essayé dans la critique littéraire et la politique, il se consacra à des recherches sur l'histoire de la religion, et écrivit du point de vue catholique plusieurs monographies qui lui ont fait un nom : *Histoire de la St-Barthélemy*, 1826 ; *Hist. de la vie, des écrits et de la doctrine de Luther*, 1839 ; *Hist. de Calvin*, 1841 ; — de Léon X, 1844 ; tous ouvrages rédigés sur des pièces originales, mais déparés quelquefois par l'affectation du style romantique. C'est à Audin qu'on doit la plupart des *Guides du voyageur* connus sous le pseudonyme de Richard. Il mourut en 1851, à son retour d'un voyage en Italie, où il était allé pour rétablir sa santé.

AUDOUIN (Pierre), habile graveur de Paris, 1768-1822, grava d'après le Corrège, Raphaël, Lesueur, etc. Il s'était déjà fait connaître par de beaux morceaux, parmi lesquels on remarque *le Christ au tombeau*, *la Vierge dite la Belle Jardinière*, *la Charité*, lorsqu'il fut choisi, au retour des Bourbons, pour graver les portraits des princes de la *Famille royale*, ainsi que des souverains étrangers et des principaux personnages de l'époque (*Alexandre*, *Wellington*, *Marmont*, etc.), ce qui lui valut le titre de graveur du roi.

AUDOUIN (Victor), naturaliste, né en 1797 à Paris, mort en 1841, était destiné au barreau, mais préféra l'étude de la nature. Il se fit recevoir médecin, fut nommé en 1823 sous-bibliothécaire de l'Institut, créa en 1824 les *Annales des Sciences naturelles*, suppléa dès 1825, au *Muséum*, Lamarck et Latreille ; obtint, à la mort de ce dernier, la chaire d'entomologie ; parcourut, de 1826 à 1829, avec M. Milne Edwards, les côtes de Normandie et de Bretagne pour y faire des observations, qui parurent en 1832 sous le titre d'*Histoire naturelle du littoral de France* ; s'adonna spécialement depuis à l'étude des insectes nuisibles à l'agriculture et des moyens de les détruire ; fit dans ce but, en 1835, des recherches sur la pyrale de la vigne ; consacra les années suivantes à des voyages scientifiques, mais succomba prématurément, épuisé par le travail et par des chagrins de famille. Il avait été admis en 1838 à l'Académie des Sciences (section d'économie rurale). Parmi ses nombreux mémoires, on remarque ceux sur *les Crustacés* (1828), où il décrit la véritable circulation du sang dans ces animaux, sur *la Muscardine*, maladie du ver-à-soie (1836), et sur *la Pyrale* (1837). Il rédigeait au moment de sa mort l'*Histoire des insectes nuisibles à la vigne*, qui a été terminée par Milne Edwards. Il était de la Société d'agriculture et avait été un des fondateurs de la Société entomologique ; M. Duponchel lui a consacré une *Notice* étendue dans les *Annales* de cette dernière société ; M. Milne-Edwards a prononcé son *Eloge* à la Société d'agriculture en 1850. — Audouin était genre d'Alexandre Brongniart.

AUDUBON (J.-J.), le premier ornithologiste du nouveau monde, né en 1780 à la Nouv.-Orléans, de parents aisés, d'origine française et protestante, mort en 1851, fut élevé à Paris, où il suivit avec succès les

leçons du peintre David, parcourut l'Amérique de 1810 à 1834, menant par goût la vie errante du chasseur, observant la nature avec passion et la reproduisant dans ses dessins avec un talent supérieur, vint passer plusieurs années en Angleterre pour y publier le résultat de ses travaux, et y fit paraître en 1826 et années suivantes les *Oiseaux d'Amérique* (*the Birds of America*, Londres, in-fol. atl.), ouvrage également remarquable par l'exactitude des détails et par la beauté de l'exécution : la plupart des oiseaux y sont représentés de grandeur naturelle. Cuvier a dit de cet ouvrage : « C'est le plus magnifique monument que l'art ait jamais élevé à la nature. » De retour dans sa patrie, il se fixa près de New-York, et entreprit la description des *Quadrupèdes d'Amérique*, qu'il publia avec le concours du Dr Bachman ; il ne termina ce grand ouvrage que peu de mois avant sa mort. Il avait eu aussi pour collaborateurs ses deux fils, qui continuèrent ses travaux.

AUMALE, poste militaire de la province d'Alger, établi en 1845 par le duc d'Aumale au lieu dit précédemment *Sour-Ghozlan*, sous la protection du fort de Hamza, sur le versant N. du Djebel-Dira, à 120 kil. E. S. E. d'Alger, à 80 k. S. de Dellys ; 1,169 h. en 1851. Près de là, restes de l'ancienne ville d'*Auzia*.

AZAIS (P.-Hyac.), né en 1766 à Sorrèze, mort en 1845, à Paris, était fils d'un maître de musique, et fut lui-même quelque temps organiste. Il devint professeur d'histoire au lycée de St-Cyr, puis inspecteur de la librairie, mais perdit cet emploi en 1815. Il avait publié en 1808 *Des Compensations dans les destinées humaines*, ouvrage qui fit grand bruit ; il y prétendait que le bien et le mal se balançaient partout ; bientôt, étendant ses vues, il voulut expliquer la nature entière par un système analogue, et ramena tous les phénomènes à l'action de deux forces qui s'équilibrent en se compensant, *l'expansion et la compression*. Il écrivit dans ce but : *Système universel*, 1810-1812, Avignon, 8 vol. in-8 ; *Cours de philosophie générale*, 1823-1828, 8 vol. in-8. Il exposait en même temps ses idées dans des cours publics où il charmait son auditoire par la grâce de son élocution. Son système, fruit d'une imagination exaltée, offre une confusion perpétuelle du physique et du moral, du sens propre et du sens métaphorique, et ne soutient pas l'examen. Azais a composé, avec sa femme, le *Nouvel ami des enfants*, ouvrage destiné à rivaliser avec celui de Berquin, mais qui est resté loin du modèle.

AYACUCHOS, sobriquet injurieux donné aux adhérents d'Espartero, ou parti militaire en Espagne. Ce mot vient d'Ayacucho, village du Pérou, célèbre par la victoire qu'y remportèrent en 1824 les insurgés péruviens sur les troupes royales, et à la suite de laquelle les généraux espagnols, qui presque tous devinrent par la suite les affidés d'Espartero, reconnurent l'indépendance du Pérou, s'engageant à ne plus porter les armes contre ce pays. Cette capitulation est regardée en Espagne comme peu honorable pour les généraux qui la signèrent, et c'est pour la rappeler qu'on donnait aux partisans d'Espartero le sobriquet injurieux d'*Ayacuchos*.

B

BAILLOT (Pierre), célèbre violoniste, né en 1771 à Passy, mort à Paris en 1842, était fils d'un magistrat qui l'emmena à Bastia, où l'appelaient ses fonctions, et qui mourut peu après son arrivée. Orphelin à 12 ans, il intéressa M. de Bouchepon, intendant de la Corse, qui l'envoya étudier à Rome : il reçut dans cette ville les leçons du célèbre violon

Pollani, puis, à Paris, celles de Viotti, dont il devint l'élève favori. Introduit par son maître en 1791 à l'Opéra de la Comédie, Monsieur (l'Opéra-Comique), il y obtint un tel succès qu'il fut dès 1795 appelé comme professeur au Conservatoire. De 1805 à 1808 il voyagea en Russie et y fut accueilli avec enthousiasme. A son retour, il fut attaché à la mu-

sique de l'empereur, puis à la chapelle du roi, en même temps qu'il était premier violon à l'Opéra. Aussi habile compositeur que bon exécutant, il a publié une grande quantité de morceaux de tout genre; on lui doit aussi plusieurs ouvrages destinés aux études, surtout *l'Art du violon*, 1835, qui ont puissamment contribué aux progrès de l'art. Ses compositions, hardies et originales, ont quelque chose de grave et de mélancolique. Dans l'exécution, Baillot brillait surtout par un jeu large et brillant, par un goût pur et sévère.

BALBI (Adrien), géographe et statisticien, né à Venise en 1782, mort à Vienne en 1848, était issu de l'illustre maison de ce nom, et eut pour père Rodolphe Balbi, gouverneur de l'île de Veglia. Sa famille ayant été ruinée par la révolution de 1797, il se livra à l'enseignement, et fut successivement professeur de géographie à San-Vito-del-Tagiamento, à San-Michele de Murano près de Venise, et professeur de physique au lycée de Fermo; il vint en 1821 à Paris pour y publier d'importants travaux préparés dès longtemps; eut à lutter pendant plusieurs années contre les difficultés d'une position précaire, fit paraître en 1826 un *Atlas ethnographique du globe*, in-fol., ouvrage original, où les peuples étaient classés d'après leurs langues, et en 1832 un *Abrégé de Géographie*, gr. in-8, qui se fit remarquer par la nouveauté du plan, l'abondance et l'exactitude des renseignements, et qui devint bientôt classique (il le refondit dans une 3^e édition, 1837-42). Grâce au succès obtenu en France par ses ouvrages, il fut enfin remarqué par le gouvernement autrichien, qui l'appela à Vienne avec le titre de conseiller pour la géographie et la statistique; ainsi parvenu d'une riche sinécure, il put se livrer à ses recherches sans souci de l'avenir. Outre les deux ouvrages capitaux déjà cités, Balbi a donné sous forme de tableaux synoptiques : *Tableau politico-statistique de l'Europe en 1820*; *Balance politique du globe*, 1828; *la Monarchie française*, 1828; *l'Empire russe*, 1829; *l'Empire britannique*, 1830. Il a réuni ses écrits épars sous le titre de *Scritti geografici, statistici*, etc. (5 vol. in-18, Turin, 1841-2). Balbi fondait la description des diverses contrées du globe sur la distinction des bassins.

BALLANCHE (Pierre-Simon), écrivain, né à Lyon en 1776, mort en 1847, était d'une famille d'imprimeurs, et dirigea quelque temps lui-même à Lyon une maison de librairie et une imprimerie. Il renonça dès 1813 aux affaires, afin de se livrer à son goût pour les lettres, visita plusieurs fois l'Italie, et vint vers 1824 se fixer à Paris, où ses écrits, d'un genre tout nouveau, ne furent d'abord appréciés que de quelques esprits d'élite. Il fut reçu à l'Académie française en 1844. Tous ses travaux se rattachent à une seule et même pensée, l'histoire des destinées du genre humain et la rénovation sociale. Vouées à des périodes alternatives de destruction et de régénération, les sociétés accomplissent, selon lui, une sorte d'épopée cyclique, qu'il entreprit de raconter; il espérait concilier par son système le dogme religieux de la chute et de la réhabilitation de l'homme avec le dogme philosophique de la perfectibilité humaine. Le grand ouvrage qu'il méditait, mais qu'il n'a pas achevé, devait s'intituler *la Palingénésie sociale*. *Antigone*, *Orphée*, *la Vision d'Hébal*, *la Ville des expiations*, *l'Homme sans nom*, *le Vieillard* et *le Jeune homme*, sortes de poèmes philosophiques qu'il composa successivement, en sont des épisodes; les *Essais de Palingénésie sociale*, qui parurent en 1827 (en tête d'*Orphée*), en sont l'introduction. Il exposa des idées moins chimériques dans ses *Institutions sociales*. Les écrits de Ballanche valent surtout par la beauté de la forme et la noblesse des conceptions; mais ses idées sont présentées sous une forme symbolique et poétique qui

ne permet pas toujours de les bien saisir : elles sont d'ailleurs empreintes d'un mysticisme qui leur ôte toute valeur scientifique. Imprimées d'abord isolément et à un petit nombre d'exemplaires qui n'entrèrent même pas dans le commerce, ses *Œuvres* ont été réunies par lui en 1830, 4 vol. in-8, et 1832, 6 vol. in-8. M. Alexis de Saint-Priest, qui le remplaça à l'Académie française, l'a fort bien apprécié dans son discours de réception.

BALZAC (Honoré de), fécond romancier, né à Tours en 1799, mort à Paris en 1850, était fils d'un ancien secrétaire du conseil du roi. Il étudia au collège de Vendôme, débuta fort jeune dans la carrière littéraire par des romans médiocres, publiés pour la plupart sous le pseudonyme d'Horace de St-Aubin et de lord R'hoone; fut quelques années imprimeur à Paris (1826-29), quitta, après de graves pertes, une profession qui convenait peu à ses goûts, et se remit à écrire; mais adopta désormais une manière toute nouvelle qui le conduisit rapidement au succès. Il donna en 1829, sous son nom cette fois, le *Dernier Chouan*, roman breton qui fut remarqué; l'année suivante parut la *Physiologie du mariage*, vive satire de l'état conjugal, qui assura sa réputation; il ne cessa depuis de produire des romans et des nouvelles qui parurent pour la plupart dans les recueils ou les feuilletons du temps, et qui furent lus avec avidité. Après une vie laborieuse et précaire, il était enfin arrivé à la renommée et à l'aisance, et venait de contracter une alliance honorable en s'unissant à la comtesse Rzewuska, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, dans la force de l'âge et du talent. Balzac avait entrepris de décrire sous toutes ses faces la société contemporaine, et il a en grande partie rempli le vaste cadre qu'il s'était tracé. Toutes ses œuvres, exécutées ou projetées, se distribuent sous un certain nombre de chefs qui embrassent la vie entière : *Scènes de la vie privée*, — *de la vie parisienne*, — *de la vie de province*, — *de la vie politique*, — *de la vie militaire*, — *de la vie de campagne*, *Études philosophiques*, *Études analytiques*; le tout forme la *Comédie humaine*; au reste, cette distribution, faite après coup, est un peu factice. Parmi ses œuvres publiées, dont le nombre ne s'élève pas à moins de quatre-vingt-dix, on remarque, outre les romans déjà cités, la *Femme de trente ans*, la *Femme abandonnée*, le *Père Goriot*, les *Parents pauvres* (Vie privée); *Le Lys dans la vallée*, *Eugénie Grandet*, *l'Illustre Gaudissart* (Vie de province); *César Birotteau*, un *Prince de la Bohême* (Vie parisienne); le *Médecin de campagne*, le *Curé de village* (Vie de campagne); la *Peau de chagrin*, la *Recherche de l'absolu* (Études philosophiques). Balzac s'essaya aussi sur la scène, mais avec moins de bonheur : son drame de *Vautrin*, joué en 1840, fut défendu comme immoral et dangereux. Balzac est incontestablement le plus grand peintre de mœurs de notre époque : on trouve dans la plupart de ses romans, avec un intérêt vif et soutenu, un style pittoresque et original, quoique peu correct et quelquefois de mauvais goût, une rare profondeur d'observation, une vérité de description frappante, ainsi qu'une grande subtilité d'analyse; il a créé des types qui resteront; il a surtout excellé à peindre la femme et à saisir les ridicules de la bourgeoisie; mais il s'est plu à représenter le côté le plus défectueux de notre société et il a noirci comme à plaisir les hommes et les choses; affectant dans ses écrits le ton d'un homme sans principes, prenant tous les rôles, il se montre alternativement, et comme indifféremment, cynique effronté, moraliste sévère, ou mystique réveur. Il est aussi à regretter que, pressé par le besoin, il ait trop souvent fait de la littérature une spéculation. On doit à M. Sainte-Beuve d'intéressantes *Études littéraires* sur Balzac (*Revue des Deux-Mondes*, 1834; *Constitutionnel*, 2 septembre 1850). Une édition illustrée de ses Œu-

ures a été publiée de son vivant par Furne; il en avait paru à sa mort 17 volumes in-8, 1842-1849.

BARMEN, ville manufacturière des États prussiens (province rhénane), sur la Wupper, vis-à-vis d'Elberfeld; 34,932 hab. en 1846. Tissage de coton pour mousselines, nankins, calicots, siamoises, etc.; rubans de soie, de coton; blanchisseries, teintureries. Formée de la réunion de 7 villages manufacturiers, et tout récemment érigée en ville.

BASILAN ou **BASSILAN**, île de l'archipel Soulou, au S. O. de Mindanao; environ 90 kil. de tour; 2 ports: Malusa et Goubavang. Riz, canne à sucre. Repaire de pirates que les Français ont châtiés en 1845.

BASSAM (GRAND-), ville de Guinée (Côte-d'Or), à l'O. et près de l'embouchure de l'Assinie dans l'Atlantique; capitale d'un État tributaire des Aehantis. Poudre d'or. Comptoir français (depuis 1843).

BATNA ou **BETNA**, poste militaire établi par les Français en 1844 dans la partie méridionale de la prov. de Constantine, entre Constantine et Biskara; 637 h. en 1850; ch.-l. de subdiv. militaire. A 11 kil. S. E. sont les ruines de l'ancienne *Lambæsa*.

BATON-ROUGE, ville de la Louisiane, sur la rive gauche du Mississippi, à 130 kil. O. N. O. de la Nouvelle-Orléans; 3,000 hab.; destinée à remplacer la Nouvelle-Orléans comme siège du gouvernement. Collège, arsenal, pénitencier. — Ainsi nommée, dit-on, parce qu'on trouva sur son emplacement des *bâtons rouges* teints du sang d'Européens dont les têtes y avaient été attachées par les sauvages.

BAUDRILLART (Jacq.-Jos.), savant forestier, né en 1774 à Givron près de Chaumont-Porcien (Ardennes), mort en 1832, fut dans sa jeunesse employé dans les hôpitaux ambulants, profita de ses voyages pour étudier l'aménagement des forêts en Allemagne, acquit sur cette partie de précieuses connaissances qui lui donnèrent entrée dans l'administration forestière, et y devint en 1819 chef de division. Il était depuis 1814 membre de la Société centrale d'agriculture. Outre des traductions de l'allemand, on lui doit plusieurs ouvrages qui font autorité sur la matière, notamment un *Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches*, 10 vol. in-4, 1821-34. Il rédigea avec Bose le *Dictionnaire de la culture des arbres* dans l'*Encyclopédie méthodique*, publia et commenta le *Code forestier*, le *Code de la pêche*, le *Mémorial forestier*, l'*Annuaire forestier*, tous ouvrages d'une utilité pratique.

BAZIN de **RAUCOU** (Anais), écrivain distingué, né à Paris en 1797, mort en 1850, était fils d'un riche avoué. Garde du corps en 1814, il se fit plus tard recevoir avocat, mais quitta de bonne heure le barreau pour se consacrer aux lettres. Il participa à la rédaction de plusieurs journaux et recueils littéraires, notamment la *Quotidienne* et la *Revue de Paris*; fut épuisé par l'Académie française en 1831 pour un *Éloge de Malesherbes*; publia en 1838 une *Histoire de France sous Louis XIII*, à laquelle l'Académie décerna en 1840 le 2^e prix Gobert, et compléta ce bel ouvrage par une *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, 1842. Il a aussi laissé des études des mœurs contemporaines sous le titre de *l'Époque sans nom*, et des *Études d'histoire et de biographie*, qui renferment des morceaux neufs et piquants: on y remarque les *Recherches sur la vie de Molière* (publiées à part en 1851 chez Techener). M. Sainte-Beuve a donné une excellente appréciation de Bazin dans le *Constitutionnel* du 9 sept. 1850.

BELL (Charles), célèbre anatomiste, né à Edimbourg en 1781, mort en 1842, professa la physiologie à l'université de Londres dès sa fondation, et accepta en 1836 la chaire d'anatomie à l'université d'Edimbourg. Il coopéra à plusieurs ouvrages de son frère John Bell (*Voy. ce nom* dans le corps du *Dictionnaire universel*), et publia lui-même un *Système de chirurgie opératoire*, 1807. Il est surtout connu

par ses recherches sur le système nerveux: c'est lui qui découvrit que les racines antérieures de la moelle épinière servent au mouvement et les racines postérieures à la sensibilité, découverte consignée dans son *Exposition of the natural system of the nerves*, trad. par J. Genest, 1825.

BERNADOTTE (J.-B.), général français, roi de Suède sous le nom de CHARLES-JEAN ou CHARLES XIV, né à Pau en 1764, mort en 1844, était fils d'un avocat. Il s'engagea comme simple soldat dès l'âge de 17 ans, et n'était encore que sergent-major en 1789; sa bravoure et son activité lui valurent un avancement rapide dans les guerres de la Révolution. Il se distingua aux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, fut proclamé, par Kléber, général de brigade sur le champ de bataille en 1794, devint peu de mois après général de division, contribua puissamment aux victoires de Fleurus et de Juliers (1794), fit capituler Maëstricht, prit Altdorf, et protégea la marche de Jourdan forcé de battre en retraite (1795). Chargé en 1797 de conduire à Bonaparte en Italie 20,000 hommes de l'armée de Sambre-et-Meuse, Bernadotte rivalisa d'ardeur avec le jeune général, et le seconda de tout son pouvoir, quoiqu'il éprouvât peu de sympathie pour lui, soupçonnant dès lors ses desseins ambitieux: il eut une part glorieuse au passage du Tagliamento, prit Gradiska, Trieste, Laybach, Idria, et vint après la campagne présenter au Directoire les drapeaux enlevés à l'ennemi; il ne s'en vit pas moins à son retour enlevé à son armée par Bonaparte, à qui son indépendance et son ascendant sur le soldat portaient ombrage. Envoyé en Autriche comme ambassadeur (1798), il y éprouva de grandes difficultés: il excita une émeute pour avoir arboré le drapeau tricolore, et quitta bientôt Vienne, parce qu'on lui refusait les réparations convenables. Porté au ministère de la guerre par l'influence de Barras après le 30 prairial, il réorganisa en deux mois (2 juillet-11 sept. 1799) les services qui étaient dans un état déplorable; déjà il avait rappelé la victoire sous nos drapeaux quand il fut écarté par une intrigue de Sièyès. Après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il avait refusé de concourir, il fut envoyé par les consuls dans la Vendée pour combattre les nouvelles tentatives d'insurrection (1800); il sut par ses habiles dispositions empêcher les Anglais de débarquer à Quiberon, et rétablit la tranquillité dans le pays. En 1804, il reçut de Napoléon le bâton de maréchal, avec le gouvernement du Hanovre; il déploya dans ce pays un rare talent d'administration et forma un beau corps d'armée, à la tête duquel il exécuta les plus glorieux faits d'armes: ainsi, en 1805 il rétablit dans Munich l'électeur de Bavière, allié de la France, conquit le pays de Salzbourg, et décida la victoire d'Austerlitz en enfonçant le centre de l'armée russe, ce qui lui valut pour récompense la principauté de Ponte-Corvo; en 1806, il battit les Prussiens devant Halle et à Lubeck, où il fit Blücher prisonnier; puis, marchant sur la Pologne, passa la Vistule, occupa Elbing, Braunsberg, et défit les Russes à Mohrungen et à Spanden sur la Passarge, où il fut grièvement blessé (1807). Nommé, après sa guérison, gouverneur des villes hanséatiques, et chargé d'opérer contre la Suède, il consentit loyalement à suspendre les hostilités dès qu'il eut appris qu'une révolution avait précipité du trône Gustave IV, qui seul était ennemi de la France (13 mars 1808); cette conduite lui concilia l'estime et l'affection des Suédois, mais elle excita le mécontentement de Napoléon, dont elle contrariait les projets. En 1809, il commanda le 9^e corps, composé en grande partie de Saxons, et contribua puissamment avec eux à la victoire de Wagram; mais il se retira après la bataille, mécontent de ce que l'empereur n'eût pas dans ses bulletins rendu justice à ses troupes. Il n'en fut pas moins chargé, à son retour en France, de repousser les Anglais débarqués à Walcheren (juillet 1809); il

accomplir en soixante jours cette difficile mission. Malgré ce nouveau succès, il se vit encore privé de son commandement par l'empereur, toujours irrité contre lui; il était dans une disgrâce complète lorsqu'un trône lui fut offert. Élu le 20 août 1810 prince royal de Suède, adopté par le roi Charles XIII, Bernadotte partit avec l'assentiment de Napoléon; il embrassa le luthéranisme en arrivant. Il consentit d'abord à seconder la politique de l'empereur et accéda même au blocus continental; mais, au commencement de 1812, les troupes françaises ayant envahi le territoire suédois, une rupture s'ensuivit, et la Suède s'allia avec la Russie; l'année suivante, elle entra dans la coalition contre la France. Nommé généralissime de l'armée du Nord, le prince royal débarqua à Stralsund avec 30,000 Suédois, vainquit Oudinot à Gross-Beeren, Ney à Dennewitz, et eut une part décisive à la funeste bataille de Leipsick; toutefois il ne pénétra pas à main armée sur le territoire français et s'arrêta sur les bords du Rhin; il tenta même, mais inutilement, de déterminer Napoléon à la paix, et de détourner les alliés de passer le Rhin; il ne prit aucune part à la deuxième invasion. A peine de retour en Suède, où il fut reçu avec enthousiasme, il marcha sur la Norvège dont la possession lui avait été assurée par les alliés, et s'en rendit maître en quinze jours (1814). Reconnu roi de Suède à la mort de Charles XIII, en 1818, Charles-Jean ne s'occupa plus que d'assurer la prospérité de ses États. Il cimentait l'union des Suédois et des Norvégiens, tout en laissant à chacun des deux peuples sa constitution propre, développa l'instruction publique, l'agriculture, l'industrie et le commerce, et réunit par un canal l'Océan et la Baltique (1822). Il est assurément un des meilleurs souverains qu'ait eus la Suède; il avait pris pour devise : *L'amour de mon peuple est ma récompense*. — Napoléon juge très-sévèrement Bernadotte dans le *Mémorial*: bien qu'on ne puisse que regretter sa conduite envers la France, on doit reconnaître qu'il possédait les talents d'un grand général, une bravoure à toute épreuve, un caractère loyal et indépendant, et une rare habileté administrative. On a publié sa *Correspondance avec Napoléon de 1810 à 1814*, Paris, 1819, et un *Recueil de ses lettres, proclamations et discours* (Stockholm, 1825). Son *Histoire* a été écrite par Touchard-Lafosse, 1838; et par Sarrans jeune, 1845. — Bernadotte avait épousé Eugénie Clary, fille d'un négociant de Marseille et sœur de la femme de Joseph Bonaparte; il n'a laissé qu'un fils, le prince Oscar, né en 1799, qui lui a succédé sur le trône de Suède.

BERNARD (Charles de), écrivain distingué, dont le vrai nom est *Ch. Bern. Dugrail de la Villette*, d'une famille noble et légitimiste de la Franche-Comté, né en 1804 à Besançon, mort en 1850, se destinait à la magistrature; les événements de 1830 ayant renversé ses espérances, il se voua aux lettres, débuta par un volume de poésies (*Plus deuil que joie*, 1832), puis composa des nouvelles et des romans qui, pour la plupart, parurent dans les journaux et revues du temps, et qui se font remarquer par une grâce continue, par une élégance un peu attifée, mais toujours vive. Il est de l'école de Balzac. Parmi ses nouvelles, on remarque la *Femme de quarante ans*, qui fait le pendant de la *Femme de trente ans* de Balzac, l'*Anneau d'argent*, le *Persécuteur*, l'*Arbre de science*, le *Pied d'argile*; parmi ses romans, *Gerfaut*, 1838; les *Ailes d'Icare*, 1840; la *Peau de Lion* et la *Chasse aux amants*, 1841; le *Beau-Père*, 1845; le *Gentilhomme campagnard*, 1846; le *Veau d'or*, 1847. Sans être contraires à la religion, ses écrits ne respectent pas toujours assez la morale.

BERNIER (l'abbé), né en 1764 à Daon (Mayenne), était curé de Saint-Laud à Angers quand éclata la Révolution. Il refusa de jurer la constitution civile

du clergé, se rendit en 1793 à l'armée vendéenne, devint membre du conseil supérieur, et fut quelque temps, surtout pendant le commandement de Stofflet, l'âme de l'insurrection. Quand tout espoir raisonnable fut perdu, il négocia avec Hoche et travailla à pacifier le pays; il seconda également les efforts faits dans ce sens par Bonaparte, auprès de qui il était comme l'*ambassadeur de la Vendée*. Il fut un des plénipotentiaires chargés de traiter du Concordat, eut la plus grande part à cet acte si important, et fut, en récompense de ses services, promu à l'évêché d'Orléans (1802): il était destiné à de plus hautes dignités lorsqu'il mourut, en 1806.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Jacques), jurisconsulte, né en 1769 à Grenoble, mort en 1845, servit dans les armées pendant les premières guerres de la république, enseigna dès 1796 la législation à l'école centrale de l'Isère, devint en 1805 professeur de procédure à l'Académie de Grenoble, publia peu après un *Cours de procédure* qui attira sur lui l'attention (3 vol. in-8, Grenoble, 1808-10, souvent réimprimé), et fut appelé en 1819 à la Faculté de Paris, où il enseigna jusqu'à sa mort. Outre son *Cours de procédure*, on lui doit un *Cours de droit criminel*, 1817, une *Histoire du droit romain*, suivie d'une *Histoire de Cujas*, 1821. Berriat était aussi un habile philologue: il a donné une bonne édition critique des *Ouvres de Boileau*, 1830, 4 vol. in-8. Il fut admis en 1840 à l'Académie des sciences morales. Il était depuis 1796 membre de l'Académie de Grenoble, et depuis 1820 de la Société des antiquaires de France. Il a lu devant ces trois compagnies des mémoires aussi intéressants que variés. — Berriat a laissé deux fils, Charles et Aimé, qui, comme lui, ont uni à l'étude du droit la culture des lettres.

BERRYER (P.-N.), avocat distingué de Paris, né à Sainte-Menehould en 1757, mort en 1841, plaïda sans interruption depuis 1780, se fit remarquer dès le début par des qualités éminentes, fut chargé de causes politiques de la plus grande importance, eut part à la défense du général Moreau, défendit le maire d'Anvers accusé de péculat, 1812; plaïda avec succès pour l'ordre de Malte, parla en 1815 pour le maréchal Ney devant la cour des pairs, mais sans avoir la liberté d'user de tous ses moyens de défense. Il brillait par la beauté de son organe, non moins que par l'éclat et l'abondance de sa parole; mais il tombait quelquefois dans la prolixité. Ce doyen des avocats de Paris a laissé des *Souvenirs* (2 vol. in-8, 1839), où il trace une intéressante histoire du barreau de 1774 à 1838. Il avait entrepris un *Traité du droit commercial*, vaste ouvrage qu'il allait publier en 1830 lorsque survint une révolution qui le découragea. — P.-Ant. BERRYER, son fils, né en 1790, non moins célèbre comme avocat, a joué depuis 1830 un rôle important à la Chambre des Députés et à l'Assemblée nationale. Il a été constamment un des plus éloquents soutiens de la cause légitimiste: il est aujourd'hui le chef du parti.

BERTIN (L.-Frang.), écrivain politique, né à Paris en 1766, mort en 1841, était fils d'un secrétaire du duc de Choiseul. A la vue des excès de la Révolution, dont il avait d'abord accepté les promesses, il fonda en 1795 le journal l'*Eclair*, dans le but de défendre les idées conservatrices. Cette feuille ayant été supprimée en 1799, après le 18 brumaire, il acquit la même année un journal bien peu connu jusqu'alors, le *Journal des Débats*, qui en 1805 prit le titre de *Journal de l'Empire*. Sous son habile direction, et grâce au concours d'hommes tels que Fiévée, Geoffroy, Dussault, Chateaubriand, Féletz, Boissonade, Malte-Brun, Hoffmann, Auger, Ch. Nodier, cette feuille obtint bientôt un immense succès et jouit d'une grande autorité, surtout en littérature. Bertin, suspect de royalisme, fut sous le Consulat et l'Empire l'objet de persécutions incessantes: emprisonné au Temple

en 1800, puis exilé, il ne put rentrer en France qu'en 1805; il se vit en 1811 dépouillé de la manière la plus arbitraire, par décret impérial, de la propriété de son journal, dont le revenu fut distribué aux familiers de l'empereur. Il entra dans sa propriété en 1814, reprit la direction du journal et y soutint chaudement la cause de la Restauration. En 1815, il accompagna Louis XVIII à Gand, et y rédigea avec M. Guizot le *Moniteur dit de Gand*. En 1824, il se sépara d'une politique devenue impopulaire, et dès lors le *Journal des Débats*, sans cesser d'être l'organe du parti conservateur, prit hautement la défense des doctrines constitutionnelles. Après 1830, Bertin l'aîné se rallia promptement à Louis-Philippe et fut un des plus fermes appuis de la nouvelle monarchie. — Son frère, Pierre-Louis Bertin de Vaux, 1771-1842, le seconda dans la rédaction du *Journal des Débats*, tout en dirigeant une maison de banque qu'il avait fondée en 1801. Député dès 1815, secrétaire général du ministère de la police sous M. Decazes, ambassadeur près du roi des Pays-Bas après 1830, appelé en 1832 à la pairie, il exerça une grande influence sur l'esprit public : sa maison fut longtemps, surtout depuis 1830, le rendez-vous des hommes politiques les plus influents. — M. Armand Bertin, né en 1801, aujourd'hui rédacteur en chef du *Journal des Débats*, est fils de Bertin l'aîné; il a su conserver à cette feuille le haut rang où l'avaient placée les deux frères. — M^{lle} Angélique Bertin, sœur de M. Armand Bertin, s'est distinguée à la fois dans la poésie et la composition musicale; on lui doit la musique de quelques opéras (le *Loup Garou*, opéra comique, 1827; *Fausto*, opéra italien, 1831; *Esméralda*, donné au grand Opéra, 1836), et un recueil de poésies, les *Glanes*, couronné par l'Institut en 1842, œuvre également remarquable par la délicatesse du sentiment et par la pureté de la forme. (Quelques-unes de ces pièces gracieuses ont été récemment mises en musique par M. C. Gide.)

BERTON (Henri MONTAN), compositeur, fils de Pierre Berton, directeur de l'Opéra, né à Paris en 1766, mort en 1844, fut dès l'âge de 13 ans violon à l'Opéra, reçut les leçons de Sacchini, débuta par des oratorios, fit représenter à 20 ans, en 1787, son premier opéra-comique, la *Promesse de mariage*, donna successivement plus de 40 autres ouvrages, opéras ou ballets, dont plusieurs de circonstance (le *Nouveau d'Assas*, 1791; *Viala*, 93; *Tyrtée*, 97), fut professeur d'harmonie au Conservatoire dès la création de l'établissement (1796), devint en 1806 directeur de l'Opéra italien, en 1811 chef de chant à l'Académie de musique, et entra en 1815 à l'Institut. Il en fut arbitrairement exclu pour opinion en 1816, mais fut réélu en 1817. Parmi ses nombreuses productions, on remarque *Ponce de Léon*, opéra bouffon, dont il fit les paroles aussi bien que la musique (1798), *Montano et Stéphanie* (1798), le *Délire* (1801), *Aline*, *reine de Golconde* (1803). Ses compositions se distinguent par l'originalité, l'élégance, la pureté du style, et par la vérité dramatique. Berton a laissé un *Traité de l'harmonie*, suivi d'un *Dictionnaire des accords*, 1815, 4 vol. in-4, et des *Mémoires* posthumes; il a rédigé les articles de musique dans l'*Encyclopédie moderne*. — Son fils, H. Berton, compositeur distingué, auteur de *Ninette à la cour*, fut enlevé par le choléra en 1832.

BERTRAND (le général H.-Gratien, comte), le fidèle ami de Napoléon, né en 1773 à Châteauroux, où son père était maître des eaux et forêts, servit dans le génie, concourut à la formation de l'École polytechnique, et y suppléa quelquefois l'illustre Monge, fit la campagne d'Égypte, où il gagna toute la confiance de Bonaparte, contribua à la victoire d'Aboukir, 1799, et revint en Europe avec le grade de général de brigade. Il se couvrit de gloire aux batailles d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram, fut

en récompense nommé général de division, comte de l'Empire, et devint grand-maréchal du palais à la mort de Duroc (1803). Il protégea la retraite de nos troupes pendant les revers d'Allemagne, sauva les débris de l'armée après le désastre de Leipsick, défendit intrépidement le territoire français en 1814, surtout à Montmirail; suivit l'empereur à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, où il fut son plus intime confident, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Il avait été condamné à mort par contumace en 1816; à son retour, Louis XVIII lui fit grâce et lui rendit tous ses grades. Après 1830, il fut un instant commandant de l'École polytechnique. Élu député par l'arrondissement de Châteauroux, il se montra zélé défenseur de l'ancienne armée et ne cessa de réclamer la liberté illimitée de la presse. Il accompagna en 1840 le prince de Joinville à Sainte-Hélène et rapporta en France avec lui les restes de Napoléon. Quelques mois auparavant, il avait fait hommage au roi des armes de l'Empereur dont il était dépositaire. Il mourut en 1844, peu après un voyage en Amérique, où il avait reçu les témoignages les plus flatteurs. Ses restes ont été déposés aux Invalides auprès de ceux de Napoléon. On a publié en 1847 les *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (2 vol. in-8 et atlas), qu'il avait écrites sous la dictée du général en chef. — Le général Bertrand a laissé trois fils qui ont suivi avec distinction la carrière militaire. Arthur, le plus jeune, est né à Sainte-Hélène.

BERTRAND (le Dr Alexandre), né à Rennes en 1795, mort en 1831, étudia la médecine à Paris après avoir passé par l'École polytechnique, étudia en philosophe les intéressants phénomènes du magnétisme et du somnambulisme, les rapporta à un état particulier qu'il nommait *extase*, et tenta d'expliquer avec leur secours des faits extraordinaires attribués jusque-là soit à une intervention surnaturelle, divine ou diabolique, soit à la jonglerie. On a de lui : *Traité du somnambulisme*, 1823, in-8; *du Magnétisme en France*, 1826; *de l'Extase*, 1829 (dans l'*Encyclopédie progressive*); *Lettres sur les révolutions du globe*, 1824, in-18, souvent réimprimées; *Lettres sur la physique*, 1825, 2 vol. in-8 : dans ces deux derniers ouvrages, il a réussi à mettre les résultats de la science à la portée des gens du monde. Bertrand avait été un des rédacteurs principaux du *Globe*.

BERZELIUS (Jacq.), célèbre chimiste suédois, né en 1779 près de Linköping (Ostrogothie), mort en 1848, était fils d'un directeur d'école paroissiale et reçut de son père les premières notions des sciences. Il entra dès l'âge de 17 ans à l'université d'Upsal pour étudier la médecine, fréquenta le laboratoire de chimie alors dirigé par Afzelius, neveu du célèbre Bergmann, y prit un goût décidé pour la chimie, se fit connaître, avant même d'avoir terminé ses études, par ses observations sur les eaux minérales de Medevi, publia bientôt après des *Recherches sur les effets du galvanisme*, fut en 1804 nommé professeur à l'école de médecine de Stockholm, adopta dans l'enseignement de la chimie la méthode expérimentale récemment mise en honneur par les savants français; commença en 1806, avec Hisinger, la publication de *Mémoires relatifs à la physique, à la chimie et à la minéralogie*; fut dès 1808, à 31 ans, admis à l'Académie de Stockholm, devint en 1818 le secrétaire perpétuel de cette compagnie, et reçut du roi Charles-Jean (Bernadotte) des titres de noblesse en récompense des services qu'il avait déjà rendus à la science. Désirant se livrer tout entier à ses recherches expérimentales, il renonça en 1832 aux fonctions actives de l'enseignement. Il poursuivait ses travaux jusqu'à ses derniers moments, malgré les atteintes du mal qui l'enleva. Berzelius fut le premier analyste du siècle : outre un nombre immense d'analyses faites avec la plus grande précision, on lui doit la découverte de plusieurs corps simples (*cerium, selenium,*

zirconium, thorinum), la connaissance des combinaisons du soufre avec le phosphore, l'étude du fluor et des fluorures; la détermination d'un grand nombre d'équivalents chimiques; la décomposition d'un grand nombre de substances végétales et animales: il fut presque le créateur de la chimie organique. Philosophe non moins qu'expérimentateur, il consolida la théorie atomistique ainsi que celle des proportions chimiques; inventa et fit admettre universellement, pour exprimer la composition des corps, des formules chimiques analogues aux formules algébriques; enfin il adopta, pour expliquer les phénomènes, la célèbre théorie du dualisme électro-chimique, et fit au moyen de cette théorie de nombreuses réformes dans la nomenclature et dans la classification des substances minérales; il fut ainsi un des premiers à fonder la minéralogie sur la connaissance des éléments chimiques des corps. Outre un nombre infini de mémoires (traduits pour la plupart dans les *Annales de chimie*), Berzélius a rédigé un grand *Traité de chimie*, qui est un des ouvrages les plus complets et les plus consciencieux sur la matière; la première édition parut en 1825; l'auteur l'agrandit et l'améliora dans plusieurs éditions successives. Mis en français dès 1829 par Jourdan, 8 vol. in-8, ce traité a été traduit de nouveau et refondu, avec le concours de l'auteur, en 1840 et années suivantes, par Esslinger et Hofer, 8 vol. in-8 (chez Didot). On lui doit encore un *Traité des proportions chimiques*, où il approfondit la question des atomes et des équivalents; un *Traité du chalumeau*, indispensable au minéralogiste: ces deux traités ont aussi été traduits en français (le premier en 1812 et 1835, le deuxième en 1821, par Fresnel). Enfin, sur l'invitation de l'Académie de Stockholm, il publia, à partir 1822, un *Compte rendu annuel des progrès de la Chimie*, recueil précieux qui contient l'exposition et l'appréciation, quelquefois sévère, des travaux faits en chimie dans tous les pays: il se continua jusqu'à l'année même de sa mort. Berzélius était depuis 1832 associé étranger de l'Institut de France.

BEUDANT (Franc.-Sulpice), minéralogiste, né à Paris en 1787, mort en 1850, entra à l'École normale dès sa fondation, professa les sciences aux lycées d'Avignon et de Marseille, fut en 1814 chargé par Louis XVIII de transporter d'Angleterre en France son cabinet de minéralogie, fut à son retour nommé sous-directeur de la collection, et se consacra dès lors à cette branche de l'histoire naturelle; fit en 1818 un voyage d'exploration scientifique en Hongrie, fut en 1822, à la mort d'Haüy, son ancien maître, appelé à la chaire de minéralogie de la Faculté des sciences, entra en 1824 à l'Institut, devint en 1840 inspecteur général de l'Université et fit partie en 1846 du Conseil de l'instruction publique. On doit à Beudant de savantes recherches sur les rapports intimes de la composition chimique des minéraux avec la cristallisation et sur l'isomorphisme: appliquant simultanément la chimie et la physique à l'étude des minéraux, il fonda sur des principes nouveaux la classification et la nomenclature minéralogiques. Outre un grand nombre de mémoires (dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, dans les *Annales de chimie, des mines*, etc.), il a publié un *Essai d'un Cours élémentaire et général des sciences physiques*, divisé en *Traité de Physique*, 1821, et *Traité de Minéralogie*, 1824; c'est dans ce second livre, le plus important de ses ouvrages, qu'est exposé son système de classification. Il l'abrégea en 1841 et le fit entrer dans le *Cours élémentaire d'histoire naturelle* rédigé pour les collèges avec MM. A. de Jussieu et Milne Edwards. Il avait dès 1822 fait paraître son *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, 4 vol. in-4. Dans son enseignement comme dans ses livres, Beudant s'attachait à rendre la science accessible à tous: il s'efforça dans ce but d'indiquer les moyens de confectionner facile-

ment et à peu de frais les instruments nécessaires aux expériences.

BEUCHOT (Adr.-J. Quentin), bibliographe, né en 1773 à Paris, mort en 1851, était fils d'un avocat de Paris, qui devint ensuite secrétaire de l'intendance de Lyon. Il fut d'abord placé chez un notaire de cette dernière ville, quitta bientôt le notariat pour venir à Paris se livrer à ses goûts littéraires, débuta par la littérature légère, prit part à la rédaction d'un *Nouvel Almanach des Muses*, de la *Décade philosophique*, fut l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle*, rédigea à partir de 1811 la *Bibliographie de la France*, journal général de la librairie et de la librairie, et continua jusqu'à la fin de 1847 cette publication à laquelle il sut longtemps donner de l'intérêt par les précieuses informations et les savantes notices qu'il y insérait. Il fut élu en 1834 bibliothécaire de la Chambre des Députés, juste et honorable récompense de ses longs travaux. On lui doit plusieurs grandes éditions qui se recommandent par la bonne distribution des matières et par des recherches littéraires où l'on trouve autant de goût que d'érudition: on estime surtout ses éditions de *Bayle* (16 v. in-8, 1820-24) et de *Voltaire* (72 v. in-8, dont 2 de tables, 1831-41).

BEUGNOT (Jacques-Claude, comte), ancien ministre, né en 1761 à Bar-sur-Aube, mort en 1835, fut élu par son département procureur-général-syndic de l'Aube (1790), puis député à la Législative (1791), y soutint la monarchie constitutionnelle, et fit décréter d'accusation Marat pour ses provocations incendiaires, fut emprisonné sous la Terreur, devint après le 18 brumaire préfet de la Seine-Inférieure, puis conseiller d'Etat, organisa en 1807 le nouveau royaume de Westphalie et en 1808 le grand-duché de Berg; reçut en 1814 du gouvernement provisoire le portefeuille de l'intérieur, et de Louis XVIII celui de la marine; fut fait, après la 2^e restauration, ministre d'Etat et membre du conseil privé, mais n'en garda pas moins son indépendance. Député de la Haute-Marne dès 1815, il siégea au centre gauche et se montra ennemi de tout excès. Il quitta la Chambre des Députés aux élections de 1822. Dans les derniers temps de la Restauration, il fut nommé directeur du bureau du commerce, et ensuite pair de France. Il a laissé des *Mémoires*. — Son fils Arthur, né en 1797, pair de France sous la monarchie de Juillet, aujourd'hui représentant du peuple, membre du conseil supérieur de l'instruction publique dès la création (1850), s'est fait connaître par de savantes recherches historiques (*Institutions de Saint-Louis*, 1821; *les Juifs d'Occident*, 1824; *Destruction du paganisme*, 1832), qui lui ont valu un siège à l'Académie des Inscriptions.

BIGNON (L.-Pierre-Edouard), diplomate, né en 1771 à Guerbaville près de la Meilleraye (Seine-Inférieure), mort en 1841, était fils d'un teinturier de Rouen. Engagé volontaire en 1792, il fut remarqué de son général, qui le prit pour secrétaire, devint en 1798 secrétaire de légation, rempli avec succès de nombreuses missions sous l'Empire (en Suisse, en Piémont, à Berlin, à Cassel, à Bade, à Varsovie), administra avec autant de modération que d'intégrité plusieurs des pays conquis, reçut en récompense le titre de baron, fut un des plénipotentiaires français à Dresde (1813), remplit les fonctions de sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères pendant les Cent-jours, et se vit en cette qualité forcé de signer la fatale capitulation de Paris (3 juillet 1815). Député depuis 1817, il entra à la Chambre des Pairs en 1837. Il défendit constamment les libertés publiques et fut un des plus redoutables adversaires du gouvernement de la Restauration. Après la révolution de 1830, il tint quelques instants le portefeuille des affaires étrangères et celui de l'instruction publique. Napoléon, qui avait apprécié sa capacité diplomatique, lui légua

100,000 fr., en l'invitant à écrire une *Histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815*. Bignon accomplit religieusement cette honorable tâche : à sa mort, il avait déjà publié 10 vol. de ce grand ouvrage (1827-38); son gendre, M. Ernouf, en a publié quatre autres, qui le complètent. Outre cette histoire, on a de Bignon de nombreux écrits de circonstance qui exercèrent une puissante influence sur l'opinion, entre autres son livre *Des Proscriptions*, 1819; *le Congrès de Troppau*, 1819; *les Cabinets et les Peuples*, 1822; des *Discours et Opinions* politiques (sur la liberté de la presse, le recrutement, les élections, les finances, etc.), aussi remarquables par la lucidité que par la force des arguments. Bignon fut admis à l'Académie des Sciences morales dès son établissement. Son *Éloge* fut prononcé à cette Académie par M. Mignet.

BIRKENHEAD, bourg d'Angleterre (Lancastre), à l'embouchure de la Mersey, près de Liverpool, dont il est comme un faubourg, n'avait guère en 1821 que 200 habitants; il en compte aujourd'hui (1851) près de 40,000, presque tous occupés à fabriquer les articles de Liverpool. La compagnie des Docks y a construit des habitations modèles pour les ouvriers.

BLAINVILLE (H.-M. DUCROTAY DE), profond zoologiste, né en 1778 à Arques, près de Dieppe, mort en 1850, eut une jeunesse fort agitée et resta longtemps incertain sur le choix d'une carrière. Il avait déjà 27 ans quand il sentit naître subitement en lui le goût de l'histoire naturelle en assistant à une leçon de Cuvier; il s'attacha à ce grand naturaliste, qui bientôt le choisit pour son suppléant; devint en 1812 professeur-adjoint de zoologie à la Faculté des Sciences, et succéda en 1832 à Cuvier dans sa chaire d'anatomie comparée au Muséum. Professeur infatigable, il fit presque jusqu'à la veille de sa mort des cours qui attirèrent constamment de nombreux auditeurs: il brillait moins par le talent de l'élocution que par la verve, l'abondance et l'originalité des idées. Il avait, dès 1825, mérité par de nombreux travaux d'être admis à l'Académie des Sciences, où il remplaça Lacépède. M. de Blainville s'attacha surtout à introduire dans la zoologie une classification méthodique: il la publia dans ce but dès 1816 un *Prodrome d'une nouvelle distribution du règne animal*, se fondant principalement sur la structure comparée du squelette. Outre une foule de *Mémoires* (dans les recueils de l'Académie et autres sociétés savantes), on a de lui plusieurs traités capitaux, dont quelques-uns malheureusement n'ont pas été achevés: de *l'Organisation des animaux*, 1822, ouvrage profond, mais resté incomplet; *Cours de Physiologie générale et comparée*, recueilli à ses leçons par le Dr Hollard, 1829; *Manuel de Malacologie et de Conchyliologie*, 1825; *Manuel d'Actinologie et de Zoologie*, 1834; *Ostéographie ou Description comparée du squelette des 5 classes d'animaux vertébrés, récents et fossiles*, 1839 et suiv., ouvrage destiné à guider dans leurs recherches les anatomistes et les paléontologistes (il n'en a paru que les *Primates*, les *Paresseux*, les *Insectivores* et les *Carnassiers*). M. l'abbé Maupied a rédigé ses leçons sur les *Principes fondamentaux de zoologie*. M. de Blainville a été, en outre, un des principaux collaborateurs du *Journal de Physique*, de la *Faune française* et du grand *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Déterville. Auteur d'idées neuves, mais contestées, Blainville eut à soutenir pour les défendre les luttes les plus vives; il ne tarda pas à se séparer de Cuvier. Dans l'exposition de ses doctrines, il affectionnait la méthode *à priori*. Ce savant était profondément religieux. M. Milne-Edwards a résumé et apprécié ses travaux dans un *Discours* prononcé sur sa tombe.

BLESSINGTON (lady Marguerite, comtesse), célèbre irlandaise, née vers 1790 dans le comté de Wa-

terford, débuta par des *Esquisses de voyage en Belgique*; se lia étroitement avec lord Byron et publia en 1833 ses *Conversations* avec ce lord, livre où l'on trouve les plus intéressantes révélations (trad. la même année par Ch. Le Tellier), donna ensuite plusieurs romans qui augmentèrent sa réputation littéraire, mais dont la hardiesse lui aliéna la haute société de son pays: *Confessions d'une dame sur le retour*, *Loisirs d'une femme en France et en Italie*, *les Victimes de la société*, *Pensées déçues*. Elle mourut presque subitement pendant un séjour à Paris dans l'hiver de 1849: on supposa qu'elle avait été frappée du choléra qui régnait alors. Sa résidence de Gore-house à Kensington était le rendez-vous de tous les étrangers de distinction, mais elle était désertée par les dames anglaises. Comme écrivain, lady Blessington brillait par la finesse, la grâce et le bon goût, unis à une assez grande liberté philosophique: elle attaqua ouvertement la pruderie anglaise.

BODE (J.-Elert), astronome, né à Hambourg en 1747, mort en 1826, était fils du directeur d'une école commerciale. Il se sentit dès sa première jeunesse entraîné par un goût naturel vers l'astronomie, fut remarqué du savant Bûsch, qui lui procura les moyens d'étudier, publia quelques écrits qui appelèrent l'attention sur lui, fut nommé en 1772 *astronome pratique* à Berlin, et dirigea pendant cinquante ans l'observatoire de cette ville. Il avait été admis en 1782 à l'Académie de Berlin. Outre un excellent *Manuel d'astronomie* (publié dès 1768, 9^e édition, 1822), et plusieurs autres ouvrages populaires, on lui doit un grand *Atlas céleste (Uranographia)*, Berlin, 1801, in-fol., où sont marquées les positions de 17,204 étoiles; il a calculé et publié chaque année, depuis 1774 jusqu'à sa mort, les *Ephémérides astronomiques*. Il a découvert plusieurs comètes et un grand nombre d'étoiles. Son nom est resté attaché à une loi fort remarquable du système planétaire, selon laquelle les intervalles des orbites des planètes iraient à peu près en doublant à mesure que l'on s'éloigne du soleil; loi déjà soupçonnée par Képler et par J.-Daniel Titius, et confirmée par des découvertes postérieures.

BOIGNE (LEBORNE, comte de), né à Chambéry en 1751, mort en 1830, fils d'un marchand de pelleteries, servit d'abord en France et en Russie, puis passa dans l'Inde et se mit au service du prince maharatta Sindhyah, qui lui donna toute sa confiance (1786) et le nomma général en chef. Il disciplina l'armée du prince, lui assura par là de faciles victoires sur ses voisins, et l'aïda à fonder un vaste empire; il reçut en récompense les plus grands honneurs et d'immenses richesses. Il quitta l'Inde après la mort de Sindhyah (1794) et vint se fixer dans sa ville natale, où il consacra plus de quatre millions de francs à des actes de bienfaisance et à des établissements utiles. Boigne savait parfaitement les idiomes hindous, ce qui facilita beaucoup son succès. On a publié à Chambéry des *Mémoires sur la carrière politique et militaire du général Boigne*, 1828 et 1830.

BOISARD (J.-F.-M.), fécond fabuliste, né à Caen en 1743, mort en cette ville en 1831, avait été secrétaire de Monsieur (Louis XVIII); il perdit tout à la Révolution, et vécut depuis dans la gêne. Il a fait plus de 1,000 fables, publiées en divers recueils de 1773 à 1803, qui lui assurent un rang honorable parmi les fabulistes secondaires: la plupart des sujets sont de son invention; la narration est simple, facile et naïve. Souvent l'auteur n'exprime pas la moralité de ses fables, ce qui les rend quelquefois obscures. — Son neveu, J.-F. Boisard, peintre et poète médiocre, né à Caen vers 1762, a publié aussi des *Fables* (1817 et 1822), mais est resté fort au-dessous de lui.

BONAPARTE (famille). Le tableau suivant de la

descendance des Bonaparte complètera les détails donnés dans le corps du *Dictionnaire universel* :

1. JOSEPH, 1768-1844, roi de Naples, puis d'Espagne, dit comte de Surville depuis 1814; père de :

2. NAPOLÉON, 1769-1821, empereur des Français, marié deux fois; père de :

3. ÉLISA, 1774 (ou 1777)-1820, princesse de Lucques et Piombino, puis grande-duchesse de Toscane, mariée en 1797 au Corse Bacciochi; mère de :

4. LUCIEN, 1775-1840, prince de Canino, marié deux fois; père de 11 enfants, dont les plus connus sont :

5. LOUIS, 1778-1846, roi de Hollande, dit comte de St-Leu depuis 1814, marié en 1802 à Hortense de Beauharnais, fille d'un 1^{er} mariage de l'impératrice Joséphine; père de :

6. PAULINE, 1780-1825, duchesse de Guastalla en 1806, mariée en 1797 au général Leclerc, en 1803 au prince Borghèse; mère de :

7. CAROLINE, 1782-1839, reine de Naples, dite comtesse de Lipona depuis 1815, mariée en 1800 à Murat; mère de :

8. JÉRÔME, né en 1784, roi de Westphalie de 1807 à 1813, dit prince de Montfort depuis 1814, aujourd'hui gouverneur des Invalides et maréchal de France, marié en 1807 à une princesse de Wurtemberg, morte en 1835; père de :

En vertu des sénatus-consultes des 28 floréal an XII et 5 frimaire an XIII, l'hérédité de la di-

Zénaïde-Julie, née en 1801, mariée en 1822 à son cousin Charles-Lucien, fils de Lucien;

Charlotte, née en 1802, mariée à son cousin Charles-Louis-Napoléon, fils aîné du roi Louis; morte en 1839.

Napoléon-François-Charles-Joseph, né en 1811 de Marie-Louise d'Autriche, proclamé roi de Rome en naissant, fait duc de Reichstadt en 1814, mort à Schœnbrunn en 1832.

Napoléone-Élisa Bacciochi, née en 1806, mariée en 1824 au comte Camerata;

Jérôme-Charles Bacciochi, né en 1810, mort en 1830;

Napoléon-Frédéric Bacciochi, né en 1815, mort en 1833.

Charles-Lucien, prince de Canino et de Musignano, né en 1803, naturaliste distingué, vice-prés. de la Constituante romaine en 1849, marié en 1822 à sa cousine Zénaïde, fille de Joseph, dont il a eu 10 enfants;

Louis-Lucien, né en 1813, représentant du peuple;

Pierre-Napoléon, né en 1815, chef de bataillon de la légion étrangère après 1848, représentant du peuple;

Antoine, né en 1816, représentant du peuple.

Napoléon-Charles, 1802-1807;

Charles-Napoléon-Louis, né en 1804, marié à sa cousine Charlotte, fille de Joseph, mort sans postérité à Forlì en 1831;

Louis-Napoléon, né en 1808, élu président de la République française en 1848.

Napoléon Leclerc, mort à Rome en 1804;

N'a pas laissé d'enfants de son second mariage.

Napoléon-Achille Murat, né en 1801, mort en 1847 aux États-Unis;

Lucien-Napoléon Murat, né en 1803, représentant du peuple.

Jérôme-Napoléon, né en 1814, mort en 1847, capitaine aux gardes du roi de Wurtemberg;

Mathilde, née en 1820, mariée en 1841 au prince Anatole Demidoff;

Napoléon-Joseph, né en 1822, représentant du peuple; un moment ambassadeur de France à Madrid.

gnité impériale, à défaut de descendance mâle de Napoléon, devait être dans la famille de son frère Joseph, et subsidiairement dans celle de Louis.

M. F. Wouters a publié en 1850 l'*Histoire de la famille Bonaparte depuis 1815*, gr. in-8.

BONAPARTE (madame), née Létizia Ramolino, femme remarquable à la fois par sa beauté et par la dignité de son caractère, naquit en 1750 à Ajaccio, épousa à 17 ans Charles Bonaparte, assesseur à la juridiction d'Ajaccio, qui la laissa veuve dès 1785, avec 8 enfants (*Voy. leurs noms ci-dessus*), se consacra tout entière à l'éducation et à l'établissement de sa nombreuse famille, trouva quelque appui, pour l'accomplissement de cette tâche difficile, dans la protection du comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, qui avait été touché de son malheur; se réfugia à Marseille quand Paoli eut livré la Corse aux Anglais, et y vécut quelques années dans une honorable pauvreté; vint se fixer à Paris après le 18 brumaire, reçut à l'avènement de l'empereur les titres de *Madame-mère*, d'*Altesse impériale*, et eut une maison; mais n'en vécut pas moins avec la plus grande modestie, étrangère aux affaires et ne voulant être autre chose que la *Protectrice des établissements de charité*. En 1814, elle se retira à Rome, où elle fut traitée avec les plus grands égards: c'est là qu'elle mourut en 1836. Elle était depuis plusieurs années affligée de cécité et infirme par suite d'une chute. Justement fière d'un fils tel que Napoléon, elle ne quitta jamais le deuil depuis sa mort.

BONAPARTE (Joseph), frère aîné de Napoléon, né en 1768 à Ajaccio, mort en 1844 à Florence, était destiné au barreau, et venait d'épouser Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille, quand l'élevation de son frère l'appela aux affaires publiques. Il fut, en 1796, nommé député par la Corse au Conseil des Cinq-Cents, puis envoyé en ambassade à Rome (1797); mais il quitta cette ville après le meurtre du général Duphot, son aide de camp. Il signa la paix de Lunéville (1801), et celle d'Amiens (1802), regnt le titre de prince impérial quand son frère eut été couronné, administra l'Empire en son absence, fut placé par lui en 1806 sur le trône de Naples, où il se fit aimer du peuple, mais sans pouvoir rallier les nobles; échangea en 1808, bien à regret, la couronne de Naples contre celle d'Espagne, eut sans cesse à lutter contre ses nouveaux sujets, se vit deux fois forcé de quitter sa capitale, et entra définitivement en France en 1813, après la défaite de Vittoria. Lieutenant général de l'Empire en 1814 et aux Cent-jours, il ne put maîtriser les événements, quitta Paris quoiqu'il eût annoncé dans une proclamation qu'il voulait y attendre l'ennemi, et accompagna l'impératrice à Blois. Après Waterloo, il se réfugia aux États-Unis, où il vécut onze ans sous le nom de comte de *Surville*, s'occupant d'agronomie, et faisant bénir sa bienfaisance, puis il revint en Europe, où il habita successivement l'Angleterre et l'Italie. Homme sage, bon, simple dans ses manières, Joseph n'avait pas les qualités propres au rôle élevé que son frère lui fit jouer. Il aimait et cultivait les lettres; cependant c'est à tort qu'on lui a attribué un poème en 10 chants intitulé *Napoléon*, et consacré à un héros de sa famille (ce poème est de M. H.-L. Lorquet, professeur à l'île-de-France, qui le publia dans cette île en 1822 sous la rubrique de Philadelphie; il a été réimprimé à Paris en 1840). Il avait rédigé des *Mémoires*, qui n'ont pas encore vu le jour. Il laissa deux filles. (*Voyez le tableau ci-dessus*).

BONAPARTE (Louis), frère puîné de Napoléon, né en 1778 à Ajaccio, mort en 1846 à Florence, fut, dès l'âge de 16 ans, aide de camp de son frère à l'armée d'Italie, le suivit en Egypte, obtint un avancement rapide, fut marié en 1802, presque malgré lui, à Hortense Beauharnais, fille de Joséphine, avec laquelle il ne sympathisa jamais et dont il finit par

se séparer (*Voy. HORTENSE*) ; reçut, à la création de l'Empire, le titre de grand connétable ; organisa en 1805 avec une merveilleuse rapidité l'armée du Nord, à la tête de laquelle il occupa la République batave ; quitta loyalement le pays aux premières nouvelles de la paix, ce qui lui concilia l'estime des habitants ; fut élevé en 1806 sur le trône de Hollande, et sut se faire aimer dans son royaume, mais abdiqua en 1810, quand il vit qu'il ne pouvait pas faire le bien et qu'il connut les projets de Napoléon, qui ne tarda pas en effet à réunir la Hollande à l'Empire. Ce prince philosophe vécut depuis dans la retraite sous le nom de comte de *Saint-Leu*, restant également étranger au retour de Napoléon en 1815, et aux tentatives faites en 1836 et 1840 par son fils, le prince Louis. Il a publié des *Documents historiques sur le gouvernement de la Hollande* (3 vol. in-8, Paris, 1820), ouvrage précieux pour l'histoire, mais où Napoléon n'est pas épargné. Comme Lucien et Joseph, il cultiva les lettres. Il avait en 1814, dans un *Essai sur la versification*, proposé un nouveau système rythmique, où il supprimait la rime et scandait les vers suivant la distribution des accents prosodiques ; il voulut appliquer ce système et composa quelques poésies en vers rythmiques (*Lucrece*, tragédie, *Ruth et Noémi*, opéra-comique) ; mais cette tentative n'eut aucun succès. On a encore de lui des *Odes* (Vienne, 1813) et des *Poésies diverses* (Florence, 1828), où l'on trouve, avec une philosophie douce, de nobles sentiments exprimés en beaux vers ; un roman, *Marie ou les Peines de l'Amour* (publié dès 1800, réimprimé en 1814 sous le titre de *Marie ou les Hollandaises*), roman qui paraît être sa propre histoire. — De trois enfants qu'il avait eus d'Hortense (*Voy. le tableau ci-dessus*), un seul survit : c'est le prince Louis-Napoléon, né en 1808, élu en 1848 président de la République française.

BONAPARTE (Caroline), sœur cadette de Napoléon, née en 1782, morte en 1839, fut mariée en 1800 à Murat. Devenue grande-duchesse de Berg, puis reine de Naples, elle se montra digne de ce haut rang : elle favorisa surtout les arts et les artistes, encouragea les fouilles de Pompéii, et créa à Naples des établissements utiles qui subsistent encore. Déclarée régente quand Murat eut été forcé de quitter Naples, elle assura la tranquillité publique, ne s'éloigna qu'après avoir stipulé avec le commodore anglais pour les intérêts de ses anciens sujets, puis se retira au château de Baimbourg près de Vienne, s'occupant exclusivement de l'éducation de ses enfants. Après 1830, elle se réunit à sa famille en Italie. Depuis qu'elle avait quitté le trône, elle avait pris le titre de comtesse de Lipona (anagramme de Napoli, nom italien de Naples).

BONCENNE (Pierre), jurisconsulte, né à Poitiers en 1774, mort en 1839, obtint au concours en 1822 la chaire de procédure à la Faculté de droit de Poitiers, et enseigna jusqu'à sa mort. Député de la Vienne en 1815, il se montra défenseur zélé des institutions libérales. On lui doit : *Théorie de la procédure civile*, 4 vol. in-8, Poitiers, 1828-34, ouvrage classique sur la matière (refondu peu d'années après, et continué par M. Bourdeau, 1837-47, 6 vol. in-8).

BONDI (Clément), poète italien, né en 1742 à Mezzano, dans le duché de Parme, mort à Vienne en 1821, fut élevé par les jésuites, ce qui ne l'empêcha pas de chanter la suppression de l'ordre ; s'attira par là des inimitiés qui l'obligèrent à s'expatrier, trouva un protecteur dans l'archiduc Ferdinand, qui le nomma son bibliothécaire à Brunn et lui confia l'éducation de son fils (depuis duc de Modène) ; passa ses dernières années à Vienne et devint en 1816 professeur de littérature de l'impératrice. Poète lyrique, didactique et satirique à la fois, il joignait à une versification élégante, harmonieuse et facile, un style noble et simple. Bondi, le *Delille* de l'Italie,

est surtout connu par une excellente traduction de Virgile en *versi sciolti* (*l'Énéide* parut à Parme en 1793 ; les *Géorgiques* à Vienne, 1800) ; il a aussi traduit les *Métamorphoses* d'Ovide, et a composé plusieurs poèmes didactiques estimés (*la Journée champêtre*, la *Conversation*, le *Bonheur*), des sonnets, des canzoni, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1808, à Vienne, en 3 vol. in-8.

BORY-SAINT-VINCENT (le colonel), membre libre de l'Académie des Sciences, né en 1780 à Agen, mort en 1846, servit comme officier d'état-major sous Brune, Davoust, Ney et Soult, unit la culture des sciences naturelles au service militaire, se signala par son patriotisme dans la Chambre des représentants des Cent-jours, fut exilé de 1816 à 1820, dirigea en 1829 l'expédition scientifique de Morée, et fut nommé à son retour chef du bureau historique au dépôt de la guerre. Travailleur infatigable, il a écrit sur plusieurs branches de l'histoire naturelle, notamment sur les reptiles, les animaux microscopiques et les cryptogames. Il a été le principal rédacteur de la *Bibliothèque physico-économique, du Dictionnaire classique de l'histoire naturelle*, de la partie scientifique de l'*Expédition de Morée* (1832 et années suivantes), et a donné un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie moderne* et à d'autres recueils.

BOSIO (J.-Frang.-Joseph), sculpteur, membre de l'Institut, né en 1767 à Monaco, mort en 1845 à Paris, fut élève de Pajou, attira par ses premiers essais l'attention de Denon, obtint la faveur de Napoléon, travailla à la colonne de la place Vendôme, fit les bustes de l'Empereur et de plusieurs membres de la famille impériale, n'en fut pas moins employé sous la Restauration, et fit la statue équestre de Louis XIV pour la place des Victoires (1822). Parmi ses autres ouvrages on remarque la *Jeune Indienne*, l'*Hercule au serpent* (aux Tuileries), la *Renommée*, érigée à Paris sur la place du Châtelet en l'honneur des armées républicaines, la statue colossale de *Napoléon* (sur la colonne de Boulogne), *Henri IV enfant*, *Montyon*. Bosio forma de brillants élèves, entre autres Raggi, Marochetti, Durey, Dantan.

BOUCADA, ville et poste militaire de l'Algérie à l'extrémité mérid. de la province de Constantine, au S. O. du Chott-el-Saïda. Occupé en 1849.

BOUFARIK, établissement français fondé en 1832, dans la plaine de la Méridja, près du camp d'Erlon, à 33 kil. S. d'Alger ; 2,300 hab. environ. Marché très-suivi. Pépinière du gouvernement.

BOUILLE (Louis-Joseph-Amour de), fils du marquis de Bouillé, si célèbre par sa fidélité à Louis XVI, né à la Martinique en 1769, mort à Paris en 1850, était aide-de-camp de son père en 1790 : il le seconda lorsqu'il réprima l'émeute de Nancy, et tenta de sauver le roi. Il émigra avec lui, devint aide-de-camp de Gustave III, puis servit dans l'armée de Condé, rentra en France dès 1802, s'enrôla dans l'armée républicaine, se distingua au siège de Gaëte, aux batailles de Ciudad-Real et d'Almonacid, où il contribua puissamment à la victoire, et défit avec 1,200 hommes 5,000 Espagnols à Baza. Déjà il était général de brigade et avait mérité d'être fait comte de l'Empire lorsqu'une cécité complète le força à quitter le service en 1812. Il trouva un refuge dans les lettres et put, grâce au concours assidu d'un secrétaire intelligent et dévoué (M. Fargues), rédiger plusieurs ouvrages pleins d'intérêt, dont quelques-uns seulement ont vu le jour : *Mémoire sur l'évasion de Louis XVI*, 1823 ; *Commentaires sur le prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, 1827 ; *Pensées et Réflexions*, 1826 et 1851 ; ces ouvrages lui assigèrent un rang distingué parmi les observateurs et les écrivains. Il avait dès 1809 publié la *Vie politique, militaire et privée du prince Henri de Prusse*, son ancien protecteur et son ami. — Son fils, M. René de Bouillé, s'est lui-même fait connaître honorable-

ment par une remarquable *Histoire des ducs de Guise*, 4 vol. in-8, 1849 et année suiv.

BOULAY (le comte), dit de LA MEURTHE, homme d'Etat, né en 1761 à Chaumouzey (Vosges), d'une famille de cultivateurs, mort en 1840, était avocat à Paris en 1789. Il adopta les idées nouvelles, s'enrôla en 1792, mais n'en fut pas moins inquiété sous la Terreur; fut, en l'an V, envoyé par le département de la Meurthe au Conseil des Cinq-Cents, où il devint l'âme du parti constitutionnel modéré; combattit inutilement la politique du Directoire, prit part à la révolution du 18 brumaire, et se voua dès lors à la fortune de Bonaparte; fut bientôt après nommé président de la section de législation au Conseil d'Etat et contribua à la rédaction du Code; eut la mission de régler tout ce qui concernait les biens nationaux, et s'acquitta avec tous les ménagements nécessaires de cette tâche épineuse; entra en 1810 au conseil privé, et plus tard au conseil de régence; fut dans les Cent-Jours (1815) ministre d'Etat et l'un des rédacteurs de l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire; tenta vainement d'établir sur le trône Napoléon II, fut exilé au retour des Bourbons, reentra en 1819, mais resta depuis dans la vie privée. Il avait publié en l'an VII (1799) un *Essai sur les causes qui amenèrent en Angleterre l'établissement de la république*, etc.; en 1818, le *Tableau politique des règnes de Charles II et Jacques II*, ouvrages historiques qui étaient aussi des écrits de circonstance, et qui influèrent puissamment sur l'opinion. Il a laissé des *Mémoires*, qui n'ont pas encore vu le jour. — Son fils aîné, longtemps député et membre du conseil général de la Seine, connu surtout par son zèle pour l'instruction primaire, a été élu en 1849 vice-président de la République française.

BOURMONT (Victor, comte de GAINES DE), né en 1773 au château de Bourmont, en Anjou, émigra fort jeune, fut aide de camp du prince de Condé, puis joua un rôle très-actif dans la guerre de la Vendée. Placé d'abord sous les ordres du vicomte de Scépeaux, il fut nommé en 1799 par le comte d'Artois (Charles X) commandant du Maine et de l'Anjou, se mit à la tête des *Chouans*, et s'empara du Mans, où furent commis les plus grands excès, capitula en 1800, et offrit ses services au premier consul; devint suspect après l'explosion de la *machine infernale*, et fut incarcéré; mais s'évada (1805), et trouva un refuge en Portugal. Il fut reçu en grâce en 1808 pour s'être réuni aux Français à Lisbonne pendant leurs revers, reentra en France avec eux et reprit du service. Il se fit remarquer à l'armée de Naples, en Russie, en Allemagne, enfin dans la campagne de France, défendit héroïquement Nogent contre des forces beaucoup supérieures (1814), et reçut de l'empereur en récompense le grade de général de division. Après le retour de l'île d'Elbe, il accepta de Napoléon un commandement; mais, au lieu de répondre à la confiance de l'empereur, il abandonna son corps d'armée trois jours avant la bataille de Waterloo, et se rendit à Gand auprès de Louis XVIII. Rentré en France avec ce prince, il fut comblé de faveurs: en 1823, il commanda un des corps d'armée envoyés en Espagne, et contribua au succès de l'expédition; il fut créé pair à son retour; en 1829, il fit partie du ministère Polignac, et fut chargé du portefeuille de la guerre. Nommé en 1830 commandant en chef de l'armée dirigée contre l'Algérie, il accomplit cette importante mission avec autant de célérité que de succès, et entra dans Alger le 5 juillet; il venait de recevoir le bâton de maréchal, lorsque, par suite de la révolution de Juillet, il se vit forcé de céder son commandement et de quitter la France. Il tenta inutilement, de concert avec la duchesse de Berry, de relever la cause royale en armant la Vendée (1832), puis il se mit au service de don Miguel, en Portugal, mais sans obtenir plus de

succès. Ayant enfin renoncé à tout rôle politique, il put rentrer en France et y finir ses jours: il mourut en 1846, au château de Bourmont.

BOYER (Pierre-Denis), théologien, né en 1766 à Séverac près de Rhodéz, mort en 1842, s'unit à l'abbé Emery pour relever le séminaire de Saint-Sulpice, dont il devint directeur après lui. Il seconda l'abbé Frayssinous au début de ses célèbres conférences, et se livra avec succès à la prédication des stations et des retraites ecclésiastiques. L'abbé Boyer était gallican. Cet homme sage combattit avec force toutes les exagérations dans les ouvrages suivants: *De la liberté des cultes selon la Charte*, 1819; *Examen de la doctrine de M. La Mennais*, 1834; *Défense de l'ordre social contre le carbonarisme moderne*, 1835. On estime surtout ses *Discours pour les retraites ecclésiastiques*, 1842. L'abbé Boyer était oncle de l'abbé Affre et eut l'honneur de former ce généreux prélat.

BOYER (J.-Pierre), mulâtre, président de la République d'Haïti, né en 1780 au Port-au-Prince, mort à Paris en 1850, fut élevé en France, seconda d'abord de tout son pouvoir les généraux français qui tentèrent de reprendre Saint-Domingue et combattit avec eux les Anglais, mais s'unit aux noirs après le mauvais succès du général Leclerc, pour accomplir l'expulsion définitive des blancs, aida Pétion en 1806 à renverser le tyran Dessalines et à combattre Christophe qui l'avait remplacé, mérita d'être désigné par Pétion mourant pour lui succéder dans la présidence, fut reconnu avec acclamation en 1818, réunis sous sa domination l'île entière par l'effet de la mort du roi Christophe (1820) et de la soumission de la partie espagnole (1821), fit reconnaître l'indépendance de la République par la France en 1825, en stipulant une indemnité de 150 millions (indemnité qui n'a jamais été intégralement payée), gouverna pendant quinze ans avec un rare talent et porta la nouvelle république à son plus haut degré de prospérité, mais ne s'en vit pas moins, en 1843, renversé comme coupable de tyrannie. Il se réfugia en France, où il passa ses dernières années dans la retraite. Après sa chute, Haïti a été livré pendant plusieurs années à de perpétuelles révolutions.

BRAZIER (Nicolas), fécond vaudevilliste, fils d'un grammairien, né à Paris en 1783, mort en 1836, était membre et l'un des plus joyeux convives du *Caveau moderne*. Il a composé, le plus souvent en société avec Dumersan, Carmouche, Théaulon, Mélesville, Dartois, Merle, Vanderburch, Ourry, un nombre prodigieux de petites pièces pleines de gaieté et d'à-propos, dont plusieurs obtinrent la vogue, entre autres le *Ci-devant jeune homme*, le *Savetier et le Financier*, le *Coin de rue*, le *Soldat labourneur*, les *Ouvriers*, *Prévillie et Tacconnet*, les *Cuisinières* (ces trois dernières avec Dumersan), la *Laitière de Montfermeil*. Il a aussi donné plusieurs recueils de chansons et a laissé la *Chronique des petits théâtres* (1837) et l'*Histoire des petits théâtres* (1838), histoire que personne ne pouvait mieux connaître que lui.

BRÉA (J.-B.-Fidèle), général français, l'une des plus déplorables victimes de l'insurrection de juin 1848, né en 1790 à Menton (principauté de Monaco), était sous-lieutenant à 17 ans. Il se distingua en 1813 à la prise de la redoute de Holzhausen et à la bataille de Leipsick où il fut laissé pour mort; en 1815, l'avant-veille de la bataille de Waterloo, à celle des Quatre-Bras, où il enfonça un régiment écossais; prit une part honorable aux campagnes d'Espagne et de Belgique sous la monarchie, remplit pendant longtemps les fonctions de chef d'état-major à Nantes, et parvint en 1845 au grade de maréchal-de-camp. Chargé en 1848 d'opérer contre les insurgés de la rive gauche de la Seine, il avait déjà réussi à les rejeter hors des murs: dans l'espoir d'amener par des moyens pacifiques la fin des hostilités, il s'avança pour parlementer en dehors de la barrière Fontainebleau et se laissa at-

tirer au milieu des insurgés par de faux semblants de conciliation; alors il fut traitreusement saisi, et, après mille outrages, lâchement assassiné, ainsi que son aide-de-camp, le capitaine Mangin, qui n'avait pas voulu se séparer de lui (25 juin). Plusieurs de ses meurtriers ont été depuis reconnus et punis de mort. La ville de Nantes, où il avait résidé plusieurs années et qui l'avait en quelque sorte adopté, lui a élevé un monument. Son nom a été donné, ainsi que celui de Mangin, à deux villages récemment créés en Algérie (province d'Oran).

BRONGNIART (Alexandre), minéralogiste, né en 1770 à Paris, mort en 1847, était fils du célèbre architecte de ce nom. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, suivit l'école des mines, où il reçut les leçons de Sage, devint ingénieur des mines en 1794, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale des Quatre-Nations en 1796, suppléa à la Faculté des Sciences le savant Haüy, qu'il remplaça plus tard comme professeur de minéralogie au Muséum; fut dès 1800, sur la désignation de Berthollet, nommé directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, et entra en 1815 à l'Institut. Il avait débuté dans les publications scientifiques par un *Mémoire de l'art de l'émailleur*, qui attira sur lui l'attention de Berthollet; il donna en 1807 un *Traité élémentaire de minéralogie*, destiné à introduire la science dans les écoles de l'Université; rédigea en 1810, de concert avec Cuvier, dont il avait un des premiers appréciés les découvertes, la *Géographie minéralogique des environs de Paris* (refondue en 1822 sous le titre de *Description géologique des environs de Paris*), et publia en 1844 un *Traité des arts céramiques ou des Poteries*, 2 vol. in-8, avec atlas, œuvre capitale, qui résume les recherches de toute sa vie. M. Brongniart avait aussi cultivé avec succès la zoologie: on lui doit la division des reptiles en quatre ordres (*sauriens*, *batraciens*, *chéloniens*, *ophidiens*); il étudia surtout les *trilobites*, dont le nom même lui est dû. On a de lui une foule de *Mémoires* sur les sujets les plus ardens, et d'intéressants *Voyages*. Comme directeur de la manufacture de Sèvres, il créa le *Musée céramique* (dont il a lui-même publié la *Description* avec M. Riocreux, 2 vol. in-4, et atlas), et ressuscita l'art de peindre sur verre. — Alexandre Brongniart était père d'Adolphe Brongniart, membre de l'Institut, né en 1801, connu surtout par ses travaux sur la *Botanique fossile*. Victor Audouin, savant entomologiste, était son gendre.

BRUE (A.-H.), un des meilleurs cartographes modernes, né en 1786, mort en 1832, du choléra, a donné divers atlas et cartes spéciales, qui sont également remarquables par la pureté de la gravure et par l'exactitude des renseignements, et qui sont devenus classiques. Son principal titre est un *Atlas universel*: publié d'abord en 1820 en 36 cartes, il a été graduellement augmenté par lui et par M. P.-Ch. Picquet, qui s'en rendit acquéreur. Brue donnait le nom de *cartes encyprotypes* à des cartes qu'il dessinait directement sur cuivre (en grec *cypron*).

BRUGELETTE, bourg de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 22 kil. N. O. de Mons; 1,800 hab. Toiles, chaux hydraulique. Maison d'éducation dirigée par les Jésuites, récemment fondée et déjà florissante.

BRUNEL (Marc-Isambert), ingénieur, né en 1769 à Baqueville (Eure), mort à Londres en 1849, montra de bonne heure un goût instinctif pour la mécanique, servit quelque temps dans la marine française, émigra en 1793, résida six ans aux Etats-Unis, où il exécuta d'importants travaux, alla en 1799 se fixer en Angleterre, y appliqua plusieurs inventions ingénieuses qui l'enrichirent promptement, notamment une machine à fabriquer des poulies pour la marine, une scierie de bois de marqueterie, un moulin

à scier pour l'arsenal de Chatam, et mit le sceau à sa renommée en formant et exécutant le hardi projet d'un tunnel sous la Tamise: conçus dès 1819, ses plans ne commencèrent à être mis à exécution qu'en 1824; le travail ne fut terminé qu'en 1842. Brunel avait été dès 1813 élu membre de la Société royale de Londres; il en devint en 1833 le vice-président. Il était correspondant de l'Institut. — Son fils suit avec succès la même carrière, et le seconda longtemps.

BUCHON (Jean-Alexandre), né en 1791, près de Bourges, mort en 1846, donna d'abord des traductions de l'anglais, prit une part très-active aux luttes du parti libéral contre la Restauration, écrivit dans le *Censeur européen*, la *Renommée*, etc., puis se renferma dans les travaux d'érudition et mérita de la science par ses recherches historiques. Après avoir longtemps voyagé pour rassembler de précieux documents, il fut nommé en 1828 inspecteur des archives et bibliothèques, mais il fut destitué sous le ministère Polignac, à cause de ses opinions libérales. Il a publié une *Collection de chroniques françaises du XIII^e au XVI^e siècle*, 1824-29, 47 vol. in-8, qu'il compléta par les *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises au XIII^e siècle*, 1840, et par de nombreux *Mémoires* (dont plusieurs inédits jusque-là) insérés dans le *Pantheon littéraire*, vaste publication dont il fut un des fondateurs. On lui doit de savantes *Recherches historiques sur la domination française dans les provinces de l'empire grec*, 1840, in-8, auxquelles font suite ses *Nouvelles recherches sur la principauté française de Morée*, 1842. Il avait entrepris peu avant sa mort, avec plusieurs collaborateurs, une *Histoire universelle des religions*, 1844.

BUGEAUD DE LA PICONNERIE (Thomas-Robert), maréchal de France, né à Limoges en 1784, mort à Paris en 1849, était d'une famille noble qui avait été éprouvée par la Révolution. Il s'engagea en 1804 comme simple vélite, fit avec distinction les grandes campagnes de l'Empire, et gagna tous ses grades sur le champ de bataille; se signala d'abord en Pologne, à Pulstuck, où il fut blessé; puis, en Espagne, aux sièges de Lérida, de Tortose, de Tarragone, au combat de Yéda (Murcie), où il enleva une colonne de 700 Espagnols avec 200 hommes seulement, au col d'Ordal (Catalogne), où il anéantit un régiment anglais; enfin en Savoie, où il se maintint même après le désastre de Waterloo et où il livra le dernier combat, celui de L'Hôpital-sous-Clans (28 juin 1815), et repoussa avec 1700 hommes un corps de 8500 Autrichiens. Après l'abdication de l'Empereur, il se retira avec le grade de colonel et se livra, dans sa terre d'Excidenil (Dordogne), aux travaux agricoles. Rappelé à l'activité en 1830 et nommé colonel du 66^e de ligne, il se dévoua à la nouvelle monarchie, réprima avec énergie en 1832 et 1834 de violentes insurrections dans Paris; fut en 1832 chargé du commandement de la citadelle de Blaye, et eut à y garder la duchesse de Berry; sut concilier avec des devoirs rigoureux les égards dus à l'infortune, mais n'en fut pas moins, à l'occasion de cette mission, en butte à des insultes qui amenèrent un duel déplorable dans lequel périt le malheureux Dulon (27 janvier 1834); fut envoyé en 1836 en Algérie, battit Abd-el-Kader sur la Sikkah (6 juillet), conclut avec lui le 30 mai 1837 le traité de la Tafna, qui constituait la puissance de l'émir et qui fut vivement critiqué, devint en décembre 1840 gouverneur général, et déploya dans ces hautes fonctions les talents de l'administrateur aussi bien que ceux de guerrier. Poursuivant sans relâche Abd-el-Kader, il réussit à l'atteindre en donnant à notre armée plus de légèreté et de mobilité, le battit partout où il le rencontra, lui enleva les villes de Takedempt, de Maskara, de Maskara, de Boghar, de Saida, de Thaza, le rejeta dans le Maroc, et mit le comble à sa gloire en remportant sur les Marocains la victoire de l'Isly, où 10,000 Français

formés en carré défirent une armée quatre fois plus forte (14 août 1844). Le général Bugeaud avait été nommé dès 1843 maréchal de France; à la suite de cette dernière victoire, il fut fait duc d'Isly. Après avoir achevé la soumission du pays par une expédition contre la Grande Kabylie et avoir commencé l'œuvre de la colonisation, il se retira en 1847, mécontent de se voir contrarié dans l'exécution de ses plans. Appelé par Louis-Philippe dans la nuit du 23 au 24 février 1848 au commandement de la force armée, il se vit retirer son commandement peu d'heures après, au moment où il prenait des mesures énergiques pour sauver la monarchie. Tenu à l'écart dans les premiers mois de la Révolution, il fut au contraire investi de toute la confiance du Président de la République et se plaça au premier rang des défenseurs de l'ordre en péril; il venait d'être élu représentant du peuple et nommé général en chef de l'armée des Alpes lorsqu'il fut enlevé par le choléra. Député de la Dordogne depuis 1831, Bugeaud porta dans nos assemblées nationales une parole rude, mais franche et pleine de sens; il y déploya un courage civil égal à sa valeur militaire. Comme général, on lui doit d'avoir introduit en Afrique une tactique nouvelle, parfaitement appropriée à la nature du pays et de l'ennemi qu'il avait à combattre; il sut aussi gagner au plus haut degré l'amour et la confiance du soldat, dont il reçut le surnom de *père*. Habile agriculteur en même temps que grand guerrier, il offrit le type du soldat laboureur et justifia la devise qu'il avait choisie, *Ense et aratro*: l'Algérie lui doit les premiers essais sérieux de colonisation. Sa mort fut considérée comme un malheur public; on lui fit des funérailles magnifiques; une souscription s'ouvrit pour lui ériger un double monument, à Périgueux et à Alger. Son nom a été donné à un village récemment créé en Algérie (prov. de Constantine, au S. O. de Bone). Outre quelques écrits sur l'Algérie, sur l'art militaire, sur l'agriculture, et une relation de la bataille d'Isly dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1845), le maréchal Bugeaud a fait paraître en 1848 et 1849 *les Socialistes*, *les Soirées du village*, où il combat la folie du communisme. Il a laissé des manuscrits qui ont été déposés aux archives de la guerre. Une *Biographie du général Bugeaud*, par P. Christian, avait paru dès 1845. M. Arthur Ponroy a publié : *le Maréchal Bugeaud, récit des camps*, etc., 1849.

BURDETT (sir Francis), membre du parlement, ami de Fox, né en 1770, mort en 1844, descendait de Hugh Burdett, un des compagnons de Guillaume le Conquérant. Il entra à la Chambre des Communes dès 1796, s'y fit remarquer parmi les membres les plus énergiques de l'opposition libérale, subit plusieurs condamnations politiques qui ne firent qu'augmenter sa popularité, et contribua puissamment à la réforme parlementaire.

BURNOUF (J.-Louis), célèbre professeur et philologue, né en 1775 à Ourville (Manche), mort en 1844, était fils d'un pauvre tisserand, qui le laissa orphelin de bonne heure. Il fut élevé par un oncle, étudia au collège d'Harcourt, remporta en 1792 le prix d'honneur de l'Université, n'en fut pas moins obligé, pendant la Révolution, de se faire commis marchand pour vivre, entra dans l'Université en 1807 sur l'invitation de M. Gueroult, fut nommé successivement professeur de rhétorique au lycée Charlemagne (1807) et au lycée Impérial (1810), maître de conférences à l'École normale (1811), professeur d'éloquence latine au Collège de France (1817), inspecteur de l'Université (1830), et rendit dans ces diverses positions de grands services à l'enseignement. Il fut admis en 1836 à l'Académie des Inscriptions. On lui doit : *Méthode pour étudier la langue grecque* (1813), *Méthode pour étudier la langue latine* (1840), ouvrages remarquables surtout par l'esprit philosophique, et dès longtemps devenus classiques; une savante édition annotée de *Salluste* (1822), dans la collection Lemaire; des traductions de *Tacite* (6 vol. in-8, 1827-1833), de plusieurs *Discours* de Cicéron, du *Panégérique* de Pline; ces traductions unissent l'élégance à la fidélité. Un *Éloge* de Burnouf, par M. Morel, a été couronné par l'Académie de Caen (1847). — M. Eugène Burnouf, savant orientaliste, né en 1801, est fils de l'helléniste.

BUTTURA (Ant.), littérateur italien, né près de Vérone en 1771, mort vers 1835, se fit naturaliser en France et y remplit diverses fonctions administratives. On a de lui des poésies lyriques (odes en l'honneur de Napoléon le Grand, de la France, de la Grèce, etc.); une traduction estimée de l'*Art poétique* de Boileau; des collections annotées de classiques italiens : *Bibliothèque poétique*, *Bibliothèque en prose*; enfin un *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1832, 2 vol. in-8, ouvrage estimé.

C

CALIFORNIE (HAUTE-) ou NOUVELLE-CALIFORNIE.

Ajoutez : Occupée dès le 6 juillet 1846 par le commodore américain Sloat, cette province fut, ainsi que le Nouveau-Mexique, cédée par les Mexicains aux États-Unis par le traité de Guadalupe, le 2 février 1848. Au mois de mai de la même année, on découvrit dans cette contrée, négligée jusque-là et presque inhabitée, d'inépuisables gisements d'or (dits *placers*), qui s'étendent surtout sur les bords du Sacramento, du San-Joaquim et de leurs affluents, ou sur les flanes des montagnes de la Sierra-Nevada : ce qui attira bientôt de tous les points du globe d'innombrables *chercheurs d'or*. Aussi cette contrée, qui comptait à peine 10,000 hab. en 1848, est-elle déjà une des plus peuplées de l'Union. Indépendamment de la richesse de ses mines et gisements, la Californie se recommande par son climat tempéré, par sa fertilité, par l'étendue de ses côtes, par la commodité et la sûreté de ses ports : c'est une des plus importantes acquisitions des États-Unis. Pourvue dès 1849 d'une constitution qu'elle s'est donnée elle-même, la Haute-Californie a été admise en

1850 au nombre des États de l'Union. — La Haute-Californie a pour villes principales San-Carlos de Monterey, Los Angeles, San-Diego, Benicia, Stockton, Sacramento, et San-Francisco, dont le port, situé sur la plus belle rade du globe, a subitement acquis un immense développement. La capitale, qui jusqu'en 1848 avait été Monterey, a été depuis transférée à San-José et tout récemment à Mallego. Une *Description de la Nouvelle-Californie* a été publiée par M. H. Ferry, Paris, 1850, in-12.

CAMBRONNE (Pierre-Jacques, baron de), général français, né à Nantes en 1770, mort en 1842, s'enrôla en 1790, et fit avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire. Major dans la garde impériale en 1814, il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, revint avec lui en 1815, commanda l'avant-garde de sa petite armée, prit une grande part à la bataille de Waterloo, où il commandait une division de la vieille garde, et, quoique sa division fût presque entièrement détruite, refusa de se rendre, en faisant cette réponse célèbre : *La garde meurt et ne se*

rend pas; il tomba néanmoins aux mains des Anglais après avoir été grièvement blessé. En 1816, il comparut devant un conseil de guerre pour avoir servi l'empereur, et fut absous à l'unanimité. Il n'en fut pas moins mis à la retraite et ne reprit du service qu'en 1830. On a contesté la réponse qui a illustré Cambroune; s'il ne prononça pas textuellement le mot même qui lui est attribué, il en dit le sens dans le langage énergique du soldat. Nantes lui a érigé une statue, qui a été inaugurée en 1848.

CAMPBELL (Thomas), poète anglais, né à Glasgow en 1777, mort en 1844, se fit connaître dès l'âge de 21 ans par un poème didactique qui eut un grand succès, les *Plaisirs de l'Espérance* (imité par Albert de Montémont, 1824); prit un rang élevé dans le genre lyrique en composant la *Bataille de Hohenlinden*, les *Marins anglais*, les *Combats de la Baltique*, le *Dernier homme*, et mit le sceau à sa réputation par son poème de *Gertrude de Wyoming* (1809), qui brilla à la fois par le pathétique des situations, par l'élégance et l'harmonie du style. Il avait donné en 1808 une *Histoire d'Angleterre, de l'avènement de Georges III à la paix d'Amiens*. Campbell dirigea le *New-Monthly Magazine* de 1821 à 1831, fut chargé en 1825 d'organiser l'université de Londres, et devint en 1827 recteur de l'université d'Edimbourg.

CAMPENON (Vincent), né à la Guadeloupe en 1772, mort en 1843, était neveu du poète Léonard. Il s'annonça par des poésies fugitives, donna en 1809 la *Maison des champs*, en 1811 l'*Enfant prodigue*, petits poèmes didactiques qui firent sa réputation, fut admis à l'Académie en 1814, et devint inspecteur de l'Université, puis secrétaire du cabinet du roi. On lui doit une traduction estimable d'Horace en vers, des traductions de l'anglais, des éditions de Léonard, Marot, Delille, etc. Ses *Poèmes et Opuscules* ont été réunis en 2 vol. in-18, 1825, et 1 vol. in-12, par Ed. Mennechet, 1844.

CANDOLLE (Augustin-Pyrame DE), botaniste, né à Genève en 1778, mort en 1841, était issu d'une famille calviniste de Provence qui s'expatria. Venu à Paris pour étudier la médecine, il prit le goût de la botanique au cours de Desfontaines, donna dès 1799 une *Histoire des plantes grasses*, fit l'année suivante de curieuses observations sur le sommeil et les habitudes des végétaux, publia bientôt après un *Essai sur les propriétés médicales des plantes*, qu'il avait pris pour sujet de sa thèse de doctorat; suppléa en 1802 Cuvier dans la chaire d'histoire naturelle au collège de France, aida Lamarck à refondre la *Flore française*, dont il rédigea seul la 3^e édition (6 vol. in-8°, 1804-1815, réimprimée en 1829), reçut en 1806 la mission de parcourir toutes les parties de l'Empire pour reconnaître l'état de l'agriculture, et publia à son retour trois beaux rapports sur ses voyages botaniques et agronomiques (dans les *Mémoires de la Société d'agriculture*, 1807-1813). Il obtint en 1808, à la mort de Broussonnet, la chaire de botanique à la Faculté de médecine de Montpellier, avec la direction du jardin botanique, et donna en 1813 la *Théorie élémentaire de la botanique*, son chef-d'œuvre: il y enseigne les rapports naturels des parties de la plante et analyse la valeur de chacune de ces parties. Malgré tant de services, il fut en 1815 obligé de quitter la France pour avoir accepté pendant les Cent-jours les fonctions de recteur de l'Académie de Montpellier. Il fut recueilli avec empressement à Genève, où l'on créa pour lui une chaire d'histoire naturelle et un jardin botanique: il y fut élu trois fois membre du conseil souverain. Là, reprenant ses travaux avec une nouvelle ardeur, il entreprit en 1818 de donner la description de toutes les plantes connues et publia les deux premières parties de ce grand travail (*Regni vegetabilis systema naturale*, vol. I, 1818; II, 1821); cette publication,

conçue sur de trop vastes proportions, n'ayant pu se continuer, il la reprit dans un ouvrage plus abrégé, *Prodromus regni vegetabilis* (9 vol. in-8°, 1824-1844, etc.). On lui doit encore l'*Organographie* (2 vol. in-8°, 1827) et la *Physiologie végétale* (3 vol. in-8°, 1832), qui, avec la *Théorie élémentaire*, forment un corps de science complet. Outre ces divers ouvrages, De Candolle a donné un grand nombre de mémoires et d'articles détachés (recueillis en partie dans sa *Collection de mémoires*, 1828); on y remarque ses *Expériences relatives à l'influence de la lumière sur les végétaux* et sa *Géographie botanique*. De Candolle est le seul homme qui, depuis Linné, ait embrassé toutes les parties de la science avec un génie égal. Il s'attacha à découvrir les lois intimes des êtres; il suivit les organes des plantes dans toutes leurs transformations, et expliqua d'une manière heureuse les difformités ou anomalies apparentes; mais c'est peut-être par ses travaux sur les méthodes qu'il avança le plus la science; il fit triompher définitivement la méthode naturelle, et poussa aussi loin que possible la classification; il portait à la fin de sa carrière le nombre des espèces connues à 80,000. M. De Candolle était depuis 1814 associé étranger de l'Institut. M. Flourens a prononcé son *Éloge* à l'Académie des Sciences, 1842. De la Rive lui a consacré une *Notice* étendue dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, 1844. Il a laissé lui-même des *Mémoires sur sa vie*.

— Son fils, Alphonse de Candolle, lui succéda à Genève dans sa chaire de botanique, qu'il occupa jusqu'en 1850, et continua ses publications inachevées. Il a été élu en 1851 à l'unanimité associé de l'Institut.

CARNOT (Joseph), jurisconsulte éminent, né à Nolay (Côte-d'Or) en 1752, mort à Paris en 1835, était frère du célèbre conventionnel. Après avoir rempli des fonctions administratives dans son département, il fut appelé à la cour de cassation dès sa création. On a de lui des ouvrages de droit qui font autorité: *De l'Instruction criminelle*, 1812 (2^e édition, 1830, 3 vol. in-4); *Commentaire sur le Code pénal*, 1823 et 1826. Nommé en 1831 membre d'une commission chargée de réviser notre code criminel, il eut la satisfaction d'y faire admettre une partie des idées qu'il avait constamment défendues. Carnot fit partie de l'Académie des Sciences morales dès son rétablissement (1832).

CAROLINE, reine de Naples. Voy. BONAPARTE (Caroline).

CARRÉ (Guillaume), jurisconsulte, né à Rennes en 1777, mort en 1832, fut professeur de droit, puis doyen de la faculté de Rennes. Il se livra à des spéculations de librairie qui le ruinèrent. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus utiles sont: *Introduction à l'étude du droit*, Paris, 1808; *Des lois de procédure civile*, 1824, 3 vol. in-4; *De l'organisation des juridictions civiles*, Rennes, 1825, 2 vol. in-4.

CARREL (Armand), écrivain politique, né à Rouen en 1800, d'une famille de commerçants, servit quelque temps comme sous-lieutenant, prit part à la conspiration du colonel Caron à Belfort (1822), mais sans être découvert; passa en Espagne en 1823 et s'enrôla dans un bataillon français qui combattait pour la constitution; fut pris, et traduit devant un conseil de guerre, et n'échappa qu'avec peine à une condamnation capitale (1824). Il fonda au commencement de 1830, avec MM. Thiers et Mignet, le *National*, feuille qui dès son apparition exerça une grande influence sur l'opinion; il devint après la révolution de Juillet rédacteur en chef de ce journal. Professant ouvertement les doctrines républicaines, il eut par suite à soutenir plusieurs procès de presse, dont un en 1834, devant la Cour des Pairs: il se défendit lui-même avec éloquence et montra une grande hardiesse. Il périt de la manière la plus malheureuse en 1836, dans un duel politique. Carrel exerçait un grand empire sur son parti: il en était

le modérateur, et seul il eût pu le discipliner. Il a mérité l'estime de ses adversaires mêmes par la loyauté de son caractère. Outre un grand nombre d'articles de journaux, on a de lui : *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, 1825 ; *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, 1827 ; *Essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier* (en tête des *Œuvres* de cet écrivain).

CARRION-NISAS (le baron Henri), militaire et homme de lettres, d'une famille noble du Languedoc, né à Pézenas en 1767, mort en 1840, avait été camarade de Bonaparte à l'école de Brienne et était officier de cavalerie en 1789. Il s'attacha à Bonaparte après le 18 brumaire, entra au Tribunal, appuya l'établissement de l'empire, fut néanmoins disgracié un moment pour avoir combattu hardiment quelques propositions de l'empereur, rentra en grâce en 1806 et rendit des services signalés, surtout dans les campagnes d'Espagne et de Portugal, mais fut disgracié de nouveau pour s'être laissé faire prisonnier ; se rengagea en 1813 pour faire les campagnes d'Allemagne et de France ; fut sous la première restauration secrétaire général du ministère de la guerre, mais se rallia à Napoléon en 1815, rédigea l'adresse lue au Champ-de-Mai au nom du peuple français, défendit vigoureusement les ponts de Saint-Cloud et de Sèvres, ce qui lui valut de la part du gouvernement provisoire le grade de général de brigade, quitta définitivement le service après le triomphe de l'ennemi, et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. On a de lui : *Campagne d'Allemagne*, 1800 ; *Organisation de la force armée*, 1817 ; *Histoire de l'art militaire*, 1823. Il avait aussi composé des tragédies qui eurent peu de succès. — Son fils, André, né en 1794, d'abord attaché aux bureaux de la guerre, s'est fait connaître par des écrits politiques et historiques, parmi lesquels on remarque *les Peuples et les Armées*, 1820 ; *Bonaparte et Napoléon*, parallèle ; *Des idées républicaines*, 1821. Le père et le fils ont travaillé aux *Victoires et conquêtes des Français*.

CASTEL (René-Richard), poète et naturaliste, né en 1748 à Vire, mort en 1832 à Reims du choléra, fut député du Calvados à l'Assemblée législative, se retira en Normandie après la session et s'y livra aux lettres ; fut nommé, lors de la création de l'Université, professeur au lycée impérial (Louis-le-Grand), puis inspecteur général des études, fonctions qu'il perdit à la Restauration. Il avait publié dès 1797 *les Plantes*, poème didactique dans le goût de l'époque, qui fit sa réputation et qui fut désigné pour le prix décennal (il en a paru plusieurs éditions : la 5^e est de 1832, in-12). Il fit paraître en 1805 un autre poème, *la Forêt de Fontainebleau*. On lui doit une édition annotée de l'*Histoire naturelle* de Buffon.

CATALANI (Angelica), célèbre cantatrice, née à Sinigaglia en 1779, morte à Paris en 1849, était fille d'un bijoutier, et fut élevée au couvent de Sainte-Lucie de Gubbio, où le charme de ses chants religieux la fit remarquer de bonne heure. Elle quitta, non sans résistance, le couvent pour le théâtre, débuta à Venise en 1795, passa l'année suivante en Portugal, où elle fit partie de la chapelle du roi jusqu'en 1799 ; remonta cette même année sur la scène à Lisbonne ; se rendit en 1806 à Londres où elle venait de contracter un engagement très-avantageux, passa par Paris où elle se fit entendre avec un succès prodigieux, mais refusa les offres de l'empereur qui voulait l'y retenir ; revint en France en 1814 et reçut de Louis XVIII le privilège du théâtre italien de Paris, mais éprouva des pertes dans cette gestion, et par suite quitta la France, parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Suède, la Russie, et fut partout applaudie avec enthousiasme ; elle cessa en 1823 de chanter en public. Ayant amassé une immense fortune, elle se retira à Florence, où elle fonda une école gratuite de chant qu'elle dirigeait elle-même, et ré-

pandit tout autour d'elle d'innombrables bienfaits. En 1849, fuyant le choléra qui désolait l'Italie, elle vint s'offrir à ses coups à Paris. Elle avait épousé en 1800, à Lisbonne, un officier français, M. de Valabrègue. Catalani avait une magnifique voix de *soprano*, mais elle n'était ni actrice, ni même grande musicienne ; elle dut presque tout à la nature qui lui avait donné un admirable *instrument*. Elle réussit peu au théâtre ; elle brillait surtout dans les concerts, où ses vocalisations surprenantes la laissèrent sans rivale.

CATEL (Ch.-Simon), compositeur, membre de l'Institut, né à L'Aigle en 1770, mort en 1830. Élève de Gossec, il composa avec ce maître de beaux morceaux de musique militaire pour les cérémonies de la République : on remarqua surtout l'*Hymne à la Victoire* (paroles de Lebrun). Il fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire dès sa création, mais fut destitué en 1814. On a de lui un *Traité d'harmonie* (1802), plusieurs compositions dramatiques, dont les meilleures sont, au grand Opéra, *Sémiramis*, les *Bayadères* ; à l'Opéra-Comique, les *Artistes par occasion*, *L'Auberge de Bagnères* (1807), *Wallace*, en 3 actes (1817) ; des *Symphonies*, des *Quatuors*, etc., pour instruments à vent. Catel posa les principes de la science des accords tels qu'on les comprend aujourd'hui. Ses mélodies se distinguent par une élégante et gracieuse pureté.

CAUS (Salomon de), ingénieur distingué, né en Normandie à la fin du xvi^e siècle, résida une partie de sa vie en Angleterre, où il fut attaché au prince de Galles, puis en Allemagne, en qualité d'ingénieur de l'électeur de Bavière, prince Palatin, et finit sa carrière en France en 1630. Très-habile dans la mécanique et l'architecture hydraulique, il fit plusieurs inventions remarquables, et reconnut le premier les propriétés de la vapeur comme force motrice. Les Anglais ont voulu faire honneur de cette découverte au marquis de Worcester ; mais ce seigneur n'avait fait que l'emprunter à Sal. de Caus. On a prétendu dans ces derniers temps que, comprenant toute l'importance et tout l'avenir de sa découverte, Sal. de Caus pressa vivement le cardinal Richelieu de l'adopter, et que le ministre, importuné de son instance, le fit enfermer comme fou à Bicêtre, où l'inventeur serait mort de désespoir ; mais c'est là une pure fable, imaginée à plaisir par un romancier. Salomon de Caus a laissé quelques écrits, notamment les *Raisons des forces mouvantes, avec diverses machines*, etc., Francfort, 1615, où il traite de la puissance de la vapeur.

CERRO-GORDO, hauteur et défilé du Mexique, situés près de Pérote, sur la route de la Vera-Cruz à Mexico. Le général américain Scott y battit le 18 avril 1847 les Mexicains commandés par Santa-Anna.

CHALGRIN (Jean-Franc.), un des restaurateurs de l'art au dernier siècle, né à Paris en 1739, mort en 1811, visita l'Italie, mérita la faveur des ducs de Choiseul et de la Vrillière, fut architecte de Monsieur (Louis XVIII) et membre de l'Académie des beaux-arts (section d'architecture). On lui doit la restauration du *Collège de France*, une des *tours de Saint-Sulpice*, *Saint-Philippe du Roule*, et l'*Arc de triomphe de l'Etoile*, qu'il ne put achever (Voy. nuxor). Il se distingue par le grandiose des conceptions plus que par la précision des détails.

CHALMERS (le Dr Thomas), théologien écossais (1770-1847), d'abord pasteur à Glasgow, puis professeur de philosophie à l'université de Saint-André, fut l'ornement de l'Eglise presbytérienne, et se fit un nom comme prédicateur ; il brillait à la fois par la profondeur des idées et l'élégance du style. On a recueilli ses *Sermons* (traduits en français par E. Diodati, 1825). Il a aussi laissé des traités théologiques dont les plus estimés sont : *Preuves et autorité de la religion chrétienne*, traduit par Vincent, 1819 et 1836 ; *La révélation en harmonie avec l'astrono-*

mie moderne, traduit par J.-M. de C., 1827; *Institutes de théologie*, ouvrage posthume. La collection de ses *Œuvres*, publiée après sa mort par son fils, forme près de 50 volumes in-8. Th. Chalmers était correspondant de l'Institut de France.

CHAMISSO (Adalbert DE), écrivain et naturaliste, né en 1791 au château de Boncourt en Champagne, mort à Berlin en 1838, fut emmené par ses parents en émigration, servit quelque temps en Prusse, tout en cultivant les lettres et les sciences, se fit connaître en 1814 par un livre tout à fait original, écrit en allemand, *Peter Schlemihl*, histoire d'un homme qui a perdu son ombre et qui court le monde pour la retrouver; accompagna de 1815 à 1818 Otto de Kotzebue dans son voyage de découvertes, rédigea la partie scientifique de ce voyage, et fut à la fin de sa vie nommé directeur du Jardin des plantes de Berlin. Ses *Œuvres*, la plupart en allemand, se composent d'écrits des genres les plus divers, botanique, linguistique, romans, poésies; elles ont eu un grand succès en Allemagne : elles étaient parvenues dès 1843 à leur 7^e édition. *Peter Schlemihl* a été traduit par N. Martin en 1838. Il régna dans les poésies de Chamisso un sentiment de sombre tristesse qui semble naître de sa position d'exilé.

CHAMPEIN (Stanislas), compositeur, membre de l'Institut, né en 1753 à Marseille, mort en 1830, est connu par de spirituelles partitions dont plusieurs sont restées longtemps au répertoire : on remarqua surtout le *Soldat français*, opéra-comique, 1779; la *Mélanie*, 1781, charmante parodie du genre italien, qui est encore populaire; le *Nouveau don Quichotte*, qu'il fit passer pour un opéra italien, et qui trompa les Italiens eux-mêmes. Champein quitta le théâtre pour l'administration en 1792; il fut quelques années préfet de Mayence. — Son fils, François Champein, a écrit dans diverses feuilles françaises et belges, et a fondé une revue musicale et théâtrale sous le titre de *la Mélanie*, titre qui rappelle celui du chef-d'œuvre de son père.

CHARLES (l'archiduc), général autrichien, fils de l'empereur Léopold II, et frère puîné de François II, né en 1771, mort en 1847, fut en 1796 chargé du commandement en chef des troupes impériales sur le Rhin, obtint quelques avantages sur les généraux républicains Jourdan et Moreau, qu'il obligea à repasser le fleuve, prit Kehl en 1797, fut moins heureux contre Bonaparte et Masséna, disputa longtemps la victoire à Caldiero, à Eckmühl, à Essling, mais perdit la bataille décisive de Wagram, où il fut blessé; après cet échec il quitta le service et consacra ses loisirs à l'étude. On a de lui : *Principes de stratégie*, Vienne, 1814; *Campagne d'Allemagne en 1799*, Vienne, 1819. Favorable aux idées libérales, l'archiduc fut longtemps, pour ce motif, mal vu de la cour impériale.

CHARLES-ALBERT, roi de Sardaigne, de la branche collatérale de Savoie-Carignan, né en 1798, était fils de Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan et de Marie-Christine-Albertine de Saxe-Courlande. Elevé en France, il y puisa de bonne heure des idées libérales et se passionna pour l'indépendance de l'Italie. Il commandait l'artillerie du roi de Sardaigne lorsque éclata l'insurrection de 1821 : Victor-Emmanuel, en abdiquant (13 mars), le nomma régent du royaume jusqu'à l'arrivée du nouveau roi Charles-Félix. Il proclama aussitôt la constitution des *Cortès* d'Espagne, et institua une junte provisoire; mais au bout de peu de jours (21 mars) il fut forcé de se retirer devant l'intervention autrichienne. Exilé en Toscane, il resta longtemps en disgrâce, tout en étant en butte au ressentiment des *carbonari*, qui se croyaient trahis par lui; cependant il fut nommé en 1829 vice-roi de Sardaigne. Appelé au trône en 1831 à défaut d'héritier direct, il opéra d'utiles réformes, créa un conseil d'Etat, reconstitua les conseils provinciaux, fit rédiger un code complet de lois civiles et

criminelles, réorganisa l'armée, encouragea l'agriculture, l'industrie et les sciences, abolit en Sardaigne le système féodal, toutes mesures qui le rendirent agréable au parti national; mais, dans la suite, dominé sans doute par des influences étrangères, il se montra beaucoup moins favorable aux idées libérales. Cependant, en 1848, après la révolution de Février, revenant aux idées de sa jeunesse, il donna à son peuple une constitution et embrassa ouvertement la cause de l'indépendance et de l'unité de l'Italie : il appuya de ses armes les peuples insurgés de la Lombardie, de la Vénétie, des duchés de Parme, de Plaisance, de Modène, tous Etats qui ne tardèrent pas à être incorporés aux Etats sardes. Il obtint d'abord de brillants succès, battit les Autrichiens à Pastrengo (30 avril 1848), à Goito (30 mai), à Rivoli (10 juin), à Somma-Campagna (24 juillet), enleva Pizzighetone, Peschiera, mais, mal secondé par les troupes lombardes, il fut à son tour battu à San-Donato par le maréchal Radetzky (4 août), se vit aussitôt forcé d'évacuer Milan, où il faillit être pris, et dut solliciter un armistice, qui lui fit perdre presque tous ses avantages. Cédant aux exigences du parti démagogique, il recommença imprudemment la guerre à l'expiration de l'armistice; mais il n'éprouva plus que des revers, et perdit, malgré des prodiges de valeur, la bataille décisive de Novare (23 mars 1849). Il abdiqua le jour même en faveur de son fils, Victor-Emmanuel II, et s'expatria. Dévoré de chagrin, épuisé de fatigues, il mourut peu de mois après, à Oporto en Portugal, à la suite d'une longue maladie. Ce prince était profondément religieux; on a dit de lui : « Il s'est battu en héros, a vécu en moine et est mort en martyr. » Il encourageait les lettres et les sciences, et publia à ses frais les *Monumenta historiae patriae*. Turin, 1838. M. Mamiani prononça son *Éloge funèbre* dans la cathédrale de Gènes.

CHARLES XIV ou CHARLES-JEAN, roi de Suède. Voyez BERNADOTTE.

CHARLES III (Ordre de), créé en 1771 par le roi d'Espagne Charles III, à l'occasion de la naissance de l'enfant, fut consacré par son fondateur à la Conception immaculée de la Vierge. Il est destiné à récompenser le mérite et admet des étrangers. La croix est blanche et bleue, à huit pointes; au milieu on voit l'image de la Vierge, avec cette devise : *Virtuti et merito*. Le ruban est blanc et bleu.

CHARLET, artiste, né en 1792 à Paris, mort en 1846, était fils d'un dragon des armées de la République, et professa sous la Restauration des opinions hardies qui lui firent perdre une petite place qu'il occupait. Il se voua dès lors tout entier à l'art, pour lequel il se sentait une puissante vocation, réussit surtout dans le dessin et la lithographie, et acquit bientôt une vogue immense en traitant avec un talent supérieur des sujets militaires ou des scènes du peuple; tout le monde connaît : *La Garde meurt et ne se rend pas*; *Vous ne savez donc pas mourir*? *L'Aumône du soldat*, *la Résignation*. Il excellait dans la charge. Cet artiste infatigable a laissé plus de 800 lithographies, et près de 2000 dessins à la sépia, à l'aquarelle, à la plume.

CHARTISTES. On nomme ainsi en Angleterre depuis 1838 les membres d'associations populaires qui sollicitent une *Charte du peuple*, dans le but d'établir le suffrage universel, et d'assurer l'existence des prolétaires. Ces associations ont présenté au parlement des pétitions couvertes de millions de signatures, et ont excité des insurrections formidables, qui ont toujours été heureusement réprimées. Ils ont fait en 1848 à Londres une nouvelle tentative qui n'a eu aucun succès.

CHASSELOUP-LAUBAT (François, marquis DE), né en 1754 à Saint-Sornin (Charente-Inférieure), d'une famille noble, déjà illustrée dans les armes, mort en 1833, était colonel du génie en 1789. Il re-

fusa d'émigrer, défendit Montmédy contre les Prussiens, dirigea en 1794 l'attaque principale contre Mæstricht, qui capitula bientôt, commanda en chef les travaux du siège de Mayence, 1795; accompagna Bonaparte en Italie dès 1796, eut une grande part aux succès de cette brillante campagne, à la suite de laquelle il fut fait général de division; assiégea, prit, puis fortifia Peschiera, Mantoue, Alexandrie, et appliqua à ces fortifications un système nouveau dont il était l'auteur; fit en 1807 les sièges mémorables de Dantzick et de Stralsund, commanda en chef le génie dans la campagne de Russie, et fut, en récompense de ses services, fait comte de l'Empire et sénateur. Devint sous la Restauration pair de France et fut fait marquis. Il n'en compta pas moins parmi les défenseurs des institutions constitutionnelles. Chasseloup a écrit sur son art des ouvrages estimés; son système de fortification est représenté en relief aux Invalides, à côté de ceux de Vanbanet Cormontaigne. On a publié des *Extraits de ses Mémoires sur l'artillerie*, 1805 et 1811. — Un de ses fils, M. Prosper de Chasseloup-Laubat, est aujourd'hui représentant du peuple et ministre de la marine (avril 1851).

CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte DE), né en 1768 à Saint-Malo, d'une famille noble et ancienne, connue dès le x^e siècle, passa son enfance dans le château patrimonial de Combourg, fit de rapides études aux collèges de Dol et de Rennes, obtint un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre à 17 ans et de capitaine à 19, séjourna à Paris pendant les dernières années de Louis XVI (1788-91), s'y lia avec Laharpe, Fontanes et autres littérateurs de l'époque, et débuta par des vers pour l'*Almanach des Muses*; s'éloigna de la France à la vue des excès populaires et s'embarqua pour le Nouveau-Monde avec le projet de chercher par terre un passage au Nord-Ouest, parcourut pendant une année les immenses solitudes et les forêts vierges de l'Amérique du Nord, vivant avec les sauvages et ébauchant son poème des *Natchez*; revint en Europe en 1792, dès qu'il eut appris l'arrestation de Louis XVI (dont la nouvelle lui parvint par hasard au milieu des Hurons), alla rejoindre les émigrés à Coblenz et s'enrôla dans les compagnies bretonnes, fut grièvement blessé au siège de Thionville et transporté mourant à Jersey, d'où il se rendit en Angleterre; vécut quelques années à Londres dans le plus grand dénuement, réduit à donner des leçons de français et à faire des traductions pour les libraires; publia en cette ville en 1797 son premier ouvrage, l'*Essai sur les révolutions anciennes et modernes dans leur rapport avec la Révolution française*, œuvre de jeunesse où il exprimait en politique et en religion des idées hardies qui étaient peu en harmonie avec celles qu'il professa plus tard; fut ramené à la religion chrétienne par une lettre de sa mère mourante; rentra en France en 1800, dès qu'il eut été rayé de la liste des émigrés, rédigea pendant quelques années le *Mercur* avec Fontanes, et fit paraître dans ce recueil en 1801 *Atala ou les Amours de deux Sauvages dans le désert*, création originale qui révéla son genre de talent et excita une admiration universelle; composa vers la même époque *René*, œuvre empreinte d'une mélancolie rêveuse, où il paraît avoir trahi le secret de son propre cœur, mais qu'il ne livra au public que beaucoup plus tard (en 1807), et donna en 1802 le *Génie du christianisme*, qu'il avait en grande partie rédigé en Angleterre, et dont *Atala* et *René* n'étaient que des épisodes: il s'était proposé de montrer dans cet ouvrage que le christianisme, si supérieur au paganisme par la pureté de la morale, n'est pas moins favorable à l'art et à la poésie que les fictions de l'antiquité; ce livre, loué avec enthousiasme, critiqué avec passion, fit événement et donna le signal d'une sorte de restauration religieuse. L'auteur, remarqué

par le premier consul, fut choisi en 1803 pour accompagner le cardinal Fesch à Rome comme secrétaire d'ambassade; il venait d'être chargé en 1804 de représenter la France près la république du Valais lorsqu'il connut l'odieuse exécution du duc d'Enghien: il s'empressa de donner sa démission; de cette époque date son hostilité contre l'Empire, qui lui valut d'incessantes persécutions. Rendu aux lettres, Chateaubriand conçut le projet d'une épopée chrétienne, où seraient mis en présence le paganisme expirant et la religion naissante; il voulut visiter par lui-même les lieux où devait être le théâtre de l'action, et parcourut dans ce but la Grèce, l'Asie-Mineure, la Palestine et l'Égypte (1806). A son retour, il alla s'enfermer dans une modeste retraite, dans la Vallée-aux-Loups, près d'Aulnay (Seine-et-Oise), et y composa les *Martyrs*, sorte d'épopée en prose, qui ne parut qu'en 1809; ce beau poème, qui est incontestablement son chef-d'œuvre, offre la plus heureuse application des théories du *Génie du christianisme*. Les notes que l'auteur avait recueillies dans son voyage formèrent la matière de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), écrit qui brille par l'éclat du style autant que par l'intérêt du récit. La même année, Chateaubriand fut élu membre de l'Institut, à la place de Chénier; mais ayant, dans son projet de discours de réception, sévèrement blâmé certains actes de son prédécesseur, il ne lui fut pas permis d'occuper son siège; il ne put siéger qu'après la Restauration (1816). — Chateaubriand accueillit avec transport le retour des Bourbons: dès le 30 mars 1814, il avait préparé cet événement en publiant un virulent pamphlet, *de Buonaparte et des Bourbons*, qui fut répandu par milliers, et qui, au dire même de Louis XVIII, valut à ce prince une armée; mais s'il servit la cause royale, cet écrit, plein d'exagération et de partialité, compromit l'auteur près des hommes modérés. Nommé ambassadeur en Suède, Chateaubriand n'avait pas encore quitté Paris quand Napoléon revint en France (1815). Il accompagna Louis XVIII à Gand, devint un des membres de son cabinet, lui adressa un célèbre *Rapport sur l'état de la France*, et fut au retour nommé ministre d'Etat et pair de France; mais ayant, dans un écrit intitulé *de la Monarchie selon la Charte*, attaqué la célèbre ordonnance du 5 septembre 1816 qui dissolvait la *Chambre introuvable*, il se vit disgracié et perdit son titre de ministre d'Etat. Il se jeta dès lors dans l'opposition ultraroyaliste et devint l'un des principaux rédacteurs du *Conservateur*, le plus puissant organe de ce parti. Le meurtre du duc de Berry (1820) le rapprocha de la cour: il écrivit à cette occasion d'intéressants *Mémoires sur la vie et la mort du duc*. Nommé la même année ministre de France à Berlin, puis ambassadeur en Angleterre (1822), il fut l'un des plénipotentiaires au congrès de Vérone, et fit décider la guerre d'Espagne. A son retour il reçut le portefeuille des affaires étrangères; mais n'ayant pu s'accorder avec M. de Villèle, chef du cabinet, il se vit brutalement congédié (5 juin 1824). Il rentra aussitôt dans l'opposition, mais s'unit cette fois à l'opposition libérale, et combattit à outrance le ministère Villèle, soit à la Chambre des Pairs, soit dans le *Journal des Débats*, où il donna le signal de la défection: il se montra surtout le zélé défenseur de la liberté de la presse et de l'indépendance de la Grèce; ce qui lui valut une grande popularité. A la chute de M. de Villèle, il fut nommé ambassadeur à Rome (1828); mais il donna sa démission dès qu'il connut l'avènement du ministère Polignac. En 1830, fidèle à la cause de la légitimité, malgré les torts qu'on avait eus envers lui, il se retira définitivement des affaires; il quitta même la Chambre des Pairs, en lui adressant d'éloquents adieux, et ne signala plus son existence politique que par ses critiques acerbes contre

le nouveau gouvernement (*de la Restauration et de la Monarchie elective*, 1831), par des voyages auprès de la famille déchue, et par la publication d'un *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry* (1833), mémoire à l'occasion duquel il fut poursuivi, mais acquitté. Reprenant ses travaux littéraires longtemps interrompus, il avait donné en 1831 ses *Études ou Discours historiques* (4 vol. in-8) : cet ouvrage devait être le frontispice d'une histoire de France qu'il méditait depuis longtemps, mais qu'il n'a pas exécutée. Ses dernières années furent passées dans une profonde retraite; il ne quitta guère sa demeure que pour aller à l'Abbaye-aux-Bois, chez M^{me} Récamier, dont il fut l'ami constant et dont le salon réunissait les premiers personnages de l'époque, surtout l'élite du monde littéraire. Il avait commencé en 1811 des mémoires sur sa vie; il les reprit et les continua presque jusqu'à son dernier jour; ces mémoires, qu'il intitula *Mémoires d'Outre-Tombe*, ne devaient paraître qu'après sa mort; toutefois, pressé par des besoins financiers, qui l'assiégèrent toute sa vie, il en aliéna la propriété dès 1836, et la céda par avance à une société d'amis et de spéculateurs, qui lui assurèrent un revenu convenable pour le reste de ses jours. Il mourut en 1848 à Paris; ses restes furent transportés à St-Malo, et déposés, selon son vœu, au rocher du Grand-Bé, îlot d'aspect romantique situé dans la rade de sa ville natale; là, il lui fut fait des obsèques magnifiques, auxquelles prit part la population tout entière, et où l'Académie française se fit représenter par d'éloquents interprètes. — M^{me} de Chateaubriand (née Céleste Delavigne-Buisson), qu'il avait épousée dès 1792, et qui, malgré de grandes différences de goûts et d'humeur, lui était restée dévouée toute sa vie, avait succombé l'année précédente : c'est à cette dame qu'on doit la fondation de l'infirmerie Marie-Thérèse, en faveur des prêtres infirmes. — Chateaubriand est sans contredit le plus grand écrivain du siècle et peut-être le plus grand peintre de la nature qui ait existé; il a ouvert à la pensée des horizons nouveaux et a fait école; il brille à la fois par l'originalité et l'abondance des idées, par l'éclat, le coloris et le grandiose de ses images, empruntées pour la plupart à une nature toute nouvelle; chez lui le sentiment, noble ou tendre, est presque toujours mêlé de mélancolie et d'amertume. On a relevé, surtout dans ses premiers écrits, des traces de mauvais goût, un style ampoulé, des idées bizarres, des alliances de mots forcées; les conseils de Fontanes parvinrent peu à peu à les faire disparaître. Par ses qualités comme par ses défauts, il peut être considéré comme le père du romantisme en France. — Comme homme politique, il fut constamment l'ami sincère de la royauté légitime et de la liberté, défendant alternativement celle des deux qui lui semblait être en péril. Sa vie publique et ses écrits offrent de nombreuses contradictions, qu'il expliquait par un conflit de sentiments généreux : « Je suis, a-t-il dit lui-même, bourbonnien par honneur, monarchiste par raison, républicain par goût et par caractère. » Comme publiciste, il porta dans ses écrits et ses discours une éloquence passionnée qui, de son propre aveu, l'entraîna quelquefois au delà du but. Au reste, quelque opposition qu'il eût faite au gouvernement de Charles X, il conserva constamment à ce prince dans le malheur un attachement chevaleresque. — Aux avantages de l'esprit, Chateaubriand joignait ceux de la personne : « Le génie était dans ses yeux, a dit son panégyriste, la grâce dans son sourire, la noblesse et la fermeté de son âme répandues sur tous ses traits; » aussi exerçait-il sur ceux qui l'entendaient un charme irrésistible. Comme plusieurs hommes célèbres, il avait une vanité qui se dissimulait peu de son vivant, et qui se trahit à chaque page dans ses *Mémoires*. Outre d'innombrables éditions de chacun des ouvrages de M. de Chateaubriand, il

a été fait plusieurs éditions de ses *Oeuvres complètes* : les meilleures sont celle de Ladvoat, en 31 vol. in-8, Paris, 1826-31, revue par l'auteur même, qui y a joint des éclaircissements et des critiques quelquefois sévères, et l'a enrichie de plusieurs œuvres inédites (les *Abencérages*, les *Natchez*, *Moïse*, tragédie, des poésies diverses, des discours politiques); et celle de Ch. Gosselin, 25 vol in-8, 1836-37 (on y trouve en outre le *Congrès de Vérone*, un *Essai sur la littérature anglaise*, une traduction littérale du *Paradis perdu*). Chateaubriand n'a donné depuis que la *Vie de Rancé*, 1844. Les *Mémoires d'Outre-Tombe*, publiés immédiatement après sa mort dans le feuilleton de la *Presse*, ont été ensuite édités en volumes par les frères Penaud, 12 vol. in-8, 1849-50. M. de Noailles, successeur de Chateaubriand à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son discours de réception.

CHERUBINI (Salvador), compositeur, né à Florence en 1760, mort à Paris en 1842, était fils d'un maître de musique. Il montra des dispositions précoces, reçut les leçons de Sarti, qui l'associa bientôt à ses travaux; composa sa première messe à 13 ans, et son premier opéra à 19; fut en 1784 appelé à Londres, où il donna la *Finta principessa* et *Giulio Sabino*; vint en 1787 se fixer à Paris, où son ami Viotti lui fit confier la direction musicale de l'*Opéra-Comique*; donna en 1788 à Turin *Ifigenia in Aulide*, qui eut un grand succès, et à l'*Opéra* de Paris *Démophon*, qui réussit moins bien; mit le sceau à sa réputation par *Lodoiska*, représentée en 1791 au théâtre Feydeau; donna en 1794 *Élisa*, en 1800 les *Deux Journées*; composa pour les cérémonies républicaines plusieurs morceaux admirables, parmi lesquels on remarque la marche funèbre pour les obsèques de Hoche; rédigea en 1806, pour le théâtre de Vienne, l'opéra de *Faniska*, dont les événements politiques interrompirent les représentations, et en 1809, pour le théâtre des Tuileries, *Pygmalion*, opéra italien, qui, malgré un mérite réel, fut froidement accueilli de l'Empereur, dès longtemps prévenu contre lui. Mieux apprécié par les Bourbons, il devint en 1816 surintendant de la musique du roi et se livra dès lors presque exclusivement à la composition sacrée. Nommé en 1822 directeur du Conservatoire, où depuis longtemps il était professeur, il releva cet établissement et rédigea lui-même plusieurs solfèges pour l'instruction des élèves. Il reparut au théâtre en 1833, en donnant à l'*Opéra Ali-Baba*, composition pleine de grâce et de fraîcheur, mais à laquelle nuisit la faiblesse du livret. Il composa encore depuis, malgré son grand âge, plusieurs morceaux des plus remarquables, entre autres un *Requiem* destiné à ses propres funérailles. Cherubini a réussi dans les genres les plus divers : musique de théâtre, musique d'église, musique de chambre, musique didactique. Au théâtre, il opéra une révolution en conciliant le goût français, qui veut la vérité de l'expression, avec le charme séduisant des formes italiennes. Sa musique d'église sera peut-être son principal titre à l'admiration de la postérité. Cherubini était de l'Acad. des Beaux-Arts depuis 1816. M. Raoul-Rochette a lu son *Éloge* à l'Institut en 1843. M. Em. Deschamps a composé une pièce de vers *A la mémoire de Cherubini*, qui a été récitée peu de jours après sa mort sur le théâtre de l'*Opéra-Comique*.

CHERVIN (Nicolas), courageux médecin, né en 1783 à Saint-Laurent-Poins (arrondissement de Villefranche), mort en 1843, voua toute sa vie à établir la *non-contagion de la fièvre jaune*. Après avoir étudié le typhus à Mayence en 1814, il alla visiter les lieux où sévit la fièvre jaune, la Nouvelle-Orléans, les Antilles, la Havane, Cayenne (1824), Cadix (1828), s'exposant lui-même à tous les dangers de la contagion, revêtant même la chemise des victimes du fléau; de retour en France, il soutint sa thèse avec force dans des *Mémoires* qui lui va-

lurent un prix de 10,000 fr. à l'Institut et un siège à l'Académie de Médecine (1832). Il réussit enfin à faire réformer nos lazarets.

CHEVERUS (J. LEFÈBRE DE), cardinal, né en 1768 à Mayenne, mort en 1836, fut ordonné en 1790, se vit bientôt après obligé de s'expatrier, passa en Angleterre, puis aux États-Unis; accomplit de périlleuses missions parmi les sauvages, qu'il convertit en grand nombre; fut sacré évêque de Boston en 1810, et fit bénir son nom dans ce diocèse par ses vertus évangéliques; fut, malgré sa résistance, porté en 1823 au siège de Montauban, en 1826 à l'archevêché de Bordeaux, et reçut le chapeau de cardinal en 1836, peu de mois avant sa mort. Sa *Vie*, par l'abbé Hamon, son grand vicaire, offre le modèle de l'évêque catholique.

CHICAGO, ville des États-Unis (Illinois), sur le lac Michigan, au S. O., à l'embouchure d'une rivière de même nom; 5,000 h. Evêché créé par Grégoire XVI.

CHIFFA, rivière de l'Algérie (prov. d'Alger), naît près et au N. de Médéah, et s'unit à l'Oued-Ger pour former le Mazafran. Il s'est livré sur ses bords plusieurs combats entre les Français et les Arabes: dans celui du 31 décembre 1839, l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader fut écrasée.

CHOISEUL (Claude-Ant.-Gabriel, duc DE), pair de France, né en 1762, neveu du célèbre ministre de ce nom, fut élevé par lui à Chanteloup et lui succéda dans la pairie en 1785. Colonel de dragons en 1791, il fut choisi pour coopérer à la tentative d'évasion de Louis XVI, fut arrêté et emprisonné à Verdun après la malheureuse issue de cette tentative, ne recouvra la liberté que lors de l'amnistie accordée à l'occasion de l'acceptation de la constitution par le Roi, fut alors nommé chevalier d'honneur de la reine, resta auprès de la princesse jusqu'à son incarcération au Temple, et n'émigra que quand sa tête eut été mise à prix; leva un régiment de hussards avec lequel il combattit dans l'armée royaliste, fut pris à Dunkerque en 1795, réussit à s'évader, mais fut rejeté par un naufrage sur la côte de Calais et pris de nouveau; échappa au supplice à la faveur de la révolution du 18 brumaire, mais fut déporté; rentra dans sa patrie en 1801, mais resta longtemps suspect au gouvernement consulaire, qui l'emprisonna, puis l'exila; fut appelé en 1814 à la Chambre des Pairs comme ancien pair du royaume et s'y posa dès le début comme le défenseur sincère des institutions constitutionnelles et des idées libérales, opina pour l'exil dans le procès du maréchal Ney, défendit en 1820 le général Merlin impliqué dans une conspiration, se démit, à l'avènement du ministère Villele, des fonctions de major-général de la garde nationale, qu'il avait acceptées sous le ministre Dessoles, et devint tellement populaire qu'à la révolution de 1830 son nom fut porté à son insu, avec ceux du maréchal Gérard et Lafayette, sur la liste du gouvernement provisoire, comme la meilleure des garanties. Dévoué à la nouvelle monarchie, il lui donna un constant appui. Il avait été nommé dès 1830 aide-de-camp du roi et gouverneur du Louvre. Le duc de Choiseul avait rédigé des *Mémoires* dont il n'a paru que quelques fragments: *Départ de Louis XVI, le 20 juin 1791*, Paris, 1822; *Procès des naufragés de Calais*, 1823.

CHRISTIAN VIII, roi de Danemark, né en 1786, mort en 1848, était fils du prince héréditaire Frédéric, frère consanguin de Christian VII. Il s'était fait connaître avant de monter sur le trône par la courageuse, mais inutile résistance qu'il opposa à la décision de la Sainte-Alliance qui enlevait la Norvège au Danemark pour la céder à la Suède (1814), et par la libérale constitution d'*Eidswoold* qu'il avait donnée aux Norvégiens. Proclamé roi de Norvège, sous le nom de Christian I (19 mai 1814), il se vit peu de jours après obligé de se retirer devant les forces supérieures de Bernadotte, qu'appuyait la coalition, et abdiqua. Appelé au trône de Danemark en

1839, à la mort de Frédéric VI, son cousin, il eut un règne paisible qui ne présente que peu d'événements; il introduisit quelques réformes, favorisa les lettres, les sciences et les arts, et forma de riches collections. A la fin de son règne, s'éleva la question des droits du Danemark sur le Sleswig et le Holstein, question qui donna lieu depuis à une longue guerre, terminée seulement en 1850. Il eut pour successeur son fils Frédéric VII, né en 1808.

CLARAC (le comte DE), antiquaire, né à Paris en 1777, mort en 1847, émigra avec sa famille, rentra en France sous le Consulat après s'être formé par les voyages, cultiva l'archéologie et les arts du dessin avec un succès qui attira sur lui l'attention, devint précepteur des enfants du roi de Naples, Joachim Murat, fut chargé par ce prince de diriger les fouilles de Pompeii, visita sous la Restauration le Brésil à la suite de l'ambassadeur de France, fut peu après son retour nommé conservateur des antiques au musée du Louvre, en remplacement de Visconti, et admis à l'Académie des Beaux-Arts. On lui doit, outre un bon *Catalogue* du musée du Louvre et un *Manuel de l'Histoire de l'art, le Musée de Sculpture antique et moderne, 1827-1847*, texte in-8, avec planches in-4, magnifique publication qui l'occupa jusqu'à ses derniers moments et qui absorba sa fortune.

CLAREMONT, beau château du comté de Surrey, à 20 kil. de Londres; d'abord aux ducs de Clare, puis au duc de Newcastle, à qui il doit ses principaux embellissements; acheté en 1816 pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui venait d'épouser la princesse Charlotte, et qui en 1848 le mit à la disposition de Louis-Philippe; c'est là que mourut ce prince.

CLARKE (Alphonse), comte de Feltre, troisième fils du maréchal duc de Feltre, né en 1806, mort en 1850, quitta de bonne heure l'état militaire afin de se livrer à son goût pour les arts, et se fit un nom comme compositeur. Reicha avait dirigé ses études musicales. Il est auteur du *Fils du prince*, opéra-comique (1834), de *l'Incendie de Babylone*, et d'un autre opéra, tous deux inédits; on a en outre de lui des romances qui ont eu la vogue, et nombre de mélodies et de morceaux de musique instrumentale, d'un style élégant et pur, que rehaussent l'esprit, la verve et la délicatesse du sentiment. Sa mort prématurée fut une perte aussi regrettable pour l'art que pour l'amitié.

CLAUSEL (Bertrand), maréchal de France, né à Mirepoix en 1772, mort en 1842, neveu du conventionnel J.-B. Clausel, s'embrôla en 1791. Il s'était déjà distingué à l'armée des Pyrénées, à Saint-Domingue, en Italie, en Dalmatie, lorsqu'il fut envoyé en Espagne sous Junot et Masséna (1810); il assiégea Ciudad-Rodrigo, fut blessé à Salamanque, sauva par une mémorable retraite l'armée de Portugal et la ramena en Espagne, reçut en récompense le commandement en chef de l'armée du Nord en Espagne (1813), fut un des derniers à mettre bas les armes en 1814 et un des premiers à se déclarer en faveur de Napoléon aux Cent-jours, prit à cette époque le commandement de Bordeaux, força la duchesse d'Angoulême à quitter cette ville, et y rétablit le gouvernement impérial sans effusion de sang; fut exilé par les Bourbons à leur retour, se retira aux États-Unis, où il resta jusqu'en 1820; fut nommé aussitôt après la révolution de 1830 général en chef des troupes de l'Algérie, occupa Blidah, Médéah, après avoir franchi le redoutable col de Mouzaïa, et tenta le premier l'œuvre de la colonisation; mais il eut la malheureuse pensée de céder les provinces de Constantine et d'Oran à des princes tunisiens: un tel projet ne put être approuvé, et Clausel fut écarté au bout de six mois; il obtint cependant le bâton de maréchal (1831). Envoyé de nouveau en Afrique avec le titre de gouverneur général en 1835, il prit Mascara, mais échoua devant Constantine faute de moyens suffisants (1836); il s'honora du moins par une belle

retraite. Il fut immédiatement remplacé. Il passa ses dernières années dans la retraite. Député de Réthel depuis 1827, il soutint constamment à la tribune les idées libérales et la cause de l'Algérie.

COBRINGTON (sir Edouard), amiral anglais, né en 1770, mort en 1851, commandait en 1827 la flotte anglaise dans la Méditerranée. Il unit ses forces à celles des amiraux français (Bigny) et russe (Van del Heyden) pour un terme aux cruautés exercées par Ibrahim en Morée contre les Grecs, prit le commandement en chef comme le plus ancien amiral, força le port de Navarin et anéantit en trois heures la flotte ottomane qui voulait en disputer l'entrée (20 oct. 1827). Cet acte d'énergie, qui rendit son nom populaire dans toute l'Europe, l'exposa cependant au blâme du cabinet tory qui gouvernait alors; on l'accusa d'avoir outrepassé ses instructions, et il fut rappelé. Il ne reentra en faveur qu'à l'avènement de Guillaume IV.

COLEBROOKE (H.-Thomas), indianiste, né à Londres en 1765, mort en 1837, fut envoyé dans l'Inde en 1782, devint juge dans le Bengale, puis chef de justice à Calcutta (1805), se livra à une étude approfondie des langues orientales, notamment du sanscrit, revint après trente ans d'absence à Londres, et y fonda la Société asiatique. Un des premiers, il a fait connaître à l'Europe la religion, la législation, l'histoire et la science de l'Inde; on remarque surtout ses mémoires sur l'astronomie, l'algèbre et la philosophie des Hindous. Les principaux, publiés d'abord dans les *Transactions de la Société asiatique* de Calcutta et de celle de Londres, ont été réunis en 1837 sous le titre de *Miscellaneous essays*, Londres, 2 vol. in-8. M. Pauthier a traduit l'*Essai sur la philosophie des Hindous*, 1833-37.

COLETTIS (Jean), ministre grec, né en 1784 à Serako près de Janina, mort en 1846, issu d'une famille de primats, était en 1812 médecin de Mouktar-pacha, fils d'Ali, pacha de Janina. Ardent apôtre de l'Hétérie, il attira à la cause de l'indépendance les Armatoles de l'Épire, dont il devint le chef, fut de 1821 à 1828 membre des divers gouvernements qui se succédèrent en Grèce, représenta dans les assemblées nationales les troupes de la Roumélie, conçut le plan de la belle campagne de 1826 qu'il exécuta en partie lui-même comme général en chef, fut sous la présidence de Capo d'Istria commissaire extraordinaire à Samos, où il établit une administration régulière; fit, après le meurtre du président, partie du gouvernement provisoire, mais ne tarda pas, par suite de dissentiments avec ses deux collègues, à se retirer à Mégare avec ses Rouméliotes, reentra au pouvoir en 1832 comme membre du gouvernement provisoire qui administra jusqu'à l'arrivée du roi Othon, remplit successivement sous le jeune prince les fonctions de ministre de la marine, de l'intérieur, de plénipotentiaire à Paris (1836-43), fut rappelé en Grèce après la révolution du 15 septembre 1843, et contribua puissamment à y fonder le gouvernement représentatif: il fut un des rédacteurs de la constitution. Nommé premier ministre en 1844, il sut concilier les intérêts de la liberté avec ceux du pouvoir. A la fois guerrier et administrateur, homme désintéressé, animé du plus ardent amour de la patrie, Collettis rappelait les beaux types de la Grèce ancienne.

COLOCOTRONIS (Théod.), un des régénérateurs de la Grèce, né dans la Messénie en 1770, mort en 1843, fils de Constantin Colocotronis, qui périt en combattant les Turcs, était dès l'âge de 20 ans chef d'Armatoles. Obligé en 1802 de quitter la Morée, parce que sa tête était mise à prix par les Turcs, il se réfugia à Zante, d'où il revint au premier signal de l'insurrection grecque de 1821, combattit en héros, défit en Morée Méhémet-Pacha (1822), mais compromit le succès des Grecs par sa rivalité avec Mavrocordatos; il se rallia cependant au président

Capo d'Istria, qui le nomma général en chef de la Morée, et fut, après le meurtre du président, un des membres du gouvernement provisoire (1831). Il conspira contre la régence établie jusqu'à la majorité d'Othon (1834), et fut condamné à mort, mais obtint sa grâce du jeune roi.

COLONIA DEL SACRAMENTO, port fortifié de la république de l'Uruguay (Montevideo), sur la rive gauche de la Plata, en face de Buénos-Ayres; 2,000 h. Repris le 31 août 1845 par les flottes anglaise et française sur les troupes de Rosas qui l'avaient envahie.

COMBE (LA GRAND'), nom de deux centres d'industrie: l'un dans le Gard, à 6 kil. d'Alais; riche mine de houille, connue depuis peu et exploitée par une puissante société, et desservie par un chemin de fer conduisant à Alais; — l'autre dans le Doubs, canton de Morteau, à 24 kil. de Pontarlier; fabriques de faux, de fleaux de balance; tannerie, verrerie.

CONTEMPORAINE (la). Voyez SAINT-ELME.

COOPER (sir Astley Paston), célèbre chirurgien et anatomiste anglais, né en 1768 à Brooke (Norfolk), mort en 1841, neveu de W. Cooper, chirurgien de Londres, se fit une immense réputation à Londres par son habileté à opérer et par son enseignement, et acquit une fortune de plusieurs millions. Il a le premier pratiqué la ligature de l'artère carotide et tenté celle de l'aorte. Cooper a laissé des *Leçons sur les principes de la pratique de la chirurgie*, ouvrage classique sur la matière, qui a eu plusieurs éditions. Ses *Œuvres chirurgicales* ont été traduites en français et trad. par Chassaing et Richelot, 1837, gr. in-8.

CORBINEAU (J.-B.-Juvénal, comte), un de nos plus braves généraux de cavalerie, né à Marchiennes (Nord) en 1776, mort à Paris en 1848; était sous-lieutenant au régiment de Berry en 1792. Il prit une part glorieuse à toutes les campagnes de la République et de l'Empire, déploya les plus grands talents militaires à la bataille d'Ocana (1809), s'empara de Grenade dont il fut nommé gouverneur (1810), sauva la grande armée au passage de la Bérésina (1812) en décourvant un gué, remplaça Vandamme fait prisonnier à Culm et assura la retraite de l'armée française en enfonceant le corps du général Kleist (1813); arracha à une mort certaine l'Empereur surpris par les Cosaques près de Brienne (30 janv. 1814), reprit Reims sur les Russes le 6 mars et réussit, en défendant contre des forces considérables cette ville ouverte, à retarder la marche de l'ennemi. Général de division et aide de camp de l'Empereur en 1814, il fut après les Cent-jours poursuivi et mis ensuite en disponibilité. Il ne reprit de service qu'en 1830, et commanda jusqu'en 1846 la 16^e division (Lille). Il avait été fait sous l'Empire comte et grand-officier de la Légion d'honneur: Louis-Philippe le nomma grand-cordon et pair de France (1835). — De ses deux frères, l'un Constant, l'aîné, aide de camp de l'Empereur, fut tué en 1807 à Eylau d'un coup de canon; l'autre, Hercule, major de la garde à Wagram, fut laissé pour mort, puis amputé de la jambe; il mourut en 1826, receveur général à Châlons-sur-Marne. — Les trois frères, également distingués par leur bravoure, avaient été surnommés dans l'armée les *trois Horaces*. Napoléon donna pour armes à cette famille héroïque: *trois bras*. Le nom de Corbineau est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile; le buste de Juvénal est au Musée de Versailles.

COUSIN D'AVALLON (Charles), infatigable compilateur, né en 1769 à Avallon (Yonne), mort vers 1840, mit à la mode les recueils d'anecdotes et bons mots connus sous la désignation d'*Annales* (*Voltairiana*, *Rousseauna*, *Molérian*, etc.), écrivit des histoires de Kléber, Desaix, Pichegru, Moreau, Bonaparte, etc., coopéra au *Dictionnaire historique* de Prudhomme (20 vol. in-8, 1809-1812), et composa des romans ainsi que des ouvrages de circonstance.

CRACOVIE. Après l'insurrection de la Pologne en 1846, l'Autriche, la Prusse et la Russie s'accordèrent

pour supprimer cette république; son territoire fut donné à l'Autriche et incorporé dans la Galicie. Une nouvelle et inutile tentative d'insurrection la fit bombarder en 1848.

CRANSAC, bourg de l'Aveyron, à 25 kil. N. E. de Villefranche; 600 hab. Eaux minérales contenant du manganèse, du fer, de la magnésie, recommandées contre les névralgies et les maladies anémiques. Longtemps négligées, remises en vogue depuis peu.

CRESCENTINI (Girolamo), célèbre *soprano*, né près d'Urbino en 1769, mort à Naples en 1846, débuta à Rome en 1788, chanta ensuite à Padoue, à Venise, à Milan, à Vienne et à Lisbonne, et excita un tel enthousiasme qu'on le surnomma l'*Orphée ita lien*. Il excellait surtout dans les opéras de *Julio Sabino*, de *Romeo e Giulietta*, de *Semiramide*. Napoléon, qui l'avait entendu à Vienne, en fut si charmé qu'il l'attira en France par des avantages considérables : à la suite d'une représentation de *Roméo et Juliette*,

où Crescentini avait arraché des larmes à tout son auditoire, il le nomma chevalier de la Couronne de fer. Crescentini quitta la France en 1812, et se retira à Naples, où il était appelé comme professeur de chant. Ce célèbre chanteur était en même temps bon compositeur; on lui doit une admirable *Prière de Roméo* et un recueil de vocalises très-remarquable.

CRUZEIRO (Ordre du), créé au Brésil en 1826 par l'emp. Pedro I, a pour insigne une croix à rayons, entourée de feuilles de cacaoier et de caféier, et surmontée de la couronne d'or du Brésil; au milieu on lit, d'un côté, *Bene merentium prævium*; de l'autre, *Petrus Bresiliæ imp.* Le ruban est bleu de ciel.

CYGNE (Chevaliers du), ordre fondé en 1443 par l'électeur de Brandebourg, Frédéric II, renouvelé en 1843 par le roi de Prusse; n'est qu'une association charitable destinée au soulagement des malades; le roi en est le grand maître. La devise est : *Gott mit uns* (Dieu avec nous); les chevaliers ont un collier d'or, mais ne le portent pas extérieurement.

D

DAHRA, contrée montagneuse de l'Algérie (province d'Oran), entre la rive droite du Chélif et la mer, peuplée de Kabyles belliqueux. Bou-Maza y excita en 1845 une violente insurrection qui fut comprimée par les colonels Saint-Arnaud et Pélessier : ce dernier étouffa par le feu et la fumée les restes des insurgés, les Ouled-Rhia, qui s'étaient réfugiés dans les grottes du Dahra (18 juillet 1845).

DALTON (John), physicien et chimiste, né en 1766 à Englesfield (Cumberland), d'une pauvre famille de quakers, mort en 1844 à Manchester, enseigna longtemps les mathématiques dans cette dernière ville, puis s'appliqua à la physique et à la chimie. Il fit des découvertes du plus haut intérêt, étudia surtout les phénomènes produits par l'action de la chaleur sur les gaz et les vapeurs, et créa (1814) ou plutôt mit en lumière la théorie atomique, qui dès 1789 avait été entrevue par Higgins. Il supposait que les corps sont composés de particules indivisibles qui s'unissent entre elles dans des proportions définies que le calcul détermine. Ses principaux ouvrages sont : *Meteorological observations* (1793); *New system of chemical philosophy* (1808-1810). Dalton était membre de la Société royale de Londres et associé de l'Institut. Plusieurs de ses *Mémoires* ont été traduits dans le *Journal des Mines*.

DARCET (J.-Pierre-Joseph), membre de l'Institut, commissaire général des monnaies, fils du célèbre Jean Darcet, né en 1777, mort en 1844, continua les travaux de son père, créa les premières fabriques de soude et de potasse artificielles ainsi que d'alun, perfectionna la savonnerie, le clivage, fit de nombreuses recherches sur les alliages, l'affinage des métaux, la fabrication et l'essayage des monnaies, et réussit à diminuer, au moyen des ventilateurs, les dangers d'un grand nombre d'industries (dorure, souffroirs, vidanges, etc.); il est surtout connu par ses expériences sur la gélatine, substance dont il paraît s'être exagéré les vertus alimentaires. C'est lui qui a établi le musée de la Monnaie. Il a laissé une foule de savants *Mémoires*, réunis par Th. Grouvelle, son neveu (1843 et années suivantes, in-4). Il a paru dans le 2^e numéro du *Bibliothécaire* une bonne Notice sur J.-P.-J. Darcet. — Son fils, Félix Darcet, docteur-médecin, qui était allé à Rio-Janeiro, chargé d'une mission de l'Académie des Sciences, y périt dans un incendie, en 1846, à peine âgé de 32 ans.

DECAEN (le général), né en 1769 à Creully près de Caen, fils d'un aubergiste, s'enrôla en 1792, se

signala dès l'année suivante à Mayence sous les yeux de Kléber, qui le fit capitaine, passa en 1795 sous les ordres de Moreau, qu'il seconda avec une rare intelligence dans ses opérations sur le Rhin, fut en récompense élevé rapidement aux grades de général de brigade (1796), de général de division (1800), emporta Munich par un coup de main, décida la victoire de Hohenlinden en arrivant à l'improviste avec sa division au moment le plus critique, fut chargé par le premier Consul, qui voulait, dit-on, éloigner les amis de Moreau, d'aller commander les établissements français dans l'Inde (1802), déploya dans cette difficile mission les qualités de l'administrateur aussi bien que celles du guerrier, réussit pendant 8 ans à défendre les îles de France et Bourbon contre tous les efforts des Anglais, quoiqu'il ne reçut aucun secours, mais se vit en 1810 forcé de capituler, n'ayant plus que 1200 hommes à opposer à 20,000, obtint de l'ennemi les conditions les plus honorables et ne reçut que des éloges du conseil d'enquête chargé à son retour d'examiner sa conduite; fut aussitôt mis à la tête de l'armée de Catalogne, et gagna l'estime des vaincus mêmes par sa justice et son désintéressement. Après avoir vainement tenté au commencement de 1814 de repousser les Anglais de Bordeaux, il reconnut Louis XVIII qui le nomma gouverneur de la 11^e division militaire; mais dès qu'il connut le retour de Napoléon, il se prononça en sa faveur et même retint la duchesse d'Angoulême prisonnière dans Bordeaux, où il commandait; au retour des Bourbons, il fut incarcéré; il recouvra sa liberté au bout d'un an, mais fut laissé sans emploi. Rappelé à l'activité en 1830, il préparait d'utiles réformes dans notre législation coloniale lorsqu'il fut frappé d'apoplexie (1832). De Caen avait été fait comte sous l'Empire.

DECAZEVILLE, bourg de l'Aveyron, arrondissement et à 30 kil. N. E. de Villefranche, dans une vallée, près du Lot; 6,323 hab. (1847). Houille, minéral de fer; immense fabrication de rails pour chemins de fer. Ce lieu était entièrement inhabité lorsque M. le duc Decazes y créa en 1825 une usine qui est aujourd'hui la plus importante de la France: on y compte 10 hauts fourneaux, 2 grandes forges, 10 machines à vapeur; les usines sont desservies par 42,000 mètres de railways.

DEFAUCONPRET (Aug.-J.-B.), célèbre traducteur, né à Lille en 1767, mort à Fontainebleau en 1843, cultiva les lettres avec passion dès sa plus tendre jeunesse, remporta en 1786 le prix d'honneur

au concours général de l'Université, fut quelques années notaire à Paris, mais quitta de bonne heure une profession qui lui convenait peu et alla se fixer à Londres, où il se livra tout entier à ses goûts littéraires. Il a publié des tableaux de mœurs anglaises (*Une année à Londres, Londres en 1819, Londres en 1824*, etc.) et a composé des romans historiques (*Jeanne Maillotte ou l'Héroïne lilloise*, 1824; *Wat Tyler*, 1825; *Mazaniello*, 1827); mais c'est par ses traductions de l'anglais qu'il a obtenu une juste célébrité. On lui doit la traduction des œuvres complètes de Walter Scott et de Fenimore Cowper, et celle d'un grand nombre d'ouvrages de Marryat, Washington Irving, lady Morgan, Maria Edgeworth, etc. Ses traductions se distinguent par l'exactitude, l'élégance, et par une connaissance approfondie du génie de la langue anglaise. — Il eut pour collaborateur dans quelques-uns de ses travaux son fils, M. Ch.-Auguste Defauconpret, aujourd'hui directeur du collège Rollin.

DEJEAN (P.-F.-Auguste, comte), lieutenant-général, pair de France, né en 1780 à Amiens, mort en 1845, fils d'un général du génie (mort en 1824) qui rendit de grands services sous la République et l'Empire, se distingua dès sa première jeunesse dans les guerres de l'Empire, devint général de brigade à 30 ans, fut dès 1813 aide de camp de Napoléon, prit une part glorieuse aux batailles de Ligny et de Waterloo, fut exilé par les Bourbons (1815-1818) et ne reprit d'activité qu'en 1830. Il était néanmoins devenu pair de France dès 1824, à la mort de son père. Membre du comité de cavalerie, il a publié d'utiles *Observations sur l'ordonnance de 1829*, relative à la cavalerie (Paris, 1838). Unissant aux talents militaires un goût prononcé pour l'histoire naturelle, Dejean se plaça parmi nos premiers entomologistes. Sa collection d'insectes est la plus complète que l'on connaisse; il en publia le *Catalogue*, 1821 et 1833. On lui doit aussi : *Species général des coléoptères* (1825-1839), 7 vol. in-8; *Iconographie et histoire naturelle des coléoptères d'Europe*, avec Boisduval et Aubé, 1829 et années suivantes, avec planches coloriées. Cet ouvrage capital a été continué après sa mort par M. Aubé.

DE LABORDE. Voy. LABORDE (DE).

DELAVIGNE (Casimir), né au Havre en 1793, fils d'un négociant, étudia au lycée Napoléon, et débuta, étant encore sur les bancs du collège, par un *Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome* (1811), qui lui valut, avec un prix, la protection de Français (de Nantes) et une place dans les droits réunis. Pendant quelques années, il disputa les palmes académiques, et présenta aux concours de l'Institut plusieurs pièces de vers qui furent remarquées (*Charles XII à Narva*, la *Vaccin*, les *Charmes de l'étude*); mais une seule, l'*Enseignement mutuel*, fut couronnée. Bientôt il se fraya une route nouvelle et acquit une immense popularité en se consacrant, après les désastres de 1815, à déplorer les malheurs de la France : il le fit dans d'admirables élégies qu'il intitula *Messéniennes*, assimilant nos malheurs à ceux de l'antique Messénie. Se tournant ensuite vers le théâtre, pour lequel il s'était senti une vocation précoce, il donna en 1819 la tragédie des *Vépres siciliennes*, qui fut représentée à l'Odéon avec un succès extraordinaire, bien qu'elle eût été refusée par les Sociétaires du Théâtre-Français; il fit jouer l'année suivante une comédie en vers qui ne fut pas moins bien accueillie, les *Comédiens*, où il se vengeait finement des dédains des Sociétaires; puis, en 1821, une nouvelle tragédie, le *Paria*, également remarquable par la nouveauté des situations, par la générosité des sentiments et la perfection de la poésie. Au milieu de ces triomphes, C. Delavigne se vit frappé d'une disgrâce : le ministère d'alors, irrité de l'esprit libéral qui perçait dans ses écrits, lui enleva une modeste place de bibliothécaire; le duc d'Orléans (roi depuis

s'empessa de le dédommager en lui confiant sa bibliothèque du Palais-Royal, 1823. A la fin de cette année parut l'*École des Vieillard*s; l'auteur la donna au Théâtre-Français, cédant aux sollicitations des Sociétaires, qui n'avaient pas tardé à ouvrir les yeux sur le mérite du poète. Le succès de cette œuvre détermina son admission à l'Académie française (1825). Au retour d'un voyage que l'altération de sa santé l'avait forcé de faire en Italie, C. Delavigne fit jouer la *Princesse Aurélie* (1828), comédie qui fut froidement accueillie, puis *Marino Faliero* (1829), tragédie en cinq actes, qui réussit beaucoup mieux. En 1830, C. Delavigne improvisa, le lendemain des journées de juillet, la *Parisienne*, chant patriotique, qui fut bientôt répété d'un bout de la France à l'autre, et composa une dernière messénienne, une *Semaine de Paris*. Puis, retournant à ses travaux dramatiques, il donna successivement quatre grands ouvrages où son talent flexible se montra sous des faces toutes nouvelles : *Louis XI* (1832), les *Enfants d'Édouard* (1833), *don Juan d'Autriche* (1835), drame en prose, la *Popularité* (1838), comédie en 5 actes et en vers; indépendamment de plusieurs pièces moins importantes : une *Famille au temps de Luther* (1836), tragédie en un acte; la *Fille du Cid* (1840), tragédie en trois actes; le *Conseiller rapporteur* (1841), comédie en prose; *Charles VI* (1841), opéra fait en société avec son frère Germain. Épuisé par tant de travaux, il se vit de nouveau contraint de quitter Paris pour chercher un climat plus doux; mais il ne put arriver au terme de son voyage, et mourut à Lyon à la fin de 1843. Outre les œuvres déjà citées, il a laissé des poésies de genres divers (*Nouvelles Messéniennes*, poèmes, ballades, etc.), publiées, les unes de son vivant, les autres après sa mort; elles offrent des beautés du premier ordre. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies en 6 vol. in-8, Paris, 1846. — C. Delavigne est le plus pur et le plus classique des poètes de ce siècle; il rappelle la perfection de Racine; toutefois, en se garantissant des écarts du romantisme, il n'a pas craint, surtout dans la dernière moitié de sa carrière, d'emprunter à l'école nouvelle plus de hardiesse dans les situations, plus de liberté dans l'allure et de familiarité dans le style. Voué sincèrement à son art, ce poète refusa constamment les honneurs ou les fonctions qui l'en auraient détourné, et vécut fort retiré. Comme homme, il offrit le modèle des vertus privées et domestiques, et sut par sa modestie et son aménité se faire chérir de tous ceux qui l'approchaient. M. Germain Delavigne, son frère, lui a consacré dans l'édition de ses *Œuvres* de 1846 une *Notice* pleine d'intérêt; son mérite littéraire a été fort bien apprécié par M. Sainte-Beuve, qui le remplaça à l'Institut. M. Cap a remporté le prix proposé par l'Académie de Rouen pour l'*Éloge de C. Delavigne* (1847). Son buste, exécuté par David d'Angers, a été placé dans la première cour du lycée Napoléon.

DELAVILLE. Voyez LAVILLE.

DELESSERT (Étienne), banquier, né à Lyon en 1735, mort à Paris en 1816, était d'une honorable famille de calvinistes que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée à quitter la France, mais qui y revint sous Louis XV. Placé dès l'âge de 20 ans à la tête d'une maison de commerce que son père avait à Lyon, il se fixa à Paris en 1777, et y fonda une succursale de son établissement; il contribua au développement de l'importante industrie des tissus de gaze; provoqua en 1782 la création de la Caisse d'escompte, qui fut le germe de la Banque de France; forma la première compagnie d'assurances contre l'incendie; sut prévenir en 1782, par des avances faites à propos au commerce, une crise industrielle qui pouvait compromettre la tranquillité publique; fut emprisonné en 1792 et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor; s'occupa dès lors de l'amé-

lioration de nos troupeaux; introduisit en France les 6,000 mérinos que l'Espagne s'était engagée à nous livrer en 1795, et perfectionna l'agriculture par l'invention de machines ingénieuses et par l'application de meilleures méthodes d'assolement. Ami des lumières, il fonda deux écoles gratuites pour les protestants; amateur éclairé des arts, il forma une belle galerie de tableaux, agrandie par ses fils, et riche surtout en chefs-d'œuvre des écoles hollandaise et flamande. Berquin était l'intime de la maison. Et Delessert avait épousé M^{lle} Boy de La-tour, de Neufchâtel, à qui J.-J. Rousseau adressa la plupart de ses *Lettres sur la Botanique*. Il en eut plusieurs enfants, dont trois sont connus: Benjamin (dont l'art. suit); François, banquier, élu plusieurs fois vice-président de la Chambre des députés; Gabriel, pair de France, préfet de police de 1836 à février 1848, à qui Paris doit d'utiles réformes. — On trouve une intéressante notice sur Et. Delessert dans les *Hommes utiles* de M. Jarry de Nancy.

DELESSERT (Benjamin), fils du précédent, né à Lyon en 1773, mort en 1847, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les sciences naturelles, alla compléter son éducation en Ecosse, où il suivit les leçons d'Ad. Smith et de Dugald Stewart, puis en Angleterre, où il se lia avec le célèbre mécanicien Watt; s'enrôla en 1793, fit plusieurs campagnes comme capitaine d'artillerie, et se distingua aux sièges d'Ypres, de Maubeuge et d'Anvers; quitta le service pour prendre la direction de la maison de banque de son père; fonda en 1801 à Passy une raffinerie de sucre où il introduisit des procédés nouveaux; réussit le premier en France à fabriquer le sucre de betterave, et reçut en récompense la croix d'honneur de la main même de Napoléon, ainsi que le titre de baron de l'Empire (1812); importa d'Angleterre l'idée de la caisse d'épargne et fut un des fondateurs de cette belle institution en France (1818). Il fit pendant vingt-cinq ans partie de la Chambre des Députés, où il fut sept fois réélu et dont il fut deux fois vice-président; prit rang dans l'opposition constitutionnelle sous la Restauration et parmi les conservateurs depuis 1830, et attacha son nom aux actes les plus honorables: c'est lui qui proposa de décerner une récompense nationale au duc de Richelieu après la libération du territoire français, et qui fit abolir la loterie ainsi que les maisons de jeu. Il fut un des principaux fondateurs de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale et de la Société philanthropique. Colonel d'une légion de la garde nationale en 1814, juge au tribunal de commerce, régent de la Banque, membre pendant 47 ans du Conseil général des hospices de Paris, il remplit toutes ces fonctions avec zèle et capacité; fervent propagateur de l'instruction primaire, il fut surtout le patron des salles d'asile. Justement surnommé le *père des ouvriers*, il légua 150,000 fr. à la Caisse d'épargne, à la charge de donner des livrets de 50 fr. à 3,000 ouvriers choisis chaque année. B. Delessert occupait aussi un rang élevé parmi les savants, et fut dès 1816 nommé membre libre de l'Académie des Sciences; il a formé de magnifiques collections botaniques et conchyliologiques; son herbier, commencé par J.-J. Rousseau même pour M^{lle} Delessert (M^{me} Gautier), se compose de 80,000 espèces, dont 3,000 inédites, qui ont été décrites par De Candolle dans ses *Icones selectae plantarum* (1820-1846, 5 vol. in-8°), publiées aux frais de B. Delessert; le catalogue de sa bibliothèque botanique, la plus complète qui existe, a été publié sous le titre de *Musée botanique* par A. Lasègue (1845, in-8). On a de lui, outre ses discours politiques et des écrits sur les caisses d'épargne, le *Guide du Bonheur*, 1839, in-8. L'Académie de Lyon a décerné en 1850 à M. P.-A. Cap le prix fondé par M. Mathieu Bonafoux pour l'*Éloge* de B. Delessert. On doit en outre à MM. d'Argout, Ch. Dupin,

Flourens (séance de l'Institut du 4 mars 1850), Alph. de Candolle, d'intéressantes *Notices* sur sa vie et ses travaux.

DELLA-MARIA (Domenico), compositeur, d'origine italienne, né à Marseille en 1764, passa dix ans en Italie, reçut les leçons de Paisiello, débuta en 1796 par le *Prisonnier* (paroles d'Al. Duval), opéra comique qui excita l'enthousiasme, et donna en quatre ans six autres opéras qui, bien que moins connus, eurent aussi du succès. Il mourut en 1800 à 36 ans. Son mérite réside surtout dans la naïveté.

DELLEY (DE), famille noble originaire du pays de Vaud, s'établit en France au xv^e siècle et y forma les branches d'Agier, de Blancmesnil, etc. — Pierre de Delley d'Agier, né à Romans en 1750, mort en 1827, député de la noblesse du Dauphiné aux États-généraux de 1789, puis membre du conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif, enfin du Sénat et de la Chambre des Pairs (depuis 1819), éclaira surtout la question de l'impôt foncier, donna un grand essor à l'agriculture dans la Drôme, et fonda à ses frais un hospice au Bourg-du-Péage, une caisse de secours pour les ouvriers sans ouvrage, et plusieurs autres établissements philanthropiques. Il avait été fait comte de l'Empire.

DELVIN COURT (Claude-Etienne), jurisconsulte, né à Reims en 1762, mort à Paris en 1831, était avant la Révolution agrégé à la Faculté de droit de Paris. Il y entra dès que les écoles furent rouvertes, devint doyen, fut des premiers à commenter le nouveau Code et publia dans ce but des *Institutes de droit civil* (1808, 3 v. in-8), et de *droit commercial* (1810, 2 v. in-8), réunis et refondus en 1824 sous le titre de *Cours de code civil*, 3 vol. in-4. Malgré des vices de rédaction, ces ouvrages rendirent service parce qu'ils défrichèrent le terrain; aussi obtinrent-ils plusieurs éditions. Légitimiste ardent, Delvincourt fut nommé sénateur en 1814, et membre du Conseil de l'instruction publique en 1824; il perdit ce dernier titre en 1830. M. Portez a donné une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, 1832.

DELY-IBRAHIM, commune d'Algérie, à 10 kil. O. d'Alger; 1,500 hab. C'est notre premier essai de colonisation en Algérie.

DEMARNE (Jean-Louis), peintre flamand, né à Bruxelles en 1744, mort en 1829, reçut d'abord les leçons de Nicasius, puis vint se perfectionner à Paris. Il est connu par une foule de charmants tableaux de genre dans lesquels les personnages, les animaux et le paysage se disputent l'importance et l'intérêt. Le Musée de Paris en possède trois (une *Nocce de village*, une *Diligence sur une route*, une *Foire*), qui peuvent donner la mesure du talent de cet éminent artiste. Sa manière lui est propre: le ton vigoureux de ses jolies figures ne nuit jamais à l'harmonie de l'ensemble.

DERJAVINE (Gabriel), poète russe, né en 1743 à Kasan, mort en 1816, fut successivement militaire et magistrat, devint ministre de la justice en 1801, et se retira des affaires en 1803, pour cultiver les lettres. On a de lui des poésies lyriques, parmi lesquelles on remarque l'*Hymne à Dieu* (1775), traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et que l'empereur de Chine même fit traduire (elle a été mise en vers français par F.-G. Eichhoff, 1839), et l'*Ode sur l'expulsion des Français* (1813); des compositions dramatiques et des écrits en prose, qui tous dénotent une grande fécondité et un esprit vraiment original.

DESBASSYNS DE RICHEMONT (Phil. PANON), habile administrateur, né en 1774 à Saint-Paul (Ile-Bourbon), d'une famille de colons riche et ancienne, mort en 1840, fut chargé, sous le Consulat et l'Empire, de négociations avec l'Angleterre qu'il mena à bonne fin, fit relâcher en 1811 nos malheureux soldats retenus sur les pontons, obtint à la paix la

restitution de plusieurs colonies, fut nommé en 1814 administrateur des établissements français dans l'Inde, fut après 1815 envoyé comme intendant à l'île-Bourbon, où il créa d'utiles institutions, fut à son retour nommé membre du conseil de l'amirauté, et élu par le département de la Meuse membre de la Chambre des Députés. Possesseur d'une grande fortune, Desbassyns en fit le plus noble usage : il légua 140,000 fr. aux pauvres.

DIBDIN (Thomas-Frogna), bibliophile anglais, né en 1773, mort en 1847, était ministre anglican et bibliothécaire de lord Spencer. Il débuta dans la carrière bibliographique par une *Introduction à la connaissance des éditions rares et précieuses des classiques grecs et latins*, 1802 et 1808 ; donna en 1809 *Bibliomania* ou la *Folie des livres* (refondue en 1811), en 1810 et années suivantes les *Antiquités bibliographiques*, en 1815 *Bibliotheca spenceriana*, magnifique catalogue de la collection confiée à sa garde, en 1817 le *Décameron bibliographique*, où l'on trouve les renseignements les plus variés et les plus curieux sur la calligraphie, la peinture des manuscrits, les origines de l'imprimerie, la reliure et l'ornementation des livres, l'histoire de la calligraphie, etc. ; en 1821 un *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France, en Allemagne, etc.*, 3 v. gr. in-8, exécuté avec le plus grand luxe (la partie qui concerne la France a été trad. par Liquet et G.-A. Crapelet, 1825, 4 vol. in-8). Tous les ouvrages de Th. Dibdin abondent en documents intéressants et sont écrits d'un style piquant et original ; mais l'auteur est quelquefois tombé dans des erreurs qui sont l'effet d'un examen superficiel et s'est souvent permis des excentricités inconvenantes. — Un autre Dibdin, Charles, né vers 1745 à Southampton, mort en 1814, fut à la fois auteur, acteur et compositeur, et fit représenter sur la scène plus de 80 pièces, comédies, opéras comiques, intermèdes, etc., dont plusieurs empruntées au théâtre français. On lui doit une *Histoire du théâtre anglais*, 1795. — Son frère, Th. Dibdin, a exploité, pour Covent-Garden, le théâtre allemand ainsi que le théâtre français.

DIDIER (J.-P.), né en 1758 dans le Dauphiné, d'abord avocat à Grenoble, puis professeur de droit à la Faculté de cette ville, devint, à la Restauration, maître des requêtes au Conseil d'Etat, se compromit pendant les Cent-Jours et fut destitué au 2^e retour des Bourbons. Il entra en 1816 dans une conspiration tramée à Lyon contre le gouvernement, tenta vainement de soulever Grenoble, se réfugia en Piémont, mais fut trahi par un de ses affidés, livré au gouvernement français, et condamné à mort par une cour prévotale. Il subit la mort avec fermeté et sans rien révéler. On supposa que Didier avait agi moins dans l'intérêt de l'Empereur que dans celui du duc d'Orléans.

DIEFFENBACH (le Dr J.-Fréd.), chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité et professeur de clinique chirurgicale à Berlin, né à Königsberg en 1795, mort en 1847, est le premier qui ait pratiqué l'opération pour la guérison du strabisme, et qui ait exécuté la section du tendon d'Achille pour la guérison du pied-bot. On lui doit aussi des méthodes nouvelles pour guérir le bégaiement, pour former artificiellement des nez, des lèvres, des paupières.

DJEMA-GHAZOUAT ou **NEWOURS**, petit port de l'Algérie (Oran), près de la frontière du Maroc. Poste militaire. Monument en l'honneur des Français massacrés près de là, à Sidi-Brahim (*Voy* ce mot).

DOCTRINAIRES. On a ainsi désigné depuis 1815 quelques hommes d'Etat et publicistes qui, appliquant à la politique les doctrines de la philosophie, ont surtout travaillé à établir en France le gouvernement constitutionnel et à concilier le pouvoir et la liberté ; on compte parmi eux de profonds penseurs et des orateurs éloquents : MM. Royer-Collard,

qui est regardé comme leur chef, Camille Jordan, de Serre, Guizot, de Broglie, Duchâtel, Rémusat, Jaubert, Duvergier de Hauranne. Bien que fort peu nombreux, les *Doctrinaires* exercèrent par l'ascendant du talent une grande influence sous les deux monarchies, de 1814 à 1848.

DODE DE LA BRUNERIE (Guillaume), maréchal de France, né en 1775, fils d'un notaire de Geoire (Isère), entra dans le génie, fit les campagnes d'Égypte, d'Allemagne, d'Espagne, dirigea les travaux des sièges de Saragosse (1809) et de Badajoz (1810), s'enferma dans Glogau après le désastre de Russie et s'y maintint jusqu'à la paix, commanda en chef le génie dans l'expédition d'Espagne en 1823, fit prévaloir l'avis de marcher droit sur Madrid, assiégea Cadix et emporta le Trocadero, et fut à son retour créé pair de France avec le titre de vicomte. Nommé en 1840 président du conseil des fortifications, il eut en cette qualité la direction des fortifications de Paris, et acheva cette œuvre immense en cinq années, avec autant de succès que d'économie : il reçut en récompense le bâton de maréchal (1847), honneur que le corps du génie n'avait pas obtenu depuis Vauban. Il est mort en 1851. Aux talents de l'habile ingénieur, Dode joignait toutes les vertus civiques et privées. Il a publié le *Précis des opérations devant Cadix* et rédigé les travaux de siège dans l'*Expédition d'Égypte*.

DOMBASLE. Voy. **MATHIEU DE DOMBASLE**.

DOMINICAINE (République), nom que prit en 1843 la partie orientale de l'île d'Haïti, après s'être rendue indépendante à la faveur des troubles qui suivirent la chute du président Boyer. Cette république, qui compte environ 50,000 individus, Espagnols la plupart, a pour capitale Santo-Domingo. Elle élut d'abord pour président Ximénès, puis le général Santana. Le président (aujourd'hui empereur) d'Haïti, Soulouque, a jusqu'ici (1851) vainement tenté de la réduire.

DONIZETTI (Gaetan), compositeur italien, né à Bergame en 1798, était fils d'un employé. Il se voua à la carrière musicale malgré son père qui le destinait au barreau, reçut à Bergame les leçons de J.-Simon Mayer, et à Bologne celles du P. Mattei, savant contrepointiste ; débuta à Venise en 1818 par l'opéra *Enrico di Borgogna*, écrivit à Rome en 1822 *Zoraide di Granata*, qui commença sa réputation, fit paraître à Milan en 1831 *Anna Bolena*, qui fait époque dans l'histoire de son talent, en 1834 *Lucrezia di Borgia*, qui renferme des morceaux remarquables ; vint en 1835 à Paris où il donna *Marino Faliero*, qui fut éclipsé par les *Puritains* de Bellini ; composa la même année à Naples, en six semaines, la *Lucia di Lammermoor*, son chef-d'œuvre, qui fit bientôt le tour du monde ; revint en 1840 à Paris, précéda cette fois d'une grande célébrité : donna en cette seule année, à l'Opéra-Comique, la *Fille du régiment*, à l'Académie de musique *les Martyrs*, opéra tiré du *Polyeucte* de Corneille, qui, malgré de mâles beautés, eut peu de représentations ; puis *la Favorite*, l'une des plus charmantes partitions de notre première scène lyrique, et fit enfin représenter en 1843 *Don Sébastien*, vaste ouvrage qu'il avait écrit en deux mois. La composition hâtive de cette dernière œuvre, jointe à l'abus des plaisirs, épuisa ses forces : atteint bientôt d'aliénation mentale, puis frappé de paralysie, il fut transporté dans sa ville natale, où il mourut en 1848, à 50 ans. Doué d'une facilité prodigieuse, Donizetti avait, dans sa courte carrière, composé plus de 60 opéras, indépendamment de morceaux de genres divers. Aux œuvres déjà citées nous ajouterons : *la Parisina*, Florence, 1833 ; *Genma di Vergi*, Milan, 1835 ; *Linda di Chamouni*, qui fut représentée avec un grand succès à Vienne en 1842, et valut à l'auteur le titre de maître de la chapelle impériale ; *l'Elizir* et *Don Pasquale*, qui brille par une musique vive et pi-

quante; *Catarina Cornaro*, sa dernière œuvre, donnée à Naples en 1844. Donizetti procède de Rossini : d'abord simple imitateur, il se montre, à partir de 1831, vraiment original : à la tendresse du sentiment, ce maître sait unir la noblesse et la vigueur ; il est à regretter qu'il ait abusé de sa facilité jusqu'à la négligence. P. Scudo lui a consacré une intéressante notice dans la *Revue des Deux-Mondes* (juillet, 1848).

DOUDEAUVILLE. Voyez LAROCHEFOUCAULD.

DOUERA, village et poste militaire de l'Algérie (province d'Alger), créé par les Français en 1833, à 20 kil. S. O. d'Alger ; 2,000 hab., dont moitié d'Européens. Colonisé en 1842.

DROUET d'ERLON, maréchal de France, né à Reims en 1765, mort en 1844, s'enrôla en 1792, devint général de division en 1805, fit capituler Dantzick (1807), fut blessé à Friedland, servit sous Masséna en Espagne, résista aux Anglais jusqu'à la fin, combattant sur l'Adour, à Orthez, à Toulouse (1814) ; fut un des plus empressés à reconnaître Napoléon au retour de l'île d'Elbe, commanda le premier corps d'armée pendant les Cent-jours, fut condamné à mort par contumace en 1816, trouva un asile en Prusse, reentra en France en 1825, mais ne reprit du service qu'en 1830, fut nommé en 1834 gouverneur général de l'Algérie ; adopta quelques mesures utiles, notamment la création des *bureaux arabes*, l'introduction du régime municipal, l'établissement d'un collège ; mais comme il ne déployait pas contre Abd-el-Kader la vigueur nécessaire, il fut rappelé dès 1835 ; il n'en fut pas moins nommé maréchal en 1843. Un camp créé par lui près de Bouffarick conserve son nom. On a imprimé la *Vie militaire du général Drouet*, écrite par lui-même, 1844.

DROUOT (le comte), célèbre général d'artillerie, né à Nancy en 1774, mort dans cette ville en 1847, était fils d'un boulanger. Sorti de l'école d'artillerie de Metz, il fit la campagne d'Égypte, où Bonaparte ne tarda pas à le distinguer, fut nommé en 1808 major de l'artillerie de la garde impériale, assista aux grandes batailles de l'Empire, et contribua puissamment à nos succès, surtout à Wagram, à la Moskowa, à Lutzen, à Bautzen ; fut après cette dernière affaire nommé général de division, gagna le combat de Wachau la veille de la bataille de Leipsick 16 oct. 1813), sauva les débris de l'armée devant Hanau en lui frayant un passage (30 oct.), défendit pied à pied le territoire français en 1814, fit des prodiges à Nangis et au défilé de Vaucour, suivit à l'île d'Elbe Napoléon qui le nomma gouverneur de l'île, l'accompagna également à son retour en France en 1815, quoiqu'il eût désapprouvé l'entreprise ; fit à Waterloo des efforts incroyables, mais inutiles ; se retira après ce désastre au delà de la Loire avec la garde impériale, dont il avait été nommé commandant par la Commission provisoire ; sut contenir cette troupe qu'on craignait encore et aida à la licencier ; mais ne s'en vit pas moins proscrire par Louis XVIII, et traduit devant un conseil de guerre, mais fut acquitté. Il se retira dans sa ville natale et refusa constamment depuis d'accepter aucune fonction publique ; il devint aveugle dans ses dernières années. Drouot n'était pas moins remarquable par son sang-froid au milieu du danger que par son habileté à diriger l'artillerie. Il possédait en outre toutes les vertus antiques ; Napoléon l'avait surnommé *le Sage* ; il lui laissa par son testament 100,000 fr. Animé d'une piété sincère, Drouot pratiqua, même au milieu des camps, les devoirs de la religion. Il employa la plus grande partie de sa fortune en bonnes œuvres et en fondations utiles. Le P. Lacordaire a prononcé son *Éloge funèbre* dans la cathédrale de Nancy. La ville de Nancy lui éleva un monument. Une rue de Paris a reçu son nom.

DROZ (Franc.-Xavier-Joseph), écrivain estimable, né à Besançon en 1773, d'une famille de magistrats,

mort en 1850, s'enrôla en 1792 dans le bataillon du Doubs où il fut aussitôt élu capitaine par ses camarades, servit pendant 3 ans à l'armée du Rhin comme officier d'état-major, quitta bientôt une carrière qui convenait peu à ses goûts paisibles, professa les belles-lettres à l'École centrale de Besançon, vint en 1803 se fixer à Paris, où il occupa pendant plusieurs années un emploi dans les bureaux de Français (de Nantes), directeur général des droits-réunis, fut reçu dans la société d'Auteuil, où il devint l'ami de Cabanis et de Ducis, débuta par un roman sentimental, *Lina*, qui fut peu remarqué, publia en 1806 l'*Art d'être heureux*, qui n'est que la confidence du secret de son propre bonheur, concourut en 1811 pour l'*Éloge de Montaigne* par un discours qui fut distingué, publia en 1823 son livre *De la philosophie morale*, livre où il cherche, par un éclectisme éclairé, à concilier les divers systèmes des moralistes, et auquel l'Académie décerna le prix fondé par Montyon pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs ; fut lui-même admis dans cette compagnie dès l'année suivante, et justifia ce choix par de nouveaux écrits : *Étude sur le beau dans les arts*, *Application de la morale à la politique*, *Économie politique*, *Histoire du règne de Louis XVI* (3 v. in-8, 1839-42), est le plus important de ses ouvrages ; il y montre que l'on eût pu prévenir ou diriger la Révolution. Consacrant ses dernières années à la défense des idées religieuses, il publia dans ce but : *Pensées sur le christianisme*, *Aveux d'un philosophe chrétien*. Il était entré dès 1832 à l'Académie des sciences morales. Droz se montre constamment homme sage, aimable et conciliant, écrivain pur et plein d'onction.

DUBOS (Constant), professeur de rhétorique au lycée impérial de 1810 à 1820, né à Béziers, mort en 1845 dans un âge avancé, donna en 1808 les *Fleurs*, charmant recueil d'idylles et d'allégories qu'il augmenta d'année en année ; composa jusque dans sa vieillesse des poésies remarquables, parmi lesquelles on cite une *Ode à P. Riquet*, le créateur du canal du Languedoc (1838), et donna une traduction en vers des *Épigrammes choisies de Martial* (1841), qui brille par le goût, l'élegance et l'esprit.

DUBUQUE, ville des États-Unis (Iowa), sur la rive droite du Mississipi, par 42° 52' lat. N., 92° 50' long. O., sur les confins des États d'Illinois et de Wisconsin, chef-lieu d'un diocèse constitué vers 1837. Écoles dirigées par le clergé ; missionnaires.

DUCAURROY DE LA CROIX (A.-M.), juriconsulte, né à Eu en 1788, mort à Paris en 1850, devint fort jeune professeur de droit romain à l'École de droit de Paris et enseigna jusqu'à sa mort. Malgré sa sévérité bien connue, la lucidité de ses leçons, la solidité de ses doctrines attirèrent constamment à ses cours de nombreux auditeurs. Il débarrassa l'enseignement du droit romain des commentaires qui l'étouffaient, de l'esprit de système qui l'égarait, et le ramena à l'étude des textes : il publia dans ce but les *Institutes de Justinien traduites sur le texte de Cujas*, 1813 ; les *Institutes nouvellement expliquées*, 3 vol. in-8, 1822-27. Il publiait, avec la coopération de MM. Bonnier et Roustain, un *Commentaire théorique et pratique du Code civil* lorsque la mort vint le surprendre. Ducaurroy avait été un des fondateurs de la *Thémis* et de la *Revue de législation*.

DUMERSAN (Marion), fécond vaudevilliste, issu d'une famille noble et ancienne de Bretagne, né en 1780 au château de Castelnau (Cher), mort en 1849, composait de petites pièces dès l'âge de 14 ans. Il fut remarqué par le savant Mullin, qui l'attacha au cabinet des médailles de la bibliothèque nationale ; il finit par devenir conservateur-adjoint de cet établissement (1842). Faisant marcher de front la littérature légère et l'érudition, il composa, soit seul, soit avec de spirituels collaborateurs, tels que Désaugiers, Chazet, Bouilly, Merle, Carmouche, Francis, Scriba

et surtout Brazier, une foule de pièces (plus de 200), la plupart pétillantes d'esprit et de gaieté, pleines d'observations fines et vraies, qui furent représentées avec succès sur les petits théâtres, et dont plusieurs ont laissé un souvenir dans toutes les mémoires (*Voy. BRAZIER*); en même temps il publiait des ouvrages du genre le plus sérieux qui le placent au rang de nos meilleurs numismates : *Eléments de numismatique*, 1834; *Histoire du cabinet des médailles*, 1838; *Notice des monuments exposés dans le cabinet des médailles antiques*, etc. Il donna en 1845 un recueil de *Chansons nationales*, avec une intéressante histoire de la chanson.

DUPERRE (Victor-Guy), amiral de France, né en 1775 à la Rochelle, mort en 1846, était fils du trésorier de la guerre. Il s'embarqua à 16 ans, se signala dans divers combats contre les Anglais, notamment dans les mers de l'Inde, où il prit ou brûla plusieurs de leurs bâtiments, leur disputa longtemps l'Île-de-France, gagna sur eux dans le Grand-Port de cette île une brillante victoire le 23 août 1810, et fut fait à son retour (1811) contre-amiral et baron de l'Empire. Il bloqua et bombardait Cadix en 1823, conduisit en 1830 la flotte qui portait notre armée en Algérie, contribua puissamment à la prise d'Alger, et fut en récompense nommé amiral et pair de France. Appelé au ministère de la marine en 1834 et plusieurs fois depuis, il quitta spontanément l'administration en 1843, sentant ses forces décliner. M. Tupinier a prononcé l'*Éloge funèbre* de Duperré à la Chambre des Pairs. — Il ne faut pas le confondre avec le capitaine Duperré, né en 1786, membre de l'Institut, connu par ses voyages de circumnavigation et ses savantes observations sur la physique du globe.

DUSOMMERARD (Alex.), antiquaire, né à Barsur-Aube en 1779, mort en 1842, avait servi comme volontaire dans sa jeunesse, puis entra à la Cour des comptes où il devint conseiller. Plein d'admiration pour l'architecture du moyen âge et affligé des dévastations dont il était témoin, il conçut de bonne heure le projet de conserver le souvenir d'un art dont les traces disparaissaient tous les jours, alla dans ce but habiter l'hôtel de Cluny (rue des Mathurins), ancien palais gothique construit à la fin du x^e siècle par Georges d'Amboise, et y créa un riche musée d'antiquités gothiques qui, à sa mort, devint un établissement public, et dont la direction est aujourd'hui confiée à son propre fils. On lui doit : *Notices sur l'hôtel de Cluny et le palais des Thermes*, 1834; *les Arts au moyen âge* (510 pl. in-fol. et 5 vol. de texte, 1842-1846), ouvrage capital, qui prouve autant de goût que d'érudition; il entreprit à 63 ans un voyage en Italie dans l'intérêt de cet ouvrage, auquel il travailla jusqu'à sa mort.

DUSSEK (J.-Ladislav), compositeur et pianiste, fils d'un habile organiste, né en 1762 à Czaclau en Bohême, mort en 1812, reçut une forte éducation musicale et même littéraire, composa dès l'âge de 13 ans une messe solennelle, voyagea quelque temps dans le nord de l'Europe, séjourna plusieurs années à La Haye près du stathouder, puis à Hambourg où il se perfectionna sous Emmanuel Bach, enfin à Paris, qu'il quitta lors de la Révolution pour se réfugier en Angleterre, mais où il revint dès 1800; il y finit ses jours, dans la maison de Talleyrand, son protecteur et son ami. On a de lui 70 morceaux pour le piano (sonates, symphonies, concertos, duos, fantasies); une *Méthode de piano*, excellente pour les commençants, des oratorios, entre autres la *Résurrection*. On remarque dans ses compositions, sages, classiques, une verve tempérée par la grâce du chant, des coupes heureuses, et une mélodie soutenue qui enchante sans fatiguer. Il releva la sonate de l'espèce de discrédit où elle était tombée. Dussek donna à l'Odéon plusieurs concerts qui attirèrent la foule.

DUTROCHET (Joachim), savant physiologiste,

né en 1776 au château de Néol (Indre), mort en 1847, était issu d'une famille noble et riche qui émigra et fut ruinée par la Révolution. Il étudia la médecine, fit plusieurs campagnes comme médecin des armées, se retira de bonne heure du service, et se fixa près de Château-Regnaud où il se livra à une étude approfondie des faits les plus mystérieux de la nature, et où il exécuta la plus grande partie de ses recherches. Entre ses nombreux travaux, on remarque sa *Nouvelle théorie de la voix* (1806) et de *l'harmonie* (1810), sa *Théorie de l'habitude et des sympathies* (1810), ses *Recherches sur l'accroissement et la reproduction des végétaux* (1821), — sur *l'Ostéogénie* (1822), — sur *la Structure intérieure des animaux et des végétaux* (1824), — sur *l'Agent immédiat du mouvement vital* (1826), — sur *l'Endosmose et l'Exosmose* (1828), — sur *le Développement de l'œuf et du fœtus*, — sur *les Rotifères*, — sur *la Respiration chez les insectes aquatiques*, — sur *la Direction radicale des végétaux*, *l'ascension de la sève*, etc. Correspondant de l'Académie des Sciences dès 1819, Dutrochet fut élu membre de ce corps en 1828, et vint alors se fixer à Paris. Il réunit en 1837, après les avoir révisés, tous ses travaux sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*, 2 vol. in-8, avec atlas; il a publié depuis des *Recherches physiques sur la force épipolique*, en 2 parties, 1842 et 1843. Ses travaux ne se distinguent pas moins par l'originalité que par la profondeur : son nom restera attaché à la découverte des singulières propriétés qu'il désigna sous le nom d'*endosmose* et d'*exosmose*. « Dutrochet, a dit le Dr Rayer, comprit que pendant trop longtemps on avait tenu l'étude des phénomènes de la vie isolée de celle des autres phénomènes de la nature; il comprit que, si une force inconnue préside au développement des êtres vivants, un grand nombre de ces phénomènes ne peuvent être analysés et définis sans les secours puissants que la physique et la chimie fournissent à l'observateur. »

DUVAL (Alexandre PINET), auteur dramatique, né à Rennes en 1767, mort à Paris en 1842, mena d'abord une vie aventureuse, fut successivement buraliste, marin, militaire, ingénieur, acteur, enfin auteur; donna soit seul, soit avec Picard ou autres, plus de 50 pièces, dont quelques-unes du genre le plus élevé, et qui pour la plupart eurent du succès; devint en 1807 directeur de l'Odéon, ramena un moment ce théâtre par ses propres compositions, et fut nommé quelques années après bibliothécaire de l'arsenal. Il avait été admis à l'Institut en 1812. Parmi ses comédies, on remarque : *Édouard en Écosse*, en 3 actes et en prose (1802); le *Menuisier de Livonie* (1805); le *Tyran domestique*, en 5 actes et en vers (1805); le *Chevalier d'industrie*, en 5 actes et en vers (1809); le *Faux Stanislas* (1810); le *Retour d'un Croisé*, parodie des mélodrames alors en vogue (1810); la *Jeunesse de Henri V*, en 3 actes (1812); la *Manie des grands seigneurs*, en 5 actes et en vers (1817); la *Fille d'honneur*, en 5 actes et en vers (1819); c'est son chef-d'œuvre. On lui doit aussi de charmants opéras-comiques : le *Prisonnier*, musique de Della-Maria (1796); *Maison à vendre*, musique de Dalayrac (1801), etc. Ses œuvres ont été réunies par lui-même en 9 vol. in-8, 1812-1825, avec d'intéressantes notices sur chaque pièce. Alex. Duval peignit avec esprit et fidélité les mœurs de son époque; il brilla surtout par l'entente de la scène. Venu à la fin de la République, il rendit à l'art la décence que lui avaient fait perdre les écrits révolutionnaires. M. Ballanche, qui lui succéda à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son discours de réception. — Alex. Duval était frère d'Amaury Duval, de l'Académie des Inscriptions (*Voy. son article au Dictionnaire*), et de Henri Duval,

1770-
(1842)
DU
sion,
tech,
les s
tion
ou pa
mière
divers
la pro
ou à
par st
(Buge
organ

ÉB
Rohr
et eu
in-8,
West
retra
sina,
prom
comb
venai
lerie

EL
irlan
en 17
de bo
térat
fance
dans
le pl
faits
par l
genr
Guic
jeun
popu
shion
tres.
cuis
Voia

EN
de g
Casti
l'insu
bien
fit b
Casti
faite
cent
les a
sur l
ce p
tutio
men
posé
fut p
du r
Son
et lu
la pl
E
né e
que
et se
perfi

1770-1847, auteur d'une *Histoire de Charles VI* (1842, 2 vol. in-8).

DUVIVIER (Franciade-Fleurus), général de division, né à Rouen en 1794, passa par l'École polytechnique, fit ses premières armes en 1814 contre les alliés qui cernaient Paris, prit part à l'expédition d'Afrique en 1830, se signala par sa bravoure au passage du col de Mouzaia (1831) et à la première attaque de Constantine (1836), fut chargé de divers commandements, à Bougie, à Guelma, dans la province de Tittery, et réussit partout à contenir ou à repousser les Arabes; quitta l'Algérie en 1841 par suite de dissentiments avec le général en chef (Bugeaud), et resta quelques années sans emploi; organisa après février 1848 la garde mobile, dont on

lui confia le commandement, fut élu la même année représentant de la Seine par 184,775 voix, résigna son commandement pour se donner tout entier à ses nouvelles fonctions, s'empressa néanmoins d'offrir ses services en juin 1848, défendit vaillamment l'Hôtel-de-Ville contre les insurgés, mais fut blessé au pied dès le 25; il succomba peu de jours après à cette blessure, qu'il avait d'abord négligée. Il a publié des écrits estimés sur l'Algérie (*Recherches sur la portion de l'Algérie au sud de Guelma; Solution de la question de l'Algérie*, 1841; *Observations sur un mémoire du général Bugeaud*, 1842). Il avait entrepris sur les rapports de la langue des Kabyles avec le phénicien d'intéressantes recherches que la mort l'a empêché de terminer.

E

ÉBLÉ (J.-B.), général d'artillerie, né en 1758 à Rohrbach (Moselle), servit avec gloire en Hollande, et eut une grande part à la conquête de ce pays; fut un instant ministre de la guerre de Jérôme, roi de Westphalie; rendit les plus grands services dans la retraite de Russie, surtout au passage de la Bérésina, où il sauva l'empereur en construisant avec une promptitude surprenante un pont de bois, mais succomba peu de jours après à ses fatigues (1812). Il venait d'être nommé commandant en chef de l'artillerie de la grande armée.

EDGEWORTH (Maria), romancière et moraliste irlandaise, fille du savant Richard Edgeworth, née en 1770 à Edgeworth-Town, morte en 1846, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour la littérature, consacra son talent à l'éducation de l'enfance et à la moralisation du peuple, et composa dans ce but un grand nombre de petits ouvrages, où le plus souvent la leçon ressort du récit même des faits; la plupart sont devenus populaires. Elle débuta par l'*Éducation pratique* (1798), un des modèles du genre, qui suivirent bientôt l'*Éducation familière*, le *Guide des parents*, les *Contes moraux pour les jeunes garçons*, — pour les jeunes filles, les *Contes populaires*, les *Contes du beau monde* (tales of fashionable life), les *Jeunes industriels*, et une foule d'autres. Presque tous ses ouvrages ont été traduits en français par M^{me} L. Belloc; quelques-uns par M^{mes} Elisa Voiant, de Bon, Gottis, Eug. Niboyet, Sobry, etc.

EMPECINADO (don Juan, dit EL), fameux chef de guerillas, fils d'un laboureur de la Nouvelle-Castille, prit les armes en 1808 à la nouvelle de l'insurrection de Madrid contre les Français, fut bientôt suivi d'une troupe de paysans avec laquelle il fit beaucoup de mal à nos troupes, surtout dans la Castille et l'Aragon, échappa à toutes les tentatives faites pour le surprendre, fut élevé par la junte centrale au grade de brigadier général, et ne posa les armes que quand Ferdinand VII eut été établi sur le trône. Il encourut cependant la disgrâce de ce prince pour s'être déclaré partisan de la constitution de 1812; ayant pris part en 1820 au mouvement en faveur de cette constitution, et s'étant opposé en 1823 à la marche de l'armée française, il fut proscrit, tomba entre les mains des émissaires du roi, fut condamné à mort et exécuté en 1825. Son surnom d'*el Empecinado* veut dire le *Poissé*, et lui fut donné parce que les gens de son village, la plupart cordonniers, font grand usage de poix.

ENGELMANN (Godefroi), célèbre lithographe, né en 1788 à Mulhouse, mort en 1839, avait quel-ques temps fréquenté l'atelier du peintre Regnault, et se trouvait ainsi fort bien préparé à cultiver et à perfectionner le nouvel art, lorsque l'invention de

Senefelder vint à sa connaissance. Après avoir étudié à Munich dès 1815 les procédés alors en usage, il fonda à Mulhouse d'abord, puis à Paris (1816), un des premiers établissements lithographiques, et apporta dans cette nouvelle industrie de nombreux perfectionnements: c'est de ses presses que sont sorties les plus belles épreuves; elles soutiennent la comparaison avec la gravure. Peu avant sa mort, il inventa la *chromo-lithographie*, art d'imprimer en diverses couleurs, au moyen duquel la lithographie rivalise aujourd'hui avec le pinceau. Outre les belles planches qu'il a fournies à d'importantes publications (*Voyage dans le Levant*, du comte de Forbin, *Antiquités de l'Alsace*, *Voyage pittoresque dans le Brésil*, *Voyage en Espagne*, etc.), on lui doit le *Manuel des dessinateurs lithographes*, 1823, in-8, et un *Traité théorique et pratique de la lithographie*, 1839, in-4.

ÉPERON D'OR (Ordre de l'), ordre de chevalerie à Rome, créé ou réformé par Pie IV en 1559, aurait été, selon quelques-uns, fondé par Constantin dès 312 en mémoire de sa victoire sur Maxence et approuvé dès lors par le pape saint Sylvestre. Il était destiné à récompenser le mérite civil, n'admettait que des nobles, et pouvait être donné à des étrangers. Quelques familles princières de Rome et quelques hauts fonctionnaires pouvaient le conférer, ce qui ne tarda pas à donner lieu à de graves abus. Grégoire XVI le réforma en 1841, lui donna le nom d'*Ordre de Saint-Sylvestre* ou de l'*Éperon d'or réformé*, et réserva au pape le droit exclusif de le conférer. Les chevaliers portent une croix d'or à huit pointes émaillée de blanc; entre les branches de la croix est un *éperon d'or*. Depuis la réforme de Grégoire XVI, on a ajouté l'effigie de saint Sylvestre.

ERLON. Voyez DROUET D'ERLON.

ESCAYRAC (maison d'), l'une des plus anciennes du Quercy, comptait plusieurs chevaliers à la 2^e croisade de saint Louis (1250). Elle a fourni plusieurs hommes distingués, entre autres Henri, marquis d'Escayrac et de Lanture, colonel du régiment de Guyenne sous Louis XVI, député par la noblesse du Quercy aux États-généraux, qui périt en 1791 au château de Buzet en Languedoc, pendant qu'il faisait de courageux efforts pour réprimer une insurrection. — Cette famille est aujourd'hui représentée par M. le marquis Henri-Léonce d'Escayrac, pair de France avant 1848, et par son fils, jeune et intrépide voyageur, connu par une exploration du Kordafan accomplie en 1850. — Un mariage contracté en 1631 avec l'illustre maison de Durfort donna à la famille d'Escayrac des liens d'affinité avec les maisons de Lorraine et de Bourbon.

ESQUIROL (le Dr J.-E.-D.), médecin philanthrope,

né en 1772 à Toulouse, mort en 1844. Élève de Pinnel, il se consacra, comme son maître, à l'amélioration du sort des aliénés, fit de nombreux voyages en France et à l'étranger pour observer les hospices de fous, obtint qu'un régime de douceur et de liberté fût substitué aux violences dont ces malheureux étaient l'objet, fonda de ses propres deniers une maison modèle à Ivry, devint médecin en chef de la Salpêtrière en 1810, de la maison de Charenton en 1826, et acquit, soit par son enseignement, soit par ses écrits, une autorité et une réputation européennes. Il fut admis en 1834 à l'Académie des Sciences morales. Outre un grand nombre d'articles dans divers recueils, il a laissé un traité des *Maladies mentales*, Paris, 1838, 2 vol. in-8, où il déposa le fruit de quarante années d'observations. Pariset a prononcé son *Éloge* à l'Académie de médecine.

ETIENNE (Charles-Guillaume), écrivain et publiciste, né en 1778 à Chamouilley (Haute-Marne), mort en 1845, occupait d'abord un modeste emploi à l'armée; une pièce de circonstance qu'il fit pour le camp de Boulogne appela sur lui l'attention de Napoléon et lui valut la protection du ministre Maret, qui le prit pour secrétaire et se chargea de sa fortune; il devint bientôt chef de la division littéraire au ministère de la police (1810) et fut nommé censeur des journaux. Unissant les lettres aux affaires, il donnait à la même époque des comédies dont plusieurs obtinrent un grand succès et lui ouvrirent les portes de l'Académie française en 1811. Privé de ses emplois par les Bourbons en 1814, exclu même de l'Académie, où il ne rentra qu'en 1829, il se jeta dans la politique et fit une rude guerre à la Restauration dans le *Constitutionnel* et dans la *Minerve*; il rédigea pour ce dernier recueil les *Lettres sur Paris*, qui eurent une grande vogue. Élu député en 1820 par le département de la Meuse, il figura constamment parmi les défenseurs de la cause libérale et fut en

1830 un des rédacteurs de l'adresse votée par les 221; il entra quelques années plus tard à la Chambre des Pairs. Les œuvres d'Étienne les plus connues sont : parmi ses comédies, les *Maris en bonne fortune* (1803), en 3 actes et en prose; *Brueys et Palaprat* (1807), en 1 acte et en vers; les *Deux Gendres* (1810), en 5 actes et en vers (on l'accusa d'avoir, dans cette comédie, copié une pièce inconnue d'un jésuite, intitulée *Conaxa*, avec laquelle la sienné avait tout au plus quelque analogie par le sujet); *l'Intrigante* (1813), aussi en 5 actes et en vers, dont les représentations furent défendues à cause de prétendues allusions blessantes pour la cour impériale; parmi les opéras-comiques, *Gulistan*, 1805; *Cendrillon*, 1810; *Joconde*, 1814; *Jeannot et Colin*, 1814; le *Rossignol*, 1817; *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, 1822. Il a aussi composé, soit seul, soit en société, de charmants vaudevilles et une *Histoire du Théâtre-Français depuis la Révolution*. Étienne brillait surtout par un esprit fin et délicat; il a porté dans la comédie une gaieté vive et de bon goût, une vérité d'observation qui soutiennent l'intérêt sans blesser la raison ni les bienséances. Une édition de ses *Œuvres littéraires* a paru en 1846-1847, 4 vol. in-8. M. A. de Vigny, son successeur à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son discours de réception.

EYRIÈS (J.-B.), géographe, né à Marseille en 1767, mort en 1846, membre libre de l'Académie des Inscriptions, et un des fondateurs de la Société de géographie, dont il fut longtemps le président, a rendu service à la science, soit en traduisant de l'anglais, de l'allemand, du suédois et du russe de bons ouvrages, soit en publiant d'utiles compilations, telles que *l'Abrégé des Voyages modernes depuis 1780*, 14 vol. in-8, 1822-1824, qui fait suite à *l'Histoire des Voyages de Laharpe*. Il coopéra longtemps aux *Annales des Voyages* et à plusieurs autres recueils.

F

FAMPOUX, bourg du département du Pas-de-Calais, à 8 kil. E. d'Arras, entouré de marais dans lesquels un convoi du chemin de fer du Nord fut précipité le 8 juillet 1846. Embranchement du chemin de fer du Nord conduisant à Hazebrouck.

FAURIEL (Claude), savant critique, né en 1772 à Saint-Étienne, mort en 1844, servit quelques années dans sa jeunesse, devint secrétaire du général Dugommier, puis fut attaché au cabinet du ministre Fouché; mais abandonna bientôt la carrière administrative pour les lettres et vint se fixer à Paris; il était un des ornements de la société d'Auteuil. Fauriel possédait un grand nombre de langues, même celles de l'Orient : il avait déjà traduit quelques ouvrages allemands et italiens (de Baggesen, de Manzoni, etc.), lorsqu'il publia en 1824 les *Chants populaires de la Grèce moderne*, qui contribuèrent à exciter une vive sympathie pour la cause des Grecs. Nommé en 1831 professeur de littérature étrangère à la Faculté de Paris, il remplit avec éclat cette chaire qui avait été créée pour lui. Il donna en 1836 une savante *Histoire de la Gaule méridionale sous les Conquérants germaniques*, qui le fit admettre la même année à l'Académie des Inscriptions; il laissa en mourant une *Histoire de la poésie provençale*, qui a été publiée après sa mort (1846, 3 vol. in-8), et des travaux analogues sur les littératures italienne et espagnole, qui seront prochainement publiés. Ses écrits se font remarquer par la finesse des aperçus et la nouveauté des découvertes, non moins que par l'érudition. Fauriel avait édité en 1837 *l'Histoire de la croisade contre les Albigeois*, en vers provençaux (imprimée dans

les *Documents inédits sur l'histoire de France*). C'est à lui qu'est adressée la fameuse *Lettre de Cabanis sur les Causes premières*. La *Revue des Deux-Mondes* de 1845 contient une *Étude sur Fauriel* de M. Sainte-Beuve.

FELETZ (Ch. DORIMOND DE), critique, né en 1767 à Grimont près de Brives, mort en 1850, entra dans l'état ecclésiastique, se montra opposé à la Révolution, ce qui le fit condamner à la déportation, échappa à l'exil en se cachant; fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats* pour l'examen des ouvrages de littérature, et y donna pendant plus de 30 ans des articles de critique qui se distinguent à la fois par la sûreté du goût, la solidité de l'instruction, l'urbanité de la forme, et qui lui valurent un fauteuil à l'Académie française (1827). Un choix de ses articles a été publié sous le titre de *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, 1828, 6 vol. in-8, complétés par un vol. de *Jugements historiques et littéraires*, 1840 : c'est comme une histoire de notre littérature pendant un quart de siècle. M. Feletz avait été inspecteur de l'Académie de Paris de 1812 à 1830; il était conservateur de la bibliothèque Mazarine depuis 1809.

FELLENBERG (Ph.-Emmanuel), célèbre pédagogue et agronome, né à Berne en 1771 d'une famille patricienne et riche, mort en 1844. Après avoir étudié les divers modes d'éducation, ceux surtout de Pestalozzi, de Pfeffel, de Saltzmann, il fonda vers 1799, dans le domaine jusque-là désert d'Hofwyl, près de Berne, un *Institut agricole*, auquel il joignit successivement un *Institut de Pauvres* ou

école d'industrie, un *Institut de jeunes Nobles*, qui offrait un système complet d'études, et un *Institut normal*, pour former des professeurs, embrassant ainsi toutes les parties de l'éducation. Il vit prospérer ces divers établissements où affluaient des élèves de toutes les parties de l'Europe; mais ils succombèrent peu après sa mort, par l'effet des troubles qui agitaient la Suisse. L'idée première de Fellenberg avait été de faire de l'agriculture un moyen d'éducation pour les pauvres, et de compenser par le travail des élèves les frais d'éducation. Il a publié en allemand des *Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et au moyen de la perfectionner* (trad. par Ch. Pictet, Genève, 1808).

FEUERBACH (Paul DE), criminaliste allemand, né en 1775, mort en 1833, était fils d'un avocat de Francfort-sur-le-Mein. Après s'être fait connaître par des *Recherches sur le crime de haute trahison*, il ouvrit en 1799 des cours à Iéna, fut nommé en 1801 professeur ordinaire de l'université de cette ville, enseigna aussi à Kiel, puis à Landshut, et se fixa dès lors en Bavière, où il devint conseiller intime et président de la cour d'appel d'Anspach. On a de lui un *Manuel du droit criminel*, Giessen, 1801, ouvrage classique sur la matière, qui en 1847 avait déjà obtenu 14 éditions. Il rédigea en 1813 un *Nouveau Code pénal*, qui fut l'année même adopté pour la Bavière et servit de base aux codes du Wurtemberg et de plusieurs autres Etats. Feuerbach est un des chefs de l'école dite des *Rigoristes*, qui s'attachent à la lettre de la loi, ne laissant rien à l'arbitraire du juge. — Il laissa cinq fils, dont le plus connu est Louis-André, fervent disciple d'Hegel, auteur de nombreux écrits sur la philosophie et sur l'histoire de la philosophie, qui a devancé notre compatriote Proudhon dans ses attaques paradoxales contre la propriété.

FEUTRIER (Fr.-J.-Hyac.), évêque de Beauvais, né à Paris en 1785, d'abord attaché au cardinal Fesch, se fit un nom comme prédicateur, devint successivement, après 1815, vicaire de la grande aumônerie, curé de la Madeleine, vicaire général du diocèse de Paris (1823), et enfin évêque (1826), fut, à la chute du ministère Villele, chargé du ministère des affaires ecclésiastiques, se montra constitutionnel et fit rendre la célèbre ordonnance du 16 juin 1828, qui renfermait dans de certaines limites le nombre des élèves des petits séminaires, excita par là une vive opposition dans le clergé, resta néanmoins aux affaires jusqu'à l'avènement du ministère Polignac (1829), mais mourut peu après dans une profonde tristesse (juin 1830). On a de lui : *Panegyrique de Jeanne d'Arc* (prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1821, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans), — *de saint Louis* (1822), *Oraison funèbre du duc de Berry* (1820), — *de la duchesse d'Orléans* (1821).

FEZENSAC (maison DE), illustre maison de Gascogne, qui passe pour la plus ancienne de France, a pour chef Sanche Mittara, prince de Navarre, qui devint en 890 duc de Gascogne, et qui lui-même était, dit-on, issu des Mérovingiens par Caribert, duc d'Aquitaine, fils de Clotaire II. Le premier qui prit le nom de Fezensac est Guillaume Garcia, 2^e enfant du fils de Sanche Mittara, à qui échu le comté de Fezensac, renfermant alors les villes d'Auch, de Vic et tout l'Armagnac. Sa descendance forma plusieurs branches, entre autres celles d'Armagnac, de Montesquiou (voyez ces noms), de Marsan, d'Artagnan, noms dont la célébrité fit oublier celui de Fezensac; ce nom fut renouvelé par Louis XVI en 1777 pour être porté par le chef de la famille. — Le chef actuel est le duc Philippe-Joseph de Montesquiou-Fezensac, général de division, neveu du célèbre abbé de Montesquiou, l'ami et le conseiller de Louis XVIII. Né en 1784, le duc de Fezensac a fait avec gloire les guerres de l'Empire; il était arrivé avant 1814 au grade de général de brigade;

nommé depuis lieutenant général, pair de France, enfin ambassadeur en Espagne (1838-40), il a rempli avec succès plusieurs missions difficiles.

FINN-MAGNUSSEN, savant archéologue, né en 1781 à Skalholt en Islande, mort en 1847. D'abord juge à Reikiavick, il quitta l'île envahie par un usurpateur (1809), se retira à Copenhague, s'y livra à d'intéressantes recherches sur les antiquités littéraires des contrées du Nord, et devint professeur de langue islandaise à l'université de Copenhague et directeur en chef des archives du royaume. Il a traduit les *Eddas* en danois et a donné plusieurs ouvrages originaux, dont les principaux sont : *Commentaires sur les Sagas*, en latin; *Archéologie septentrionale*, en danois; *Doctrines et origines de l'Edda*, en danois; *Dictionnaire de la mythologie des anciens peuples du Nord*, en latin; *Parallèle des religions des anciens Scandinaves et des peuples indo-persans*, en danois.

FIORAVANTI (Léonard), empirique italien, né à Bologne vers 1520, mort en 1588, fut à la fois chirurgien, médecin, alchimiste, et porta dans ses écrits comme dans ses discours la forfanterie d'un charlatan. On a de lui les traités *de Scienza universale*, Venise, 1564; *dei Secreti intorno alla medicina, chirurgia et alchemia*, 1571; *il Tesoro della vita umana*, etc. Son nom est resté à un baume de son invention qui est encore employé contre les rhumatismes et les névralgies.

FIORAVANTI (Valentin), compositeur, né à Rome en 1764, mort en 1837, élève du Conservatoire de Naples, a donné à différents théâtres des opéras qui jouirent d'une véritable vogue, due à leur gaieté franche et naturelle; tout le monde connaît les charmantes productions qui ont pour titre : *le Cantatrice vilaine*, et *I Virtuosi ambulanti* (joué à Paris en 1807). Fioravanti ne paraît avoir écrit que deux opéras sérieux, mais on a de lui plusieurs messes et autres morceaux de musique d'église, qu'il a composés comme maître de chapelle de Saint-Pierre de Rome (fonctions qu'il remplissait depuis 1816). On estime surtout son *Miserere à trois voix*.

FODERE (Frang.-Emmanuel), savant médecin, né en 1764 à Saint-Jean de Maurienne en Savoie, d'une famille pauvre, mort en 1835, étudia d'abord à Turin où il se fit recevoir docteur, fut envoyé à Paris pour s'y perfectionner aux frais du roi Victor-Amédée, à qui son mérite précoce avait été signalé, fut à son retour nommé médecin-juré du duché d'Aoste, entra comme médecin dans l'armée française lors de la réunion de la Savoie à la France (1792), fut longtemps à la tête de l'Hôtel-Dieu de Marseille, et obtint au concours en 1814 la chaire de médecine légale à la Faculté de Strasbourg, chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort avec autant de zèle que de distinction. Outre de savantes recherches sur *les goîtres*, *le crétinisme*, et en général sur *les maladies des montagnards*, sur *le délire* et sur *la pneumatologie humaine*, on lui doit un *Traité de médecine légale*, publié d'abord en 1798 et refondu en 1813 (6 vol. in-8); cet ouvrage, bien supérieur à ce qui existait, est devenu classique; on ne lui reproche qu'un peu de prolixité. MM. Roux, en 1843, et Ducros de Sixt, en 1845, ont donné des *Notices* sur la vie et les travaux de Fodéré. Une statue, œuvre de L. Rochet, lui a été érigée dans sa ville natale : M. le Dr Math. Bonafous a prononcé à cette occasion des paroles éloquentes, au nom de l'Acad. de Médecine.

FORBIN (L.-Nic.-Phil.-Aug., comte DE), peintre et connaisseur, de l'illustre famille des Forbin, né en 1779 au château de La Roche (Bouches-du-Rhône), mort en 1841 à Paris, était à Lyon lors du siège de cette ville par la Convention; il y vit périr sous ses yeux son père et son oncle, fut recueilli et élevé par un habile dessinateur lyonnais, Boissieu, qui l'introduisit à la pratique de son art; puis s'enrôla dans les troupes

républicaines pour échapper à la proscription. Il ne tarda pas à se distinguer, et devint un brillant officier; mais il prit de bonne heure son congé afin de se livrer à la peinture, dont Granet (V. ce nom) lui avait inspiré le goût, et visita l'Italie, où il rencontra la protection de la princesse Borghèse. Nommé, à la Restauration, directeur général des musées de France, il s'occupa avec activité de réorganiser et d'enrichir les musées, agrandit celui du Louvre, et en établit un spécial au Luxembourg pour les œuvres des peintres vivants. Peintre habile lui-même, le comte de Forbin a produit, entre autres ouvrages: *l'Éruption du Vésuve*, qui lui ouvrit les portes de l'Institut, la *Mort de Pline*, la *Vision d'Ossian*, la *Procession des Penitents noirs*, une *Scène de l'Inquisition*, *Inès de Castro*, le *Campo Santo de Pise*, le *Cloître de Santa Maria Novella* à Florence. Comme écrivain, on a de lui: un *Voyage dans le Levant*, 1819; des *Souvenirs de Sicile*, 1823; un *Mois à Venise*, 1824, ouvrage accompagné de vues prises par lui-même. On a publié en 1843: *Portefeuille de M. le comte de Forbin, contenant ses tableaux, dessins et esquisses les plus remarquables*, avec un texte rédigé par le comte de Marcellus, son gendre. Il était de l'Académie des Beaux-Arts.

FORBIN-JANSON (Ch.-Auguste), évêque de Nancy, né à Paris en 1785, était en 1806 auditeur au conseil d'Etat; il renonça à cette position pour entrer au séminaire, organisa en 1814, avec M. de Rauzan, l'œuvre des missions, et prêcha lui-même avec un grand éclat; alla visiter la Terre-Sainte, fut en 1823 nommé évêque de Nancy, y déploya un zèle ardent qui lui suscita de nombreux ennemis, se vit par suite forcé de quitter son diocèse en 1830, mais sans vouloir jamais donner sa démission; s'embarqua pour le Canada, où ses prédications produisirent d'heureux fruits, et mourut peu après son retour, en 1844, près de Marseille, lorsqu'il se disposait à partir pour la Chine.

FORTIA D'URBAN (le marquis de), érudit, né en 1756 à Avignon, mort en 1843, était issu de l'antique famille catalane des Fortia, dont une branche prit au XVI^e siècle le nom d'Urban, d'un fief voisin d'Avignon. Il était colonel des milices du pape dans le comtat Venaissin lorsque la réunion d'Avignon à la France vint le rendre à la vie privée. Il se livra dès lors tout entier à son goût pour l'étude et cultivait avec un égal succès les mathématiques, l'histoire et la géographie. Il était membre de la Société des antiquaires de France et membre honoraire de l'Académie des Inscriptions. Outre des traités de mathématiques et des dissertations sur des sujets très-divers, il a publié: *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe*, 10 vol. in-12, 1805-1807 (on y distingue ses recherches sur les déluges); *Tableau historique et géographique du monde jusqu'au siècle d'Alexandre*, 1810, 4 vol. in-12; *Histoire du Portugal*, 1828, 10 vol. in-8; *Histoire antédiluvienne de la Chine*, *Description de la Chine*, 1839-40. On lui doit la publication de l'*Histoire du Hainaut* par Jacques de Guise, lat.-franç., 1826 et années suiv., 22 vol. in-8; un *Recueil des Itinéraires anciens*, publié après sa mort, 1845, in-4. Il eut une grande part à une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, à la *Biographie universelle*, etc. — En lui s'éteignit la branche des Fortia d'Urban.

FRAGONARD (Alex.-Evariste), fils du célèbre peintre J.-H. Fragonard, né à Grasse en 1783, mort à Paris en 1850, reçut les premières leçons de son père à qui il dut, outre une grande facilité, l'art de rendre ses compositions piquantes, fut perfectionné par David, et se distingua à la fois dans la peinture et la sculpture. Comme peintre, il a composé *François I armé chevalier*, *François I recevant le Primatice* (au plafond du Louvre), *les Bourgeois de Calais*, *Jeanne d'Arc montant au bûcher*, *Le Tasse lisant la Jérusalem*; comme sculpteur, on lui doit

l'ancien fronton de la *Chambre des députés*, la statue colossale de *Pichegru*. — Son fils, Théophile Fragonard, digne héritier de cette famille d'artistes, a été chargé de peintures à l'intérieur du Panthéon (1850).

FRANÇOIS-REGIS (S. JEAN), célèbre jésuite, né en 1597 à Fontcouverte près de Narbonne de parents nobles, entra dès l'âge de 17 ans dans l'ordre des Jésuites, enseigna quelque temps les humanités après avoir prononcé ses premiers vœux, se signala par son dévouement pendant la peste qui désola Toulouse en 1632, puis se voua au ministère de la chaire et aux missions dans les campagnes, prêcha dans le Bas-Languedoc et le Velay, où se répandait le calvinisme, et réussit par sa parole à opérer de nombreuses conversions; mais succomba au milieu de travaux qui excédaient ses forces; il mourut en 1640 à la Louvesc (Ardèche). Il fut canonisé en 1737; on l'honore le 16 juin. Le P. d'Aubenton a écrit sa *Vie*. — Il s'est récemment formé sous l'invocation de ce saint plusieurs associations charitables; la plus connue a pour but de faciliter le mariage des gens qui vivent dans le désordre.

FRANCOEUR (L.-Benjamin), savant mathématicien, né en 1773 à Paris, mort en 1849, fils du directeur de la musique de l'Opéra, servit quelque temps dans l'artillerie, entra comme élève à l'École polytechnique dès sa formation, y devint bientôt répétiteur, puis examinateur, fut nommé en 1803 professeur de mathématiques à l'École centrale de Saint-Antoine (depuis lycée Charlemagne), en 1809 à la Faculté des sciences, se vit en 1815 écarté de l'École polytechnique pour opinion politique, et consacra depuis tout son temps à son enseignement et à des travaux qui ont popularisé la science; ces travaux lui valurent en 1842 un siège à l'Institut. Ses principaux ouvrages sont: *Mécanique*, 1800, souvent réimprimée; *Cours complet de mathématiques pures*, 1810, 2 vol. in-8; *Uranographie*, 1812, in-8; *Goniométrie* (art de tracer des angles), 1820. Il a donné des *Éléments de Technologie*, de *Dessin linéaire*, de *Géodésie*, etc. Travailleur infatigable, il publiait encore à 72 ans un *Traité d'arithmétique appliquée à la banque, au commerce*, etc. (1845). Ses ouvrages se recommandent par l'ordre, la clarté, l'exactitude et l'utilité pratique. Il a coopéré au *Dictionnaire de technologie*, à l'*Encyclopédie moderne*, et à divers recueils scientifiques.

FRANK (Jean-Pierre), médecin allemand, né en 1745 à Rotalben dans le margraviat de Bade, mort en 1821, luita longtemps contre la gêne, attira l'attention par ses recherches sur la *Police médicale*, fut nommé professeur de médecine à l'université de Göttingue (1784), puis à celle de Pavie (1785), et obtint dans son enseignement de grands succès; fut appelé en 1795 à Vienne pour y organiser le service médical des armées, en 1804 à Wilna pour y fonder une clinique, et refusa l'offre que lui fit Napoléon de se fixer en France. Ses principaux écrits sont: *Système de police médicale* (en allemand) 6 vol. in-8, Manheim, 1779-1819; c'est le premier ouvrage complet où aient été traitées toutes les questions d'hygiène publique; *Médecine pratique* (en latin), 6 vol. in-8, Manheim, 1792-1821), ouvrage vraiment pratique, fruit de 50 années d'observations et affranchi de tout esprit de système; il a été traduit par Goudareau, 1820-1828, 5 v. in-8, et 1842, 2 v. gr. in-8 à deux colonnes. Frank a laissé son nom à un remède toni-purgatif qui a joui d'une grande vogue. — Son fils, Joseph Frank, né en 1771, le remplaça à Pavie, puis à Wilna, et publia ses *Œuvres posthumes*, Vienne, 1824. Il a donné lui-même un grand traité de pathologie médicale (*Præceps medicæ universæ præcepta*, Leipsick, 1821-43, 13 vol. in-8), trad. par Bayle, 1842 et années suiv., 6 vol. in-8.

FRAYSINOUS (l'abbé Denis de), né en 1765 à Curières, près d'Espalion (Aveyron), mort en 1842, fit depuis 1801, aux Carmes d'abord, puis à Saint-

Sulpice, des *Conférences sur la religion*, qui attirèrent la foule et qui exercèrent une influence salutaire sur la jeunesse ; se vit néanmoins en 1809 contraint par un pouvoir ombrageux de les interrompre, les reprit en 1814 et les continua jusqu'en 1822. Déjà nommé par Louis XVIII premier aumônier du roi, il fut à cette époque sacré évêque *in partibus Hermapolis*, admis à l'Académie française, et nommé grand maître de l'Université ; il reçut en outre, en 1824, le portefeuille des affaires ecclésiastiques ; il se retira en 1828. Pendant son administration il s'était attaché à faire prévaloir la religion dans l'éducation de la jeunesse ; il se montra favorable aux Jésuites, et ne craignit pas d'avouer leur existence en France. Il vivait dans la retraite lorsqu'en 1833 Charles X lui confia l'éducation du duc de Bordeaux ; il ne reentra en France qu'après avoir accompli cette mission. Les *Conférences* de M. Frayssinous ont été publiées en 1825 sous le titre de *Défense du christianisme* (3 vol. in-8, auxquels il en a été ajouté un quatrième en 1843) ; on a en outre de lui : *Vrais principes sur les libertés de l'Eglise gallicane* (1818), *Oraisons funèbres du prince de Condé* (1818), *du cardinal Talleyrand de Périgord* (1821), *de Louis XVIII* (1824). Comme orateur, Frayssinous se faisait remarquer par une éloquence mesurée, une logique pressante, un ton grave et plein d'autorité. M. Pasquier, qui l'a remplacé à l'Institut,

a fait son *Éloge* dans son discours de réception.

FREYCINET (Claude de SAULSES DE), navigateur, né à Montélimart en 1779, mort en 1842, accompagna le capitaine Baudin dans un voyage aux terres Australes (1800-1804), fit, de 1817 à 1820, sur l'*Uranie*, avec le titre de capitaine de frégate, un voyage autour du monde, destiné principalement à des observations sur les sciences naturelles et à des expériences sur le magnétisme terrestre et sur la figure de l'hémisphère austral ; fut, à son retour, nommé capitaine de vaisseau, et admis à l'Académie des Sciences. Il est l'un des fondateurs de la *Société de géographie* (1821). Son *Voyage* a été publié aux frais de l'Etat, 1824-1844, 9 vol. in-4, avec atlas. Le nom du capitaine Freycinet a été donné à une contrée de la Nouvelle-Hollande et à une île de l'archipel Dangereux, découverte en 1823 par Duperrey. — Henri de Freycinet, son frère aîné (1777-1840), servit avec distinction dans la marine militaire sous l'Empire, administra nos colonies de Bourbon (1820) et de la Guyane (1827), fut nommé contre-amiral en 1828, et préfet maritime en 1834.

FROHSDORFF, bourg et château des États autrichiens, dans les Alpes styriennes, à 46 kil. E. de Vienne, sur les frontières de la Hongrie, possédé d'abord par la maison Lichtenstein, puis par la veuve de Murat, devint, après la mort du duc d'Angoulême, la résidence de la duchesse, et du duc de Bordeaux.

G

GABRIEL (Jacques-Ange), architecte, né en 1710 à Paris, mort en 1782, était fils de Jacques Gabriel, architecte lui-même, à qui Nantes, Rennes, Bordeaux doivent de grands embellissements. Il travailla au Louvre, restaura la cathédrale d'Orléans, et eut soin d'y conserver le style gothique, quoique ce genre fût alors peu goûté ; bâtit en 1751 à Paris l'École militaire, qui est son chef-d'œuvre, donna le plan de la place de la Concorde, et construisit de 1763 à 1772 les deux beaux palais à colonnades qui la bordent au nord. Une avenue des Champs-Élysées porte son nom.

GALLE (André), graveur en médailles, né en 1761 à Saint-Etienne, mort en 1844, fut d'abord simple ouvrier chez un fabricant de boutons, puis chez un orfèvre de Lyon, commença la pratique de son art en gravant des ornements sur fusils de chasse, se forma sans maître, vint à Paris dans les dernières années du siècle, révéla son talent par une belle médaille de la *Conquête de la haute Égypte*, et consacra son burin aux grands événements nationaux qui se succédèrent depuis : *Retour d'Égypte*, *Bonaparte à Fréjus*, *le Couronnement de Napoléon*, *Friedland*, *Entrée de Louis XVIII à Paris*, *Départ de la duchesse d'Angoulême*, *Conquête d'Alger*, *Translation des cendres de Napoléon*, etc. Ses œuvres sont des modèles de précision, de netteté, et en même temps d'exactitude historique. M. Raoul-Rochette a lu à l'Institut une intéressante *Notice sur Galle* (14 octobre 1848).

GALUPPI (Pasquale), professeur de philosophie à l'université de Naples, né en 1770 à Tropea (Calabre), mort à Naples en 1846, a publié sur la philosophie de nombreux ouvrages qui popularisèrent la science, et où il soumit à une sage critique les doctrines étrangères. On a de lui : *Elementi di filosofia*, Messine, 1821 ; *Lettere filosofiche*, 1827, traduites en français par M. Peisse, 1844 (il y traite des vicissitudes de la science sur la question de la connaissance, depuis Descartes jusqu'à Kant). Il était correspondant de notre Acad. des Sciences morales.

GAMBA (Bartolomeo), savant bibliographe italien,

bibliothécaire de Saint-Marc à Venise, né à Bassano en 1780, mort en 1841, a donné, outre des éditions estimées de classiques italiens, un excellent livre de bibliographie, *Serie dell'edizioni de' testi di lingua italiana* (Bassano, 1805 ; Venise, 1828), des notices sur les *Hommes illustres de Bassano*, sur les *Femmes célèbres de Venise*, une *Galerie des littérateurs et artistes vénitiens*, et de nombreuses dissertations dans les recueils de diverses académies.

GAMBART (Adolphe), astronome, né à Cette en 1800, mort à Paris en 1836, était directeur de l'Observatoire de Marseille et correspondant de l'Institut. De 1822 à 1834, il découvrit 13 comètes, et fit de nombreuses observations d'occultations d'étoiles et d'éclipses de satellites, qui sont consignées dans la *Connaissance des temps*.

GAMBEY (Henri), habile mécanicien, membre du Bureau des longitudes et de l'Institut (section de mécanique), né à Troyes en 1789, mort en 1847, se forma à l'École de Châlons, et porta au plus haut degré l'art de construire les instruments de précision en introduisant des méthodes aussi simples que sûres. Il perfectionna le *théodolite*, l'*héliostat*, la *boussole*, inventa le *cathétomètre*, construisit pour l'Observatoire un *équatorial* et un *cercle mural méridien* de 2 mètres de diamètre, admirés de tous les connaisseurs. Il est à regretter que ce travailleur solitaire n'ait pas publié toutes ses méthodes, dont quelques-unes eussent été ensevelies avec lui, si le savant M. Arm. Séguier ne les eût recueillies ou retrouvées.

GANNERON (Aug.-Hipp.), banquier, né à Paris en 1792, mort en 1847, fit de bonnes études à Sainte-Barbe, suivit quelque temps le barreau, et le quitta pour continuer l'industrie de son père. Juge au tribunal de commerce en juillet 1830, il donna le lendemain de l'apparition des ordonnances constitutionnelles de Charles X le premier exemple de la résistance légale. Un imprimeur ayant, conformément aux prescriptions nouvelles, refusé d'imprimer le *Courrier français*, Ganneron et ses collègues le condamnèrent le 28 juillet à exécuter ses engagements,

nonobstant des ordonnances qu'ils ne craignirent pas de déclarer contraires à la Charte. Elu après la révolution député, membre du conseil municipal, colonel de la 2^e légion, il fut un des plus fermes appuis du nouveau gouvernement, et se montra animé du plus pur patriotisme; il siégea dans ses dernières années sur les bancs de l'opposition modérée. Comme banquier, il rendit de grands services à l'industrie dans des temps de crise, surtout en créant le *Comptoir d'escompte*.

GAUCHOS, nom que portent dans l'Amérique méridionale, surtout au Brésil, dans l'Uruguay et la Plata, les habitants de la campagne, issus pour la plupart du mélange des indigènes et des Espagnols; ils élèvent des bêtes à cornes et des chevaux sauvages, et sont remarquables par leur vigueur et leur agilité. Rosas, président actuel de la Plata, est sorti de leurs rangs.

GAUDIN (Mart.-Michel-Charl.), duc de Gaète, habile financier, né en 1756 à St-Denis, entra fort jeune dans l'administration, montra une grande aptitude, fut nommé par Necker chef de bureau de la direction générale des contributions que ce ministre venait d'établir, devint en 1791 un des commissaires de la Trésorerie créée par l'Assemblée, se retira en 1794, malgré les instances faites pour le retenir, afin de ne pas porter la responsabilité de mesures désastreuses, accepta le portefeuille des finances après le 18 brumaire (1799) et le garda jusqu'à la chute de l'Empire, releva promptement le crédit, établit le système de contributions directes qui nous régit encore, exécuta le cadastre, fit créer le ministère du Trésor, la Cour des Comptes; fut en récompense de ses services nommé grand-officier, puis grand-aigle de la Légion d'honneur et duc de Gaète (1809); resta jusqu'au bout fidèle à Napoléon, et ne quitta l'impératrice qu'à Orléans, quand elle fut elle-même congédiée; fut élu député en 1815 et éclaira de ses lumières les discussions financières, repoussa victorieusement les accusations d'hommes de parti qui lui imputaient d'avoir aidé Napoléon à spolier le trésor, vit son innocence proclamée par Louis XVIII lui-même, qui le nomma régent de la Banque (1820), conserva ces fonctions jusqu'en 1834 et mourut en 1844, laissant la plus honorable réputation d'habileté et de loyauté. Outre des *Discours et Opinions*, Gaudin publia sous la Restauration même des *Mémoires et Souvenirs* (3 vol. in-8, 1826-34) où éclate toute sa reconnaissance pour l'Empereur.

GAULMIER (Ant.-Eugène), poète de grande espérance, enlevé par une mort prématurée, né en 1795 à Saint-Amand (Cher), était fils du receveur des finances. Une passion malheureuse le jeta de bonne heure dans une mélancolie profonde qui l'empêcha longtemps de se fixer. Après s'être destiné successivement à la médecine, au droit, à l'Eglise, il se voua à l'enseignement et professa avec distinction la rhétorique à Nevers, à Reims, à Bourges. Il cultivait en même temps la poésie avec une ardeur extrême, qui lui devint funeste: il succomba en 1829 à une affection cérébrale. Gaulmier s'était essayé dans les luttes académiques: son *Ode sur le dévouement de Malesherbes* fut couronnée en 1821 par l'Académie française; ses pièces sur le *Dévouement des médecins français à Barcelone*, sur la *Traite des Nègres* furent distinguées. Il avait en outre composé un grand nombre de poésies où brillent des beautés de premier ordre, et avait entrepris de traduire *Tibulle*: ses œuvres éparses ont été recueillies avec un soin religieux par ses anciens élèves (3 v. in-8, 1830). On y remarque, outre sa traduction de Tibulle, l'*Élégie sur la mort d'un écolier*, la *Jeune mère mourante*, l'*Ode à Manuel*, l'*Épître à M. Anot*, les *Souvenirs du poète*, ainsi qu'un discours sur les *Nouvelles doctrines littéraires*, où il combat avec énergie les tendances de l'école romantique, alors naissante.

GAVEAUX (Pierre), acteur et compositeur, né à

Béziers en 1761, mort en 1825, était destiné à l'état ecclésiastique, et apprit la musique dans les églises, où il chantait les solos en attendant un bénéfice; tout à coup, il quitta le petit collet pour le théâtre et débuta à Bordeaux. Ses succès le firent appeler à Paris en 1789; il chanta pendant 20 ans au théâtre Feydeau, où il fut bientôt éclipsé par Elleviou. Comme compositeur, il a donné 34 opéras. Sa musique était facile et chantante, mais faible. *Sophie et Moncars* (1797), *Léonore* (1798), sont ses ouvrages les plus étudiés. On a gardé mémoire de plusieurs de ses mélodies (*la Piété filiale*, *le Petit matelot*, *le Bouffe et le Tailleur*, etc.), ainsi que d'un hymne qu'il composa en 1795 après les excès de la Terreur, *le Réveil du peuple*, qui eut une vogue extraordinaire.

GAY-LUSSAC (Nic.-François), chimiste et physicien, né en 1778 à Saint-Léonard (Haute-Vienne), mort en 1850, entra à l'École polytechnique, puis à celle des ponts et chaussées, fut de bonne heure distingué par Berthollet, qui l'introduisit dans la société d'Arcueil et le dirigea dans ses premiers essais, débuta en 1802 par un beau travail sur la loi de la dilatation des gaz (qu'il reconnut être d'un 267^e par degré centigrade), exécuta en 1804, avec M. Biot d'abord, puis seul, deux célèbres ascensions aérostatiques, s'éleva jusqu'à 7000 mètres et fit dans ces hautes régions d'intéressantes observations de physique; voyagea en 1805 et 1806 avec M. Alex. de Humboldt pour recueillir des observations magnétiques; entreprit en 1808, avec M. Thénard, et au moyen de la pile galvanique, des recherches sur le *potassium*, le *sodium*, le *bore*, récemment découverts par Davy, et publia en 1811 le résultat de ses travaux sous le titre de *Recherches physico-chimiques* (2 vol. in-8); fit dès 1813 une étude approfondie de l'*iode*, que le salpêtrier Courtois avait trouvé par hasard, et publia sur ce sujet en 1816 un Mémoire qui est peut-être la meilleure de ses productions; porta la lumière d'une savante analyse sur une foule de sujets de chimie et de physique, tels que le chlore, l'acide fluorique, l'azote, le soufre, l'acide prussique (qu'il reconnut pour être un hydracide), le cyanogène, l'acide hydrochlorique, l'acide chlorique-oxygéné (dont on lui doit la découverte); étudia l'expansion de la vapeur, l'hygrométrie, la capillarité; compléta et fixa la théorie des proportions définies; inventa l'alcoomètre, construisit un baromètre transportable, trouva des méthodes plus sûres pour essayer l'or et l'argent, et porta dans les procédés et les instruments de la science une rigueur et une précision inconnues jusque-là. Il avait été admis à l'Institut dès 1804; il devint bientôt professeur de physique à la Faculté des sciences, professeur de chimie à l'École polytechnique et au Muséum, vérificateur des ouvrages d'or et d'argent à la Monnaie, membre du conseil de perfectionnement des poudres et salpêtres, membre du comité des arts et manufactures, etc. Député depuis 1831, il fut en 1839 nommé pair de France. — M. Gay-Lussac n'a pas laissé d'ouvrage d'ensemble, mais il a exécuté une foule de travaux de détail qui contribuèrent puissamment aux progrès de la physique et de la chimie; en même temps son enseignement lucide et intéressant répandait le goût de la science. Ses nombreux mémoires ont été publiés dans les recueils de la Société d'Arcueil, de l'Institut, de la Société philomatique, dans les *Annales de physique et de chimie*, qu'il rédigea avec M. Arago de 1816 à 1840. Son *Cours de physique* a été recueilli et publié en 1827 par M. Gosselin; son *Cours de chimie* par M. Gauthier de Claubry, 1828. Ce savant eut avec plusieurs de ses contemporains, surtout avec Dalton, Davy et Berzélius, de vifs démêlés sur la priorité de quelques découvertes. — Une statue de bronze lui a été érigée près de l'un des amphithéâtres où il avait enseigné.

GENOUDE (Ant.-Eugène DE), publiciste, né en

1792 à Montélimart, mort en 1849 à Hyères, fut successivement étudiant en droit, professeur au lycée Bonaparte, séminariste, aide-de-camp du prince de Polignac, et enfin se consacra à la politique. Après avoir écrit dans le *Conservateur* et dans le *Défenseur*, il prit, à partir de 1823, la direction de la *Gazette de France*, où il soutint constamment la cause de la monarchie et de la religion, et depuis 1830 celle du suffrage universel. Devenu veuf en 1835, il embrassa l'état ecclésiastique et se livra quelque temps à la prédication ; mais il dut bientôt renoncer à ce ministère peu compatible avec sa profession de journaliste. Élu député de la Haute-Garonne en 1846, il ne joua pas un rôle important à la Chambre, ne put être réélu en 1848, bien que le suffrage universel, pour lequel il avait tant combattu, eût enfin triomphé. Outre la rédaction de la *Gazette de France*, à laquelle son nom restera attaché, M. de Genoude trouva le temps de publier de nombreux écrits, appartenant les uns à la polémique du jour, les autres à la théologie et à l'histoire, entre autres une *Histoire de France* en 23 vol. in-8, 1844-48, et une nouvelle traduction de la *Bible* (23 vol. in-8, 1821-24, et 5 v. in-4, 1839-40), qui lui fit une grande réputation : elle fut publiée aux frais de l'État, et lui valut une pension ainsi que des lettres de noblesse ; cependant cette traduction n'a pas paru sans défauts aux juges les plus compétents, qui d'ailleurs ont préféré à la diction brillante de l'auteur la noble simplicité de Sacy.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Etienne), célèbre zoologiste, né en 1772 à Etampes, d'une famille déjà connue dans les sciences, mort à Paris en 1844, était destiné à l'état ecclésiastique, mais préféra se vouer aux sciences naturelles, dont il avait puisé le goût dans les leçons de Brisson au collège de Navarre, et dans la société d'Haüy, son commensal au collège du cardinal Lemoine. Il suivit assidûment les cours de Daubenton, qui l'eut bientôt distingué. Pendant les massacres de septembre (1792), il sauva, au péril de sa vie, plusieurs ecclésiastiques détenus, et avant tous Haüy, qui était incarcéré comme prêtre insermenté. Devenu cher à ses maîtres par cet acte de dévouement, il fut, sur la proposition de Daubenton, nommé sous-démonstrateur au Jardin des plantes (1793) ; trois mois après, cet établissement ayant été réorganisé, il y devint professeur-administrateur, et fut chargé de la zoologie : il ouvrit le premier cours sur cette science qui ait été fait en France, commença bientôt ces immenses collections zoologiques qui sont une des richesses de notre pays, et créa la ménagerie. Mis dès 1794 en relation avec G. Cuvier, alors ignoré, il devina son génie, l'appela à Paris, et vécut avec lui fraternellement, lui faisant partager son domicile et ses travaux. De 1798 à 1802, Geoffroy fit partie de l'expédition d'Égypte : il explora le pays conquis, fut un des fondateurs et des membres les plus actifs de l'Institut du Caire ; il sauva par son énergie les collections scientifiques, qu'une capitulation abandonnait aux Anglais : il menaça de tout brûler plutôt que de rien livrer. En 1808, il fut envoyé en Portugal avec une mission relative aux sciences et aux lettres : incarcéré et menacé de mort à son passage en Espagne, il parvint cependant à sa destination et s'acquitta de sa mission d'une manière avantageuse à la fois pour le Portugal et pour la France. Membre de la Chambre des Cent-jours, il rentra dans la retraite au retour des Bourbons, et depuis il ne s'occupa plus que de ses études. Il avait été admis à l'Institut en 1807, et avait été nommé en 1809 professeur de zoologie et de physiologie comparées à la Faculté des sciences. — La carrière scientifique de Geoffroy se partage en deux portions bien distinctes : purement zoologiste d'abord, il travailla quelque temps de concert avec Cuvier ; depuis 1807, il se livra presque entièrement à des spéculations sur la *philosophie naturelle*,

science dont on peut le regarder comme le père. Il s'attacha à démontrer l'*unité de composition organique* entre les diverses espèces d'animaux, unité déjà pressentie par Buffon et Goethe, et fonda la *théorie des analogues*. L'unité de composition est pour lui la *loi d'identité* entre les matériaux qui composent les organes des animaux de différente espèce, matériaux qui, bien que diversifiés à l'infini dans leur forme, leur volume, leurs usages, restent au fond les mêmes chez tous et révèlent un même plan ; la théorie des analogues est la *méthode* par laquelle on arrive à démontrer l'unité de composition : cette méthode appartient tout entière à Geoffroy. Ce savant conçut aussi dès 1807 une idée qui est le complément des précédentes, celle de l'analogie qu'offrent les caractères permanents des espèces inférieures avec les caractères transitoires de l'embryon dans l'homme et les animaux supérieurs. Enfin, il se servit de sa doctrine pour expliquer heureusement les inégalités des êtres et les monstruosités des individus par des *arrêts* dans le développement. Un débat célèbre s'éleva en 1830, au sein de l'Académie des sciences, entre Cuvier et Geoffroy au sujet de l'unité de composition : le monde savant se partagea entre les deux antagonistes. On a pu reprocher à Geoffroy quelques applications hasardées de ses théories, mais ces théories elles-mêmes resteront comme bases de l'anatomie philosophique : de leur apparition date une nouvelle ère pour cette partie de la science. On regrette que, dans ses écrits, des négligences de rédaction nuisent quelquefois à la clarté de l'exposition ; du reste, son style ne manque ni de nerf, ni d'éclat. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des mammifères* (avec Fréd. Cuvier), 1819-1837, in-fol. ; *Philosophie anatomique*, 1818 et 1822, 2 vol. in-8 (c'est là que se trouve exposée sa nouvelle doctrine : le 2^e volume est presque entièrement consacré à l'explication des monstruosités) ; *Principes de la philosophie zoologique*, 1 vol. in-8, 1830 (il y résume sa discussion avec Cuvier) ; *Études progressives d'un naturaliste*, 1835, in-4 : c'est un recueil de mémoires. Il a en outre donné un grand nombre de travaux détachés aux *Annales du Muséum*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc. — Son fils, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, né en 1805, membre de l'Académie des sciences, travaille constamment à confirmer ses principes et à en étendre l'application. Il a publié : *Vie, travaux et doctrine scientifique d'E. Geoffroy Saint-Hilaire*, 1848, in-8. — Une statue a été élevée par souscription à Etienne Geoffroy dans la ville d'Etampes, sa patrie. Une rue voisine du Muséum a reçu son nom.

GERANDO (Joseph-Marie, baron DE), né à Lyon en 1772, mort en 1842, fut élevé par les Oratoriens et destiné à l'Église, prit part en 1793 à la défense de Lyon contre les troupes de la Convention, ce qui le contraignit à s'exiler, rentra en 1796, s'enrôla et assista à la bataille de Zurich (1799). Cultivant la philosophie au milieu des camps, il fut à la même époque couronné par l'Institut pour un remarquable mémoire sur l'influence du langage (*des Signes et de l'Art de penser dans leurs rapports mutuels*, 1800, 4 vol. in-8), et par l'Académie de Berlin pour un mémoire sur la *Génération des connaissances humaines* (Berlin, 1802), mémoire qui devint plus tard l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Ces succès ayant appelé sur lui l'attention, il fut attaché par Lucien Bonaparte au ministère de l'intérieur ; il devint en 1804 secrétaire général de ce ministère, accompagna Napoléon en Italie (1805), et introduisit l'administration française en Toscane (1808), dans les États Romains (1809), en Catalogne (1812). Membre du Conseil d'État dès 1811, il en fut écarté à la Restauration, mais y rentra bientôt. Il fut en 1819 appelé à la chaire de droit administratif, nouvellement créée, et fut élevé à la pairie

en 1837. Il était de l'Académie des Sciences morales depuis 1804. Animé de l'amour du bien, de Gérando participa de la manière la plus active à plusieurs œuvres philanthropiques : il fut un des fondateurs de la Société de la morale chrétienne, de la Société pour l'instruction élémentaire qui popularisa l'enseignement mutuel, de la Société d'encouragement pour l'industrie, des caisses d'épargne, des salles d'asile, et créa lui-même à Paris en 1839 l'ouvroir qui porte son nom. Outre les mémoires déjà cités, on a de lui divers écrits sur la philosophie, la morale, le droit et l'éducation : *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, publiée d'abord en 1804, en 3 vol. in-8; refondue dans une 2^e édition, dont les 4 premiers volumes parurent en 1822 et années suivantes, et dont les 4 derniers n'ont paru qu'en 1847, d'après des manuscrits auxquels l'auteur n'avait pu mettre la dernière main; *Du Perfectionnement moral*, 1824, 2 vol. in-8, où il montre que la vie entière doit être pour chaque homme un vaste travail d'éducation de soi-même; *De l'Éducation des sourds-muets* (1827); *Cours normal des instituteurs primaires* (1832); *Institutes de droit administratif*, 1829 et 1845, 4 vol. in-8. On lui doit aussi des ouvrages de philanthropie fort estimés : *Le Visiteur du pauvre*, couronné à Lyon et à Paris (1820); *De la Bienfaisance publique*, 1839, 4 vol. in-8, traité capital sur cette matière. M. de Gérando a rendu de vrais services à la philosophie et à l'histoire de la philosophie. D'abord disciple pur de Condillac, il se garantit bientôt de l'exagération de cette école, et donna un des premiers l'exemple d'un éclectisme éclairé. Son *Histoire comparée des systèmes de philosophie* est faite à un point de vue trop restreint (l'examen des doctrines par rapport à la seule question de l'origine des connaissances); ce n'en est pas moins la meilleure histoire de la philosophie qui ait paru en France. Le style de M. de Gérando, correct et même orné, est un peu diffus. On doit à M. Bayle-Mouillard un *Éloge de M. de Gérando*, et à M^{lle} Octavie Morel un *Essai sur sa vie et ses travaux*, tous deux couronnés par l'Académie de Lyon. M. Cousin a apprécié ses travaux philosophiques dans ses *Fragments*. — Un de ses fils, A. de Gérando, magistrat, s'est fait connaître par ses études sur la Hongrie; on lui doit : *Essai sur l'origine des Hongrois*, 1834; *la Transylvanie et ses habitants*, 1845.

GEYER (Eric-Gustave), historien et poète suédois, né en 1783 dans la province de Wermeland, mort en 1847, étudia à l'université d'Upsal, remporta fort jeune le prix proposé pour l'*Éloge de Sténon Sture*, et révéla ainsi son talent, fut en 1810 nommé adjoint à la Faculté de philosophie d'Upsal, en 1817 professeur d'histoire, puis historiographe du roi, et fut élu représentant de l'Université aux diètes de 1828 et de 1840. On lui doit une excellente *Histoire de Suède*, qui malheureusement ne va que jusqu'à la fin du règne de Christine (trad. en français par J.-F. de Lundblad, Paris, 1840, gr. in-8). Il a aussi composé des poésies nationales, qu'il mit lui-même en musique, et qui excitèrent un enthousiasme universel : on admire surtout le *Wicking*, le *Dernier barde*, le *Dernier héros*.

GILCHRIST (John Borthwick), orientaliste, né à Edimbourg en 1759, mort en 1841, professa l'hindoustan et le persan au collège de Calcutta, puis à Edimbourg et à Londres. Ses travaux ont fait faire d'immenses progrès à la linguistique. Son *Dictionnaire anglais-hindoustani*, Calcutta, 1787-1790, grand in-4, et sa *Grammaire*, Calcutta, 1796, sont regardés comme des ouvrages classiques.

GIRARD (Phil. DE), habile inventeur, né en 1775 à Lourmarin (Vaucluse), mort en 1845, s'était déjà fait connaître par d'ingénieux travaux lorsque, pour répondre à l'appel de Napoléon qui promettait un prix d'un million à l'inventeur de la meilleure ma-

chine à filer le lin, il chercha le moyen de filer le lin à la mécanique (1810); il y réussit, mais la chute de l'Empire le priva de la récompense promise. Rebuté par le gouvernement de la Restauration, il se vit réduit à offrir ses services à l'étranger, alla en Autriche, puis en Russie, et fut nommé en 1826 ingénieur en chef des mines de Pologne. Il revint à Paris en 1844, sans avoir fait fortune : une société de filateurs et de mécaniciens venait de lui assurer une pension de 6,000 fr., et le gouvernement allait enfin le récompenser lorsqu'il mourut. Outre la machine à filer le lin, on lui doit des perfectionnements dans les machines à vapeur et l'invention des lampes hydrostatiques à niveau constant.

GIRARD (le P. Grégoire), célèbre instituteur suisse, de l'ordre des Cordeliers, né en 1765 à Fribourg, mort en 1850, fut d'abord curé catholique à Berne, où il n'y avait pas eu de curé depuis la Réforme, dirigea de 1805 à 1823 l'école française de Fribourg, qui sous son habile direction arriva au plus haut point de prospérité, quitta cet établissement par suite de démêlés avec les Jésuites, professa de 1825 à 1835 la philosophie à Lucerne avec la plus grande distinction, et se retira en 1835 dans le couvent de son ordre à Fribourg, où il se consacra à la rédaction de ses ouvrages. Le plus important est le *Cours éducatif de langue maternelle*, écrit en français et publié à Paris en 1844 (7 vol. in-12) : il y transforme l'étude de la langue, si souvent fastidieuse et stérile, en un puissant moyen de culture intellectuelle et morale. Cet ouvrage, vraiment original, valut à l'auteur un prix extraordinaire de 6000 fr. que l'Institut de France lui décerna en 1844, avec le titre de Correspondant de l'Académie des sciences morales. On lui doit encore, outre divers mémoires sur des questions d'éducation, insérés pour la plupart dans les actes de la Société suisse d'utilité publique, un *Cours de philosophie* (Lucerne, 1829-1831, en allemand), aussi remarquable par la clarté de l'expression que par l'élevation des pensées, et un excellent *Rapport sur l'Institut de Pestalozzi*, 1810.

GIRAUD (le comte Jean), auteur comique italien, né à Rome en 1776, d'une famille noble originaire de France, mort en 1834, quitta le service militaire pour se livrer tout entier à la poésie dramatique, fut en 1809 nommé par Napoléon inspecteur général des théâtres de l'Italie, et alla, après les événements de 1814, s'établir en Toscane, où il s'enrichit par le commerce. Son *Teatro domestico*, recueil de petites pièces de société, composé en grande partie à l'imitation de Berquin, a paru à Milan (1823, 2 vol. in-8) et à Florence (1825, 6 vol. in-12). On y remarque le *Précepteur dans l'embaras*, d'où a été tirée la pièce française de même titre; la *Capricieuse corrigée*, le *Rendez-vous dans l'obscurité*. Son théâtre a été traduit en français avec celui d'Alberto Nota par Th. Bettinger (1839, 3 vol. in-8).

GLEICH (Joseph-Aloys), écrivain allemand, né à Vienne en 1772, mort en 1841, occupait un modeste emploi dans l'administration autrichienne. D'une imagination inépuisable, il a composé près de 200 romans et au moins autant de pièces de théâtre. Il réussissait surtout dans les romans de chevalerie; on lit encore le *Chevalier noir*, *Harald ou la Guerre des couronnes*, *Bodo et ses frères*. Parmi ses compositions dramatiques, on estime son *Théâtre comique*, Brunn, 1821.

GODECHARLES (Guill.), célèbre sculpteur belge, né à Bruxelles en 1750, mort en 1835, se forma à Paris, puis à Rome, où il remporta le grand prix de sculpture, enseigna longtemps à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, et fut successivement sculpteur du prince Charles de Lorraine, d'Albert de Saxe-Teschen, de Napoléon et du roi des Pays-Bas; il était membre de l'Institut d'Amsterdam. Un grand nombre d'édifices de Belgique et de Hollande sont

ornés de ses œuvres : on remarque les bas-reliefs du palais des Deux-Chambres et du château de Laeken, les statues des magnifiques jardins de Wespelaer (entre Louvain et Malines). Cet artiste était d'une fécondité prodigieuse ; mais il eut plus de facilité que de goût, plus de force que de grâce et de pureté.

GOERRES (J.-Joseph), écrivain allemand, né à Coblenz en 1776, mort à Munich en 1848, adopta dans sa jeunesse les doctrines révolutionnaires et la philosophie de la nature de Schelling, tout en se liant à des idées mystiques, publia, à partir de 1807, une collection de *Livres populaires de l'Allemagne*, où il remettait en honneur les légendes du moyen âge, fut en 1813 un des plus ardents à soulever ses compatriotes contre les Français, et rédigea dans ce sens le *Mercur rhénan* ; mais, ayant continué l'agitation démagogique après 1815, il devint suspect, vit supprimer son journal et fut forcé de sortir des États prussiens (1819) ; ses idées s'étant depuis tournées vers le catholicisme, il fut accueilli par le roi de Bavière, qui le nomma en 1827 à une chaire de littérature et d'histoire à l'université de Munich, chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort. Outre ses écrits politiques et religieux, on a de lui une *Histoire mythologique de l'Asie* et le *Livre héroïque de l'Iran* (d'après le *Schah-Nameh* de Ferdoucy, Berlin, 1820). Goerres avait fini par devenir un des chefs de l'école catholique allemande. Son fils, Guido Goerres, l'a suivi dans cette voie.

GONDOUIN (Jacques), architecte, né en 1737 à Saint-Ouen, près Paris, mort en 1818, était fils du jardinier de Louis XV à Choisy-le-Roi, ce qui lui procura la protection du roi. Il fut élève de Blondel et pensionnaire de l'école de Rome. Il est connu par la construction de l'*École de médecine* de Paris, l'ouvrage le plus classique du XVIII^e siècle. Il a aussi dirigé avec Lepère la construction de la colonne de la place Vendôme : il transporta scrupuleusement dans ce monument les formes, les détails et les proportions de la colonne Trajane de Rome.

GOUFFE (Armand), dit le *Panard* du XIX^e siècle, né vers 1773, mort en 1845, occupait au ministère des finances un emploi de chef de bureau et quitta son emploi en 1827, puis se retira à Beaune, et passa ses dernières années dans cette ville au sein de sa famille. Il a donné à divers théâtres, le plus souvent en société avec divers collaborateurs, un grand nombre de vaudevilles (*Cange* ou *le Commissaire*, *Bientôt*, *les Deux Jocrisses*, *Nicodème à Paris*, *le Chaudronnier de Saint-Flour*, *le Directeur dans l'embaras*, etc.). Il réussit surtout dans la chanson : plusieurs de celles qu'il composa sont devenues populaires. Il se plaça en ce genre entre Désaugiers et Béranger : on a dit que Désaugiers faisait des *ponts-neufs*, Béranger des *odes*, et Gouffé des *chansons*. Il en publia plusieurs recueils sous le titre de *Ballon d'essai* (1802), *Ballon perdu* (1804), *Encore un ballon* (1807), *le Dernier ballon* (1812) ; tout le monde a chanté *M. et Mme Denis*, *le Corbillard*, *Plus on est de fous, plus on rit*. On lui doit une édition des *Œuvres choisies* de Panard, 1808, 3 v. in-8. Gouffé fut un des fondateurs du *Caveau moderne*.

GOUHENANS, commune de la Haute-Saône, arr. et à 10 kil. S. de Lure ; 500 h. Salines et houillères, qui ont acquis une fâcheuse célébrité ; la concession de ces mines devint l'occasion d'un triste procès à la suite duquel un ministre fut condamné comme prévaricateur par la Cour des Pairs, le 17 juillet 1847.

GRAND-COMBÉ (la). Voyez COMBÉ.

GRANDVILLE (J.-J.), dessinateur original, né en 1804 à Nancy, la patrie de Callot, mort en 1847, dans la force du talent, reçut les premières leçons de son père, habile peintre de miniatures, vint se perfectionner à Paris, et s'ouvrit une voie toute nouvelle en créant la caricature philosophique et sociale. Il débuta par les *Tribulations de la petite pro-*

priété, que suivirent les *Plaisirs de tout âge*, la *Sibylle des salons* ; puis donna les *Métamorphoses du jour*, dont les piquantes figures, moitié hommes, moitié animaux, rendirent son nom populaire ; se vit dès lors recherché par les éditeurs, enrichit de ses dessins la *Silhouette*, l'*Artiste*, la *Caricature*, le *Charivari* ; interpréta avec un admirable talent les *Fables de La Fontaine*, donnant aux animaux toute l'expression de la physionomie humaine, genre d'illustration aussi ingénieux que neuf, qui suffirait à sa renommée ; puis il en vint à composer des livres en estampes où le texte n'est plus guère que l'accessoire (*Scènes de la vie privée et publique des animaux*, *Petites misères de la vie humaine*, etc.). Il donna dans les derniers temps de sa vie les *Fleurs animées*, les *Étoiles animées*, l'*Autre monde*, compositions empreintes d'un certain mysticisme qui avait sa source dans l'état même de son âme : ayant perdu coup sur coup une femme qu'il aimait et trois jeunes enfants, il était tombé dans une mélancolie profonde. Grandville fut un philosophe aussi bien qu'un artiste. Par une étude assidue de l'homme, il parvint à exprimer avec autant de justesse et de concision que d'esprit les sentiments les plus secrets du cœur humain, les traits les plus fins du caractère. L'Académie Stanislas (à Nancy) a mis son Éloge au concours.

GRANET (Franc.-Marius), peintre, né à Aix en 1775, de parents pauvres, mort en 1849, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions que sa famille seconda, travailla longtemps dans les chantiers de Toulon à peindre des poupes et des proues de vaisseau, fut tiré de cette humble profession par le comte de Forbin, qui avait été son compagnon d'études, visita avec cet ami Paris et l'Italie, et séjourna longtemps à Rome. Il s'ouvrit une voie nouvelle en s'attachant aux effets de lumière, débuta en ce genre par une *Vue du cloître des Feuillants*, envoya de Rome en 1810 *Stella traçant une Vierge sur les murs de sa prison*, peignit ensuite le *Clavier des Capucins de la place Barberine*, où l'illusion est parfaite et dont le succès fut immense (il lui fallut en faire plus de 15 copies), et ne cessa depuis de produire d'excellents ouvrages qui assurèrent sa réputation. Admis à l'Académie en 1830, il donna depuis la *Mort du Poussin* (1834), la *Communion des premiers Chrétiens dans les Catacombes* (1837), la *Cérémonie funèbre aux Invalides après l'attentat de Fieschi* (1839), qui montrèrent dans son talent de nouvelles perfections. On l'a quelquefois appelé le *Rembrandt français* ; cependant il évita le plus souvent les écueils du peintre hollandais. Peintre de la lumière par dessus tout, Granet a su, par le choix des sujets et des lieux, par le caractère de ses personnages, élever son style à la hauteur de la peinture d'histoire.

GREGOIRE XVI, *Mauro Capellari*, pape, né à Bellune en 1765, élu en 1831, mort en 1846. Entré très-jeune chez les Camaldules de Saint-Michel de Murano, près de Venise, il devint successivement abbé de ce monastère, procureur, vicaire général de la congrégation, fut nommé par Léon XII visiteur apostolique des universités de l'État ecclésiastique, cardinal (1825), enfin préfet de la congrégation de la Propagande. Il conserva sur le trône pontifical les habitudes de la vie la plus simple. Opposé à toute innovation, il vit, au début de son règne, éclater de violentes insurrections, et ne put réussir à les réprimer qu'avec le secours de l'Autriche, ce qui amena l'occupation d'Ancone par les Français (1832). Il se montra favorable aux Jésuites, seconda de tout son pouvoir les missions, érigea plusieurs évêchés nouveaux, surtout en Amérique, donna un bref pour régler les mariages mixtes, réprova les doctrines exagérées de M. de La Mennais (encycliques des 15 août 1832 et 25 juin 1835), et reçut en 1845 la visite de l'empereur Nicolas, devant le-

quel il plaïda noblement la cause de la tolérance. Recommandable par la gravité de ses mœurs, ce pape s'était fait un nom par son savoir, surtout dans les matières ecclésiastiques et canoniques. Il a laissé quelques écrits, entre autres, *le Triomphe du Saint-Siège*, 1799 (trad. par l'abbé James, 1833, et par Menghi d'Arville, 1839), et des discours *sur les Fondements de la religion*, lus à l'Académie de la religion catholique fondée par Pie VII en 1801. Il créa l'ordre de *Grégoire-le-Grand*, et reforma celui de l'*Épéon d'or*. Voyez ces mots.

GREGOIRE-LE-GRAND (Ordre de Saint-), fondé par Grégoire XVI en 1831 pour récompenser le mérite religieux, civil et militaire, a pour insigne une croix d'or octogone, émaillée de rouge, offrant au centre l'image du pape saint Grégoire, suspendue à un ruban rouge avec liséré orange. Cet ordre peut être conféré aux étrangers.

GREY (le comte Ch.), homme d'État, né en 1764 à Fallowden (Northumberland), d'une famille sortie jadis de Normandie, mort en 1845, était fils du général Grey (pair d'Angleterre, mort en 1807, après avoir été fait vicomte Howick, puis comte Grey). Lié avec Fox et le parti whig, Ch. Grey entra à la Chambre des Communes dès 1786, à 22 ans, proposa en 1793 la réforme parlementaire, fit partie en 1806 du ministère de Fox, à la mort duquel il reçut le portefeuille des affaires étrangères et devint ministre dirigeant; résigna le pouvoir en 1807 pour n'avoir pu faire abolir le serment du *test*, entra la même année à la Chambre des Lords, où il se signala pendant vingt-trois ans par sa ferme opposition, et par l'appui qu'il prêta aux mesures libérales, notamment à l'émancipation des catholiques (1829), fut rappelé au ministère après la révolution française de 1830, et fit enfin triompher la réforme parlementaire (1832); on lui doit aussi l'émancipation des esclaves des Indes occidentales et diverses mesures libérales en faveur de l'Écosse et de l'Irlande. Il résigna le pouvoir en 1834, et vécut depuis dans la retraite. — Son fils Henri, lord Howick, né en 1802, a suivi la même ligne de conduite, et a fait partie du ministère Melbourne (1835-1839).

GROUCHY (Emmanuel, marquis de), maréchal de France, né à Paris en 1766, d'une famille noble de Normandie, mort en 1847, était en 1789 sous-lieutenant des gardes du corps. Il adopta les idées nouvelles, se distingua dès les premières guerres de la révolution, surtout dans les Alpes et la Vendée, et fut nommé en 1793 général de brigade; privé de son grade par un décret qui excluait de l'armée tous les nobles, il s'engagea comme simple soldat et obtint bientôt sa réintégration. Envoyé en 1798 à l'armée d'Italie, sous les ordres de Joubert, il détermina l'abdication du roi de Sardaigne, et réunit ainsi le Piémont à la France. Il prit une part glorieuse à la bataille de Novi, où il reçut quatorze blessures et tomba aux mains de l'ennemi; aux victoires de Hohenlinden, d'Eylau, de Friedland, de Wagram, de la Moskowa, aux combats de Brienne, de la Rothière, de Vauchamps, de Craonne, et reçut de l'Empereur, peu avant son abdication, le bâton de maréchal. Pendant les Cent-jours, il fut opposé au duc d'Angoulême dans le Midi, et le fit prisonnier, puis fut appelé en Belgique, où il joua un rôle important. Il avait déjà emporté les villages de Fleurus (16 juin) et de Ligny (17), et marchait, selon ses instructions, à la poursuite de Blücher avec un corps de 30,000 hommes, lorsque se livra la bataille de Waterloo (18). Ne recevant pas d'ordre à temps, il ne put venir prendre part à la bataille, quoiqu'il fût impatientement attendu de l'Empereur et quoiqu'il eût pu, du lieu où il était, entendre le bruit du canon: cette fatale absence, qui a été diversement interprétée, décida du sort de la journée. La Restauration refusa de reconnaître son titre de maréchal, qui ne fut con-

firmé qu'en 1831; il fut nommé pair en 1832. Il a publié divers écrits pour expliquer sa conduite à Waterloo, notamment des *Fragments historiques*, 1840.

— Deux sœurs de Grouchy épousèrent, l'une Condorcet (V. ce nom), l'autre Cabanis, et se firent remarquer par leur esprit et leurs qualités. — Le maréchal a laissé deux fils qui se sont aussi distingués dans l'armée: A. F. E. de Grouchy, auj. (1851) général de division et représentant du peuple; Victor, général de brigade, qui commande une brigade de cavalerie.

GUELMA, *Calama*, poste militaire de l'Algérie (Constantine), ch.-l. de subdivision, établi en 1836, à 65 kil. S. O. de Bone, près de la rive droite de Seybousse; env. 1,000 hab. Vastes ruines romaines.

GUERRERO, mulâtre, fut un des principaux chefs des indépendants lors de l'insurrection du Mexique en 1810, se mit en 1827 à la tête des *Yorlino*s (démocrates), mécontents de l'élection du président Pedrazza, se fit élire à sa place, mais rencontra lui-même une vive opposition. Abandonné des siens, réduit à se cacher, il fut livré par un traître à Bustamante, chef du parti contraire, qui le fit aussitôt fusiller (1831).

GUILBERT de PIXÉRECOURT (Charles), fécond dramaturge, né en 1773 à Nancy, d'une famille noble, qui possédait le château de Pixérecourt près de Nancy, émigra avec son père, ancien major au régiment de Royal-Roussillon; reentra en France dès 1793 pour se marier; se cacha dans Paris, où il eut à lutter contre la misère, obtint à grand-peine un petit emploi, et fit en même temps des pièces de théâtre. Après de nombreux rebuts, il put enfin faire jouer sa première pièce en 1797; depuis, il n'a cessé de travailler pour la scène, et a fait représenter sur différents théâtres, notamment à l'*Ambigu* et à la *Gaité*, une foule de pièces des genres les plus divers, comédies, opéras, vaudevilles, drames, mélodrames. Il réussit surtout dans ce dernier genre, et mérita d'être surnommé le *Corneille*, le *Shakspeare du boulevard*. Dans ses mélodrames, qui offrent pour la plupart un vif intérêt, puissamment augmenté par une habile mise en scène, il représente les situations les plus terribles, les plus déchirantes, les actes les plus noirs; mais il sait tempérer le tragique par le bouffon; plein de respect pour la morale, il a toujours soin de faire triompher la vertu; son style offre la déclamation inhérente au genre, mais il était parfaitement adapté au goût de son public. Guilbert de Pixérecourt fut longtemps directeur du théâtre de la *Gaité*, et s'enrichit dans cette entreprise, grâce à l'immense succès de ses pièces; mais l'incendie de cette salle en 1835 lui fit perdre une grande partie de sa fortune. Après cette catastrophe, il se retira à Nancy, où il mourut en 1844. Parmi ses productions, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 120, on remarque: *Calina ou l'Enfant du mystère*, 1800; *le Pèlerin blanc*, 1801; *l'Homme à trois visages*, 1801; *la Femme à deux maris*, 1802; *les Mines de Pologne*, 1803; *Tekeli*, 1803; *les Maures d'Espagne*, 1804; *la Forteresse du Danube*, 1805; *Robinson Cruséo*, 1805; *la Rose blanche et la Rose rouge*, 1809; *Marguerite d'Anjou*, 1810; *les Ruines de Babylone*, 1810; *le Chien de Montargis*, 1814; *Charles le Téméraire*, 1814; *Christophe Colomb*, 1815; *le Monastère abandonné*, 1816; *la Fille de l'exilé*, 1819; *Valentine*, 1820; *l'Évasion de Marie Stuart*, 1822; *la Tête de mort*, 1827; *Latude*, 1834. Il a donné lui-même ses *Œuvres choisies*, 4 vol. in-8, Nancy, 1841-1843. On y trouve, sous le titre de *Souvenirs*, une notice sur sa vie, écrite par lui-même.

GUILLAUME I, roi des Pays-Bas, prince d'Orange, duc de Nassau, né en 1772 à la Haye, était fils de Guillaume V, stathouder de Hollande (dépossédé par les Français et mort à Brunswick en 1806), et épousa fort jeune une nièce du roi de Prusse. Connu d'abord sous le titre de *Prince hé-*

redit
vit en
vaine
fugia
ler de
pou
Rhi
de l'
rain,
Pays-
la Ho
tution
liéna
en pr
flama
1830,
insur
que r
sépar
accep
Holla
reux,
cond
comt
en fa
et se
laisa
Guill
1840
en 1
cun d
attaq
cilien
fils,
G
de M
des s
maiss
lang
quer
la pr
son
une
penc
cons
la T
repa
Con
au T
cult
l'arc
Fesc
Fon
Uni
dans
logi
disti

H
hon
fils
mill
en r
où l
mat
cous
pois
con
d'H

rédaire des Provinces-Unies de Hollande, il servit en 1793 et 1794 sous le prince de Cobourg, tenta vainement de disputer son pays aux Français, se réfugia en Angleterre, puis en Prusse, se vit dépouiller de ses possessions patrimoniales en Allemagne pour avoir refusé d'accéder à la Confédération du Rhin, rentra en Hollande dès 1813, après la bataille de Leipsick, et prit dès lors le titre de *prince souverain*, qu'il échangea en 1815 contre celui de roi des Pays-Bas, réunissant sous son sceptre la Belgique et la Hollande. Il donna à son peuple une sage constitution et un gouvernement représentatif, mais s'aliéna les Belges en menaçant le culte catholique et en proscrivant la langue française pour imposer le flamand; aussi vit-il éclater en Belgique le 25 août 1830, peu de jours après la révolution de France, une insurrection formidable. Malgré la longue et énergique résistance qu'il y opposa, il vit se consommer la séparation des deux pays : il n'accorda toutefois son acceptation qu'en 1838. Peu après, il mécontenta les Hollandais eux-mêmes en présentant un budget onéreux, qui fut rejeté (1839), et en contractant un second mariage avec une dame belge et catholique, la comtesse d'Oultremont. Dégoûté du trône, il abdiqua en faveur du prince d'Orange, son fils (Guillaume II), et se retira à Berlin, où il mourut subitement en 1843, laissant une fortune de plus de 300 millions. — Guillaume II, né en 1792, qui lui avait succédé dès 1840, ne lui survécut que peu d'années : il mourut en 1849, après un règne qui n'est marqué par aucun événement important, mais dans lequel il s'était attaché à diminuer les charges du peuple et à concilier tous les intérêts. Il eut pour successeur son fils, né en 1817, qui prit le nom de Guillaume III.

GUILLAUME LE TACITURNE. Voyez NASSAU.

GUILLON (l'abbé Marie-Nicolas-Silvestre), évêque de Maroc, né à Paris en 1760, mort en 1847, acquit dès sa jeunesse, par un travail infatigable, les connaissances les plus variées, publia en 1788 des *Mélanges de littérature orientale* qui le firent remarquer de Barthélemy, fut introduit par ce savant chez la princesse de Lamballe, qui le nomma son aumônier, son lecteur et son bibliothécaire, prit par ses écrits une part active aux luttes que le clergé eut à soutenir pendant la Révolution, combattit courageusement la constitution civile du clergé, fut forcé de se cacher sous la Terreur, et se réfugia dans l'exercice de la médecine; reparut en 1801 pour publier des *Recherches sur le Concordat*, qui lui valurent quatre mois de détention au Temple, fut néanmoins, lors du rétablissement du culte, nommé chanoine de Paris, bibliothécaire de l'archevêché, et chargé d'accompagner le cardinal Fesch dans une mission à Rome; accepta de M. de Fontanes, à son retour, des fonctions dans la nouvelle Université, et professa quelque temps la rhétorique dans divers lycées; fut appelé à la Faculté de théologie dès sa création (1810), y professa avec zèle et distinction l'éloquence sacrée pendant 30 ans, de-

vint doyen de la Faculté, et inspecteur de l'Académie de Paris. Après le retour des Bourbons, il s'était attaché à la famille d'Orléans, dont il fut l'aumônier dès 1818. Promu par Louis-Philippe à l'évêché de Beauvais, il ne put obtenir ses bulles du pape, parce qu'il avait administré l'abbé Grégoire, évêque *constitutionnel* de Blois, sans avoir observé les règles ecclésiastiques; néanmoins, ayant publiquement reconnu ses torts, il fut nommé en 1832 évêque *in partibus* de Maroc. Outre un grand nombre d'écrits de circonstance et quelques ouvrages littéraires ou philosophiques (*Commentaires de La Fontaine*, *Entretiens sur le suicide*, *Histoire de la philosophie*, etc.), l'abbé Guillon a donné une *Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins*, traduits en français (Paris, 1826-28, 26 vol. in-8, plusieurs fois réimprimés), monument auquel son nom restera attaché, et qui a puissamment contribué à ramener l'attention publique sur une littérature trop négligée. Il a donné en outre en 1837 une traduction complète des *Œuvres de saint Cyprien*. Combattant pour la foi presque jusqu'à son dernier jour, il publia en 1835 une *Réfutation des ouvrages de M. de Lamennais*, et en 1842 un *Examen des doctrines de Gibbon, Strauss et Salvador*. L'abbé Guillon était attaché aux opinions gallicanes. — Un autre abbé Guillon, Aimé, né à Lyon en 1758, l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine, est aussi connu par de nombreux écrits, les uns théologiques, les autres historiques; les plus intéressants sont l'*Histoire du siège de Lyon*, 1797, complétée par des *Mémoires* sur le même sujet (1824, 3 vol. in-8); *les Martyrs de la foi pendant la révolution* (1820, 4 v. in-8).

GUIRAUD (le baron Alexandre), né en 1788 à Limoux (Aude), mort en 1847, était fils d'un manufacturier, et jouissait d'une aisance qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. Après avoir remporté quelques palmes aux jeux Floraux, il vint à Paris, présenta en 1820 au Théâtre-Français une tragédie de *Pélage*, qui fut reçue, mais dont la représentation fut défendue parce qu'un archevêque y était mis en scène; fit jouer à l'Odéon en 1822 les *Macchabées*, tragédie en 5 actes, qui obtint un grand succès; donna l'année suivante une tragédie tirée, comme *Pélage*, de l'histoire d'Espagne, *le Comte Julien ou l'Expiation*, qui réussit moins bien, et en 1827 *Virginie*, qui fut plus heureuse. Aimant peu l'éclat et le bruit, Guiraud abandonna de bonne heure le théâtre et consacra son talent à la poésie lyrique et élégiaque, dans laquelle il s'était déjà exercé avec bonheur; on estime ses *Élégies savoyardes*, ses *Chants hellènes*, et ses romans chrétiens de *Césaire*, de *Flavien* ou *l'Homme au désert*. Comme Soumet, son compatriote et son ami, Guiraud répandit dans ses écrits les sentiments religieux qui étaient dans son cœur. Le recueil de ses *Poèmes et chants élégiaques*, publié pour la première fois en 1824, a eu plusieurs éditions. Guiraud avait été reçu à l'Académie française en 1826.

H

HAHNEMANN (Samuel), fondateur de la médecine homœopathique, né en 1755 à Meissen (roy. de Saxe), fils d'un pauvre peintre sur porcelaine, étudia au milieu des plus grandes privations, fut reçu docteur en médecine à Erlangen; se fixa en 1791 à Leipsick, où il étudia avec le plus grand soin la chimie et la matière médicale; découvrit de nouveaux moyens de constater les falsifications du vin ainsi que les empoisonnements par l'arsenic, et trouva le précipité connu depuis sous le nom de *mercure soluble d'Hahnemann*. Mécontent de la médecine régnante,

il renonça à une pratique lucrative et entreprit une série d'expériences, qu'il exécutait souvent sur lui-même, dans le but de reconnaître les vraies propriétés des médicaments, et se trouva conduit à proclamer que les spécifiques les plus propres à guérir une maladie sont les substances mêmes qui produisent sur l'homme bien portant les symptômes de cette maladie. Des lors, à l'axiome hippocratique : *Contraria contrariis curantur*, il substitua ce principe opposé : *Similia similibus curantur*; il nomma en conséquence la nouvelle doctrine *homœopathie*

(*d'ouïron*, semblable, *παθος*, mal); toutefois, il recommandait de n'employer les remèdes homœopathiques qu'avec la plus grande réserve, et à des doses qu'il appelait *infinitésimales*. Ce fut en 1794, d'abord à l'hospice de Georghenthal près de Gotha, puis à Brunswick et à Kœnigsutter, qu'il fit les premiers essais publiés de sa méthode. Violamment attaqué par ses confrères et par les pharmaciens, dont il ruinait l'industrie par la nouveauté et la simplicité de ses remèdes, il se vit plusieurs fois contraint de changer de résidence: il trouva pendant 14 ans un asile à Cœthen (1820-34). Veuf depuis 1827 d'une première femme qui lui avait donné 11 enfants, il se remaria en 1835 à 80 ans, et unit son sort à une jeune Française, M^{me} Mélanie d'Hervilly, qu'il initia à la pratique de son art. Il vint se fixer avec elle à Paris, où il obtint l'autorisation d'exercer; il y mourut en 1843, dans sa 89^e année, n'ayant jamais interrompu ses études ni sa pratique. Ses principaux ouvrages sont: *l'Organon de l'art de guérir*, Dresde, 1810, traduit par Jourdan, 1832, 1834, 1845; *la Matière médicale*, 1811-1821, traduit par le même, 1834; *Des maladies chroniques* (il les attribue pour la plupart à un vice psorique ou syphilitique), 1828, traduit en 1832 et 1846. Hahnemann a des partisans enthousiastes et d'ardents adversaires. Quelque opinion qu'on doive former sur le fond de sa doctrine, on ne peut nier qu'il ait rendu service en rappelant l'attention sur l'action de médicaments trop négligés par l'école physiologique, et qu'il ait lui-même fait d'intéressantes découvertes sur les propriétés spécifiques de plusieurs substances. Le Dr Perry et le Dr Léon Simon ont donné des *Notices* sur sa vie et ses travaux.

HANCARVILLE (Hugues, dit D^r), antiquaire, né en 1729, mort en 1800, était fils d'un marchand de Nancy. Il mena d'abord une vie d'aventurier, voyagea beaucoup, se faisant passer pour gentilhomme, entra ensuite au service du duc de Wurtemberg, accompagna à Naples l'ambassadeur anglais W. Hamilton, et se fixa en Italie, où il se lia avec Winckelmann et avec les connaisseurs les plus célèbres. Il a publié: *Antiquités étrusques, grecques et romaines du cabinet de W. Hamilton*, Naples, 1766, angl.-franç., 4 vol. in-fol.; *Monuments du culte secret des dames romaines*, 1784, ouvrage licencieux, où on l'accuse d'avoir beaucoup ajouté aux vrais monuments de l'antiquité; *Recherches sur l'origine et les progrès des arts en Grèce*, etc., Londres, 1785, ouvrage capital qui le place auprès des Winckelmann et des Visconti.

HARRISON (le général W.-H.), président des États-Unis, né en 1775 dans la Virginie, fils d'un des signataires de la déclaration d'indépendance, se forma à l'art militaire sous le général Wayne, qui le prit pour aide-de-camp, quitta le service à la mort de ce général, fut alors nommé vice-gouverneur de l'Indiana et député de cet Etat au Congrès, fit adopter plusieurs mesures favorables aux provinces occidentales, ce qui lui valut le surnom de *Père de l'Ouest* et le fit élire gouverneur de l'Indiana, fut, dans la guerre engagée contre les Indiens (1811) et bientôt après contre les Anglais (1812), appelé au commandement en chef de toutes les forces américaines, battit les Indiens sur la Wabash (5 novembre 1811), reprit aux Anglais les places de Cleveland, Sanducky, Détroit, Chicago, transporta la guerre sur le territoire ennemi, pénétra dans le Haut-Canada où il battit le général Proctor (5 oct. 1813), et rétablit les affaires dans le Bas-Canada; enlevé en 1814 par un ordre intempestif au théâtre de ses succès, il donna sa démission, quoique sans fortune, et fut quelque temps réduit à remplir la modeste fonction de greffier. En 1836, ses amis tentèrent, mais sans succès, de l'élever à la présidence; ils réussirent en 1840. Harrison venait à peine d'entrer en exercice (mars

1841) lorsqu'il mourut (avril): le vice-président John Tyler le remplaça.

HARTWELL, château du comté de Buckingham, près d'Aylesbury, à 60 kil. N. O. de Londres, fut la résidence du comte de Provence (depuis Louis XVIII), de 1811 à 1814.

HEEREN (Arnold), historien, né en 1760 à Arberg, près de Brème, mort en 1842, prit le goût des études historiques en entendant Heyne, avec lequel il se lia et dont il épousa la fille; débuta par une savante édition des *Eclogæ de Stobæe* (Göttingue, 1793 à 1801, 4 vol. in-8), fit dès 1787 des cours à l'université de Göttingue comme professeur extraordinaire, fut nommé en 1799 professeur d'histoire, et reçut du roi de Hanovre le titre de conseiller aulique. Il s'occupa surtout de recherches sur la politique et le commerce des anciens, et fut presque le créateur de cette branche d'études jusque-là fort négligée. Ses principaux ouvrages, qui sont devenus classiques, sont: *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, commencé dès 1793, plusieurs fois refondu, et dont la dernière édition originale est de 1826 (traduit en français par W. Suckau, 6 vol. in-8, 1830-34); *Manuel historique du système politique des États de l'Europe*, 1809 (traduit par MM. Guizot et Vincens St-Laurent, 2 vol. in-8, 1821); *Manuel de l'histoire ancienne*, 1799 (traduit par Thurot, 1827, in-8); *Histoire de la littérature classique au moyen âge; Essai sur l'influence des croisades*, mémoire couronné par l'Institut, et traduit par Ch. Villers, 1808. Heeren était associé étranger de l'Académie des Inscriptions.

HERBART (Jean-Fréd.), philosophe allemand, né en 1776 à Oldenbourg, mort en 1841, puisa le goût de la philosophie dans les leçons de Fichte à l'Université d'Iéna, fut successivement précepteur à Berne, professeur de philosophie à Kœnigsberg et à Göttingue (depuis 1833). Ses principaux ouvrages sont: *Pédagogique*, 1806; *Philosophie pratique*, 1808; *Psychologie fondée sur l'expérience*, 1824; *Métaphysique générale avec les Éléments de la philosophie de la nature*, 1828; *Encyclopédie de la philosophie*, 1831; *Examen analytique du droit naturel et de la morale*, 1836; *Recherches psychologiques*, 1839-40. Il a aussi donné des *Manuels de philosophie*, — de *psychologie*, etc. La philosophie d'Herbart est une protestation contre l'idéalisme qui avait envahi l'Allemagne, un retour au réalisme et au bon sens. D'accord avec Kant pour placer dans l'expérience la source de toute connaissance, il se sépara de lui presque aussitôt en rejetant comme impossible la critique de la raison; il veut bien que la spéculation commence par le doute, mais à la condition que l'examen porte, non sur les facultés, mais sur les notions données. Il réhabilite la preuve de l'existence de Dieu tirée de l'ordre de l'univers et des causes finales, preuve tant dédaignée par ses contemporains. Du reste, il ne tarde pas à s'égarer lui-même quand il prétend, dans sa philosophie de la nature, expliquer la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, la vie. Hartenstein, un de ses disciples, a publié ses *Œuvres posthumes* avec sa *Biographie*, Leipsick, 1842-43.

HERMANN (Godefroi), célèbre philologue, né à Leipsick en 1772, mort en 1848, se forma sous Reitz, son parent, fut nommé dès 1796 professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipsick, en 1803 professeur ordinaire d'éloquence, et joignit à cette chaire en 1809 celle de poésie; fonda en 1819 la Société grecque, et contribua puissamment par cette fondation, ainsi que par ses cours et ses savants écrits, aux progrès de la philologie en Allemagne. Décoré dès 1815 de l'ordre du Mérite civil, puis anobli par le roi de Saxe, il fut en 1835 nommé associé étranger de notre Académie des Inscriptions.

Les travaux de G. Hermann ont eu principalement pour objet la *métrique* des anciens, dont il réussit à débrouiller le chaos; il publia dans ce but : *De Metris poetarum græcorum et romanorum*, 1796; *Manuel de métrique* (alem.), 1798; *Elementa doctrinæ metricæ*, 1816, ouvrage capital sur la matière (il en donna lui-même un abrégé en 1818). On lui doit en outre d'excellents travaux sur la *Grammaire grecque*, sur les *Dialectes*, sur la *Mythologie primitive*; des éditions des *Orphiques*, des *Hymnes d'Homère*, et de plusieurs tragédies grecques.

HERVAS (le P. Laurent), savant jésuite espagnol, né en 1735 à Horecaj dans la Manche, mort en 1809, séjourna longtemps dans les Missions de l'Amérique, où il fit une étude approfondie des idiomes des naturels, vint en Italie quand son ordre eut été banni des Etats espagnols, se fixa à Césène où il se livra à d'immenses recherches, puis fut appelé à Rome par Pie VII, qui le nomma préfet de la bibliothèque Quirinale. Sous le titre d'*Idea dell' universo*, il publia en italien, de 1778 à 1787, un vaste ouvrage en 21 vol. in-4 (qu'il traduisit lui-même en espagnol); il y traçait l'histoire de l'homme, de la société, des langues, la description du globe terrestre et des corps célestes; y et remarque surtout ses travaux de linguistique, qui frayèrent la route aux Adelung et aux Vater, notamment un *Catalogue des langues connues, avec des notices sur leurs affinités*; un *Vocabulaire polyglotte*, comprenant 150 langues, avec l'*Oraison dominicale en 307 langues ou dialectes*.

HOBBEMA (Meindert), célèbre paysagiste hollan-

dais du xvii^e siècle, l'émule de J. Ruysdael, dont on croit qu'il fut l'élève, florissait de 1660 à 1680. Il a surtout représenté des vues de forêts, de ruines, de villages; il a excellé à peindre le feuillage. Ses œuvres, qui sont fort prisées des amateurs, se font remarquer par la netteté de la composition, la vigueur et la beauté du coloris, la délicate dégradation des tons. La plupart des figures de ses paysages sont de Berghem, de Van de Velde, de J. Vanloo.

HOPE (Thomas), riche amateur anglais, né en 1774, d'une ancienne famille d'Ecosse, mort en 1830; visita l'Europe, l'Asie, l'Afrique, esquissant tout ce qui lui semblait digne d'attention, puis se fixa à Londres, où il se bâtit une délicieuse résidence, y créa de riches galeries de peinture et de sculpture, et publia sur l'art des ouvrages estimés, entre autres: *Ameublements et décors* (recueil de dessins), 1805; *Costumes des anciens*, 1809; — *des modernes*, 1812. On a aussi de lui: *Anastase, ou Mémoires d'un Grec moderne*, 1819 (traduit par Defauconpret, 1820), roman historique et pittoresque.

HUDSON-LOWE. Voy. Lowe.

HUOT (J.-J.-Nic.), né en 1790, mort en 1845, collaborateur et continuateur de Malte-Brun (Voy. ce nom), a lui-même écrit sur la géographie, la géologie, la minéralogie, des *Manuels* estimés, et a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie méthodique*, à l'*Encyclopédie moderne* et autres recueils. Il a rédigé la *Géologie de la Crimée* (dans la *Relation* du prince de Demidoff), et a donné peu avant sa mort une traduction de *Pomponius Mela* avec d'excellentes notes, 1845 (dans la collection Nisard.)

I

IACOBS, philologue. Voyez JACOBS.

IBRAHIM-PACHA, fils ou, selon quelques-uns, fils adoptif de Méhémet-Ali, né à la Cavale vers 1786, mort en 1848, se forma sous son père à l'art de la guerre et de l'administration, seconda activement Méhémet dans la réorganisation de son armée, qu'il disciplina à l'européenne, dirigea de 1816 à 1818 l'expédition contre les Wahabites, et donna dans cette expédition, qui eut un plein succès, des preuves éclatantes de valeur et de capacité, soumit ensuite le Sennaar et le Darfour, fut chargé en 1824 par le sultan de réduire la Morée, mais se vit forcé par l'arrivée des Français, d'évacuer ce pays après y avoir fait une guerre d'extermination (1828); envahit la Syrie en 1831, par ordre de son père, emporta rapidement Jaffa, Kaïffa, prit d'assaut Saint-Jean-d'Acre après un siège de six mois, et battit l'armée turque à Homs (7 juillet 1832), puis à Konieh (22 décembre 1832); il s'appretait à marcher sur Constantinople et déjà il avait atteint Kutayah quand il fut arrêté par l'intervention des puissances européennes. Chargé de gouverner la province qu'il venait de conquérir, il établit quelque ordre dans ce malheureux pays; mais sa rigueur excita de violents soulèvements. Il reprit les armes en 1839 pour repousser l'agression du sultan, et remporta, le 24 juin, à Nézib, une victoire décisive sur les troupes turques; mais il se vit encore une fois arracher le fruit de sa victoire: une flotte anglaise bombardait les ports de Syrie, et il fut forcé d'abandonner sa conquête. Attaqué de phthisie, il vint en 1846 dans le midi de la France pour prendre les eaux du Vernet; il en obtint une guérison momentanée et vint à Paris, où il reçut de la cour le plus brillant accueil; mais il succomba peu après son retour. Il avait administré l'Egypte pendant la démente de Méhémet-Ali, et avait même été investi de la vice-royauté dès le 16 août 1848. Ibrahim est sans con-

tredit le plus grand général qu'aient eu les Musulmans dans ce siècle.

IDELER (Louis), savant chronologiste, né en 1766 près de Perleberg (Brandebourg), mort en 1846, professeur d'astronomie à Berlin; fut élu en 1839 membre étranger de l'Institut de France. Il a publié: *Essai sur les observations astronomiques des anciens*, 1806; *Manuel de chronologie*, 1825, ouvrage classique sur cette matière; *Chronologie chinoise*, 1837. On a encore de lui des *Manuels de littérature française* et de *littérature anglaise*, qui ont eu de nombreuses éditions. — Son fils, Jules Ideler (1809-1842), s'était livré de ses savantes recherches sur la *Météorologie des anciens*, sur la langue copte et sur les hiéroglyphes.

IDSTEDT, village du Sleswig, entre la Trène et l'Eider, à 10 kil. de la ville de Sleswig. Les Danois y remportèrent le 25 juillet 1850 une victoire décisive sur les insurgés du Sleswig-Holstein.

IFTIKHAR. Voyez NICHAN-IFTIKHAR.

ISLY, rivière du Maroc, près des limites de l'Algérie. Le maréchal Bugeaud battit les Marocains sur ses bords, près d'Ouchda, le 14 août 1844, et reçut en mémoire de ce beau fait d'armes le titre de duc d'Isly (Voy. BUGEAUD). — Rivière ou torrent d'Algérie, dans la partie E. de la province d'Oran, se jette dans le Chélif à l'O. d'Orléansville.

ISSER, cours d'eau de l'Algérie (prov. d'Alger), sort de la province de Titterie, coule du S. au N., et se jette dans la mer entre Alger et Dellys. Il donne son nom à la puissante tribu des Issers qui habite ses bords et qui a soutenu contre nos troupes de sanglants combats. — Un autre Isser, dans la province d'Oran, s'unit à la Tafna après avoir reçu la Sikkah.

ITARD (J.-M.-Gaspard), médecin de sourds-muets, né vers 1775 à Oraison (Basses-Alpes), mort en 1836, suivit les cours du Val-de-Grâce, fut dès 1799 atta-

ché par Sicard à l'institution des Sourds-muets, et y resta jusqu'à sa mort. Voué à la spécialité des maladies de l'ouïe, il acquit en ce genre une réputation européenne. Les résultats de sa longue pratique sont consignés dans son *Traité des maladies de l'oreille*, 1821, dont il a été publié en 1842 une 2^e édition par les soins de l'Académie de médecine. Il légua une rente de 8000 fr. à l'institution des Sourds-Muets pour la création d'une classe de perfectionnement, et une

autre de 1000 fr. à l'Académie de Médecine, dont il était un des membres les plus distingués, pour la fondation d'un prix triennal en faveur du meilleur mémoire sur l'art de guérir.

ITUZAINGO, ville de l'Amérique méridionale, sur les confins du Brésil et de la république de l'Uruguay. Il s'y livra en 1828, entre l'armée brésilienne et la confédération Argentine, une bataille qui assura l'indépendance de la république de l'Uruguay.

J

JACKSON (le général André), président des États-Unis, né en 1767 dans la Caroline du Sud, d'un Irlandais récemment émigré, mort en 1845, prit part dès l'âge de 15 ans à la guerre de l'indépendance, puis étudia le droit, remplit quelques années les fonctions d'avocat général à Nashville (Tennessee), fut en 1796 élu membre de la commission chargée de rédiger la constitution de l'Etat de Tennessee et envoyé au congrès; devint sénateur en 1797, juge de la cour suprême du Tennessee en 1799, et fut nommé bientôt après chef de la milice, ce qui convenait beaucoup mieux à ses goûts. Major général dans la guerre de 1812 contre les Anglais, il défendit vigoureusement le pays menacé, enleva la Floride aux Espagnols qui favorisaient l'ennemi, et remporta devant la Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815, une victoire décisive qui força les Anglais à se rembarquer et qui mit fin à la guerre. Il repoussa avec le même succès les Indiens qui faisaient des incursions sur le territoire de l'Union. Jouissant dès lors d'une immense popularité, il fut porté à la présidence par le parti démocratique, fut élu en 1829, et réélu en 1833. Il sut, par sa fermeté, prévenir une scission imminente entre les États-Unis du Sud et ceux du Nord; il obtint de Louis-Philippe le paiement d'une indemnité de 25 millions pour dommages causés au commerce des États-Unis sous l'Empire (1835); mais faillit, par des procédés blessants, faire éclater la guerre avec la France. Il compromit gravement le crédit en brisant la banque des États-Unis (1833), et amena ainsi une crise financière des plus violentes. Le général Jackson avait une volonté inébranlable et un patriotisme ardent; mais il porta au pouvoir les passions de l'homme de parti, et ne respecta pas toujours la légalité. On lui a élevé à Washington une statue en bronze.

JACOBS, Christ.-Fréd.-Wilh.), savant helléniste, né en 1764 à Gotha, m. en 1847, fils d'un avocat, fut l'élève de Heyne et de Schütz. Professeur au gymnase de Gotha dès l'âge de 21 ans, il fut appelé en 1807 à Munich pour y remplir la chaire de littérature ancienne et faire l'éducation du prince royal de Bavière. Ayant éprouvé quelques difficultés, il retourna en 1810 à Gotha où il fut nommé directeur de la bibliothèque ducale. Il était membre de la plupart des académies de l'Allemagne et associé de l'Institut de France. On lui doit d'excellents travaux sur *Euripide*, *Philostrate*, *Athénée*, *Élien*, *Stobée*, *Longus*, *Achille Tatius*, *Tzetzès*, dont il épura les textes; une *Chrestomathie grecque* et une *Chrestomathie latine*, devenues classiques; mais il est surtout connu par son édition critique de l'*Anthologie grecque*; ce vaste monument se compose de 13 vol. in-8, 1794-1814; il le compléta par l'*Anthologie de Constantin Céphalès*, publiée d'après un manuscrit de Gotha, 3 vol. in-8, 1813-1817. Jacobs était en outre un écrivain distingué: il a traduit avec élégance une partie de l'*Anthologie*, ainsi que les œuvres de Longus, de Philostrate, d'Heliodore, d'Élien, et a lui-même composé une suite de romans philosophiques et de contes pour l'éducation des enfants et des jeunes personnes, qui eurent une grande vogue.

JALAPA (Mexique). Ajoutez: C'est là que fut publié le 4 décembre 1829, par Anastase Bustamente, le fameux *plan* dit de *Jalapa*, dirigé contre Guerrero, nommé président par les démocrates; ce dernier fut déposé et bientôt après fusillé.

JAUBERT (le chevalier Amédée), orientaliste, de l'Académie des Inscriptions, né en 1779 à Aix d'un avocat au parlement, mort en 1847 à Paris, fut de bonne heure remarqué par Sylvestre de Sacy, fut attaché comme interprète à l'armée d'Orient, accompagna en Syrie le général Bonaparte, dont il gagna la confiance et qui le ramena en France avec lui, fut à son retour nommé secrétaire interprète du gouvernement et professeur de turc à l'école des langues orientales (1801), reçut de l'Empereur diverses missions en Turquie et en Perse, les remplit avec succès, mais faillit, et en rendant auprès du chah, périr dans un cachot où l'avait jeté le perfide pacha de Bayazid (1805). En 1818 il alla en Asie pour y rechercher la race des chèvres qui produisent le duvet dont on fabrique les châles de cachemire, et ramena heureusement un troupeau de chèvres du Tibet, ce qui permit à Ternaux de naturaliser en France la riche industrie des cachemires. Maître des requêtes sous l'Empire, un moment disgracié sous la Restauration, il devint après 1830 conseiller d'Etat et fut élevé en 1841 à la pairie. Outre sa chaire de turc, il occupait celle de persan au collège de France et dirigeait l'école des langues orientales. On a de lui la relation de ses *Voyages en Arménie et en Perse* (1821), une *Grammaire turque* (1823), et une traduction fort estimée de la *Géographie d'Édrisi*, écrivain arabe, 2 vol. in-4 (1837-1841). Il avait été admis à l'Académie des inscriptions en 1830.

JOSEPH, roi d'Espagne. Voy. BONAPARTE (Joseph).

JOUBERT (Joseph), écrivain, né en 1754 à Montignac (Dordogne), mort en 1842, professa quelque temps dans les collèges de la *Doctrinaire*, fut obligé par la faiblesse de sa santé de renoncer de bonne heure à l'enseignement, vint à Paris, s'y lia étroitement avec Fontanes, qui le fit entrer dans l'Université impériale dès son organisation, et le nomma inspecteur général. Joubert avait écrit, sans les destiner à la publicité, des réflexions et maximes, qui se font remarquer à la fois par le style, par la justesse de la pensée et la délicatesse du sentiment; elles ont été après sa mort recueillies par sa veuve et publiées en 1838 par les soins de Chateaubriand, sous le titre de *Pensées*; il en a paru une 2^e édit. en 1849.

JOUFFROY (le marquis de), inventeur du bateau à vapeur, né vers 1751 en Franche-Comté, mort aux Invalides en 1832, était avant la Révolution capitaine d'infanterie. En visitant la pompe à feu de Chailloit, il conçut l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation: il fit un premier essai en 1776 sur le Doubs, et le renouvela avec succès en 1783 à Lyon, sur la Saône; mais, sans fortune, sans appui, il ne put donner suite à son invention, qui fit bientôt après la gloire et la fortune de Fulton; il refusa néanmoins de la porter à l'étranger. Une compagnie formée à Paris en 1816 lui fournit enfin les moyens

d'exéc
l'empê
sa déc
procla
Joub
tout
il a lu
les che
Jou
né en
mort
il puis
MM. I
de con
comm
emplo
fit alo
rent
même
exerc
ren-
à l'Éc
d'une
il y j
Fran
par l'
son ex
heurt
fonct
été ac
et fut
bliques
dans
et l'i
tout
Orient
des
Stew
plète
toute
mém
ture
1834
publ
dites
1835
blié
sais,
de l'
dém
il a
tion
En
de l'
Con
écrit
cité
J
gab
serv
de s
ave
en
trav
mie
au
doit
gen
phil
mé
vea
la
Me
Do
d'H
du

d'exécuter ses plans ; mais une ruineuse concurrence l'empêcha de réussir. Les étrangers avaient contesté sa découverte : l'Académie des sciences reconnut et proclama ses droits en 1840. — Son fils, M. Achille de Jouffroy, a publié l'histoire de ses travaux dans une brochure intitulée *Des Bateaux à vapeur*, 1839 ; il a lui-même perfectionné cette invention, ainsi que les chemins de fer.

JOUFFROY (Théodore), professeur de philosophie, né en 1796 aux Pontets, près de Pontarlier (Doubs), mort en 1842, entra en 1813 à l'École normale, où il puisa le goût de la philosophie dans les leçons de MM. Royer-Collard et Cousin, y fut nommé maître de conférences dès 1817, fit en même temps le cours comme suppléant au collège Bourbon, resta sans emploi à la suppression de l'École normale (1822), fit alors des cours particuliers de philosophie qui furent suivis par des jeunes gens d'élite, écrivit à la même époque dans le *Globe*, feuille libérale qui exerça une puissante influence sur l'opinion ; fut rendu à l'enseignement public en 1828, réintégré à l'École normale récemment rétablie, et pourvu d'une chaire de philosophie à la Faculté des lettres ; il y joignit en 1832 une autre chaire au collège de France. Il obtint dans ses cours de grands succès par l'originalité de ses recherches et la lucidité de son exposition ; mais sa santé altérée le força de bonne heure à interrompre ses leçons : il accepta en 1838 les fonctions de bibliothécaire de l'Université. Il avait été admis dès 1833 à l'Académie des sciences morales, et fut appelé en 1840 au Conseil de l'Instruction publique. Député de Pontarlier depuis 1831, il se signala dans cette nouvelle carrière par la sagesse de ses vues et l'indépendance de ses opinions ; on remarqua surtout son rapport sur la politique de la France en Orient (1839). On doit à M. Jouffroy des traductions des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart (1 vol. in-8, 1826), et des *Oeuvres complètes* de Reid (6 vol. in-8, 1828-1836), précédées toutes deux de préfaces étendues, qui sont elles-mêmes de beaux ouvrages ; un *Cours de droit naturel*, professé à la Faculté des lettres (3 vol. in-8, 1834-1842) ; un *Cours d'esthétique* (1 vol. in-8, publié en 1843 d'après les rédactions d'un de ses auditeurs de 1826) ; des *Mélanges philosophiques*, 1833, enfin de *Nouveaux mélanges* (1 vol. in-8, publié en 1842 par M. Damiron). Disciple des Écossais, M. Jouffroy s'est attaché à établir la possibilité de la science psychologique et à tracer la ligne de démarcation entre la psychologie et la physiologie ; il a fortement insisté sur la méthode et l'organisation de la science ; mais il l'a peu avancée lui-même. En morale, il s'est surtout préoccupé du problème de la destinée humaine et de la loi morale ; son *Cours de droit naturel*, le plus important de ses écrits, est consacré à résoudre ce problème et à discuter les diverses solutions qui en ont été proposées.

JOURDAN (le docteur Ant.-Jacq.-Louis), infatigable traducteur, né à Paris en 1788, mort en 1848, servit dès 1807 dans la chirurgie militaire, profita de ses campagnes en Allemagne pour se familiariser avec la langue et la littérature du pays, fut licencié en 1814, et consacra dès lors tout son temps à des travaux de cabinet qui le firent admettre à l'Académie de médecine. Un des premiers, il initia la France au mouvement scientifique de l'Allemagne : on lui doit la traduction d'un grand nombre d'ouvrages des genres les plus divers, médecine, chimie, philosophie, droit même ; nous citerons : l'*Histoire de la médecine*, de Sprengel (1815-20), l'*Anatomie du cerveau*, de Fr. Tiedemann (1823), l'*Art de prolonger la vie*, de Hufeland (1824), l'*Anatomie générale* de Meckel (1825), la *Chimie* de Berzelius (1829-33), la *Doctrine homœopathique* et les *Maladies chroniques* d'Hahnemann (1832), ainsi que la *Matière médicale* du même (1834), l'*Anatomie comparée* de Carus

(1835), la *Physiologie* de Burdach (1837-41), l'*Encyclopédie anatomique* de Bisehoff, Henle, etc. (1843-47). Ses premières traductions, faites précipitamment, sont bien inférieures à celles qui suivirent. Il rédigea lui-même quelques ouvrages, entre autres la *Pharmacopée universelle* (1828 et 1840), œuvre prodigieuse de patience et d'érudition, et coopéra à presque toutes les grandes publications de son temps. La plupart de ses ouvrages ont été publiés chez J.-B. Baillière, qui fut son ami autant que son éditeur.

JOUY (V.-Jos.-Étienne, dit DE), littérateur, né en 1764 au village de Jouy (Seine-et-Oise), dont il prit le nom, mort en 1846 à Saint-Germain, servit fort jeune en Amérique, puis dans l'Inde, où il eut les aventures les plus romanesques, et fit les premières campagnes de la Révolution ; il était déjà commandant de place lorsque, dégoûté par d'injustes accusations, il prit sa retraite en 1797 pour se consacrer aux lettres. Il débuta par de gais vaudevilles (*Comment faire ?* 1798 ; les *Sabines*, 1799), qui furent applaudis ; mais ce qui commença vraiment sa réputation, ce fut l'opéra de la *Vestale* (musique de Spontini), 1807, qui eut une vogue extraordinaire, et lui valut en 1810 le prix décennal de poésie lyrique ; il donna encore à l'Opéra *Fernand Cortez* (avec Spontini), 1807 ; les *Bayadères* (avec Catel), 1810 ; les *Amazones* et les *Abencerrages* (avec Cherubini), 1812-1813 ; enfin *Moïse*, 1827, et *Guillaume Tell*, 1829 (avec Rossini) ; ces deux pièces rappellèrent ses premiers succès. Ambitionnant une gloire d'un genre plus élevé, il s'essaya en même temps dans la tragédie : il fit représenter au Théâtre-Français en 1813 *Tippo Saëb*, tragédie inspirée par le souvenir de sa campagne dans l'Inde ; en 1822 *Sylla*, son chef-d'œuvre (cette pièce eut une grande vogue, à laquelle contribuèrent les allusions politiques et le talent de Talma) ; en 1825 *Bélisaire*, en 1827 *Julien dans les Gaules* ; ces dernières tragédies furent froidement accueillies. Doué d'une singulière flexibilité de talent, M. de Jouy écrivait en même temps, sous le masque de l'*Ermite de la chaussée d'Antin*, de légères et spirituelles esquisses des mœurs parisiennes, qui, publiées par articles détachés dans le *Mercur* de 1812, amusèrent le public et piquèrent vivement la curiosité ; mais, entraîné par le succès, il abusa du genre qu'il avait créé, et donna plusieurs suites à son *Ermite*, espèces de copies dans lesquelles il se fit aider par de faibles collaborateurs et qui étaient loin de valoir l'original. Partisan des idées libérales et l'un des derniers représentants des opinions voltairiennes, De Jouy fut, avec Étienne, un des écrivains qui firent la plus rude guerre à la Restauration : il écrivit dans le *Constitutionnel*, la *Minerve*, et dans une foule de petits journaux, des articles de vive opposition ; il eut par suite à subir une détention de quelques mois, qui n'eut d'autre effet que de le rendre plus populaire, et qui lui suggéra l'idée de deux nouveaux ouvrages, les *Ermites en prison* et les *Ermites en liberté* (1823, 1824). Après la révolution de 1830, le roi Louis-Philippe le nomma bibliothécaire du Louvre. M. de Jouy a publié lui-même de 1823 à 1827 ses *Oeuvres complètes*, 27 vol. in-8. Il avait été reçu à l'Académie française en 1815. M. Empis, son successeur, a lu son *Éloge* à l'Académie dans la séance du 26 décembre 1847.

JULLIEN (Marc-Ant.), dit *de Paris*, né à Paris en 1775, mort en 1848, voyagea en Angleterre dans sa jeunesse, fut quelque temps capitaine d'état-major sous Bonaparte, qui le chargea de rédiger le *Courrier de l'armée d'Italie*, puis entra dans le corps de l'inspection aux revues, fut écarté sous l'Empire comme suspect, à cause de ses opinions libérales, encourut pour le même motif la disgrâce des Bourbons, fonda en 1815 l'*Indépendant*, qui se fondit avec le *Constitutionnel*, et en 1819 la *Revue encyclopé-*

dique, qui pendant plusieurs années rendit d'incontestables services à la science. Il a en outre publié plusieurs ouvrages, entre autres : *Essai général d'é-*

ducation, 1808; *Essai sur l'emploi du temps*, 1808; *Méthode de Pestalozzi*, 1812; *Plan de lectures historiques*, 1821.

K

KALKBRENNER (Frédéric), pianiste et compositeur, né à Berlin en 1788, mort à Paris du choléra en 1849, fils du célèbre compositeur Christian Kalkbrenner, eut pour maître L. Adam à Paris, Haydn et Clementi à Vienne; se plaça de bonne heure au premier rang des virtuoses, parcourut l'Europe, obtenant partout l'admiration du public, ainsi que la faveur des souverains, dont plusieurs le décorèrent de leurs ordres, se fixa à Paris en 1824 et y ouvrit, d'après une méthode nouvelle, une école de professeurs d'où sont sortis de brillants élèves. Il avait adopté la belle manière liée et chantante de Clementi. F. Kalkbrenner a laissé en mourant 187 ouvrages pour le piano : méthodes, morceaux d'ensemble, concertos, parmi lesquels on remarque son concerto en *fa bémol*. On estime surtout ses œuvres destinées à l'enseignement : sa *Méthode* pour apprendre le piano à l'aide de guide-mains; les *Études* qui font partie de cette *Méthode*, les *Études dédiées à Clementi*; les *Préludes dans les toniques*; et son dernier ouvrage, le *Traité de composition pour les pianistes*, publié quelques semaines avant sa mort. Comme Pleyel, F. Kalkbrenner avait fondé à Paris une manufacture de pianos d'un genre nouveau : ses *pianinos* étaient fort prisés.

KHORSABAD, village désert de la Turquie d'Asie, à 20 kil. N. E. de Mossoul. M. P.-E. Botta, consul de France, y découvrit en 1843 les restes d'un vaste palais couvert de bas-reliefs et d'inscriptions cunéiformes, qui paraît avoir appartenu à l'antique Ninive. Une partie de ces précieuses antiquités, dessinées sur place par M. E. Flandin, a été en 1845 transportée en France et déposée au Louvre.

KLUBER (J.-L.), publiciste, né en 1762 à Thann, près de Fulde, mort en 1839, enseigna le droit aux universités d'Erlangen et de Heidelberg, fit l'éducation du prince électoral de Bade, remplit pour le grand-duc de Bade de nombreuses missions diplomatiques, et fut appelé en 1817 à Berlin par le roi de Prusse, qui le nomma conseiller privé, mais il quitta bientôt cette cour où il ne pouvait exprimer librement sa pensée. On lui doit la publication des *Actes du congrès de Vienne en 1814 et 1815* (Erlangen, 1815-1819), le *Droit public de la confédération germanique*, Francfort, 1817; le *Droit des gens de l'Europe*, Stuttgart, 1819. Ces deux derniers ouvrages font autorité et sont devenus classiques.

KOLOKOTRONIS. Voyez COLOCOTRONIS.

KOPP (Fréd.), né en 1762 à Cassel, mort à Marbourg en 1834, a publié : *Palaeographia critica*, 4 vol. in-4, Manheim, 1817-1829; *Anciennes écritures (Bilder der Vorzeit)*, avec planches, 2 vol. in-4, 1819-1821. Il a aussi écrit sur le droit et l'histoire d'Allemagne, et a préparé une bonne édition de Marcien Capella, publiée en 1836 par son ami le célèbre Godefroi Hermann.

KRILOFF (Iwan), fabuliste russe, né à Moscou en 1768, mort en 1844, était depuis 1811 conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg. Il débuta dans les lettres par une comédie; malgré le succès de cette pièce, il préféra se donner tout entier à la composition des fables. Il est en ce genre le classique de la Russie. La plupart de ses sujets sont empruntés à La Fontaine; mais il a su admirablement se les approprier et les adapter au goût de sa nation. Parmi les éditions de ses *Fables*, on admire

celle que le comte Gr. Orloff donna à Paris en 1825, avec des traductions en vers français et italiens (chaque fable y a son traducteur particulier); elles ont aussi été traduites par Masclat, Moscou, 1828.

KRUG (Wilh. Traugott), philosophe allemand, né en 1770 près de Wittemberg, mort en 1841, enseigna la philosophie successivement à Wittemberg (1794), à Francfort-sur-l'Oder (1801), à Königsberg où il remplaça Kant (1804), à Leipsick (1809), s'enrôla en 1813 pour repousser l'invasion française, s'occupa beaucoup depuis de politique, combattant énergiquement le pouvoir absolu, et fut en 1833 député de l'université de Leipsick à la diète saxonne. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Plan d'un nouvel Organon*, 1801, dans lequel il annonce un système nouveau; *Philosophie fondamentale*, 1803, où il pose les bases de ce système; *Système de philosophie théorique*, 1806-1809, *Système de philosophie pratique*, 1817-1819, ouvrages où il tire les conséquences des principes posés; enfin une *Histoire de la philosophie ancienne*, 1815, et un *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1827-1834, où il applique son système à la critique de tous les autres. Disciple de Kant, Krug tenta de compléter le *criticisme* de son maître et de le rapprocher du bon sens; il prétendait que ni l'idéalisme ni le réalisme ne satisfont la raison, mais que l'un et l'autre se concilient par l'union originelle de l'être et du savoir dans la conscience; c'est ce qu'il nomme le *synthétisme transcendantal*.

KRUMMACHER (F.-A.), écrivain protestant, né en 1768 à Tecklembourg (Westphalie), mort en 1845, enseigna la théologie à Duisbourg, puis fut pasteur et prédicateur à Crevelt, à Bernbourg, enfin à Brême, où il mourut. Doué d'une âme pieuse et tendre, il s'attacha surtout à rendre la religion accessible et aimable : il publia dans ce but en 1805 des *Paraboles* (trad. par Bantain, 1821, et par Teillac, 1838) qui eurent une grande popularité. Ami de l'enfance, dont il comprenait parfaitement les besoins, il a écrit pour le jeune âge le *Monte des enfants*, 1806, et un recueil d'*Apologues*, 1810.

KRUSE (Christian), chronologiste, né en 1753 à Hiddigwarden (Oldenbourg), mort en 1827, étudia à l'université de Halle, lutta contre la misère jusqu'au moment où l'administrateur du duché d'Oldenbourg le choisit pour instituteur de ses fils, fut, l'éducation terminée, chargé de la direction générale des établissements d'instruction du duché, devint en 1812 professeur d'histoire à l'université de Leipsick, et consacra la plus grande partie de sa vie à l'exécution d'un grand *Atlas des États européens*, ouvrage devenu classique, où l'on trouve en regard l'un de l'autre la géographie et la chronologie de chaque siècle. Cet *Atlas* a été reproduit en français, avec de notables améliorations, par MM. Lebas et Ansart, Paris, 1832 et 1836, gr. in-fol. — Son fils, Frédéric Kruse, professeur à Halle, puis à Dorpat, a révisé et complété l'*Atlas historique*.

KRUSENSTERN (Adam de), navigateur russe, né en 1770 en Esthonie, mort en 1846, exécuta de 1803 à 1806 un voyage autour du monde, dans lequel il fit plusieurs découvertes, entre autres celle des îles Orloff (il en publia en 1810 la *Relation*, en allem., trad. en français par Eyriès, 1821), explora en 1815 le détroit de Behring, et chercha un passage qui conduisit directement d'Amérique à Arkhangel. Il fut

nommé en 1826 vice-amiral et sous-directeur du corps des cadets. Krusenstern a surtout avancé l'hydrographie ; il a été à ce titre élu associé étranger de l'Institut. On lui doit un magnifique *Atlas de l'Océan pacifique*. 1824 et années suivantes. Il fut secondé dans ses voyages et ses travaux par les capitaines Otto de Kotzebue et Bellingshausen.

KRYLOFF. Voyez KRILOFF.

KUHN (H.-Gottlob), professeur de physiologie et de pathologie à Leipsick, né en 1754 à Spergau (Saxe),

mort en 1840, a attaché son nom à la collection intitulée *Medicorum græcorum opera quæ extant*, gr. et lat., 26 vol. in-8, Leipsick, 1821-33 : c'est une des plus importantes publications du siècle ; on regrette cependant de ne pas y trouver les écrits d'Aélius, d'Oribase, d'Alexandre de Tralles, de Paul d'Egine. On doit aussi à Kuhn plusieurs ouvrages originaux, se rapportant pour la plupart à l'histoire de la science, entre autres l'*Hist. de l'électricité médicale*, 1783-97.

L

LABARRAQUE (Ant.-Germain), pharmacien, né en 1777 à Oloron (Basses-Pyrénées), mort en 1850, fut dans sa première jeunesse employé dans la pharmacie militaire, compléta ses études à Montpellier sous Chaptal, à Paris sous Vauquelin, s'établit pharmacien dans la capitale en 1805, concourut pour un prix proposé en 1820 par la Société d'encouragement à celui qui trouverait le moyen d'assainir l'art du boyaudier, découvrit ce moyen dans l'emploi des chlorures de calcium et de sodium, livra généreusement sa découverte au public, et en fit lui-même de nombreuses et importantes applications, notamment au curage des égouts, à l'assainissement des lieux infects, à l'embaumement des corps, au pansement des plaies, au traitement de maladies réputées contagieuses, typhus, fièvre jaune, choléra, morve, etc. Il trouva dans ses travaux profit et honneur : l'Académie des Sciences lui décerna un prix Montyon (1823) ; l'Académie de Médecine et la Société de pharmacie s'empressèrent de l'admettre dans leur sein ; il fut en outre décoré et appelé au conseil de salubrité. M. Labarraque a exposé ses procédés de désinfection dans l'*Art du boyaudier* (1822) et dans une brochure sur l'*Emploi des chlorures* (1823).

LABORDE (le comte Alexandre DE), né à Paris en 1774, mort en 1842, issu d'une famille du Béarn, était fils de J.-Joseph de Laborde, riche financier espagnol qui s'établit en France et fut anobli pour ses services, mais qui périt en 1794 sur l'échafaud révolutionnaire. Après avoir passé sa jeunesse en Autriche, il rentra en France dès 1797, accompagna en Espagne Lucien Bonaparte, envoyé en ambassade près de Charles IV, visita le pays en amateur éclairé des arts, publia à son retour le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* (1807-1820, 4 vol. grand in-fol.), ouvrage magnifique qui absorba la plus grande partie de sa fortune ; fut attaché au conseil d'Etat et chargé de diverses missions, eut part en 1814 à la capitulation de Paris comme adjudant-major de la garde nationale, fut élu député en 1822, et plusieurs fois réélu depuis ; défendit à la tribune les idées libérales et contribua à la révolution de 1830 ; fut dès le 30 juillet nommé préfet de la Seine, mais se montra peu propre à l'administration et fut écarté de ce poste l'année suivante. Associé à plusieurs œuvres philanthropiques, Alexandre de Laborde fut un des propagateurs de la méthode d'enseignement mutuel. Il était depuis 1819 de l'Académie des Inscriptions. Outre des ouvrages de circonstance, on lui doit : *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808 et 1827 ; *Voyage pittoresque en Autriche*, 1821 ; *les Monuments de la France*, 1816. — Son fils, M. Léon de Laborde, né en 1807, s'est fait connaître par d'intéressantes recherches sur l'histoire de l'imprimerie et de la gravure, sur les bibliothèques, et a publié les *Grandes habitations françaises au xviii^e siècle* ; des *Voyages dans l'Arabie Pétrée*, 1830, — en *Asie Mineure et en Syrie*, 1838. Il remplaça son père à la Chambre des Députés et à l'Institut.

LABOUAN (c'est-à-dire, en malais, *port*), flot de la mer de Chine, près de la côte N. O. de l'île Bornéo, presque en face de l'embouchure du fleuve Bornéo, longtemps habité par des pirates, occupé momentanément par les Anglais en 1775, et définitivement en 1846. Mines de houille.

LACROIX (Silv.-Franc.), savant mathématicien, né en 1765, mort en 1843, se fit connaître dès 1787 par un travail sur les assurances maritimes, qui fut couronné par l'Académie des Sciences ; enseigna successivement les mathématiques à l'Ecole militaire, à l'Ecole centrale des Quatre-Nations, à l'Ecole polytechnique, à la Faculté des sciences, dont il fut le doyen, enfin au collège de France (1815). On lui doit un *Cours de mathématiques* (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), publié de 1796 à 1801, ouvrage longtemps populaire et remarquable par la clarté de l'exposition, dans lequel il introduisit l'usage de la méthode analytique ; un *Traité du calcul différentiel et intégral* (1797, 2 vol. in-4, et 1810-1819, 3 vol. in-4), ouvrage d'un genre plus élevé, qui est le vrai fondement de sa réputation ; un *Essai sur l'enseignement des mathématiques*, 1805, in-8, écrit philosophique où l'on remarque la partie qui traite des méthodes. Il était de l'Institut depuis 1799.

LADOUCETTE (le baron J.-Ch.-Fr. DE), né en 1772 à Nancy, mort en 1848, fut successivement préfet des Hautes-Alpes (où il créa la route du Mont-Genèvre), de la Roër, de la Moselle ; rentra dans la vie privée à la chute de l'Empire, et se livra tout entier à son goût pour les lettres. Président de la Société des antiquaires, il justifia ce choix par d'importants travaux : *Archéologie de Mons Seleucus* (Mont-Saléon, Hautes-Alpes), 1806 ; *Voyage entre Meuse et Rhin*, 1818 ; *Histoire, Antiquités, etc., des Hautes-Alpes*, 1820, le meilleur ouvrage sur la statistique de ce pays. Il a aussi composé des *Fables* en vers (1826), les unes imitées de Lessing, Pöffel, Richardson, etc., les autres tirées de son propre fonds, ainsi que des romans, nouvelles, contes, qu'on lit encore avec plaisir.

LAEKEN, faubourg oriental de Bruxelles, où se trouve un château royal, avec beau parc, bâti en 1782 sur les plans donnés par le duc de Saxe-Teschén.

LAFFITTE (Jacques), né en 1767, mort en 1844, fils d'un pauvre charpentier de Bayonne, vint jeune à Paris, entra en qualité de commis chez le banquier Perregaux, obtint la confiance de son patron, qui se l'associa ; augmenta bientôt l'importance de cette maison ; fut nommé en 1814 gouverneur de la Banque, mais refusa le riche traitement attaché à ces fonctions, vint au secours de l'Etat obéré dans les moments difficiles qui suivirent l'invasion, reçut de Napoléon partant pour l'exil un dépôt, sur parole, de plusieurs millions, qu'il conserva religieusement, fit partie en 1815 de la Chambre des Représentants, puis de celle des Députés, fut réélu en 1817 par tous les collèges de Paris, vota constamment avec l'opposition, mais ne traita guère à la tribune que des questions financières ; eut la part la plus active à la révolution de Juillet 1830, et fut le premier à proposer de

déférent au duc d'Orléans la lieutenance du royaume, puis la couronne; accepta au début de la révolution le portefeuille des finances, devint président du conseil au 3 novembre 1830, et se montra favorable au mouvement, mais se vit, après l'émeute du 14 février et le sac de l'archevêché, obligé de se retirer (13 mars 1831). Depuis, mécontent de la marche du gouvernement et déçu dans ses espérances, il entra dans l'opposition pour n'en plus sortir. J. Laffitte avait éprouvé, soit pendant son ministère, soit depuis, des pertes immenses qui le forcèrent à liquider sa maison de banque et même à vendre son hôtel : une souscription nationale racheta cet hôtel pour le lui conserver. Rendu à la vie privée, il reconstitua sa maison sous la dénomination de *banque sociale*, et eut le bonheur de la voir de nouveau prospérer. Bienfaisant et généreux, J. Laffitte ouvrait sa bourse à toutes les infortunes, aidait l'industrie de ses capitaux, encourageait les lettres et les arts : aussi jouit-il d'une immense popularité. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa un fils du maréchal Ney, prince de la Moskowa. Outre ses *Discours* et *Opinions*, il avait rédigé des *Mémoires*, dont la publication a été retardée par des contestations judiciaires.

LAGHOUAT ou mieux EL-ACHROUAT, ville d'Algérie, à 300 k. S. d'Alger, par 34° lat. N., 0° 50' long. E., est comme la capitale du désert. Soumise en mai 1844 par le gén. Marcy. Les habitants émigrent en grand nombre à Alger, où ils exercent le métier de portefaix.

LAHORE. Ajoutez : Depuis la mort de Runjet-Sing (1840) et le meurtre de Shere-Sing, son fils (1843), ce pays, administré par Chanda, veuve de ce dernier, femme dissolue, qui régnait au nom d'un fils mineur, a été le théâtre de révolutions perpétuelles et d'horribles massacres. Les Anglais, profitant du désordre, envahirent le pays sous un prétexte en 1845, vainquirent les Syks à la bataille meurtrière de Mondky (*Voy. ce mot*), et firent signer à la reine dans Amretsir, en mars 1846, un traité qui démembrait le royaume, cédait à la Compagnie des Indes le territoire compris entre le Bias ou Beyah et le Suttladje, et constituait un nouveau royaume (entre le Sind ou Indus et le Ravy) en faveur de Goulab-Sing, sujet révolté. Peu de mois après, la reine se vit contrainte à se mettre sous la protection de la Compagnie des Indes, c'est-à-dire à abdiquer entre ses mains (décembre 1846). Les Anglais se sont définitivement emparés du pays en 1847.

LAINÉ (J.-H.-Joachim-Hostein), avocat de Bordeaux, né en 1767, mort en 1833, fut nommé en 1808, par le département de la Gironde, membre du Corps Législatif, y déploya une indépendance fort rare alors, encourut en 1813 la colère de Napoléon pour avoir, dans un *Rapport* célèbre (28 décembre 1813), parlé de *paix* et de *liberté*, devint au retour des Bourbons préfet de la Gironde, député et président de la Chambre, puis ministre de l'intérieur (1816), eut à lutter contre l'entraînement du parti ultra-royaliste, et provoqua la célèbre ordonnance du 5 septembre 1816 qui dissolvait la Chambre *introuvable*, fit adopter une loi électorale plus libérale, mais se vit bientôt dépassé et dut quitter le ministère dès 1818. Il fut nommé pair en 1823 et fait vicomte. Il ne cessa, dans l'une comme dans l'autre Chambre, de se montrer à la fois le défenseur de la légalité et des principes conservateurs; c'est de lui qu'est ce mot célèbre : *Les rois s'en vont*. Comme orateur, il était chaleureux et brillant d'images, mais visait trop à l'effet. Lainé avait été nommé membre de l'Académie française en 1816, quoiqu'il n'eût pas produit d'œuvres à proprement parler littéraires.

LAKANAL (Joseph), conventionnel, né en 1762 à Serres (Ariège), mort en 1845, professait la philosophie à Moulins dans un collège de Doctrinaires au moment de la Révolution. Elu député à la Convention par le département de l'Ariège, il y devint prési-

sident du comité d'instruction publique, se consacra tout entier aux intérêts de la science, et fut dans les temps les plus difficiles le bienfaiteur des savants et des gens de lettres : il fit conserver le *Jardin du Roi* qui, sur sa proposition, fut réorganisé et transformé en *Muséum d'histoire naturelle* (1793), eut une grande part à la création des *Écoles normales* (1794), des écoles centrales, des écoles primaires, et à la fondation de l'Institut, fit adopter l'invention du télégraphe, etc. Entré en 1795 au Conseil des Cinq-Cents, il fut en 1797 nommé commissaire du Directoire, et rempli avec autant de désintéressement que de fermeté d'importantes missions dans plusieurs des départements récemment réunis. Après le 18 brumaire (1799), il occupa quelques années une modeste chaire à l'École centrale de la rue Saint-Anoine lycée Charlemagne). Il quitta la France en 1814 et se réfugia aux États-Unis; il y fut élu président de l'université de la Louisiane; mais il résigna ses fonctions pour se faire planter dans l'Alabama, sur les bords de la Mobile. Il entra dans sa patrie en 1837, pour reprendre sa place à l'Académie des Sciences morales nouvellement reconstituée et dont il avait fait partie dès la création. Républicain sincère, Lakanal ne se départit jamais de ses principes politiques. On a de lui : *Exposé sommaire des travaux de J. Lakanal*, Paris, 1835, in-8. Il avait rédigé des *Mémoires sur la Révolution et sur les États-Unis*, qui ont disparu à sa mort. M. Hipp. Carnot donna en 1845 une courte notice sur sa vie (dans le *National*). — Lakanal s'était marié à son retour en France à 75 ans; il a laissé un fils.

LALLA-MAGRINA, poste militaire français (Oran), sur la Tafna, à 38 kil. S. de Djema-Ghazouat, près de la frontière du Maroc. Occupé en 1844. Il y fut signé en 1845 un traité de délimitation entre l'Algérie et le Maroc.

LAMB (Ch.), écrivain anglais, né à Londres en 1775, mort en 1834, occupait un emploi dans les bureaux de la Compagnie des Indes, et donnait en même temps des articles à divers recueils littéraires. Lié avec Wordsworth, Coleridge, Southey, il partagea leur popularité. Critique, *essayist* et poète, il porta partout dans ses écrits ce genre de grâce originale que les Anglais appellent *humour*. Parmi ses ouvrages, on estime surtout *Rosamund Gray*, la *Vieille aveugle Marguerite*, récit plein de sensibilité, les *Contes tirés de Shakespeare*, la tragédie de *John Woodvil*, et les *Essais d'Elia*, recueil de morceaux qui s'étaient parus dans les principaux *Magazines*. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Londres en 1842, 1 vol. gr. in-8, avec une notice par Serjeant Talfourd.

LAMB (W.), lord MELBOURNE. Voyez MELBOURNE. LAMB-ESA, *Fezzout* ou *Fezzoulet*, anc. ville romaine de Numidie, à 100 kil. environ au S. E. de Cirta (Constantine), à 11 kil. S. E. de Batna. Ruines immenses, restes de temple, théâtre, cirque. Une colonie des *transportés de juin* y fut établie en 1850.

LAPIE (Pierre), cartographe, né à Mézières en 1777, mort en 1850, fut admis dès 1794 dans le corps des ingénieurs-géographes, fit en cette qualité plusieurs campagnes où ses services furent très-utiles pour diriger la marche des armées, s'éleva jusqu'au grade de colonel, devint en 1814 directeur du cabinet topographique du roi, fut dès 1818 chargé de la direction topographique de la nouvelle *Carte de France*, et eut la plus grande part à l'exécution de ce vaste monument. Il a publié un *Atlas classique* (1812) qui s'étendit et s'améliora dans plusieurs éditions successives, et un *Atlas universel* (1828, etc.), qui, pour l'exactitude et la beauté de l'exécution, est un des meilleurs que nous possédions; on lui doit encore des cartes spéciales des *Iles-Britanniques*, de la *Russie*, de l'*Europe centrale*, de la *Turquie*, enfin des provinces d'*Alger*, d'*Oran*, de *Constantine* (dressées au ministère de la guerre), où sont consignées de la manière la plus exacte toutes les données de

la science.—Il eut pour collaborateur dans ses derniers travaux son fils, E. Lapie, officier distingué au corps des ingénieurs-géographes.

LARIVE (J. MAUCOIR DE), acteur tragique, né en 1749 à La Rochelle, mort en 1827, reçut les leçons de M^{re} Clairon, doubla quelque temps Lekain, le remplaça en 1778 et obtint de brillants succès, qu'il dut à la fois à un physique avantageux, à un bel organe, à une profonde connaissance de l'art, mais qu'il compromit quelquefois par un débit emphatique et des cris forcés. *Achille, Oreste, Coriolan, Tancrède, Bayard, Spartacus*, étaient ses plus beaux rôles. Il resta sans rival jusqu'à l'apparition de Talma, qui ne tarda pas à l'éclipser. Il se retira alors de la scène, ouvrit un cours de déclamation, puis suivit à Naples Joseph Bonaparte, élevé sur un trône (1806). Il avait acquis à Montlignon, près de Montmorency, un beau domaine, où il passa ses dernières années et où il créa le *hameau Larive*. On a de lui des *Réflexions sur l'art théâtral* et un excellent *Cours de déclamation*.

LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE (Ambroise-Polycarpe DE), né en 1765, mort en 1841, devait le nom de *Doudeauville* à sa femme, issue des Letellier de Louvois, héritière de la terre de Doudeauville en Boulonnais : c'est cette dame qui fonda l'hospice La Roche-foucauld, à Paris. Major au 2^e régiment de chasseurs en 1789, il émigra, mais sans porter les armes contre la France; rentra sous le Consulat, mais sans accepter de fonctions publiques, se fixa dans sa terre de Montmirail où il répandit d'innombrables bienfaits, fut élu membre, puis président du Conseil général de la Marne, devint en 1814 par de France, en 1815 président du Conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, en 1821 directeur des postes, en 1824 ministre de la maison du roi; se démit en 1827 pour ne pas concourir à la dissolution de la garde nationale, et sut toujours concilier ce qu'il devait à sa patrie avec l'affection qu'il portait aux Bourbons. Eminemment charitable, il coopéra à une foule de bonnes œuvres : Société philanthropique, Société pour l'instruction élémentaire, Société des prisons, Conseil des hospices, etc. Pendant son administration, il introduisit les moutons à longue laine, perfectionna l'éducation des vers à soie, encouragea l'Institut agronomique de Grignon, et créa le musée des antiquités égyptiennes. — Son fils, M. Sosthènes de La Roche-foucauld, aujourd'hui duc de Doudeauville, né en 1785, directeur des beaux-arts sous Louis XVIII, signala son administration par des réformes qui ne furent pas toutes approuvées. Il a publié des *Pensées*, qui brillent par l'esprit, des *Portraits*, et des *Mémoires* (1837) précieux pour l'histoire de la Restauration.

LARREY (J. Dominique), célèbre chirurgien militaire, surnommé l'Ambroise Paré de notre époque, né en 1766 à Beaudéan, près de Bagnères (Hautes-Pyrénées), mort en 1842, se forma sous Desault et Sabatier, entra dans le service de santé à l'armée du Rhin en 1792, fut chirurgien en chef à 28 ans, fit en cette qualité les campagnes d'Italie, d'Orient, d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, déployant partout un zèle infatigable; donna le premier l'exemple d'élever les blessés sous le feu de l'ennemi, et fut lui-même atteint plusieurs fois, notamment à Saint-Jean d'Acre et à Waterloo, où il fut pris; fut à la paix nommé chirurgien en chef de la garde royale, malgré son culte bien connu pour l'Empereur, puis chirurgien en chef des Invalides et de l'hôpital du Gros-Cailou; sollicita en 1841 la mission d'inspecter les hôpitaux de l'Algérie, mais excéda ses forces dans ce service et mourut au retour. Il avait été dès 1797 nommé professeur au Val-de-Grâce; membre de l'Institut d'Égypte et de l'Académie de Médecine dès leur fondation, il fut en 1829 admis à l'Institut. On lui doit les *ambulances volantes* (1793), création salutaire qui permet de donner aux blessés des secours

immédiats, et qui mérita à Larrey le beau surnom de *Providence du soldat*. Napoléon ne l'appelait que *le vertueux Larrey*; en 1809, après la bataille de Wagram, il l'avait fait baron, avec une dotation de 3000 fr. de rente; il lui légua 100,000 fr. par son testament. Supérieur comme praticien, auteur d'innovations importantes (amputation immédiate, débridement des plaies d'armes à feu, appareils inamovibles pour fractures), Larrey a aussi laissé des écrits qui feront vivre son nom : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition d'Orient*, 1803, in-8; *Mémoires de médecine et chirurgie*, 5 vol. in-8, 1812-1831; *Clinique chirurgicale*, 5 vol. in-8, 1829-36. M. Pariset a lu son *Éloge* à l'Académie de Médecine (1845). Une statue en bronze, œuvre de David (d'Angers) lui a été érigée par souscription au Val-de-Grâce et a été solennellement inaugurée en 1850. — Larrey a laissé un fils qui suit avec honneur la même carrière et qui est connu par d'importants travaux; il est aujourd'hui (1851) chirurgien en chef de l'hôpital du Gros-Cailou et membre de l'Académie de Médecine.

LAS CASES (Dieudonné, comte DE), un des amis fidèles de Napoléon, né en 1766 au château de Las Cases, près de Revel (Haute-Garonne), mort en 1842, issu, dit-on, de la même famille que Las Casas, le vertueux évêque de Chiapa, était lieutenant de vaisseau en 1789. Il émigra, fit partie de l'armée de Condé et de l'expédition de Quiberon, mais rentra en France après le 18 brumaire. Tout occupé pendant plusieurs années de travaux littéraires, il publia sous le pseudonyme de *Le Sage* un *Atlas historique, chronologique et géographique* (an XI et XII, 1803-1804, gr. in-fol.), qui obtint un grand succès et devint classique. Quand les Anglais menacèrent Flessingue, Las Cases s'enrôla comme volontaire pour les repousser (1809), et fut dès lors remarqué par Napoléon, qui bientôt se l'attacha comme chambellan, puis le fit entrer au conseil d'État et le chargea de plusieurs missions de confiance. Il refusa en 1814 de signer l'adhésion du conseil d'État à la déchéance de l'Empereur, reprit son service auprès de Napoléon après le 20 mars (1815), et fut un des quatre serviteurs fidèles qui l'accompagnèrent à Sainte-Hélène. Il resta dix-huit mois auprès de l'illustre prisonnier, vivant dans son intimité et recueillant ses paroles dans un journal qui parut depuis sous le titre de *Mémorial de Sainte-Hélène* (1822-1824, 8 vol. in-8); mais, devenu suspect au gouverneur Hudson Lowe, il se vit arracher violemment d'auprès de Napoléon, fut déporté au Cap de Bonne-Espérance, puis transféré en Europe et traité comme prisonnier; il ne put revoir sa patrie qu'après la mort de Napoléon. Nommé député de la Seine après 1830, il siégea dans l'opposition. L'*Atlas historique*, fort imparfait dans son origine, s'étendit et s'améliora dans plusieurs éditions successives; il est complété par l'*Atlas historique des littératures* de M. Jarry de Nancy. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* était de nature à offrir un vif intérêt; aussi obtint-il une grande vogue; il est à regretter que le rédacteur ne soit pas toujours resté d'accord avec lui-même dans les diverses éditions de cet ouvrage, et que la spéculation se soit emparée de sa première idée pour l'amplifier outre mesure. — Son fils, Emmanuel, né en 1800, l'avait suivi à Sainte-Hélène, où il servit de secrétaire à Napoléon; il accompagna en 1840 le prince de Joinville, chargé de rapporter en France les restes de l'empereur, et publia en 1841: *Journal écrit à bord de la Belle-Poule*.

LASTEYRIE (le comte Charles'), arzonome, né en 1759 à Brive (Corrèze), mort en 1849, s'adonna de bonne heure à l'économie rurale, visita pour se perfectionner dans cette partie presque toutes les contrées de l'Europe, porta surtout en Espagne son attention sur l'éducation des bêtes à laine, et par suite importa les mérinos en France (1795); alla dès 1812 à Munich pour étudier l'art tout nouveau de la li-

thographie, et créa lui-même à Paris les premiers établissements français de ce genre. Gendre de Lafayette, il fut comme lui un des plus zélés soutiens des idées libérales; il prit aussi la part la plus active à plusieurs œuvres philanthropiques, notamment à la propagation de l'enseignement mutuel et à la création de la Société d'encouragement, dont il fut longtemps le vice-président. Il avait formé un riche cabinet contenant tous les objets relatifs à l'économie rurale, ainsi que tous les ouvrages sur cette matière. Il a lui-même écrit sur diverses parties de l'agriculture, notamment sur les *Bêtes à laine d'Espagne* (1799, 1802), et a publié une précieuse *Collection de machines, instruments, etc., employés dans l'économie rurale*, 1820-25, 2 vol. in-4.—Son fils et son neveu, Jules et Ferdin. de Lasteyrie, suivent avec distinction la carrière politique: tous deux siègent à l'Assemblée nationale, mais dans des camps différents.

LAUNCESTON, ville récemment fondée par les Anglais dans la Diéménie; environ 5,000 hab. Port déclaré franc depuis 1845, commerce actif avec Sidney et Hobart-Town. Collège florissant.

LA VILLE DE MIRMONT (Alex. de), poète dramatique, né à Versailles en 1783, mort en 1845, fut chef de division à l'Intérieur, puis inspecteur des prisons, et consacra aux lettres ses moments de loisir. On a de lui plusieurs comédies qui se distinguent par la vérité des portraits, la simplicité de l'intrigue et la facilité du style, entre autres le *Folliculaire* (1820), comédie en 5 actes, représentée avec un grand succès, mais amèrement critiquée par certains journalistes qui voulurent s'y reconnaître; une *Journée d'élection* (1822), en 3 actes, dont une censure ombrageuse défendit la représentation; le *Roman* (1825), 5 actes; les *Intriguants*, en 5 actes: cette comédie, reçue au théâtre dès 1826, ne put être représentée qu'en 1831. La Ville réussit aussi dans la tragédie: *Charles VI*, représenté en 1826, le fit, mais bien à tort, accuser de plagiat à cause de la ressemblance du sujet avec la *Démence de Charles VI* de Lemercier. Les *Œuvres de La Ville*, rassemblées par lui-même, ont paru en 1845, 4 v. in-8.

LA VILLE HEURNOIS (Berthelot de), ancien maître des requêtes sous Louis XVI, agent secret des Bourbons pendant la Révolution, ourdit en 1796 avec l'abbé Brotier et Duverne de Presles une conspiration contre le gouvernement républicain, fut découvert en 1797, et déporté à Sinnamary, où il mourut deux ans après.

LECLERCQ (Théodore), né à Paris en 1777, d'une famille aisée, mort en 1851, occupa quelque temps un emploi de receveur des droits réunis, mais donna sa démission en 1814 pour se livrer à ses goûts littéraires. Après avoir joué par amusement des proverbes dramatiques, il se mit à en composer lui-même; il déploya dans cette espèce de comédie en miniature une finesse d'observation, une délicatesse de pensée et un bonheur d'expression qui le placent au premier rang, bien au-dessus de Carmonet, le créateur du genre: ses *Proverbes*, où il peint les ridicules du jour, sont le miroir fidèle de la société de l'époque; à partir de 1820, ils prennent une teinte assez vive d'opposition libérale. L'auteur n'avait voulu travailler que pour les salons; le rapide succès de ses *Proverbes* l'obligea à les livrer à la publicité. Un premier recueil fut publié en 1823 en 2 volumes; il en parut 6 autres volumes jusqu'en 1833. On remarque surtout la *Manie des proverbes*, qui est comme une introduction générale, le *Mariage manqué*, *Tous les Comédiens ne sont pas au théâtre*, l'*Humoriste*, le *Château de cartes*, le *Jour et le lendemain*, le *Retour du baron*. Les auteurs dramatiques ont fait à Théodore Leclercq de fréquents emprunts, qu'ils n'ont pas toujours avoués. M. Sainte-Beuve a parfaitement apprécié ce spirituel écrivain dans le *Constitutionnel* du 31 mars 1851.

LENNEP (David-Jacques VAN), philologue hollan-

dais, né en 1774 à Amsterdam, mort en 1849, fut dès 1799 professeur à l'Athénée d'Amsterdam, donna d'excellentes éditions des *Héroïdes* d'Ovide (Amst., 1807), de l'*Anthologia graeca* (5 vol., Utrecht, 1795-1822), traduisit *Hésiode* (1823), et composa, soit en latin, soit dans sa langue maternelle, des écrits en prose et en vers fort estimés. Il passait pour le meilleur latiniste de la Hollande.—Son fils, Jacques, né en 1802, est un des poètes les plus populaires des Pays Bas: il exploita surtout les légendes du moyen âge.

LENOIR (Alex.), créateur et directeur du Musée des monuments français, né à Paris en 1761, mort en 1839, avait étudié la peinture sous Doyen. Il proposa en 1790 à l'Assemblée nationale que les objets d'art provenant des églises et couvents supprimés fussent rassemblés à Paris dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, fut nommé conservateur du dépôt créé sur sa proposition, réunit et préserva de la destruction plus de 500 monuments, qu'il restaura avec soin et distribua avec goût; mais vit en 1816 anéantir son œuvre et supprimer son emploi par une ordonnance royale qui rendait les monuments religieux à leur destination primitive. Il fut en compensation nommé administrateur de l'église de Saint-Denis. Outre une *Notice des monuments du Musée des Petits-Augustins* (1793), souvent réimprimée et étendue, on lui doit: *Musée des monuments français*, 1800-1822, 8 vol. in-8, avec planches; *Histoire des arts en France par les monuments*, 1811, in-4, avec atlas; *Atlas des monuments et des arts libéraux*, etc., 1820-1827, in-fol.; la *Vraie science des artistes*, 1823, 2 vol. in-8, et plusieurs autres ouvrages qui contribuèrent puissamment à répandre en France le goût des arts et la connaissance du moyen âge.

LENORMAND (M^{lle}), fameuse devineresse, née en 1772 à Alençon, morte à Paris en 1843, reçut une éducation distinguée dans un couvent de Bénédictines, fit dès l'enfance des prédictions qui frappèrent d'étonnement ses compagnes, vint en 1790 se fixer à Paris (rue de Tournon, où elle habita jusqu'à sa mort), et se mit à prédire l'avenir en tirant les cartes, fut emprisonnée en 1794 pour quelques révélations compromettantes, vit sa vogue s'accroître en sortant de prison, et fut, sous l'Empire et pendant la Restauration, consultée et recherchée par les plus hauts personnages, parmi lesquels on compta l'impératrice Joséphine. Elle a publié, entre autres écrits, des *Mémoires sur Joséphine*, 1820, et la *Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1818; ce dernier lui attira en Belgique un procès dont elle sortit triomphante. Elle avait promis des *Mémoires*, qui n'ont pas paru. M^{lle} Lenormand paraissait être de bonne foi: elle disait être une *somnambule éveillée*. M. Francis Girault a donné sa *Biographie*, 1843.

LEONARD (Nic.-Germain), poète élégiaque, né en 1744 à la Guadeloupe, se fit connaître en 1766 par un recueil d'*Idylles morales*; fut nommé, par la protection du ministre Chauvelin, chargé d'affaires de France à Liège (1773-1782); quitta ce poste pour aller à la Guadeloupe comme vice-sénéchal de la colonie (1788), revint en France en 1792, et mourut à Nantes en janvier 1793, au moment où il allait repartir pour sa patrie. Formé par la lecture de Tibulle, de Propertius, surtout de Gessner, Léonard cultiva avec succès l'idylle et la poésie tendre; ses vers sont pleins de grâce et empreints d'une mélancolie dont la source était dans une passion trompée. Outre ses *Idylles*, on a de lui un *Voyage aux Antilles*, un poème des *Saisons* et des romans pastoraux. M. Campenon, son neveu, a réuni ses *Œuvres* en 3 vol. in-8, 1798.

LEOPARDI (le comte Giacomo), écrivain italien, né en 1798 à Recanati (Ancône), mort en 1837, se fit de bonne heure connaître par des travaux philologiques (édition de la *Vie de Plotin*, traduction de *Fronton*, dissertations sur *Dion Chrysostôme*, *Denys d'Halicarnasse*, *Eusèbe*, etc.); prit rang dès 1818

parmi les meilleurs poètes lyriques par ses *Canzoni* patriotiques, et se distingua aussi comme prosateur par des écrits qui sont empreints d'un certain esprit philosophique, mais où l'on regrette de trouver des sentiments désespérants. Persécuté pour ses opinions, il en conçut un vif chagrin qui, joint à une constitution malade, abrégua sa vie. Ses *Œuvres complètes* (vers et prose) ont été publiées à Florence en 1845, 2 vol. in-8, par A. Ranieri, son ami.

LEOPOLD (Ordre de), créé en Autriche par l'empereur François en 1808, pour honorer la mémoire de son père Léopold II et récompenser tous les genres de talents, civils ou militaires, sans égard à la naissance. La croix a huit pointes, au milieu desquelles est un écusson portant F. I. A. (*Franciscus imperator Austriae*), avec ces mots : *Integritati et merito*; au revers on lit : *Opes regum, corda subditorum*, qui était la devise de l'empereur Léopold II. Le ruban est rouge bordé de blanc.

LÉOPOLD (Ordre belge de), créé en Belgique par le roi Léopold en 1832, pour les services rendus à la patrie. La décoration est une croix blanche émaillée, entourée d'une guirlande de laurier et de chêne, et ayant au milieu, d'un côté, le chiffre du roi, de l'autre le lion belge, avec cette devise : *L'union fait la force*. Le ruban est rouge moiré.

LEPERE, architecte, né en 1762, mort à Paris en 1844, fit partie de l'expédition d'Égypte, enrichi de ses dessins et de ses mémoires le grand ouvrage qui perpétue le souvenir de cette expédition, éleva de concert avec Gondouin la colonne de la place Vendôme, et y plaça en 1833 la nouvelle statue de l'empereur. Successivement architecte de la Malmaison, de Saint-Cloud, de Fontainebleau, il consacra ses dernières années à la construction de l'église Saint-Vincent de Paul à Paris. Il avait trouvé le moyen de sculpter le granit aussi facilement que la pierre.

LEPREVOST d'IRAY (de vicomte), membre de l'Institut, né en 1768 au château d'Iray (Orne), mort en 1849. Dépourvu de son patrimoine par la Révolution, il chercha un refuge et une ressource dans les lettres, fut successivement professeur aux écoles centrales, censeur au Lycée Impérial, inspecteur général des études, et se fit connaître du monde savant par des travaux historiques qui lui ouvrirent en 1818 les portes de l'Académie des Inscriptions. Il a publié : *Tableau comparatif de l'histoire ancienne*, 1802, — *de l'histoire moderne*, 1804 (pour l'usage des écoles); *Histoire de l'Égypte sous les Romains*, couronnée par l'Institut en 1807. Il a en outre composé une tragédie de *Manlius Torquatus*, 1794, des comédies, un poème en 6 chants, *la Vendée*, 1824, des *Odes*, des *Poésies fugitives*, etc.

LESAGE, pseudonyme de Las Cases. V. LAS CASES.

LESUR (Ch.-Louis), né à Guise en 1770, mort en 1849, vint jeune à Paris, débuta en donnant aux petits théâtres des pièces de circonstance, fut quelque temps employé sous Talleyrand au ministère des affaires extérieures, puis inspecteur de la loterie, jusqu'en 1825; il passa ses dernières années dans sa ville natale, où il remplît avec dévouement les fonctions de maire. On lui doit plusieurs ouvrages justement estimés (*Politique de la puissance russe*, 1807; *Histoire des Cosaques*, 1814, etc.); mais il est surtout connu comme fondateur et rédacteur de l'*Annuaire historique*, qu'il commença en 1818 et poursuivit jusqu'en 1832, ouvrage précieux par les documents de toute nature qu'on y trouve, manuel indispensable à ceux qui s'occupent d'affaires publiques.

LETRONNE (Jean-Antoine), né en 1787 à Paris, d'une famille obscure, mort en 1848, s'instruisit presque seul, approfondit la géographie sous Mentelle et le grec avec Gail, voyagea de 1810 à 1812 avec un riche étranger, et visita ainsi la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande; fit paraître à son retour un *Essai sur la topographie de Syracuse*

au Ve siècle, qui commença sa réputation, puis des *Recherches sur le livre De Mensura orbis de Dicuil* (1814), et quelques autres travaux d'érudition, ce qui le fit choisir par l'Institut pour terminer le *Strabon* commencé par Laporte-Dutheil; fut admis dès 1816 à l'Académie des Inscriptions, et bientôt après nommé inspecteur général des études; devint en 1832 directeur de la Bibliothèque du Roi, succéda en 1840 à Daunou comme garde général des Archives, et joignit à cet emploi les fonctions toutes gratuites de conseiller ordinaire de l'Université (1846) et de directeur de l'École des chartes (1847); il était en outre depuis 1834 professeur d'archéologie au collège de France. Sachant concilier le travail de l'érudition avec les devoirs de l'administrateur, Letronne a laissé un grand nombre d'ouvrages et de mémoires qui se distinguent à la fois par la sûreté de la critique et par la sagacité. Collaborateur et ami de Champollion le jeune, il fit faire de grands pas à l'archéologie égyptienne: il publia dans ce but de savantes *Recherches sur l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, 1823; — sur l'*Objet des représentations zodiacales*, 1824, à l'occasion du zodiaque de Denderah, dont la découverte donnait lieu aux plus vives discussions; — sur le *Christianisme en Égypte, en Nubie, en Abyssinie*, 1832; — sur la *Statue vocale de Memnon*, 1833; — sur l'*Inscription de Rosette*, 1840; — sur la *Civilisation égyptienne*, 1846; enfin un vaste *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, 1841-1849, 3 vol. in-4. On remarque encore ses travaux sur la *Métrologie des anciens* (notamment ses *Recherches sur Héron d'Alexandrie*, 1816, publiées en 1851 par M. Vincent, de l'Institut), sur l'*Évaluation des monnaies grecques et romaines*, 1817; sur la *Peinture murale chez les Grecs et les Romains*, 1840; sur la *Découverte faite à la Sainte-Chapelle d'un cœur*, qu'on supposait être celui de saint Louis, 1843, etc. Letronne a fourni de nombreux articles au *Journal des savants*, à la *Revue archéologique* (ces derniers articles ont été réunis en 1 v. in-8, 1849), et autres recueils. Il avait donné dans sa jeunesse un *Cours élémentaire de géographie*, qui a eu de nombreuses éditions. On lui doit l'édition de *Rollin* en 30 vol., publiée par Didot, 1821-1825. Sans avoir exécuté aucun grand ouvrage d'ensemble, Letronne a éclairci une foule de points obscurs et détruit nombre d'erreurs. M. Walkenàer a lu son *Éloge* à l'Acad. des Inscriptions (août 1850).

LEVEE (Jér.-Balthazar), professeur de rhétorique au Havre, puis à Bruges et à Caen, né au Havre en 1769, mort à Paris vers 1835, a donné dans le *Théâtre des Latins* (1820 et années suivantes) des traductions de *Plaute* et de *Senèque le Tragique* qui ne sont pas sans mérite. Il est aussi le principal éditeur du *Cicéron* de Fournier (1816, etc.), qui fut éclipsé par l'édition donnée à la même époque par J.-V. Le Clerc. Il a composé quelques poésies de circonstance, et a donné une *Biographie des hommes célèbres du Havre*, 1828.

LEZARDIERE (M^{lle} Marie-Pauline DE), née en 1754 au château de la Verci en Vendée, morte en 1835, était fille du baron de Lézardière, ami de Mallesherbes et de Necker. Elle reçut une éducation sérieuse, prit un goût vif pour les études historiques, et entreprit sur la législation politique de la monarchie française un immense travail, qui devait combler la grande lacune qu'on regrette sur ce point dans l'*Esprit des Lois* de Montesquieu. L'ouvrage, formant 8 vol. in-8, était en grande partie imprimé en 1792 et il en avait déjà paru deux volumes, mais les malheurs de la Révolution firent anéantir presque toute l'édition et forcèrent la famille de Lézardière à émigrer. Rentrée en 1801, M^{lle} de Lézardière, tout entière à d'autres soins, ne put reprendre cette publication, qui ne fut exécutée qu'après sa mort par les soins du

vicomte de Lézardière, avec le concours de deux ministres (MM. Guizot et Villemain, et qui parut en 1844 sous le titre de *Théorie des lois politiques de la monarchie française* 4 vol. in-8. Cet ouvrage, d'une solidité et d'une profondeur étonnantes pour une femme, a le mérite de s'appuyer sur les meilleures autorités; on y trouve, sous le titre de *Preuves*, des extraits des textes originaux à l'appui.

LIESTALL, bourg de Suisse, chef-lieu du nouveau canton de Bâle-Campagne, à 14 kil. S. E. de Bâle; 2,642 hab. (protestants). Fabriques de gants.

LINOIS (Ch.-Alex.-Léon, comte DURAND DE), marin, né à Brest en 1761, mort à Versailles en 1848, s'embarqua à 15 ans, servit avec distinction dans l'Inde et dans la guerre d'Amérique, devint en 1795 capitaine du vaisseau le *Formidable*, combattit en héros la flotte anglaise à l'île de Groix (28 juin 1795), mais vit son vaisseau prendre feu et tomba au pouvoir de l'ennemi; fut bientôt échangé, puis nommé contre-amiral (1799), battit la flotte anglaise dans la baie d'Algésiras (6 juillet 1801), opposa en 1806, près de Madère, la plus vigoureuse résistance à l'amiral Warren bien supérieur en nombre, mais fut pris de nouveau et ne recouvra sa liberté qu'en 1814. Nommé d'abord par Louis XVIII gouverneur de la Guadeloupe, il fut révoqué et mis prématurément à la retraite, en 1815, à la suite d'une insurrection.

LION-NÉERLANDAIS (Ordre du), fondé en 1815 par Guillaume I, roi des Pays-Bas, pour le mérite civil, a pour insignes une croix à quatre branches, offrant au milieu, d'un côté un lion couronné, de l'autre ces mots : *Virtus nobilitat*. Le ruban est bleu foncé avec une bande orange.

LION DE ZÆRINGHEN (Ordre du), fondé en 1812 par le grand-duc de Bade, Charles, pour consacrer l'origine de sa maison, qui est en effet issue de celle de Zæringhen; il a pour insignes une croix d'or, dont l'écusson porte les armes de la maison de Bade et offre en outre d'un côté les ruines du château de Zæringhen, de l'autre un lion prêt au combat. Le ruban est vert bordé d'orange.

LISFRANC (Jacques), grand opérateur, né en 1790 à Saint-Paul-en-Jarez (Loire), mort en 1847, était d'une famille de médecins où il puisa le goût de son art. Il étudia à Lyon, se perfectionna à Paris sous Dupuytren, entra jeune dans le service de santé militaire, vint en 1814, après le licenciement de l'armée, se fixer à Paris où il devint successivement agrégé de la Faculté, chirurgien en second, puis chirurgien en chef de la Pitié, et se fit un nom autant par ses cours de clinique, qui attirèrent une foule d'élèves, que par son habileté à opérer, qui lui valut une immense clientèle : il était surtout consulté pour les lésions des femmes. On a de lui un *Précis de médecine opératoire* (1845-48, 3 vol. in-8, continué par M. Jobert de Lamballe); sa *Clinique chirurgicale* avait déjà été publiée en 1842 (3 v. in-8). On lui doit en outre d'intéressants mémoires sur divers points de chirurgie (dont un sur la *Rhinoplastie*, 1832). Lisfranc donna aux opérations une précision géométrique : son nom restera attaché à deux procédés de son invention, l'un pour désarticuler l'épaule avec plus de célérité, l'autre pour amputer le pied dans son articulation tarsométatarsienne, de manière à laisser à l'amputé une plus large base de sustentation. Lisfranc était d'un caractère difficile; il eut avec quelques confrères et même avec son ancien maître Dupuytren de fâcheux démêlés : il publia à ce sujet une brochure intitulée : *Réclamation sur plusieurs points de chirurgie*, 1825.

LIST (Frédéric), économiste, né en 1789 dans le Wurtemberg, mort en 1846, fit partie du parlement wurtembergeois, en fut exclu à cause de la hardiesse de ses opinions, passa en 1824 aux États-Unis, où il s'occupa surtout de chemins de fer, et conçut le plan d'un système général de chemins de fer allemands :

de retour dans sa patrie (1831), il travailla malgré mille difficultés à le mettre à exécution. Il avait eu dès 1819 la première conception du *Zollverein* (association douanière des peuples allemands) : cette institution, après avoir été longtemps repoussée, finit par être adoptée par presque toute l'Allemagne; il fonda pour la soutenir un journal, le *Zollvereinblatt* (*Voy. ZOLLVEREIN*). Il publia divers autres écrits qui avaient également pour but la prospérité de l'Allemagne, notamment son *Système national* (1840), mais rencontrait partout des obstacles, il se découragea et mit fin à ses jours.

LOCOFOCOS, nom du parti radical aux États-Unis. Les lampes étant venues à s'éteindre dans un club de démocrates, on les ralluma, dit-on, au moyen d'allumettes chimiques dites aux États-Unis *locofocos* (c'est-à-dire au lieu de feu) : de là ce sobriquet.

LOCRE DE ROISSY (Guill.), juriconsulte, né en 1758 à Leipsick, de famille française, mort en 1840, était avocat au Parlement de Paris en 1789. Chargé en 1794 par Merlin et Cambacérès de classer les lois décrétées jusqu'à cette époque, puis nommé secrétaire rédacteur du Conseil des Anciens en 1795, enfin secrétaire général du Conseil d'Etat sous le Consulat et l'Empire, il put suivre dans toutes ses phases le travail d'enfancement de la législation nouvelle, et rendit un vrai service aux juriconsultes en publiant les ouvrages suivants que lui seul était en position de rédiger : *Esprit du Code Napoléon*, 1806, 7 vol. in-8; *Esprit du Code de Commerce*, 1808-1813, 10 vol. in-8, et 1829, 4 vol. in-8; *Esprit du Code de Procédure*, 1816, 5 vol. in-8; *Législation de la France*, 1826-1832, 31 vol. in-8.

LODIANA, dite aussi *Ladianah*, *Loudianah*, *Ludheana*, ville forte de l'Inde anglaise (Sirhind), sur la rive gauche d'un bras de Setledge, à 200 kil. N. O. de Delhi, à 50 kil. N. O. de Sirhind; environ 20,000 hab. Fabriques de cachemires. Fondée par les Musulmans lorsqu'ils conquièrent l'Inde; possédée longtemps par les Syks, auxquels les Anglais l'enlevèrent; elle fut presque détruite en 1846 par les Syks, alors en guerre avec les Anglais.

LOISELEUR - DESLONGCHAMPS (Auguste), orientaliste, employé à la Bibliothèque royale, né à Paris en 1805, mort en 1840, fils d'un médecin connu lui-même par d'excellents ouvrages de botanique et d'économie rurale (né à Dreux en 1774, m. en 1850), étudia le sanscrit sous Chézy, et publia dans la langue originale un des livres les plus importants de l'Inde ancienne, les *Lois de Manou* (*Manava-Dharma-Sastra*), avec traduction française, 2 vol. grand in-8; 1832-1833. On lui doit encore un *Essai sur les Fables indiennes*, 1838, in-8; *l'Amarakochā*, dictionnaire sanscrit, qui n'a été terminé qu'après sa mort, 2 vol. in-4, 1839-1845, et la traduction de quelques épisodes du *Ramayana*.

LOMONOSOF (Michel-Vasilievitch), un des créateurs de la poésie russe, né en 1711 près de Kolmogory (Arkhangel), mort en 1765, était fils d'un pauvre pêcheur. Enthousiasmé par la lecture de la Bible, il voulut étudier, et parvint, malgré de grands obstacles, à acquérir les connaissances les plus étendues dans les sciences comme dans les lettres. Il commença à se faire connaître par de belles odes sur la guerre contre les Turcs et sur la bataille de Pultawa, qui attirèrent l'attention de l'impératrice, fut nommé en 1745 professeur de chimie, en 1760 directeur des gymnases et de l'université, en 1764 conseiller d'Etat. Il était depuis 1751 membre de l'Académie de Saint-Petersbourg. On a de lui deux volumes d'odes et de poésies sacrées (ses *Méditations sur la grandeur de Dieu* ont été traduites en français), un poème en l'honneur de Pierre le Grand, la *Pétréide*; deux tragédies, une *Histoire de Russie* (traduite en français par Eidous, d'après une traduction allemande de d'Holbach,

1768)
sique
beau
une
6 v.
alt. r.
d'un
de 18
d'int
de p
quel
dans
port
à la
dans
étud
fut c
St-A
rapi
quit
sur
en
183
eup
non
élev
arit
plu
éleg
pou
pri
lité
dée
mo
des
init
fu
nu
no
ni
la
Ch
vo
Lo
de
fu
de
et
qu
de
de
la
en
pr
vr
co
à
li
fu
D
ar
ge
S
V
fe
se
p
J
d
d

1768), et plusieurs traités de grammaire, de physique, de métallurgie. Il cultiva avec succès les beaux-arts et l'industrie. L'Académie russe a publié une édition de ses *Œuvres* (Petersbourg, 1803, 6 v. in-4^o). Lomonosof est le premier poète russe qui ait rimé. Un monument lui a été érigé à Arkhangel.

LORIQUET (le Père J.-N.), célèbre jésuite, fils d'un maître de pension d'Épernay, né en 1767, mort en 1845, étudia au séminaire de Reims, occupa pendant les premières années de l'émigration une place de précepteur à Anvers, fut en 1796 emprisonné quelques mois comme ayant émigré, entra en 1801 dans la congrégation des Pères de la Foi, nom que portaient alors les Jésuites, se fit recevoir profès à la Restauration, enseigna avec un zèle infatigable dans plusieurs des maisons de l'ordre, organisa les études avec un grand succès dans quelques-unes, fut en 1814 nommé supérieur du petit séminaire de St-Acheul qui, sous son habile direction, s'éleva rapidement au plus haut degré de prospérité, ne quitta ces fonctions qu'en 1828, par l'effet des lois sur les congrégations non autorisées, fut nommé en 1833 supérieur de la maison de Paris, en 1838 préfet spirituel de la congrégation, et s'occupait activement de la direction religieuse d'un grand nombre de couvents. Il a composé ou refait pour ses élèves une foule de livres élémentaires : grammaire, arithmétique, mythologie, histoire, géographie ; la plupart de ces abrégés sont écrits avec une concision élégante ; mais son *Histoire de France*, imprimée pour la première fois en 1814, et vingt fois réimprimée depuis, est empreinte d'une évidente partialité et a été l'objet de critiques aussi vives que fondées : cet ouvrage a du reste été considérablement modifié dans les éditions les plus récentes. La plupart des livres élémentaires du P. Loriquet portent les initiales A. M. D. G. (*ad majorem Dei gloriam*), qui furent remplacées plus tard par un soleil perçant les nuages à l'horizon, avec cette devise : *Lucet, non nocet*. Le P. Loriquet a en outre publié des *Souvenirs de St-Acheul*, 1829 et 1830, une histoire de la suppression de sa compagnie sous le titre de *Choiseul, Pombal et d'Aranda*, un traité de la *Dévotion à saint Joseph*. M. Henrion a écrit sa *Vie*.

LOUDIANAH. Voy. LODIANA.

LOUIS BONAPARTE, roi de Hollande. V. BONAPARTE.

LOUIS-PHILIPPE, roi des Français, fils aîné de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans (dit *Philippe-Egalité*), né à Paris en 1773, porta le titre de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père (1793), fut confié, ainsi que sa sœur Adélaïde, aux soins de M^{me} de Genlis, qui lui donna une éducation mâle et toute conforme aux idées philosophiques de l'époque ; reçut dès 1785 le brevet de colonel des dragons de Chartres, adopta avec enthousiasme les principes de la révolution, courut à la frontière se mettre à la tête de son régiment aussitôt que l'étranger eut envahi le sol français, se signala dès le début dans plusieurs affaires, notamment au combat de Quiévrain, où il rallia les fuyards (28 avril 1792), se couvrit de gloire à Valmy (20 septembre) et surtout à Jemmapes (6 novembre), où il commandait comme lieutenant général et où il décida la victoire ; n'en fut pas moins proscrit en 1793, quitta l'armée avec Dumouriez, son général en chef, pour échapper à une arrestation imminente, mais refusa les offres avantageuses que lui faisait le général autrichien s'il voulait servir contre la France ; se réfugia avec sa sœur en Suisse, y vécut sous un faux nom, pauvre, errant de ville en ville, et fut heureux de se placer comme professeur dans le modeste collège de Reichenau (Grisons), où il resta huit mois ; quitta cette retraite pour visiter les contrées septentrionales et pénétra jusqu'au cap Nord ; consentit en 1796, sur le vœu du Directoire, à s'embarquer pour l'Amérique, afin de faire cesser la détention de sa mère et de ses frères

retenus en France, revint en Europe en 1800 et se fixa en Angleterre, où il se rapprocha des autres membres de la famille de Bourbon ; habita sept années, avec ses frères les ducs de Montpensier et de Beaujolais, la résidence de Twickenham, qu'il ne quitta que pour accompagner à Malte son plus jeune frère atteint d'une maladie mortelle ; se rendit de là à Palerme auprès du roi Ferdinand IV, et y obtint la main de la princesse royale Marie-Amélie (25 novembre 1809) ; reçut peu de mois après de la junte de Séville l'invitation de se rendre en Espagne pour se mettre à la tête du parti national et repousser l'invasion française, se rendit à cet effet en Catalogne, puis à Séville (1810), mais ne fut pas soutenu par ceux mêmes qui l'avaient appelé, et se rembarqua pour la Sicile ; revint en France dès qu'il eut appris les événements de 1814, mais fut accueilli très-froidement de Louis XVIII, qui lui refusa même le titre d'atlesse royale, auquel sa naissance lui donnait droit ; se vit cependant recherché bientôt après par ce même roi et investi d'un commandement supérieur dans les départements du Nord, dès que l'on connut le débarquement de Napoléon (mars 1815) ; séjourna de nouveau en Angleterre pendant les Cent-jours, fut à son retour l'objet des défiances de Louis XVIII, qui voyait en lui un prétendant, ce qui l'obligea à retourner encore une fois à Twickenham, et ne reentra définitivement en France qu'en 1817 ; devint bientôt, par l'effet même de l'état de disgrâce dans lequel il était laissé, un centre et un point de ralliement pour les libéraux et les mécontents, s'entoura des notabilités littéraires et politiques de l'époque, dont plusieurs furent dédommagés par lui des rigueurs du pouvoir ; acquit ainsi une grande popularité, et se trouva tout désigné à l'opinion publique lorsque éclatèrent les événements de 1830. Pressé dès le 31 juillet par une réunion de Députés de remplir les fonctions de lieutenant général du royaume, fonctions auxquelles Charles X l'appela de son côté, il les accepta, convoqua aussitôt les Chambres, qui lui défèrent la royauté, et reçut la couronne après avoir prêté serment à la nouvelle constitution, promettant que *la Charte serait désormais une vérité* (9 août).

Le nouveau roi mit tous ses soins à rétablir l'ordre, fortement ébranlé par la révolution. Placé entre des partis extrêmes, il adopta une politique de modération et d'équilibre que l'on a désignée sous le nom de *juste-milieu* ; toutefois il se montra, selon les circonstances, plus ou moins favorable au *mouvement* ou à la *résistance* ; de là divers ministères qui sont assez caractérisés par les noms de leurs chefs : au début, MM. Dupont de l'Eure et Laffitte (1^{er} août et 2 novembre 1830), puis M. Casimir Périer (13 mars 1831), continué par le maréchal Soult (11 octobre 1832), M. Thiers (22 février 1836 et 1^{er} mars 1840), M. Molé (6 septembre 1836 et 15 avril 1837), enfin M. Guizot (29 octobre 1840-23 février 1848). Les principaux événements politiques de ce règne, un des plus pleins de notre histoire, sont : le refus fait par le roi du trône offert par les Belges à son fils, le duc de Nemours (17 février 1831), l'entrée en Belgique d'une armée française (9 août), qui repousse les Hollandais et consomme la séparation des deux peuples par la prise d'Anvers (23 décembre 1832), le mariage d'une fille du roi, la princesse Louise, avec le roi des Belges (9 août 1832), mariage qui resserre les liens de la Belgique et de la France ; l'expédition contre le Portugal dirigée par l'amiral Roussin, qui force l'entrée du Tage (11 juillet 1831) et dicte des conditions à don Miguel ; l'occupation d'Ancone par nos troupes (23 février 1832), occupation qui arrête aussitôt les progrès des Autrichiens en Italie, et qui se prolonge jusqu'en 1838 ; l'énergique répression des insurrections de Lyon (21 novembre 1831 et 9 avril 1834), et de Paris

(5 et 6 juin 1832, 13 et 14 avril 1834), suivie de la mise en état de siège de Paris et de plusieurs départements; l'arrestation à Nantes de la duchesse de Berry, qui tentait de soulever l'Ouest (8 novembre 1832), et sa détention dans la citadelle de Blaye, d'où elle est reconduite hors du territoire; la conclusion du traité de la *Quadruple alliance* entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, pour assurer la paix de la Péninsule troublée par des prétendants (22 avril 1834), le payement, après de longs débats, d'une créance de 25 millions réclamée par les États-Unis (18 avril 1835); l'horrible attentat de Fieschi (*Voy. ce nom*), dirigé contre le roi et ses fils, et qui fait 18 victimes (28 juillet 1835); le vote des lois répressives dites de *septembre* proposées à cette occasion; l'avènement du ministère conciliateur de M. Molé, qui débute par une amnistie (8 mai 1837), mais dont l'action est entravée par une regrettable *coalition*; les deux tentatives impérialistes faites à Strasbourg et à Boulogne (30 octobre 1836 et 5 août 1840) par le prince Louis-Napoléon, qui est conduit hors de France après la première et enfermé après la seconde au fort de Ham (d'où il s'évade en 1846); le mariage du duc d'Orléans, fils aîné du roi, avec une princesse protestante, Hélène de Mecklembourg (mai 1837); la guerre avec les Mexicains, le bombardement et la prise de Saint-Jean d'Ulloa, leur plus forte citadelle, par l'amiral Baudin (27 novembre 1838), suivis d'un traité avec le Mexique; les démêlés avec la république Argentine, à laquelle l'île Martin-Garcia est enlevée (11 octobre 1838), le traité conclu avec cette république par M. de Mackau (octobre 1840), traité bientôt violé par le dictateur Rosas et suivi de longues hostilités; la demande impolitique d'une dotation pour le duc de Nemours, demandé qui est rejetée (20 février 1840), ce qui entraîne un changement de ministère; l'appui donné au pacha d'Égypte en guerre avec le sultan, et, par suite, la conclusion d'un traité signé entre les grandes puissances, à l'exclusion de la France, pour arrêter le progrès de Méhémet-Ali (15 juillet 1840); la rentrée de la France dans le *concert européen* par le traité dit des *Détroits*, relatif à l'entrée des Dardanelles et du Bosphore (13 juillet 1841), et par le traité du droit de visite (décembre 1841); la translation en France des restes de Napoléon, déposés solennellement aux Invalides (15 décembre 1840), et l'inauguration de la colonne de la grande armée à Boulogne (15 août 1841); la mort déplorable du duc d'Orléans (13 juillet 1842) et le vote de la loi qui défère la régence au duc de Nemours; l'occupation par l'amiral Du Petit-Thouars des îles Marquises (1^{er} mai 1842) et de la Société (septembre 1842-novembre 1843); les protestations de l'Angleterre contre cette dernière prise de possession, le désaveu de l'amiral et la concession d'une indemnité au missionnaire anglais Pritchard qui avait résisté à l'occupation (février 1844); un traité de commerce conclu avec la Chine (24 octobre 1844), une convention avec l'Angleterre pour la suppression de la traite (29 mai 1845); le mariage du duc de Montpensier avec la sœur de la reine d'Espagne, contracté malgré l'opposition du cabinet anglais (10 octobre 1846), les avances faites à l'Autriche par suite du refroidissement avec l'Angleterre, enfin l'appui donné en Suisse à la cause du Sonderbund (nov. 1847).—Pendant le même temps, notre domination s'était étendue en Afrique: compromise d'abord par les incertitudes du gouvernement, par la malheureuse expédition du maréchal Clausel contre Constantine (24 novembre 1836) et par l'imprudent traité de la Tafna (30 mai 1837), qui créait au profit d'Abd-el-Kader une puissance rivale de la nôtre, elle fut affermie par la prise de Constantine due aux généraux Damrémont et Valée (13 octobre 1837); depuis, le hardi passage des Portes de fer, sous la conduite du duc d'Orléans (28 octo-

bre 1839), l'enlèvement de la *Smalah* d'Abd-el-Kader, que surprit le duc d'Angoulême (16 mai 1843), le bombardement et la prise de Tanger et de Mogador par le prince de Joinville (6 et 15 août 1844), surtout les victoires du général Bugeaud dans l'Algérie et le Maroc, notamment la victoire d'Isly (14 août 1844), l'expédition contre la grande Kabylie (mai 1847), complétèrent la conquête; enfin la reddition d'Abd-el-Kader (23 novembre) assura d'une manière définitive la pacification du pays. — En outre un grand nombre de lois avaient été rendues sur les matières les plus importantes, telles que la presse (8 octobre et 29 novembre 1830, 28 août 1835), le jury (11 janvier 1831), la garde nationale (22 mars 1831), les élections (19 avril), la réforme du Code pénal et l'abolition de la peine de mort en plusieurs cas (7 décembre 1831 et 28 avril 1832), la répression de la traite (15 janvier 1831) et l'émancipation progressive des esclaves; le régime des aliénés (30 juin 1838) et la réforme des prisons (18 mai 1844); l'instruction primaire (28 juin 1833), les écoles de médecine et de pharmacie (27 septembre et 13 octobre 1840), et la fondation d'une école française à Athènes (11 septembre 1846), les encouragements à donner aux caisses d'épargne (22 février 1837 et 22 juin 1845), la suppression des maisons de jeu et de la loterie (1^{er} janvier 1838, 1^{er} janvier 1839), le travail des enfants dans les manufactures (13 mars 1842), le recrutement de l'armée (26 avril 1843). — Enfin un grand nombre de monuments et de travaux d'utilité publique étaient entrepris ou achevés, entre autres la colonne de Juillet et la colonne de Boulogne, l'Arc de triomphe, la Madeleine, Notre-Dame de Lorette, Saint-Vincent-de-Paul, l'Hôtel-de-Ville de Paris, le Palais du quai d'Orsay, les ponts Louis-Philippe et du Carrousel, l'hôpital Louis-Philippe; les châteaux royaux étaient splendidement restaurés aux frais du roi; le palais de Versailles était converti en un magnifique musée historique consacré à toutes les gloires de la France (inauguré le 10 juin 1837); Paris était entouré de fortifications (1840-46), ainsi que Lyon et Grenoble; la France était couverte de routes, de canaux; la construction des grandes lignes de chemins de fer était décrétée (loi du 8 juin 1842). — Un règne si prospère finit cependant par un grand désastre: depuis longtemps des réformes étaient réclamées dans le système électoral et parlementaire; plusieurs propositions avaient été faites à cet égard (notamment par MM. de Rémilly, 15 juin 1840, Pagès et Mauguin, 6 avril 1841, Ducos, 14 février 1842, de Sade, 14 mars 1843, etc.); mais toutes avaient été rejetées: de là un mécontentement et une agitation qui, à la fin de 1847 et au commencement de 1848, furent exaltés encore par les banquets réformistes, qu'avaient organisés et que présidaient les chefs de l'opposition. Un banquet annoncé à Paris pour le 22 février ayant été défendu, il s'ensuivit une collision; le roi, pour éviter l'effusion du sang, changea son ministère et forma un cabinet favorable à la *réforme* (23 février); puis, ces concessions ne suffisant plus et la lutte s'étant inopinément ranimée, il abdiqua en faveur de son petit-fils, le comte de Paris (24); mais cette abdication fut considérée comme non avenue: un gouvernement provisoire fut établi, et la République aussitôt proclamée. Obligé de fuir avec sa famille, Louis-Philippe retourna une dernière fois en Angleterre, où il prit le nom de comte de Neully; il y mourut le 26 août 1850, au château de Claremont, dans sa 77^e année.

Louis-Philippe a été jugé très-diversement. Tous reconnaissent en lui une haute capacité; mais ses adversaires l'ont accusé, les uns d'avoir usurpé, en acceptant la couronne au détriment de l'héritier légitime, le duc de Bordeaux; les autres d'avoir manqué à son origine en comprimant l'esprit libéral et en refusant obstinément des réformes qui eussent été sans

dang
nel e
voir
voul
disse
on es
sauri
liens
repol
calor
rem
sages
rét d
tre d
la C
l'ord
que
plus
enco
l'ind
une
le N
l'exe
dans
les i
bien
Amé
et se
Néar
auss
tout
quée
une
(28
27 d
com
—
10 F
1843
don
né e
184
Léo
née
ber
mou
Cob
à u
F
une
duc

M
gne
en
Ap
et
un
ren
nis
cor
l'ai
des
fut
l'in
ter
pa
de
un
po

danger ; d'avoir faussé le gouvernement constitutionnel en faisant prédominer sa volonté personnelle ; d'avoir favorisé ou toléré la corruption politique ; d'avoir voulu la paix à tout prix ; d'avoir travaillé à l'agrandissement de sa famille au préjudice même du pays ; on est allé jusqu'à prétendre qu'il ne songeait qu'à théosauriser, tandis qu'il contractait plus de trente millions de dettes dans un intérêt public. Ses amis, repoussant toutes ces imputations comme autant de calomnies, opposent à la plupart des réponses péremptoires, et proclament Louis-Philippe un des plus sages rois qui aient régné en France. En attendant l'arrêt définitif de l'impartiale histoire, on doit reconnaître dès à présent que ce prince respecta constamment la Charte qu'il avait jurée ; qu'il réussit à rétablir l'ordre à l'intérieur, à maintenir la paix à l'extérieur, que la France a joui sous son règne de la liberté la plus étendue, de la prospérité la plus grande ; qu'il encouragea de tout son pouvoir les lettres, les arts, l'industrie, enfin qu'il donna aux travaux publics une immense impulsion ; aussi l'avait-on surnommé *le Napoléon de la paix*. En outre il offrit sur le trône l'exemple de toutes les vertus privées, éleva ses fils dans des sentiments tout nationaux, et répandit sur les malheureux de toute opinion d'innombrables bienfaits, admirablement secondé en cela par la reine Amélie ; enfin il se montra sévère envers ses ennemis et se refusa toujours à relever l'échafaud politique. — Néanmoins peu de princes ont été l'objet d'attentats aussi répétés : indépendamment des conspirations de toute espèce dirigées contre son trône, sa vie fut attaquée sept fois : une première, le 19 novembre 1832, par une main qui resta inconnue, et depuis, par Fieschi (28 juillet 1835), Alibaud et Meunier (25 juin et 27 décembre 1836), Darmès (22 octobre 1840), Le-comte, Joseph Henri (16 avril et 29 juillet 1846).

— Louis-Philippe eut un grand nombre d'enfants : 1^o Ferdinand, duc d'Orléans, né en 1810, mort en 1842, marié à la princesse Hélène de Mecklembourg, dont il eut deux fils, Louis-Philippe, comte de Paris, né en 1838, et Ferdinand, duc de Chartres, né en 1840 ; 2^o Louise, née en 1812, mariée au prince Léopold, roi des Belges, morte en 1850 ; 3^o Marie, née en 1813, mariée au prince Alexandre de Wurtemberg, morte en 1839 ; 4^o Louis-Charles, duc de Nemours, né en 1814, marié à une princesse de Saxe-Cobourg-Gotha ; 5^o Clémentine, née en 1817, mariée à un prince de Saxe-Cobourg-Cohari ; 6^o François-Ferdinand, prince de Joinville, né en 1818, marié à une princesse impériale du Brésil ; 7^o Henri-Eugène, duc d'Anmale, né en 1822, marié à une princesse

de Naples ; 8^o Antoine-Philippe, duc de Montpensier, né en 1824, marié en 1846 à la princesse Louise, sœur de la reine d'Espagne. — *L'Histoire de Louis-Philippe* a été écrite pendant son règne par MM. Amédée Boudin et Félix Monttet, 1846, 2 vol. grand in-8, et par M. Capéfigue (*L'Europe depuis l'avènement de Louis-Philippe*, 10 vol. in-8). M. A. Boullée a donné des *Études biographiques sur Louis-Philippe*, 1849 ; M. de Montalivet : *Le roi Louis-Philippe et sa liste civile*, 1850. *L'Histoire de dix ans*, par Louis Blanc (1840, continuée par *L'Histoire de huit ans* d'Élias Regnault, 1851), et la *Biographie de Louis-Philippe*, par M. Michaud (1849), sont empreintes d'une partialité non déguisée. Ce prince a laissé lui-même de précieux *Mémoires* sur sa vie, auxquels il a travaillé jusqu'à la veille de sa mort.

LOUISE D'ORLÉANS, reine des Belges, l'aînée des filles de Louis-Philippe, née à Palerme en 1812, fut mariée en 1832 à Léopold (de Saxe-Cobourg), roi des Belges, comme un gage d'union entre la France et la Belgique. Elle ne se fit remarquer sur le trône que par ses vertus et son inépuisable charité, gagna tous les cœurs, et mourut peu de semaines après son père, dont les malheurs l'avaient fortement ébranlée. Elle laissait deux fils, Léopold, duc de Brabant, né en 1835 ; Philippe, comte de Flandres, né en 1837.

LOWE (sir Hudson), gouverneur de Sainte-Hélène, né en 1770 en Irlande, mort en 1844, avait combattu les Français en Italie, où il se laissa surprendre dans l'île de Capri (1808), et commandait, avec le grade de colonel, les tirailleurs de Corse lorsqu'il fut chargé, en 1815, de garder l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène. Exagérant sans doute les ordres qu'il avait reçus, il fit subir à l'illustre prisonnier toutes sortes de vexations qui hâtèrent sa fin : il acquit par là une triste célébrité. Il fut à son retour nommé lieutenant général (1823), et fut richement récompensé par son gouvernement ; il perdit la plus grande partie de sa fortune dans de folles spéculations. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par son fils (Londres, 1845), où il cherche à justifier sa conduite.

LYNCH (John), colon de la Caroline au xvi^e siècle, que ses concitoyens, par une résolution connue sous le nom de *Lynch law* (loi de Lynch), investirent d'un pouvoir discrétionnaire afin de juger sommairement et de réprimer immédiatement les désordres inséparables d'une colonie naissante. Cette mesure, commandée par la nécessité, a depuis été adoptée par plusieurs autres États de l'Amérique du Nord pour des circonstances semblables : il en a été fait depuis 1848 de fréquentes et terribles applications en Californie.

M

MACAREL (M.-A.), un des fondateurs de l'enseignement administratif en France, né vers 1790, mort en 1851, était fils d'un conseiller à la cour d'Orléans. Après avoir été secrétaire du ministre de la marine et du directeur général des postes, il acheta en 1819 une charge d'avocat au conseil d'Etat, s'en défit pour remplir, à partir de 1828, la chaire de droit administratif à l'École de droit, qu'il occupa d'abord comme suppléant de M. de Gérando, puis comme titulaire, entra en 1830 au conseil d'Etat comme maître des requêtes, et devint bientôt conseiller titulaire ; fut appelé par M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, à la direction de l'administration départementale et communale, eut dans ce poste à préparer plusieurs lois des plus importantes, fut, lors de la réorganisation du conseil d'Etat en 1849, élu un des premiers par l'Assemblée nationale, et fut porté par ses collègues à la présidence de la section

d'administration. Il était une des lumières de la compagnie. Macarel avait dès 1818 publié des *Éléments de jurisprudence administrative* ; il les compléta en 1828 par son traité des *Tribunaux administratifs*. On a en outre publié le *Cours d'administration générale* qu'il avait professé à l'École de droit, et qui résume toutes ses recherches.

MACCARTHY (le Père Nic. DE), prédicateur catholique, né en 1769 à Dublin, était fils du comte irlandais Justin de Maccarthy, célèbre bibliophile, qui vint s'établir en France. Interrompu dans ses études ecclésiastiques par la Révolution, il ne fut ordonné qu'en 1814 ; il entra en 1818 dans l'ordre des Jésuites, se voua à la prédication, se fit entendre avec le plus grand succès dans les principales villes de France et de l'étranger, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse, à Strasbourg, où il émut tout le protestantisme, ainsi qu'à Rome, à Turin,

à Chambéry, à Annecy, et mourut dans cette dernière ville en 1835. Son éloquence brillait par le choix des preuves, la richesse de l'élocution, la noblesse et la vérité des mouvements, et par une action vive et touchante. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort en 3 vol. in-8, avec une *Notice*.

MCCARTHY (Jacq.), géographe, d'une famille irlandaise (étrangère au précédent, né en 1785 à Cork, mort en 1835, fut amené jeune en France, s'enrôla à 17 ans, fit avec distinction les guerres de l'Empire, fut licencié en 1815, entreprit sans succès des spéculations commerciales, puis se fit instituteur et traducteur, et obtint enfin un emploi au dépôt de la guerre où il fut chef par intérim de la section de statistique. Il est surtout connu par un *Dictionnaire universel de géographie*, 2 vol. in-8, 1835, ouvrage estimé. On lui doit aussi un *Choix de voyages modernes*, 10 vol. in-8, 1821-22, et des traductions d'ouvrages historiques ou géographiques anglais. — Son fils, officier distingué, s'est surtout occupé de la géographie de l'Algérie.

MAGTA (la), c'est-à-dire *le gué*, cours d'eau de l'Algérie (prov. d'Oran), formé par la réunion de l'Habrak, du Sig et de l'Hammann, se jette dans la Méditerranée entre Arzew et Mostaganem. Le général Trézel combattit Abd-el-Kader près de son embouchure et y subit un échec (28 juin 1835).

MANA (la), rivière de la Guyane française, coule du S. au N., et se jette dans l'Atlantique, à 160 kil. N. O. de Cayenne, après un cours d'environ 200 kil. Bords insalubres. La France y a tenté depuis 1820 des établissements qui n'ont pu prospérer, et y a formé une colonie d'émancipation graduée pour les nègres.

MARBEUF (le marquis de), maréchal de camp, né vers 1736 près de Rennes, mort en 1788, fut en 1764 envoyé en Corse pour occuper cette île cédée à la France par les Génois, eut à combattre Paoli, et finit, après quelques échecs, par rester maître du terrain (1769). Nommé gouverneur de la nouvelle possession, il s'y maintint jusqu'en 1781, malgré des difficultés de toute espèce, sur par sa loyauté faire accepter la domination française d'un grand nombre de Corses et s'attacha la famille Bonaparte, dont il devint le protecteur : c'est par son appui que le jeune Napoléon fut admis à l'école de Brienne. Un fort construit par le marquis de Marbeuf en Corse (sur la côte O., au fond de la baie Girolata, entre Calvi et Ajaccio) porte encore son nom. Sa veuve périt en 1794 sur l'échafaud. D'immenses jardins qu'elle possédait aux Champs-Élysées devinrent propriété nationale; on y établit plus tard *le jardin Marbeuf*, longtemps en vogue; on y a depuis peu percé la rue *Marbeuf*. — Son frère aîné, Alexandre de Marbeuf, successivement évêque d'Autun, archevêque de Lyon, fut pendant 12 ans (1777-89) chargé de la feuille des bénéfices. Il émigra et mourut en 1793 près de Nivelles (Belgique).

MARIE (Frères de) ou MARISTES, congrégation religieuse formée à Bordeaux par l'abbé Cheminade dans le but de fournir des maîtres à l'instruction primaire, et autorisée par ordonnance royale en 1825, rend à l'éducation des services analogues à ceux des Frères des écoles chrétiennes.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, et d'Henriette d'Angleterre, née en 1662, aimait le Dauphin, et fut mariée malgré elle à Charles II, roi d'Espagne (1679); elle s'attacha néanmoins à son mari, et prit sur lui un grand ascendant; elle mourut en 1689 après avoir bu du lait à la glace que lui avait présenté la comtesse de Soissons. Celle-ci, au dire de Saint-Simon, l'aurait empoisonnée, à l'instigation de la cour d'Autriche, qui craignait son influence.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, fille de Philippe, duc de Parme, née en 1754, épousa dès 1765 le prince des Asturies (Charles IV), qui monta sur le trône en

1788. Elle mâtina facilement son faible mari, mais se laissa elle-même dominer par un indigne favori, Manuel Godoy : elle s'aliéna ainsi le cœur de ses sujets et se broyalla avec son propre fils. Attirée en France ainsi que Charles IV, elle appuya, au détriment de son propre fils, l'abdication du roi en faveur de Napoléon (1808). Reléguée d'abord à Fontainebleau, puis à Marseille, elle finit par se fixer à Rome, où elle mourut délaissée en 1819.

MARIE-LOUISE, reine d'Etrurie, 3^e fille de la précédente et du roi d'Espagne (Charles IV), née en 1782, fut mariée dès 1798 à Louis de Bourbon, fils aîné du duc de Parme, qui reçut en 1801 la Toscane (érigée en royaume d'Etrurie) en échange du duché de Parme. Elle perdit son époux en 1803, resta régente et se livra tout entière à son goût pour le faste et le plaisir; mais se vit dépossédée par les Français en 1807 (*Voy. ETRURIE*), et retourna auprès de son père, dont elle partagea bientôt la captivité en France. En 1814, elle ne put rentrer en possession ni de la Toscane, ni du duché de Parme, qui fut donné à une autre Marie-Louise, la veuve de Napoléon, et se vit obligée d'accepter pour son fils le duché de Lueques; elle mourut en 1824. On a d'elle des *Mémoires*, trad. en français par Lemierre d'Argy, 1814, et dans la *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution*.

MARIE-LOUISE, impératrice de France, née en 1791, morte en 1847, fille de François 1^{er}, empereur d'Autriche, fut épousée en 1810 par l'empereur Napoléon, qui avait fait de ce mariage une condition de la paix avec l'Autriche, croyant par là cimenter l'union des deux pays, et en même temps relayer et affermir sa propre dynastie. Elle fut reçue en France avec enthousiasme, donna le jour l'année suivante à un fils qui fut salué en naissant du titre de roi de Rome (*Voy. REICHSTADT*), fut pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814 proclamée régente, mais n'en eut jamais que le nom, laissant à d'autres tout le pouvoir; abandonna Paris à l'approche des alliés, et se retira à Blois avec le roi Joseph, sans avoir rien tenté pour sauver l'empereur et le pays; se laissa, sans murmure, après la première abdication de Napoléon, éloigner de l'empereur et séparer de son fils, et protesta même publiquement contre le retour de Napoléon en 1815. Pour prix de sa docilité, elle reçut du congrès de Vienne le duché de Parme; c'est là qu'elle passa le reste de ses jours, vivant avec le comte de Neipperg (*Voy. ce nom*), général autrichien, qui lui avait été donné par la cour pour guide et pour ministre, et dont elle eut trois enfants; elle s'unifia à lui, dès qu'elle le put, par un mariage *morganatique*. Femme nulle, Marie-Louise fut également au-dessous de sa prospérité et de son infortune; elle ne sut être ni impératrice, ni veuve, ni mère. Du reste, ses torts peuvent être atténués par sa jeunesse et son éducation. — A sa mort, le duché de Parme passa au duc de Luques, issu des Bourbons de Parme.

MARIPOSA, rivière de Californie, le plus méridional des affluents de droite du San-Joaquim, est un des plus riches *placers* du pays.

MARISTES. *Voy. MARIE (Frères de)*.

MARNES (le comte de). *Voy. ANGOULEME (duc d')*.

MARRYAT (le capitaine Francis), marin et romancier anglais, né à la fin du dernier siècle dans le comté de Suffolk, mort en 1848, était fils d'un riche banquier, membre du Parlement. Il entra par goût dans la marine, parvint au grade de capitaine, et ne commença qu'assez tard, en 1827, sa carrière littéraire. Il publia depuis cette époque une trentaine de romans, presque tous maritimes, qui se succédèrent avec une étonnante rapidité, et qui obtinrent un succès populaire, dû surtout à la vérité des descriptions et à la gaieté des personnages. Les principaux sont : *Jacob Fidèle*, *le Midshipman aisé*, *l'Officier de marine*, *le Vieux Commodore*, *le Vaisseau Fantôme*, *le Pauvre Jack*, *Percival Keene*. Il publia en 1839 le *Journal d'un voyage en Amérique*, avec des

obser-
tions
une v
MM. l
MA
Monv
mor
bor
fixa a
buts
chant
et ent
l'étu
rita l
joué
plaça
Par u
blic j
tivent
chrét
Victo
l'anc
créa
cent
mira
tres l
neur
Vale
M.
Irland
empl
len (C
raute
tout
mat
1785
mal
pren
ju-q
gluis
qui c
illu
M.
pen
sena
fam
un p
men
l'ars
une
le p
M.
né à
seur
roya
de V
gerri
des
des
(ave
tipe
des
tant
suis
à 18
tout
don
dipl
un
fou
lior
un
M.
Tho
ville
des
l'Et

observations piquantes sur les mœurs et les institutions des habitants, qui causèrent aux États-Unis une vive irritation. Ses romans ont été traduits par MM. Defauconpret, Albert de Montémont et Razez.

MARS M^{lle}, grande comédienne, fille de l'auteur Monvel et d'une actrice du nom de Mars, née en 1779, morte en 1847, débuta dès l'âge de 13 ans, joua d'abord sur les théâtres Montansier et Feydeau, puis se fixa au Théâtre-Français. Remarquable dès ses débuts par sa beauté, sa grâce et par un organe enchanteur, elle laissait cependant à désirer pour le jeu et eut quelque peine à percer; mais elle se forma par l'étude et atteignit une telle perfection qu'elle mérita le surnom d'*inimitable*. Après avoir longtemps joué les *ingénues* et les *jeunes premières*, elle remplaça en 1812 M^{lle} Contat dans les *grandes coquettes*. Par un privilège bien rare, elle sut charmer le public jusque dans un âge avancé, et ne quitta définitivement la scène qu'en 1841, à 62 ans. Elle mourut chrétiennement. Outre les rôles d'*Agnès*, *Henriette*, *Victorine*, *Célimène*, *Araminte*, *Elmire*, etc., de l'ancien répertoire, dans lesquels elle excellait, elle créa au Théâtre-Français, de 1798 à 1840, plus de cent rôles, et contribua puissamment par son jeu admirable à la fortune de nombre de pièces, entre autres *l'Intrigante*, les *deux Gendres*, *la Fille d'honneur*, *le Tyran domestique*, *la Jeunesse de Henri V*, *Valérie*, *l'École des Vieillards*, *M^{lle} de Belle-Isle*.

MARSDEN (William), orientaliste, né en 1755 en Irlande (Wicklow), mort en 1837, remplit divers emplois dans l'Inde, fut résident anglais à Bencoulen (Sumatra), puis deuxième secrétaire de l'amirauté, et quitta les affaires en 1807 pour se livrer tout entier à l'étude. On lui doit : *Histoire de Sumatra*, Londres, 1783 et 1812, traduit par Parraud, 1785; *Grammaire et Dictionnaire de la langue malaie*, 1812, ouvrages qui firent connaître pour la première fois un pays et une langue à peine étudiés jusque-là; *Voyage de Marco-Polo*, traduit en anglais, 1818; il y joignit de savants commentaires, qui confirmaient sur tous les points le témoignage de l'illustre voyageur vénitien.

MARSH, chimiste anglais, né en 1789, occupa pendant quarante ans une place fort modique à l'arsenal de Londres, et mourut en 1846, laissant une famille dans un état voisin de la misère. On lui doit un procédé célèbre, qui permet de reconnaître sûrement la présence de l'arsenic : il consiste à diriger l'arsenic à l'état de gaz (*hydrogène arséniqué*) sur une assiette de porcelaine, après l'avoir enflammé; le poison s'y dépose sous forme de taches noires.

MARTENS (Guill.-Fréd. DE), diplomate allemand, né à Hambourg en 1756, mort en 1821, fut professeur de droit public à Gœttingue, conseiller du royaume de Westphalie (1809), secrétaire du congrès de Vienne (1814), ministre du Hanovre près la diète germanique (1816). On lui doit : *Précis du droit des gens de l'Europe*, Gœtt., 1789, et Paris, 1831 (avec notes de Pinheiro-Ferreira); *Cours diplomatique*, 1801; *Recueil des principaux traités de paix des puissances de l'Europe depuis 1761* (complétant le recueil de Dumont et Rousset), 1791-1800, suivi d'un *Supplément* publié par lui-même de 1802 à 1818, et continué par son neveu Ch. de Martens en tout 28 vol. in-8), recueil précieux, quoique mal ordonné. Tous ces ouvrages, qui sont indispensables au diplomate, sont en français. — Son neveu a publié un *Manuel diplomatique*, Leipsick, 1823-1832 (refondu sous le titre de *Guide diplomatique*, avec améliorations par Hoffmanns, Paris, 1837, 3 vol. in-8), un *Recueil manuel des traités*, Leipsick, 1845, etc.

MARTHE (Anne BICET, dite sœur), née en 1748 à Thoraise près de Besançon, morte dans cette dernière ville en 1824, se devoua toute sa vie au soulagement des malheureux, secourut, pendant les guerres de l'Empire, une foule de prisonniers et de blessés, sans

distinction de nation ni de religion, et mérita d'être décorée de plusieurs ordres français et étrangers.

MARTIN (Aimé), homme de lettres, né en 1786 à Lyon, mort en 1847, vint de bonne heure à Paris, s'y créa des ressources par sa plume, fit en 1813 un cours d'histoire littéraire à l'Athénée, fut attaché l'année suivante à la rédaction du *Journal des Débats*, devint en 1815 secrétaire rédacteur de la Chambre des Députés, puis remplaça Andrieux comme professeur des belles-lettres à l'École polytechnique, et fut à la fin de sa vie nommé bibliothécaire à Sainte-Genève. Élève et ami de Bernardin de Saint-Pierre, il recueillit ses écrits, défendit sa mémoire contre d'injustes attaques, épousa sa veuve et adopta sa fille, Virginie. A. Martin a composé peu d'ouvrages originaux; il débuta en 1810 par les *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, qui eurent un grand succès; il y mettait la science à la portée de tous, et lui prêtait de temps en temps, à l'exemple de Demoustier, l'ornement de la poésie; il fit paraître en 1834 *l'Éducation des mères de famille*, qui fut couronnée par l'Institut. C'est surtout comme éditeur et critique qu'il se recommanda; on lui doit la publication des *Œuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre*, avec un *Essai sur sa vie et ses ouvrages*, 1817-1819, 12 vol. in-8, et d'excellentes éditions annotées de Racine, *La Rochefoucauld*, *Molière* (1821-1824), dans la belle collection Lefèvre; on estime surtout son commentaire sur Molière, 1826. Il a aussi donné une édition du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, augmentée des nouvelles découvertes de la science; ce travail, ainsi que plusieurs autres de ses écrits, atteste une foi vive dans la Providence. Le général Gazan, l'époux de Virginie, prononça sur sa tombe de touchantes paroles.

MATHIEU de DOMBASLE (Christophe), agronome, né à Nancy en 1777, mort en 1843, dirigea depuis 1822 la ferme expérimentale et l'Institut agricole de Roville (Meurthe), parvint, au prix de grands sacrifices, à élever cet établissement à un haut point de prospérité, et contribua puissamment au perfectionnement de l'agriculture en France, soit en formant d'habiles élèves, soit en inventant des machines et instruments aratoires et en publiant de bons ouvrages. Outre les *Annales agricoles de Roville*, il a publié la *Théorie de la charrue*, le *Calendrier du bon cultivateur*, souvent réimprimé, et a traduit de l'anglais *l'Agriculture théorique et pratique* de J. Sainclair. Nancy lui a élevé une statue.

MAYER (J.-Simon), compositeur, né en 1763 en Bavière, mort en 1845 à Bergame, élève de Carlo Lenzi (à Bergame) et de Bertoni (à Venise), se fixa à Bergame où il exerça jusqu'à sa mort les fonctions de directeur de l'Institut musical; parmi les élèves qu'il y forma, on cite Donizetti. Ce maître a considérablement produit : on n'a pas moins de 77 œuvres de lui, opéras ou cantates, outre une foule de morceaux religieux; la plupart de ses opéras réussirent : *Médée* est restée au théâtre. Malgré ses succès, on lui conteste une grande portée d'imagination. Mayer fait la transition entre l'ancienne et la nouvelle école. On l'a nommé le *précurseur de Rossini*.

MAYNOOTH, petite ville d'Irlande (Leinster) à 18 kil. O. de Dublin. Séminaire catholique, dit *université de Saint-Patrick*, fondé en 1795, agrandi et doté par l'Etat en 1845.

MAZOIS (Franç.), architecte, fils d'un négociant de Lorient, né en 1783, mort à Paris en 1826, étudia sous Percier, se perfectionna en Italie, fut chargé par Murat des embellissements de Naples, explora avec le plus grand soin les ruines de *Pompeii* et de *Pæstum*, revint en France en 1819, fut nommé inspecteur des bâtiments et membre du conseil des bâtiments civils, et restaura l'archevêché de Reims pour le sacre de Charles X. On a de lui *les Ruines de Pompeii*, 4 vol. gr. in-fol., ouvrage capital, pu-

blié de 1813 à 1838 (achevé par M. Gau); *le Palais de Scaurus, fragment d'un voyage de Mérovir, prince suève, à Rome* (1819, 1 vol. in-8 avec planches), ouvrage fictif, où il fait parfaitement connaître l'intérieur d'une maison romaine.

MEDJANA, plaine de l'Algérie (Constantine), entre deux chaînes de l'Atlas, arrosée par plusieurs cours d'eau, s'étend à l'O. et à l'E. de Sétif, et contient entre autres lieux Bordj-Medjana, Zamorah, Sidi-Embark, Djimilah, Milah; elle est traversée par la route qui va d'Alger à Constantine à travers les Portes de fer. Occupée par les Français en 1838, soulevée en 1840, définitivement réduite en 1842.

MEHEMET-ALI, vice-roi d'Égypte, né en 1769 à la Cavale (Roumélie), était fils d'un agha. D'abord marchand, il quitta cette profession pour celle des armes; alla, avec un corps d'Albanais, combattre les Français en Égypte, et se distingua à la bataille d'Aboukir (1799); acquit rapidement une grande influence dans le pays, se liga avec les Mamelouks contre Khosrew-pacha, gouverneur d'Égypte pour les Turcs, et réussit à l'expulser après l'avoir battu et pris (1803), puis se débarrassa du chef des Mamelouks lui-même en excitant une révolte parmi ses soldats; fit déposer par les habitants du Caire Khourschid-pacha, qui avait remplacé Khosrew, et se fit alors proclamer par eux vice-roi, usurpation que la Porte, gagnée par son or, ne tarda pas à ratifier (1806). Maître du pouvoir, il s'attacha avant tout à faire rentrer dans l'obéissance les Mamelouks, qu'il avait lui-même suscités contre les précédents gouverneurs; mais, désespérant de discipliner cette milice redoutable, il les fit tous massacrer le même jour dans toute l'Égypte (1^{er} mars 1811): 470 furent égorgés sous ses yeux dans la citadelle du Caire, où il les avait réunis sous un prétexte. N'ayant plus de résistance à craindre, il donna cours à son ambition, se rendit maître de la Haute-Égypte, dont la Porte se hâta de lui donner l'investiture, passa en Arabie, où il extermina les Wahabites après une guerre qui ne dura pas moins de six années et à laquelle son fils Ibrahim prit la part la plus active (1812-1818), soumit à son pouvoir tout le Hedjaz, puis envoya en Nubie Ismaël-pacha, l'un de ses fils, qui conquit les provinces de Dongolah, Chendi, Sennaar, Kordofan, etc., mais qui périt assassiné au milieu de ses triomphes (1822). Lorsque les Grecs eurent levé l'étendard de l'indépendance, il seconda de tout son pouvoir les armes du sultan, envoya sur les côtes de la Morée une flotte de 163 voiles, et fit envahir la péninsule par Ibrahim, qui dévasta le pays pendant trois ans (1824-1827); mais il vit sa flotte anéantie à Navarin par les escadres combinées de la France, de la Russie et de l'Angleterre (20 oct. 1827), et fut bientôt obligé de rappeler Ibrahim. Pour prix de sa coopération, la Porte lui avait abandonné l'île de Candie; mais, insatiable dans ses désirs, il voulut y ajouter la Syrie, et peut-être même détrôner le sultan. Rompant ouvertement avec la Porte, vis-à-vis de laquelle il avait jusque-là gardé des apparences de soumission, il fit en 1831 entrer en Syrie, sous un prétexte, une puissante armée commandée par son fils Ibrahim: la conquête de cette province fut achevée dès l'année suivante, après deux grandes victoires remportées sur les Turcs, à Homs et à Konieh (V. IBRAHIM); mais le vainqueur fut arrêté dans sa marche triomphale sur Constantinople par l'intervention européenne. Cependant, par le traité de Kutayah (14 mai 1833), Méhémet se fit assurer la possession de la Syrie et du district d'Adana. Mahmoud ayant en 1839 rétracté ces concessions, le vice-roi arma aussitôt; la victoire décisive de Nézib, gagnée par Ibrahim le 24 juin 1839, mit de nouveau le sultan à sa merci; mais il se vit encore arracher le fruit de sa victoire par une coalition européenne formée entre l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, la Russie (15 juillet 1840), coalition

à laquelle la France ne voulut prendre aucune part. Voyant son armée battue en Syrie (10 oct. 1840), Beyrouth, Séid, Saint-Jean d'Acre pris d'assaut, Alexandrie bloquée, Méhémet fut contraint de restituer au sultan la Syrie, Candie, le Hedjaz, ainsi que la flotte turque, qui lui avait été livrée; toutefois, il obtint en compensation, pour lui et ses descendants, le gouvernement perpétuel et héréditaire de l'Égypte sous la suzeraineté de la Porte (firman du 13 févr. 1841). Il ne s'occupa plus depuis que de régir en paix les États qui lui étaient ainsi assurés. Atteint en 1847 d'un mal incurable, il resta pendant deux ans privé de sa raison, et mourut en 1849 à Alexandrie. Ibrahim-pacha l'avait précédé dans la tombe; Abbas-pacha, l'un de ses petits-fils, lui succéda. — Non moins apte à l'administration qu'à la guerre, Méhémet-Ali avait reconnu de bonne heure la supériorité de la discipline et de la civilisation européennes: dès 1815, il introduisit notre organisation et notre tactique dans son armée, malgré les plus vives résistances. Il releva en outre l'agriculture, le commerce et l'industrie de l'Égypte; mais il crut nécessaire, pour atteindre ce résultat, aussi bien que pour s'enrichir, de commencer par s'emparer de toutes les propriétés foncières et de se réserver le monopole des produits les plus profitables (coton, garance, opium, riz, froment, maïs, etc.), ainsi que des fabrications les plus lucratives, et il créa dans ce but de nombreuses manufactures. En outre, il fonda des écoles spéciales (militaire, polytechnique, de médecine, etc.), et envoya annuellement en Europe, surtout en France, des jeunes gens chargés de s'instruire et de répandre à leur retour les connaissances utiles. Les efforts de Méhémet-Ali pour relever et civiliser l'Égypte lui assurent une grande place dans l'histoire; les résultats qu'il a obtenus attestent une volonté énergique et persévérante, une intelligence vraiment supérieure; ils doivent d'autant plus étonner que le pacha eut à suppléer à défaut absolu d'instruction: il n'apprit à lire qu'à 45 ans. Il est à regretter pour sa gloire que ses premiers pas aient été marqués par l'intrigue, la trahison et le meurtre. — Méhémet-Ali aimait les Français: plusieurs l'ont puissamment secondé dans ses réformes, notamment MM. Jomard, le docteur Clot (Clot-bey) et le colonel Sèves (Soliman-pacha), dont le nom restera uni au sien. On doit à M. F. Mengin *Histoire de l'Égypte sous Méhémet-Ali de 1823 à 1838*; à M. Hamont *l'Égypte sous Méhémet-Ali, 1843*; à M. Ed. Gouin *l'Égypte au XIX^e siècle, histoire militaire, etc.*, de Méhémet-Ali, 1849.

MELBOURNE (W. LAMB, vicomte), homme d'État, né en 1778, d'une famille de robe récemment anoblée, mort en 1848, était fils de sir Peniston Lamb, créé pair d'Irlande en 1770. Élu en 1805 membre de la Chambre des communes sous le patronage des whigs, il fut nommé par Canning secrétaire d'État pour l'Irlande et acquit dans ce pays une grande popularité. Il entra en 1828 à la Chambre des lords après la mort de son père, fut appelé en 1830 par lord Grey au ministère de l'intérieur, contribua à faire adopter la réforme parlementaire et réussit à rétablir l'ordre partout ébranlé à la suite de la révolution française; à la retraite de lord Grey (1834), il devint premier lord de la trésorerie et chef du cabinet whig, et, sauf une courte interruption, il garda ce poste jusqu'en 1841. Son administration ne fut pas très-heureuse: c'est sous lui qu'eut lieu la rupture de l'alliance française à l'occasion des affaires d'Orient (1840), et que furent entreprises des guerres désastreuses contre les peuples à l'O. de l'Indus ainsi que la guerre si injuste contre la Chine. Homme de plaisir, d'un caractère faible et insouciant, lord Melbourne était peu capable de gouverner dans des circonstances critiques; mais il était conciliant, et, quoique whig, il ralliait à lui par sa modération un

grand nombre de fories : c'est ce qui explique la durée de ce ministère. Lord Palmerston avait épousé la sœur de lord Melbourne.

MELI (Jean), poète sicilien, né à Palerme en 1740, mort en 1845, était médecin, et enseigna longtemps la chimie à l'Académie de Palerme. Il réussit surtout dans la poésie bucolique : ses admirateurs le placent auprès de Théocrite; on a aussi de lui des odes et *canzoni*, des satires, des épîtres, des fables fort goûtées, et de charmants poèmes, la *Fée galante*, en 8 chants, *Don Quichotte*, 12 chants. Ses *Œuvres* ont été réunies à Palerme en 1814, 7 vol. in-8, et plusieurs fois réimprimées depuis. Il n'a écrit que dans le dialecte sicilien, qui diffère assez de l'italien pour que ses poésies aient eu besoin d'être traduites en italien vulgaire.

MENDELSSOHN-BARTHOLDY (Félix), compositeur, né à Berlin en 1809, mort à Leipsick en 1847, était petit-fils du célèbre écrivain Moïse Mendelssohn. Il se fit connaître dès son enfance comme pianiste : il était à 18 ans un compositeur distingué. Appartenant à une famille opulente, il a eu le rare avantage de pouvoir n'écouter que ses inspirations; malheureusement la mort interrompit trop tôt ses travaux. Il a laissé un opéra, les *Noces de Gamache* (1827), des symphonies, des ouvertures, des quatuor, etc., et l'oratorio de *Saint Paul*, qui eut le plus grand succès.

MERAT (Franc.-Victor), médecin, né à Paris en 1780, mort en 1851, ancien chef de clinique interne, membre de l'Académie de médecine, est auteur de plusieurs ouvrages bien faits, qui ont popularisé la science : *Flore des environs de Paris*, 1812; *Éléments de botanique*, 1822 (d'après le cours de Desfontaines), souvent réimprimés; *Dictionnaire universel de matière médicale*, avec De Lens (7 v. in-8, 1829-46).

MÉRODE (comte Ghislain de), illustre famille belge qui fait remonter son origine à sainte Élisabeth de Hongrie, a joué un grand rôle depuis la révolution de Belgique. Un de ses membres, Frédéric de Mérode, après avoir héroïquement combattu les Hollandais dans les rangs du peuple, fut blessé à mort à Berchem en avant d'Anvers (1830). Un monument, œuvre de Geefs, lui a été érigé dans la cathédrale de Bruxelles. — Félix, son frère, membre du gouvernement provisoire en 1830, plusieurs fois ministre, aujourd'hui sénateur, a été longtemps le chef du parti catholique, et a puissamment contribué à l'établissement du gouvernement constitutionnel. — M. le comte de Montalembert s'est allié à cette honorable famille.

MEXIQUE. L'annexion du Texas aux États-Unis, consommée en 1845, entraîna le Mexique dans une guerre désastreuse avec cette dernière puissance. Battus partout, les Mexicains virent bloquer leurs ports et occuper successivement, en 1846, Matamoras, Santa-Fé, Monterey (N.-Léon), Tabasco, Tampico; en 1847, la Puebla, la Vera-Cruz après le bombardement de St-Jean d'Ulloa, etc., et se firent battre à Palo-Alto (7 mai 1846), à Buena-Vista, près de Saltillo (22 fév. 1847), au défilé de Cerro-Gordo (18 avril), à Contreras et sur les rives du Churobosco (19 et 20 août). Mexico fut pris le 15 sept. 1847, et les Mexicains, contraints de signer la paix, cédèrent aux vainqueurs, par le traité de Guadalupe-Hidalgo (signé le 2 fév. 1848, ratifié le 30 mai), le territoire à l'E. du Rio del Norte, le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Californie. Ils reçurent en compensation 15 millions de dollars (env. 80 millions de fr.).

Les chefs qui ont gouverné le Mexique depuis son indépendance sont : Iturbide, empereur (1822-1823), puis les présidents Vitoria (1824), Pedraza (1828), Guerrero (1828), Bustamente (1829), Santa-Anna (1832), Bustamente de nouveau (1836), Parédes (1841), Santa-Anna, dictateur (1843), Herrera (1844), Parédes (1846), Santa-Anna pour la 3^e fois, puis Pedro Anana (1847), Herrera (1848), Arista (1851),

MEZZOFANTI (le cardinal Giuseppe), savant polyglotte, né à Bologne en 1771, mort à Rome en 1849, savait et parlait avec familiarité 30 langues différentes. D'abord bibliothécaire à Bologne, il devint en 1833 premier conservateur de la bibliothèque du Vatican, et fut promu au cardinalat en 1838. Il est à regretter qu'un homme si prodigieusement instruit n'ait pas laissé d'écrits importants.

MILAN. Ajoutez : Insurgée le 18 mars 1848, réunie un instant avec le reste de la Lombardie au royaume de Sardaigne, cette ville capitula dès le 5 août, à l'approche des Autrichiens. Il y fut conclu le 6 août 1849 un traité qui rétablit la paix entre la cour d'Autriche et celle de Turin au prix des plus grands sacrifices.

MILBERT (Jacques-Gérard), peintre naturaliste, né à Paris en 1766, mort en 1840, accompagna comme dessinateur l'expédition de Baudin aux terres australes (1800-1804), fut forcé par sa santé de s'arrêter à l'île de France, recueillit dans cette île de précieux matériaux, qu'il publia sous le titre de *Voyage pittoresque à l'île de France* (1812, 2 vol. in-8), alla ensuite explorer les États-Unis, et fit paraître en 1827-1829 *l'Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson*, etc., 2 vol. in-4, ouvrage rempli, comme le précédent, de renseignements précieux pour la science. « Milbert, a dit Cuvier, est un des hommes à qui l'histoire naturelle devra le plus. »

MILLS (Ch.), historien anglais, né près de Greenwich en 1788, mort en 1825, a publié : *Histoire du Mahométisme*, Londres, 1817, ouvrage bien écrit, mais superficiel; *Histoire des Croisades*, 1819, ouvrage supérieur au précédent (trad. par M. P. Tivy, 3 vol. in-8, 1825-1835); *Voyage de Th. Ducas dans différentes contrées de l'Europe à l'époque de la renaissance des lettres*, 1823, 2 vol. in-8; *Histoire de la Chevalerie*, 1825, 2 vol. in-8.

MINA (Xavier), neveu du célèbre Francisco Mina, né en 1789 en Navarre, seconda son oncle comme chef de *guerillas* dans la guerre contre les Français, puis dans ses efforts en faveur des constitutionnels espagnols; passa au Mexique quand la cause de la constitution fut perdue, et y devint un des chefs des indépendants insurgés, mais tomba entre les mains du vice-roi, qui le fit fusiller en 1817.

MINESOTA, nouveau territoire des États-Unis, situé à l'O. de celui d'Iowa, ainsi appelé d'une rivière qui l'arrose, a été admis dans le sein de l'Union par acte du 3 mars 1849. Il formait précédemment le district des Mandanes, ainsi nommé lui-même d'une peuplade indienne.

MIONNET (Théodore), numismate, né en 1770 à Paris, mort en 1842, était fils d'un huissier priseur. Son père ayant fréquemment occasion de vendre des médailles, il se familiarisa de bonne heure avec ces précieux restes de l'antiquité, fut, sur la demande de l'abbé Barthélemy, attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, classa les monnaies antiques que possédait cet établissement, et devint conservateur adjoint du cabinet des Antiques. On lui doit la *Description des médailles grecques et romaines, avec leur degré de rareté et leur estimation* (6 vol. in-8, 1806-1813, suivis d'un *Supplément*, 9 vol., 1819-1837); il consacra trente ans à cette pénible tâche : aussi son ouvrage est-il le manuel indispensable de tout numismate. Mionnet entra à l'Académie des Inscriptions en 1830.

MISSERGHIN, village de l'Algérie, à 10 kil. S. O. d'Oran, au bord de la Sebkhia; 1,001 h. en 1851. Colonie établie en 1845. Près de là est la gorge de Ten-Salmet, où 65 spahis, commandés par le capitaine Montebello, repoussèrent l'attaque d'un millier d'Arabes.

MOHAMMED-CHAH, roi de Perse, né vers 1806, fils d'Abbas-Mirza, et petit-fils de Feth-Ali-Chah, succéda à celui-ci en 1834, eut à combattre de puissants compétiteurs, qu'il parvint à réduire avec le secours des Anglais, assiégea vainement dans sa ca-

pitale le roi du Hérat, qui refusait de le reconnaître pour suzerain, et ne put soumettre la ville de Hérat qu'après la mort du roi; tint tête à la Turquie, qui élevait des prétentions sur quelques parties de son territoire; dompta les Kourdes, les Batharis et autres hordes révoltées qui ravageaient le pays, opéra de nombreuses réformes dans l'administration, punit d'une manière terrible les déprédateurs des finances, et sut, dans les circonstances les plus critiques, se maintenir en bonnes relations avec deux puissances rivales, l'Angleterre et la Russie. Il fut enlevé dans la force de l'âge, au milieu d'un règne qui donnait de grandes espérances (1848). Il laissa le trône à son fils Noureddin.

MOLITOR (Gabriel), maréchal de France, né en 1770 à Hayange (Moselle), mort à Paris en 1849, fils d'un ancien militaire, s'enrôla comme volontaire au début de la Révolution pour défendre la frontière, fut dès 1791 nommé capitaine, fit ses premières armes sous Dumouriez, Custine, Hoche et Pichegru; commanda une des colonnes qui vainquirent à Weissenbourg, devint général de brigade en 1798, après avoir été blessé sous Mayence; seconda puissamment en Suisse Masséna dans sa lutte contre Souvarow, et battit les troupes russes et autrichiennes dans les combats de Schwitz, de Muttenthal et de Glaris (1799); dans cette dernière affaire, sommé de se rendre par des forces bien supérieures, il répondit: «Ce n'est pas moi qui me rendrai, ce sera vous;» ce qui eut lieu en effet. Il commanda en 1800 le passage du Rhin, qu'il effectua le premier à la tête d'une compagnie de grenadiers sous le feu de l'ennemi; fit 3,500 prisonniers à Stockach, enleva de vive force Moskirch, reprit Feldkirch, qui était la clef du Tyrol, et fut en récompense élevé au grade de général de division. Il se signala également en 1805 à l'armée d'Italie, notamment à la bataille de Caldiero, dont il assura le gain en contenant avec sa seule division toute l'aile droite de l'archiduc Charles. En 1806, il occupa la Dalmatie avec trois régiments seulement, et réussit, par un prodige d'audace, à débloquer Lauriston enfermé dans Raguse, en dispersant avec 1670 hommes 11,000 Russes et Monténégrins. Chargé en 1807 et 1808 du commandement de la Poméranie, il poursuivit les Suédois jusque sous les murs de Stralsund, entra le premier dans la place, et rendit d'éclatants services qui lui valurent le titre de comte avec une dotation de 30,000 fr. de rentes. Il eut une grande part aux victoires d'Eckmühl, d'Essling, d'Aspern, de Wagram, et s'empara de l'île de Lobau (1809). Mis à la tête de l'armée d'occupation des villes hanséatiques et de la Hollande, il tint jusqu'au dernier moment, puis se replia sur le territoire français pour le défendre; il fit d'admirables mais inutiles efforts à la Chaussée, à Châlons, à la Ferté-sous-Jouarre. Quelque temps disgracié par les Bourbons pour avoir accepté du service aux Cent-Jours, il reçut cependant en 1823 le commandement du 2^e corps de l'armée expéditionnaire d'Espagne; à la suite de cette campagne, il fut élevé à la dignité de maréchal de France. Appelé dans ses dernières années au poste de gouverneur général des Invalides, puis de grand chancelier de la Légion d'honneur, il trouva dans ces hautes fonctions un honorable repos. Molitor est placé au premier rang de nos généraux de second ordre.

MOLLEVAUT (Ch.), né en 1776 à Nancy, mort en 1844, fils d'Etienne Mollevaut, avocat de Nancy, membre de la Convention et du Corps législatif, d'abord professeur aux écoles centrales, puis au lycée de Nancy, se fit connaître de bonne heure par des traductions d'auteurs anciens, qui le firent admettre à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres (1816). Il a traduit en vers: les *Amours d'Héro et Léandre* de Musée, 1800; les *Odes d'Anacréon*; un choix d'*Ovide*, de *Tibulle*, de *Propertius*, de *Catulle*; l'*Énéide* et les *Géorgiques* de Virgile; en prose: *Sal-*

luste, *Virgile*, la *Vie d'Agricola* de Tacite. On a aussi de lui de nombreuses poésies originales: *Éloge de Goffin*, 1812; *Élégies*, 1816; les *Fleurs*, en quatre chants, 1818; *Chants sacrés*, 1824, et nombre de pièces de circonstance, dans lesquelles il loue alternativement Napoléon et les Bourbons. Ses premiers travaux avaient du mérite, son *Tibulle* surtout; mais il ne sut pas s'arrêter et ne cessa jusqu'à ses derniers jours de produire des œuvres de plus en plus faibles.

MOLLËN (Franç.-Nic.), habile financier, né en 1758 à Rouen, mort en 1850 à Paris, était en 1789 attaché aux fermes générales. Après avoir rempli divers emplois dans les finances, il fut nommé par l'Empereur ministre du trésor dès la création de ce titre (1806), conserva cette haute position jusqu'en 1814, y fut rappelé aux Cent-Jours, puis rentra dans la vie privée. Il avait puissamment contribué à rétablir l'ordre dans l'administration et à créer notre organisation financière: Napoléon en récompense le fit comte de l'Empire, grand-cordon de la Légion d'honneur et sénateur. Après quelques années de disgrâce, Louis XVIII l'appela en 1819 à la Chambre des Pairs, dont il fut une des lumières. Son buste doit être placé dans une des salles du ministère des finances. — Son fils, Gaspard-Théodore, né en 1796, fut une des victimes du célèbre naufrage de la *Méduse* (1816) et n'échappa que miraculeusement. On lui doit la découverte des sources du Sénégal et de la Gambie; il a donné une relation de son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (1820), ainsi que d'un *Voyage dans la république de Colombie*. Entré d'abord dans la marine, il suivit ensuite avec distinction la carrière des consulats.

MONCEY (Adrien), duc de Conégliono, maréchal de France, né en 1754 à Moncey, près de Besançon, mort en 1842, fils d'un avocat au parlement de Franche-Comté, s'était engagé à quinze ans, et était capitaine en 1791. Envoyé en 1793 dans les Pyrénées à la tête des *chasseurs cantabres*, il s'y distingua tellement qu'il devint en peu de temps général de brigade, puis général de division. Nommé, malgré ses refus, général en chef de l'armée des Pyrénées-Occidentales (1795), il prit Fontarabie, le port du Passage, Saint-Sébastien, fit deux mille prisonniers à Villanova, soumit le Bastan, la vallée de Roncevaux, où il détruisit une pyramide qui consacrait un souvenir injurieux pour la France (*Voy. RONCEVAUX*), et força l'Espagne à demander la paix. Dans la campagne d'Italie de 1796, il franchit le Saint-Gothard, s'empara de Bellinzona, de Plaisance, et se distingua au combat de Roveredo. Créé, après la paix de Lunéville, inspecteur général de la gendarmerie, il rendit dans ce poste de grands services au premier consul en déjouant les plans des conspirateurs; aussi fut-il en 1804 compris dans la première promotion de maréchaux et nommé sénateur; il reçut peu après le titre de duc de Conégliono. Lorsque éclata la guerre d'Espagne, Moncey, envoyé de nouveau sur le théâtre de ses premiers exploits, battit les insurgés de Valence au défilé d'Almanza (1808), et contribua à la prise de Saragosse (1809); mais il cessa, pendant les dernières années de l'Empire, de prendre part à des guerres qu'il désapprouvait, et ne reparut qu'en 1814 pour tenter, comme major général de la garde nationale, de défendre les murs de Paris (30 mars); il ne déposa les armes que quand la capitulation eut été signée. Après les Cent-Jours, il refusa de présider un conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, et se vit, pour cet acte généreux, enfermé au fort de Ham, où il resta trois mois, destitué de tous ses emplois, exclu même de la Chambre des Pairs, où il ne rentra qu'en 1819. Néanmoins, en 1823, lors de l'intervention en Espagne, on eut recours à sa vieille expérience, et le commandement du 4^e corps lui fut confié. Il s'empara promptement de Puycerda, de Rosas, de Figuières, et força Barcel-

lone, Tarragone et Hostalrich à se rendre. Appelé au gouvernement de l'hôtel des Invalides, il réprima plusieurs abus dans l'administration. Il y reçut en 1840 les cendres de Napoléon. Moncey n'était pas moins remarquable par son noble caractère que par ses talents guerriers : plein de modération, il resta pur de tout excès au milieu des régimes si divers sous lesquels il vécut ; unissant l'humanité à la bravoure, il sut se faire estimer des vaincus eux-mêmes, surtout en Espagne. M. Ch. Dupin a prononcé son *Éloge* à la Chambre des Pairs.

MONDKY, village de l'Inde, à 30 kil. S. de Firozpour, près de la rive gauche du Setledge. Les Syks y livrèrent les 18 et 22 décembre 1845 des combats meurtriers aux Anglais, qui restèrent vainqueurs ; cette victoire mit à leur merci le royaume de Lahore.

MONGEZ (Ant.), archéologue, né à Lyon en 1747, mort à Paris en 1835, entra jeune chez les Génovéfains, qui lui confièrent la garde de leur cabinet d'antiques ; fut admis en 1785 à l'Académie des Inscriptions, se lia sous la République avec les Girondins, fut nommé en 1792 par Clavière membre de la commission de la Monnaie, devint en 1804 administrateur de cet établissement, fut destitué au retour des Bourbons comme prêtre marié, et réintégré en 1830. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire d'antiquités*, etc. (dans l'*Encyclopédie méthodique*), 5 vol. in-4, 1786-1794. Il termina l'*Iconographie romaine*, commencée par Visconti, 3 vol. in-4, 1812-1829.

MONNERON (Augustin et Louis), nom de deux frères, négociants d'Annonay, qui en 1791 frappèrent, avec autorisation de la Constituante, une monnaie de cuivre qui portait leur nom ; elle eut longtemps cours concurremment avec les décimes frappés au nom de l'État. Louis fut député à l'Assemblée constituante, où il représenta les établissements français dans l'Inde. Augustin fut député de Paris à l'Assemblée législative. Nommé en 1798 directeur de la Caisse des comptes courants, il disparut et fut accusé de malversation, mais fut acquitté. Tous deux moururent au commencement de ce siècle.

MONTAGNE (la Vieille-), nom donné à d'importantes usines établies vers 1836 par une riche société belge à Liège et dans les communes de Moresnet, d'Angleur et de Tilff-sur-l'Ourthe, pour extraire la calamine de la montagne qui la renferme et pour travailler le zinc. Les mines situées à Moresnet, près d'Aix-la-Chapelle, produisent 23 millions de kilogr. de minerai par an, et plus de 2 millions de zinc laminé. Elles appartiennent par indivis à la Belgique et à la Prusse. — Non loin de là, dans le voisinage de Verviers, se trouvent la Nouvelle-Montagne et la Grande-Montagne, où l'on exploite aussi le zinc, mais avec beaucoup moins de succès.

MONTEIL (A.-Alexis), historien, né à Rodez en 1769, mort en 1850 au village de Céli (Seine-et-Marne), fils d'un conseiller au présidial de sa ville natale, fut quelque temps secrétaire de son district, puis professeur d'histoire à l'école centrale de l'Aveyron, aux écoles militaires de Fontainebleau, de St-Germain et de St-Cyr, et passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite et la pauvreté. On lui doit l'*Histoire des Français de divers États aux cinq derniers siècles* (10 vol. in-8, 1827-44), ouvrage d'un genre neuf que l'auteur oppose à ce qu'il appelle le *genre bataille* ; en effet, au lieu de l'éternelle histoire des rois, des combats et des événements politiques, il y offre, sous une forme ingénieuse et intéressante, l'histoire des diverses professions et des classes de la société, négligées jusque-là par les historiens. Cet ouvrage, digne des *Bénédictins*, ne put être imprimé que grâce aux avances faites par un ami, le bon Laromiguière. Promptement apprécié du public, il obtint en peu d'années plusieurs éditions (la 3^e est de 1847) ; l'Institut lui décerna un prix

Montyon et le 2^e prix Gobert. On a en outre de Monteil un *Traité des matériaux manuscrits* (1832), qui révèle l'existence d'une foule de documents inconnus et précieux, et une *Poétique de l'histoire*, 1835. Il avait publié dès 1802 une excellente *Description de l'Aveyron*.

MONVILLE, commune de la Seine-Inférieure, canton de Clères, sur le chemin de fer de Rouen à Dieppe, 2,581 hab. Filatures, produits chimiques. Ravagée en 1845 par une trombe terrible.

MORCELLI (Ant.), archéologue, né en 1737 à Chiari, mort en 1821, entra chez les Jésuites, professa l'éloquence à Rome (1771), s'attacha, après la suppression de son ordre, au cardinal Albani, qui lui confia le soin de sa bibliothèque, puis dans ce riche trésor les matériaux de savants ouvrages, retourna en 1791 à Chiari, y remplit jusqu'à sa mort les fonctions de prévôt du chapitre, et refusa un archevêché pour rester au milieu de ses compatriotes, dont il fut le bienfaiteur. Parmi ses ouvrages, on remarque : *De stylo inscriptionum latinarum*, Rome, 1780 ; *Inscriptiones*, 1783 (c'est un recueil d'inscriptions qui avaient été composées par Morelli à l'imitation de l'antique) ; *Antiquités de la villa Albani*, 1785. Ses œuvres archéologiques ont été réunies à Padoue sous le titre d'*Opea epigraphica*, 1818-1825, 5 vol. in-4, et complétés par le *Lexicon Morcellianum*, Bologne, 1835, 3 vol. in-4.

MOREL DE VINDE (Ch.-Gilbert, vicomte), agronome et littérateur, né en 1759 à Paris, mort en 1842, était conseiller au parlement dès l'âge de 19 ans. Il donna sa démission après l'arrestation du roi à Varennes, se retira à la campagne (à la Celle Saint-Cloud), et se livra à l'agriculture, aux lettres et à l'exercice de la bienfaisance. Il fit sur l'éducation des troupeaux, sur les assolements et les engrais des expériences qui lui valurent une place à l'Académie des Sciences (1824). Il avait été appelé dès 1815 à la Chambre des Pairs. Parmi ses nombreux écrits on remarque : dans les sciences, ses *Observations sur les assolements*, 1815 et 1823 ; son *Essai sur les constructions rurales*, 1824 ; ses *Considérations sur le morcellement de la propriété*, 1826 ; dans les lettres, sa *Morale de l'enfance* (1790), en 512 quatrains moraux, recueil qui a eu une grande popularité et a été mis en vers latins par M. Victor Le Clerc ; enfin ses romans, où respire une morale pure enseignée d'un ton simple et naturel. Il a publié le *Cabinet de M. Paignon-d'Ijovval*, son grand-père maternel (précieux recueil de dessins et estampes), 1810, in-4. M. le marquis d'Audiffret a prononcé son *Éloge* à la Chambre des pairs.

MORELLY, écrivain paradoxal du xviii^e siècle, régent ou précepteur à Vitry-le-Français, fit paraître en 1751 : *Le Prince ou Système d'un sage gouvernement*, utopie dont il reproduisit les idées en 1753 dans la *Basiliade ou Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque de 14 chants en prose ; il y décrit le bonheur d'un peuple délivré des préjugés et n'obéissant à d'autres lois que celles de la nature et de la vérité. Il compléta l'exposé de sa doctrine dans un livre fameux qu'on attribua à Diderot, le *Code de la nature* (1755), où il donne pour fondement à la société la *communauté des biens*. La Harpe a réfuté longuement ce dernier ouvrage dans sa *Philosophie du xviii^e siècle*, le croyant de Diderot. Les Communistes ont de nos jours remis ce livre en honneur.

MORMONS, secte toute récente, née aux États-Unis. Ils n'admettent comme authentique qu'une Bible particulière, écrite, selon eux, au temps de Sédécias, roi de Juda, environ 600 av. J.-C., par un prophète juif du nom de *Mormon*, et miraculeusement trouvée sous un rocher. Cette secte, analogue à celle des Millénaires, annonce la venue prochaine du règne de Dieu sur la terre, d'où ses adeptes s'appellent les *Saints du dernier jour*. Ils prétendent,

d'après leur Bible, que les aborigènes de l'Amérique sont issus des Hébreux; ils enseignent que le baptême doit être renouvelé sur les adultes, et exigent l'immersion totale du catéchumène dans une eau courante. Le fondateur de la secte est un certain Joseph Smith, né en 1805 dans l'Etat de Vermont, transplanté depuis avec sa famille à Palmyra, dans le Nord de l'Etat de New-York : cet enthousiaste avait eu des révélations dès 1823; le 22 septembre 1827, il reçut des mains de l'ange du Seigneur, dans une grotte mystérieuse, le livre sacré de Mormon, auquel il fit depuis de nombreuses additions. En 1830, il se transporta avec quelques adeptes dans le Missouri et forma un premier établissement à Indépendance; chassés de cet Etat en 1838, à cause de querelles perpétuelles avec les sectes rivales, les Mormons furent accueillis avec empressement dans l'Illinois où dès 1839 ils fondèrent une ville nouvelle, Nauvoo (c'est-à-dire *la Belle*); mais là encore leur présence ne tarda pas à devenir l'occasion de troubles graves : incarcéré à Carthage, Joseph Smith fut assassiné en 1844 dans sa prison, avec son frère Hiram, par une multitude furieuse. Ses disciples, expulsés en 1846 de l'Illinois, cherchèrent un refuge dans les territoires les plus occidentaux de l'Union; ils se fixèrent en 1847, après une migration des plus pénibles, dans les vastes plaines situées entre les monts Rocheux et la Sierra Nevada, et formèrent au S. du grand lac Salé et au N. du lac Utah un vaste établissement qu'ils nomment *Deseret* (Ruche d'abeilles), où règnent l'égalité et la communauté des biens. Cet établissement a pris, avec une incroyable rapidité, un accroissement prodigieux, surtout depuis la découverte des gisements d'or de la Californie, parce qu'il est sur le passage des émigrants qui se rendent des États-Unis au nouvel Eldorado. Déjà il forme, sous le nom d'Utah, un nouveau territoire de l'Union (1850). Les Mormons ont en outre de nombreux partisans dans les diverses parties des États-Unis et même en Angleterre. M. X. Raymond a publié d'intéressants détails sur cette secte dans le *Journal des Débats* (13 octobre-7 novembre 1850).

MORRISON (Robert), sinologue et missionnaire protestant, né en 1782 à Morpeth (Northumberland), entra dans l'église presbytérienne, fut envoyé en Chine par la société des missionnaires anglais (1807), acquit une connaissance approfondie de la langue du pays, fut nommé en 1809 secrétaire interprète du bureau britannique à Canton, fonctions dans lesquelles il rendit les plus grands services, et mourut en 1834, en accompagnant lord Napier à Pékin. Il traduisit en chinois le *Nouveau Testament*, Canton, 1813, l'*Ancien Testament*, 1819, et rédigea une *Grammaire chinoise*, 1815, des *Dictionnaires*

anglais-chinois et *chinois-anglais*, suivis d'un *Dictionnaire des mots chinois par radicaux*, 1815-1823, 6 vol. in-4, ouvrages qui sont restés classiques. On lui doit en outre : *Tableau de la Chine* (chronologie, géographie, religion, etc.), en anglais. Morrison, par ses travaux, affranchit son pays de la nécessité où il était d'employer des interprètes étrangers.

MOZABITES, habitants de l'oasis de Beni-Mzab, dans le Belad-el-Djérid, à l'entrée du désert, à 20 journées au S. E. d'Alger, ont une langue à part et une religion particulière, issue de l'islamisme. Ils émigrent en grand nombre à Alger et dans les autres villes de l'Algérie, et forment une corporation qui a le monopole des bains maures; ils exercent aussi le métier de boucher, font le commerce, et sont les intermédiaires entre Alger et l'intérieur de l'Afrique.

MSILAH, ville d'Algérie (prov. de Constantine), sur le Kabab, au S. E. de Sétif, par 2° 12' long. E., 35° 42' lat. N.; occupée en 1841 par les Français.

MULLER (Ottfried), savant allemand, né en 1797 à Brieg en Silésie, enseigna les langues anciennes au *Magdalenum* de Breslau, l'archéologie à Göttingue (depuis 1819), devint en 1824 professeur ordinaire d'histoire et de philosophie à l'université de cette ville, et se livra à de profondes recherches sur les premiers temps de la Grèce; il explorait sur les lieux mêmes les monuments de l'antiquité, lorsqu'il mourut en 1840 à Castri, en Livadie. Ottfried Muller avait entrepris une vaste histoire des peuples helléniques; mais il n'a pu en publier que quelques parties : *Orchomène et les Minyens*, Breslau, 1820; *les Doriens*, 1824 (ces deux ouvrages ont été refondus dans une 2^e édition publiée par Schneidewin, 3 vol. in-8, Breslau, 1844); *les Macédoniens*, Berlin, 1825; *les Étrusques*, 1828. On lui doit aussi un *Manuel de l'archéologie de l'Art*, 1830, 1835 (dont une nouvelle édition a été donnée par Welcker, Breslau, 1847), traduit par Nicard, 1845 (c'est le premier abrégé qui soit au niveau de la science); des *Prolegomenes pour une mythologie scientifique*, 1825; une *Histoire de la littérature de la Grèce ancienne*, inachevée, publiée en 1841, et nombre d'articles et de mémoires publiés à part ou dans divers recueils, parmi lesquels on remarque : *Minerva Poliadis sacra* (1820), de *Phidias vita et operibus* (1827). M. Ch. Rumelin a donné une notice sur O. Muller, 1849 (dans le *Journal de l'Instruction publique*).

MUSTAPHA-PACHA, commune de la banlieue d'Alger, dont elle est comme le faubourg au S.; env. 5,000 hab. Jolies maisons de campagne. Ainsi nommée en mémoire de Mustapha, un des premiers chefs indigènes qui se soient ralliés à la France (tué dans une embuscade en 1843. Il était devenu général et commandeur de la Légion d'honneur.)

N

NARAH, bourg fortifié de l'Algérie (Constantine), dans les montagnes de l'Aurès, sur un affluent de l'Oued-Abdi. Longtemps réputé inexpugnable; pris et détruit par le colonel Canrobert, le 5 janvier 1850.

NARISHKINE, illustre famille russe, alliée à la maison régnante (le czar Alexis 1^{er} épousa en 1671 Nathalie Narishkine, jeune fille de sang noble et d'une grande beauté, qui devint mère de Pierre le Grand). Persécutée sous la régence de la princesse Sophie, la famille Narishkine perdit plusieurs de ses membres en 1682 dans une violente sédition excitée contre elle par les Strélitz; elle jouit au contraire de toute la faveur de Pierre le Grand et de ses descendants. Alexandre Narishkine, mort à Paris en 1826, fut l'ami de l'empereur Paul 1^{er}, qui l'appelait son

oncle; il réunit les fonctions de grand chambellan, de chancelier, grand maréchal de la noblesse. Longtemps chargé de la direction des théâtres, il attira à Saint-Petersbourg les premiers artistes de l'Europe, surtout les artistes français.

NAUVOO, ville nouvelle de l'Amérique du Nord, dans l'Illinois, sur le Mississippi, fondée en 1839 par les Mormons qui y construisirent un temple célèbre, mais qui en furent expulsés en 1846; occupée depuis 1848 par Cabet et ses disciples, qui en firent la capitale de l'*Icarie* et tentèrent d'y réaliser leur système de communauté, essai qui paraît avoir eu peu de succès.

NEANDER (J.-Aug.-Guill.), théologien protestant, un des chefs de l'école Piétiste, né à Göttingue en 1789, mort en 1850, était d'abord juif; il se con-

vertit
berg,
savan
On a
St Je
gnost
Hist
tienn
titre;
toire
Quelc
NE
aussi
deur.
NE
Mans
plup
de Fr
ancan
comp
feu à
cham
comm
par i
fine e
expé
Msila
Hara
de li
16 d
symp
pour
blée
pend
telle
au m
les in
Une
NI
NI
NI
déco
offre
pierr
favor
pays
corat
NI
1757
lonai
sures
bles
de p
lors
élu s
scien
sollie
trer
et p
Pari
mer
des
théa
non
Koc
à au
gorie
le R
Pole
nées
et l
par
N
Hall
puis
fonde

vertit, obtint une chaire de théologie à Heidelberg, puis à Berlin (1812), et se fit un nom par de savants écrits aussi bien que par son enseignement. On a de lui des biographies de *Julien, St Bernard, St Jean-Chrysostôme*, une *Histoire des systèmes gnostiques* (1818), l'*Anti-Gnostique* (1826), une *Histoire générale de la religion et de l'Église chrétiennes* (1825-34, 7 vol. in-8), qui est son principal titre; il en développa quelques parties dans son *Histoire des apôtres* (1832) et sa *Vie de Jésus* (1836). Quelques-uns de ces ouvrages ont été trad. en français.

NEBRASKA, rivière de l'Amérique du Nord, dite aussi *rivière Platte*, à cause de son peu de profondeur. Voy. ce nom au *Dictionnaire*.

NEGRIER (le général Casimir), né en 1788 au Mans, d'une famille aisée, s'enrôla à 17 ans, fit la plupart des guerres de l'Empire depuis la bataille de Friedland (1807) jusqu'à la campagne de France, anéantit à Chivry un corps de 2000 Russes avec cinq compagnies seulement, fut frappé de cinq coups de feu à Waterloo, et gagna tous ses grades sur le champ de bataille. Envoyé en Algérie en 1836 comme maréchal de camp, il commanda la colonie par intérim pendant la 2^e expédition de Constantine (1837), dirigea lui-même avec succès diverses expéditions dans la province de Constantine, sur Stora, Msilah, Biskara, contre les Kabyles de Collo et les Haractas, et rentra en France en 1842 avec le grade de lieutenant général. Nommé commandant de la 16^e division militaire (Lille), il se concilia si bien les sympathies des habitants qu'ils le choisirent en 1848 pour représentant à l'Assemblée nationale; l'Assemblée le nomma questeur. Investi d'un commandement pendant l'insurrection de juin 1848, il fut frappé mortellement le 25, à l'entrée du faubourg St-Antoine, au moment où, monté sur une barricade, il exhortait les insurgés à se rendre. Lille lui a élevé un monument. Une colonie milit. de l'Algérie (Oran) a reçu son nom.

NEMOURS (Algérie). Voy. DJÉMA-GHAZOUAT.

NEUILLY (le comte DE). Voy. LOUIS-PHILIPPE.

NICHAN-IFTIKHAR, c'est-à-dire *signe de gloire*, décoration créée en Turquie par Mahmoud en 1831, offre le sceau du sultan entouré de brillants. Les pierreries varient selon les dispositions plus ou moins favorables du sultan. — Tunis et plusieurs autres pays musulmans ont aussi leur *nichan*. — Cette décoration peut être donnée à des étrangers.

NIEMCEWICZ (U.-G.), patriote polonais, né en 1757 en Lithuanie, fut envoyé en 1788 à la diète polonaise, appuya de sa parole et de ses écrits les mesures d'ordre, combattit en 1794 sous Kosciusko, fut blessé et pris à Macijowice avec son général, ne sortit de prison que pour se rendre en Amérique, revint lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, fut élu secrétaire du sénat et président de la Société des sciences, alla lors de l'insurrection de Pologne (1831) solliciter des secours en Angleterre, mais ne put rentrer dans sa patrie, retombée au pouvoir des Russes, et passa ses dernières années dans l'exil; il mourut à Paris en 1841. Vrai patriote, il a, dans le but de ranimer l'esprit national, rédigé des journaux, recueilli des *Chants historiques*, et composé des pièces de théâtre tirées de l'histoire du pays : le *Retour du nonce*, *Casimir le Grand*, *Ladislas à Varna*, *Jean Kochanowski*, l'*Egoïste*, les *Pages de Sobiesky*. On a aussi de lui des romans, des *Fables* et *Contes* allégoriques et satiriques; enfin des ouvrages d'histoire : le *Règne de Sigismond III*, *Mémoires sur l'ancienne Pologne*, etc. M. Ch. Forster a publié en 1835 et années suivantes la *Vieille Pologne*, recueil de chants et légendes de Niemcewicz, traduits et mis en vers par les plus célèbres poètes français.

NIEMEYER (Aug. Hermann), pédagogue, né à Halle en 1754, mort en 1828, professeur de théologie, puis recteur de l'université de Halle, et directeur des fondations de Francke dans cette ville, a donné quel-

ques écrits théologiques (*Caractères de la Bible, Théologie populaire*, etc.); mais est surtout connu par ses ouvrages sur la pédagogie; les plus importants sont : *Principes de l'éducation et de l'enseignement* (qui ont eu dix éditions, en partie traduits par M. Durivau, 1832); *Timothée*, imitation chrétienne de l'Émile de J.-J. Rousseau.

NOAILLES (Alexis, comte DE), né en 1783, mort en 1835, était fils du vicomte Louis-Marie de Noailles, et petit-fils du maréchal Phil. de Noailles, duc de Mouchy. Il fut incarcéré, puis exilé sous Napoléon à cause de son opposition au régime impérial, fit en 1812 et en 1813 d'actives démarches près des souverains alliés pour préparer le retour des Bourbons, fut un des plénipotentiaires français au congrès de Vienne, fit partie en 1815 de la Chambre dite *introuvable*, mais ne donna pas dans les excès de la majorité, fut plusieurs fois réélu, se distingua comme orateur, et sut toujours concilier l'indépendance avec la fidélité. Religieux et charitable, il concourut à un grand nombre de fondations pieuses.

La famille de Noailles est aujourd'hui représentée, dans la branche aînée, par le duc Paul de Noailles, ancien pair de France, membre de l'Académie française, né en 1802, issu du maréchal Adrien Maurice de Noailles; dans la branche cadette, par le comte Just de Noailles, duc de Poix, né en 1777, issu du maréchal de Mouchy et fils du prince de Poix : il fut chambellan de Napoléon, ambassadeur en Russie sous Louis XVIII, puis député de la Meurthe.

La maison de Noailles s'est alliée à celle de Bourbon en 1723 par le mariage de Marie de Noailles avec le comte de Toulouse, fils légitime de Louis XIV; et avec celle d'Orléans en 1769, par le mariage de M^{lle} de Penthièvre, petite-fille de la précédente, avec le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, père de Louis-Philippe.

NODIER (Charles), littérateur, né à Besançon en 1780, mort en 1844, était fils d'un avocat qui devint en 1790 président du tribunal criminel de Besançon. Il prit goût fort jeune à l'histoire naturelle, et publia à 18 ans une dissertation sur l'*Usage des antennes des insectes* (il place l'ouïe dans ces organes), vint en 1800 à Paris, où il se fit connaître par des romans et des poésies, s'attira de fâcheuses affaires en composant la *Napoléone*, ode satirique contre le premier consul qui allait devenir empereur, et fut obligé de se cacher; obtint cependant, sur la proposition de J. Debry, préfet du Doubs, une chaire de littérature à Dôle, puis, par la protection de Fouché, une place de bibliothécaire à Laybach; vit avec joie le retour des Bourbons et soutint chaudement leur cause dans divers journaux; fut nommé en 1824 bibliothécaire à l' Arsenal, et en 1833 membre de l'Académie française. Ch. Nodier s'est exercé avec succès dans des genres très-divers : romans, histoire, poésie, critique, philologie, bibliographie. On remarque, parmi ses romans, qui ne dépassent guère les proportions d'une nouvelle : *Stella ou les Proscrits*, son début (1802); le *Peintre de Salzbourg*, *Adèle*, *Thérèse Aubert*, *Trilby*, la *Fée aux miettes*, M^{lle} de Marsan, le *Nouveau Faust*, *Jean Sbogor* (1818), qu'il regardait comme son chef-d'œuvre; parmi ses écrits historiques, l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* (1815), et le *Dernier banquet des Girondins* (1833), ouvrages où la fiction a autant de part que la réalité. Ses poésies ont paru sous le titre d'*Essais d'un jeune Barde* (1804), et de *Poésies diverses* (1827). Comme critique et philologue, Nodier a publié : *Questions de littérature légale* (1812), *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (1829), *Dictionnaire des Onomatopées* (1808 et 1828), *Examen critique des Dictionnaires de la langue française* (1828), *Notions élémentaires de linguistique* (1834), tous ouvrages qui attestent autant d'érudition que de goût. Il a laissé d'intéressants détails sur sa pro-

pre vie dans ses *Souvenirs*. Une collection de ses *Œuvres*, publiée par lui-même, a paru en 12 vol. in-8, 1832-1834. On trouve dans les écrits de Ch. Nodier une sensibilité vive, mais exaltée; une imagination riche, mais souvent bizarre; il brille surtout par le style; mais son style, toujours élégant, sent trop le travail. M. Mérimée, son successeur à l'Académie, a prononcé son *Éloge*. — La fille de Charles Nodier, Mme Ménessier, cultive avec succès la littérature.

NORMALE (École), de *norma*, règle. Une loi du 9 brumaire an III (30 octobre 1794) créa sous le titre d'*Écoles normales* des cours destinés à former de jeunes maîtres, cours dont la première idée paraît appartenir au président Rolland. On appela à ces cours de tous les points de la France des hommes déjà instruits qui, après avoir puisé une instruction plus profonde auprès des meilleurs maîtres, devaient reporter leurs leçons dans les départements. L'enseignement était confié, pour les sciences, à Lagrange, Laplace, Berthollet, Daubenton, Haüy, Monge; pour les lettres, à La Harpe, Bernardin de Saint-Pierre, Sicard, Volney, Mentelle, Garat. Ouverts le 1^{er} pluviôse an III (20 janvier 1795), ces cours, qui n'étaient suivis que par des auditeurs externes, ne durèrent pas plus de 4 mois: l'état du trésor ne permit pas d'en supporter plus longtemps la dépense. Ils produisirent cependant d'heureux fruits. Quelques-uns de ces cours ont été imprimés (11 vol in-8, 1801). — Par le décret du 17 mars 1808, Napoléon créa, en même temps que l'Université, une nouvelle École normale, qui, à la

différence des anciennes *Écoles normales*, ne reçut que des élèves internes. Cette école, qui avait régénéré l'enseignement classique, fut supprimée sous la Restauration par ordonnance du 6 septembre 1822. On y substitua en 1826 une *École préparatoire* qui, à la révolution de 1830, reprit le nom d'École normale, avec son ancienne organisation. Longtemps confinée dans les bâtiments du Plessis comme annexe du collège Louis-le-Grand, l'École normale occupa depuis 1847 un édifice plus digne d'elle, situé rue d'Ulm et construit tout exprès.

NOTA (Alberto), auteur comique, né en 1775 à Turin, mort en 1847, eut une jeunesse errante et malheureuse. Il se fit avocat et brilla bientôt au barreau de Turin. Le duc de Carignan le prit pour secrétaire, et ce prince, parvenu au trône, le nomma intendant des provinces de Pignerol et Coni. Alb. Nota composa de très-bonne heure des comédies qui pour la plupart eurent du succès; elles se distinguent par le développement des caractères, par une peinture fidèle des mœurs italiennes, par l'entente de la scène, et offrent une morale pure, un style correct. Les meilleures sont: *les Premiers pas vers le mal*, pièce imitée par C. Delavigne dans *l'École des Vieillards*, *l'Homme à projets*, *le Nouveau riche*, *le Philosophe célibataire*, *l'Atrabilaire*, *l'Ambitieuse*, *la Coquette*, *la Foire*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre. Son *Théâtre* a eu de nombreuses éditions; il a été traduit en français, avec celui du comte Giraud, par Bettinger, 1839, 3 v. in-8.

O

OBLIGADO (Punta d'), lieu situé sur le Parana, un peu au-dessus de sa jonction avec l'Uruguay. Les flottes de France et d'Angleterre y battirent le 20 novembre 1845 les troupes de Rosas, dictateur de la Plata, et forcèrent l'entrée du Parana.

O'CONNELL (Daniel), célèbre catholique irlandais, dit le *Grand Agitateur*, puis le *Libérateur* de l'Irlande, né en 1775, était fils d'un propriétaire aisé du comté de Kerry, et se disait issu d'anciens rois ou chefs de clan du pays. Élevé au collège de Jésuites de Saint-Omer, puis au séminaire irlandais de Douai, et destiné à l'Église, il préféra entrer au barreau, qui venait d'être rouvert à ses compatriotes, fut reçu avocat en 1798, et eut bientôt formé une nombreuse clientèle qui lui valut une immense fortune. Il s'affilia de bonne heure à des associations qui avaient pour but l'émancipation de l'Irlande, et défendit avec véhémence la cause nationale dans les clubs et les journaux: provoqué par un *alderman* de Dublin, qu'il avait traité avec peu de ménagements, il le tua en duel (1815). Il posa en 1823, avec l'avocat Sheil, les bases d'une nouvelle *association catholique* qui, secondée par le clergé, s'étendit bientôt sur toute l'Irlande et réunit d'immenses capitaux; en 1824, il fut traduit devant un grand jury pour provocation à la révolte, mais sut se faire acquitter. Élu en 1828 membre de la Chambre des communes, après une lutte acharnée contre le candidat protestant, il ne put siéger dès cette année, parce qu'il refusa le serment du *Test* (*Voy.* ce mot); mais il vit l'année suivante prononcer par le parlement l'émancipation des catholiques, qu'il n'avait cessé de solliciter, et il entra par suite, en 1830, à la Chambre, où il exerça une puissante influence; il prêta son appui aux *whigs*, dont il amena le triomphe, et vota avec eux la réforme parlementaire (1832); obtint l'abolition de la plupart des lois vexatoires pour les Irlandais, telles que la *dîme*, la *taxe des fabriques d'église* (*church-rate*), fit admettre ses compatriotes aux

magistratures municipales, et fut lui-même nommé lord maire de Dublin (1841). Non content de ces succès, il sollicita le *rappel de l'union*, c'est-à-dire la dissolution de l'union législative de l'Irlande et de l'Angleterre, et provoqua dans ce but des pétitions et de nombreuses réunions (*meetings*) qui devinrent bientôt menaçantes; il fut alors arrêté de nouveau et condamné à la prison par le tribunal de Dublin; mais il réussit encore à se soustraire aux effets de cette condamnation, et fit casser l'arrêt par la cour des lords (1844). Cependant il avait épuisé ses forces dans la poursuite d'un projet impraticable: il se rendit en Italie pour rétablir sa santé, mais il mourut à Gènes, en 1847. O'Connell possédait tout ce qu'il faut pour agir sur la foule: taille athlétique, voix retentissante, éloquence vive, sarcastique, injurieuse même, style hardi et plein de métaphores; en outre il s'entourait d'une pompe qui ajoutait à l'effet: aussi exerça-t-il une influence prodigieuse sur le peuple irlandais. Le caractère de l'*agitation* qu'il excita si longtemps fut d'être purement pacifique; habile juriconsulte, il se servait pour résister à la loi des ressources fournies par la loi même; on le vit toujours user de son ascendant pour prévenir toute collision sanglante. Il a laissé des *Mémoires sur l'Irlande*. Le P. Lacordaire a prononcé son *Éloge*.

OEHLENSCHLAGER (Adam), fécond poète danois, né en 1779 à Frederiksborg, résidence royale située près de Copenhague, dont son père était intendant, mort en 1850. Il s'essaya d'abord comme acteur et débûta à Copenhague, mais, ayant peu réussi, il abandonna la scène et se consacra tout entier aux lettres. Après avoir pris ses grades avec distinction et avoir visité l'Allemagne, la France et l'Italie, il obtint à l'université de Copenhague la chaire d'esthétique, qu'il occupa jusqu'à sa mort, attirant constamment une grande affluence d'auditeurs. Admiré de ses compatriotes, il fut en outre comblé d'honneurs par son

souverain. OEhlenschlager est le chef des romantiques en Danemark : il avait étudié avec soin l'ancienne mythologie du Nord; il lui emprunta la plupart des sujets de ses compositions, ce qui le rendit promptement populaire dans tous les pays scandinaves. Outre plusieurs poèmes (*la Mort de Balder*, les *Dieux du Nord*, *Aladin*) et divers recueils de poésie (1806, 1810, 1822), il a composé avec un succès égal des tragédies et des comédies, et a mérité d'être sur-nommé à la fois le *Cornelle* et le *Molière* danois. Parmi ses tragédies, on cite *Stærkodder*, héros scandinave, l'Achille du nord; *Haken*, jarl de Norwège, le dernier défenseur du paganisme; *Palnatoke*, célèbre *roi de mer* du x^e siècle; *Axel et Valborg*; le *Corrège* (trad. en français par M. X. Marmier, 1834); parmi ses comédies, l'*Amiral Tordenskiöld*, l'*Autel de Freya*, l'*Enfant du berger*. Il a également composé plusieurs opéras. Il traduisit lui-même en allemand la plupart de ses pièces, et elles n'obtinrent pas moins de succès en Allemagne qu'en Danemark. M. Ampère lui a consacré une grande place dans le livre intitulé *Allemagne et Scandinavie*, 1833.

OERSTED (J.-Christian), sav. nat. physicien danois, né en 1774 à Rudkøbing, dans l'île de Langeland, mort en 1851, était fils d'un pharmacien. Envoyé à Copenhague pour y étudier la médecine, il prit goût aux sciences naturelles; après s'être exercé dans des cours particuliers, il fut en 1806 agrégé à l'Université, et devint en 1820 professeur titulaire. Il soupçonna dès 1802 l'identité du magnétisme et de l'électricité, et se livra, pour la démontrer, à des recherches persévérantes; mais ce n'est qu'en 1820 qu'il réussit à la mettre hors de doute: il prouva par des expériences irréfutables qu'une aiguille aimantée, placée sous un fil métallique communiquant par ses extrémités avec une pile voltaïque, était affectée par le courant qui se produit alors dans le fil; il reconnut aussi que durant l'action de la batterie le fil devenait magnétique et affectait une aiguille aimantée à travers le verre ou tout autre corps non conducteur: il fonda ainsi une branche toute nouvelle de la physique, l'électro-magnétisme, dont notre illustre Ampère donna aussitôt la théorie, et dont M. Wheatstone tira depuis la télégraphie électrique. Oersted visita en 1821 et 1822 les principales capitales de l'Europe, Berlin, Paris, Londres, répétant partout ses belles expériences. Il reçut des récompenses de tout genre: déjà membre et secrétaire de l'Académie des Sciences de Copenhague, il fut élu associé par l'Institut de France et la Société royale de Londres; ces deux compagnies lui décernèrent en outre les prix destinés aux plus grandes découvertes. Le roi de Danemark le décora de l'ordre de Danebrog, le nomma conseiller d'Etat, et lui conféra la noblesse; il fut même élu membre de la diète, mais il refusa afin de se consacrer tout entier à la science. Outre la découverte de l'électro-magnétisme, on doit à ce savant d'intéressantes observations sur divers points de physique et de chimie d'une moindre importance. Il croyait à l'identité de l'électricité et de la lumière qui, selon lui, n'est que l'électricité en mouvement; mais cette théorie n'a pas été suffisamment confirmée. On a de lui entre autres écrits: *Mécanisme de la propagation des forces électrique et magnétique*, 1806; *Considérations sur l'histoire de la chimie*, 1807, où se trouve le premier germe du système dynamique; *Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques* (Berlin, 1812, trad. par Martel de Serry, Paris, 1813); *Expériences sur l'effet du conflit électrique sur l'aiguille aimantée* (1820, danois et latin), mémoire où est exposée sa découverte et qui a été traduit dès 1820 par Guy-Lussac et Arago (*Annales de chimie*); l'*Esprit de la nature*, fruit de ses dernières années (2^e édit., 1851), qui est comme la philosophie générale des sciences physiques. Plein de zèle pour la science,

Oersted avait fondé en 1824 une société pour la propagation dans tout le Danemark; il fit créer à Copenhague une école polytechnique en 1829, et en fut nommé directeur.

O'MEARA (Ed.), chirurgien de marine irlandais, servait sur le *Belléophon* quand Napoléon y cherchait un refuge. Il s'attacha au noble exilé, et voulut rester auprès de lui à Ste-Hélène; mais il devint bientôt suspect au gouverneur Hudson Lowe, et fut éloigné en 1818. Après la mort du grand homme, il publia à Londres, sous le titre de *Napoléon en exil*, les notes précieuses qu'il avait recueillies pendant son séjour auprès de lui (trad. en français en 1831, 5 v. in-8). Cette publication, où il révélait des faits peu honorables pour le gouvernement anglais, le fit priver de son emploi. Il mourut en 1836.

OREGON, vaste contrée de l'Amérique du Nord, à l'O. des Etats-Unis, entre les mots Rocheux à l'E., la Nouvelle-Bretagne au N., le grand Océan à l'O., et la Californie au S., est arrosée par le fleuve Columbia ou Orégon, qui lui donne son nom. Ce pays, longtemps regardé comme une annexe des possessions françaises du Canada, ne commença à être exploré qu'en 1792; à cette époque, un bâtiment américain, le *Columbia*, entra dans le fleuve qui depuis a pris son nom. Vers 1811, un citoyen américain, J. Astor, fonda près de l'embouchure du fleuve un établissement pour le commerce des pelleteries. C'est la ville actuelle d'Astoria. Pendant la guerre de 1812, les Anglais se rendirent maîtres de cet établissement, et accaparèrent la navigation du fleuve. De là entre les Anglais et les Américains de longues contestations. Une convention signée en 1818 accorda aux deux nations un libre accès sur le territoire contesté; en 1846 un nouveau traité fixa la limite entre les deux puissances au 49^e de lat. N., donnant aux Etats-Unis ce qui est au S. de cette ligne, et à la Grande-Bretagne ce qui est au N., plus l'île Quadra-et-Vancouver tout entière. L'Orégon a été érigé en territoire en 1850: cette contrée, qui fait de rapides progrès, a déjà une université (à Marysland), un pénitencier (à Portland). La capitale doit être placée sur le territoire de Salem.—L'Orégon a été érigé par le pape Grégoire XVI en archevêché, et subdivisé en huit évêchés.

O'RELLI (Jean-Gaspard d'), savant philologue, né en 1787 à Zurich, d'une famille originaire d'Italie, mort en 1849, d'abord pasteur de l'église réformée à Bergame, puis professeur à Coire (1814), fut appelé en 1819 à Zurich pour occuper la chaire d'éloquence et d'herméneutique, résigna ses fonctions en 1822 parce qu'on suspectait son orthodoxie, et se consacra dès lors tout entier à ses travaux philologiques. Outre quelques ouvrages originaux (*Histoire de la poésie italienne*, 1810; *Victorin de Feltre*, 1812; *la Réforme en Suisse*, 1819), on lui doit des éditions fort estimées de *Cicéron*, 1826-38; de *Phèdre*, 1832; de *Velleius Paterculus*, 1835; de *Salluste*, 1840; de *Horace*, 1843; de *Tacite*, 1846-48; et un précieux recueil, *Inscriptionum latinarum Collectio*, 1828, 2 vol. in-8, préférable à tous les recueils analogues publiés jusque-là. — Un autre O'RELLI, Jean-Conrad, cousin du précédent, né en 1770, mort en 1825, pasteur et conseiller ecclésiastique à Zurich, s'est aussi distingué comme philologue; il a donné des éditions de *Nicolas de Damas*, grec-latin, Lipsick, 1804-11, 2 vol. in-8; d'*Arnobe*, 1816; du philosophe grec Salluste (*De diis et mundo*), 1821; *Opuscula Græcorum sententiosa*, 1819-21, et une édition de *Procopé*, qui n'a été terminée qu'après sa mort, 1828.

ORIÈANS (Louis-Philippe, duc d'), roi des Français. Voy. LOUIS-PHILIPPE.

ORLÉANS (Ferdinand, duc de Chartres, puis duc d'), prince royal, né en 1810 à Palerme, fils aîné de Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, participa à l'éducation publique et suivit pendant cinq ans

le collège Henri IV, où il fit des études sérieuses, et se concilia l'affection de ses camarades ainsi que de ses maîtres. Colonel du 1^{er} régiment de hussards dès 1825, il était en 1830 à Joigny avec son corps quand éclata la révolution de juillet; il vint aussitôt rejoindre son père à Paris, à la tête de son régiment, auquel il avait fait prendre la cocarde tricolore, et fut accueilli avec enthousiasme. Quand Louis-Philippe eut reçu la couronne, il fut envoyé dans les départements pour y faire reconnaître le nouveau gouvernement. En 1831, après les troubles de Lyon, il se rendit sur les lieux afin de cicatrifier par des bienfaits les plaies de cette malheureuse cité; pendant que le choléra sévissait le plus cruellement dans Paris, il ne craignit pas d'aller à l'Hôtel-Dieu visiter les malades et relever leur courage. En 1832, il prit la part la plus active au siège d'Anvers et commanda l'avant-garde. Envoyé en Algérie en 1835, il livra aux Arabes plusieurs brillants combats, notamment sur les bords de l'Harbrah, où il fut blessé, et entra avec l'armée triomphante à Mascara; en 1839 il franchit avec le maréchal Valée les fameuses *Portes de fer*, réputées infranchissables; l'année suivante, il força, malgré la plus vive résistance, le *Teniah* de Mouzaia, défilé célèbre dont l'entrée était défendue par Abd-el-Kader. Il avait créé et organisé en 1836 les chasseurs de Vincennes. Le 13 juillet 1842, il périt de la manière la plus déplorable, tout près du château de Neuilly, renversé de voiture par des chevaux emportés. Affable, généreux, brave, ami des idées libérales, protecteur des arts, doué en outre d'avantages extérieurs, ce prince avait conquis une immense popularité; sa mort fut un malheur public et excita un deuil universel. On lui fit de magnifiques obsèques; une statue lui fut érigée à Paris (cour du Louvre), et une autre à Alger. Un poste militaire de l'Algérie a reçu en mémoire de ce prince le nom d'Orléansville. — Le duc d'Orléans avait épousé en 1837 la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, du culte luthérien; il a laissé deux fils, le comte de Paris, né en 1838, le duc de Chartres, né en 1840.

ORLÉANS (Louise d'), fille aînée de Louis-Philippe, reine des Belges. *Voy. LOUISE.*

ORLÉANS (Marie d'), princesse royale, 3^e enfant de Louis-Philippe, née en 1813 à Palerme, mariée en 1837 au duc Alexandre de Wurtemberg, enlevée en 1839 par une mort prématurée, se distingua par son goût pour les arts, et cultiva elle-même avec un rare succès le dessin et surtout la sculpture. Tout le monde a pu admirer au musée de Versailles sa belle statue de *Jeanne d'Arc*, qu'elle avait achevée à 20 ans; on a en outre de cette princesse *l'Ange gardien du ciel*, la *Péri*, et nombre de bas-reliefs, de bustes, de statuettes. Ces ouvrages la placent parmi les premiers artistes de l'époque.

ORLÉANS (Adélaïde, princesse d'), fille de Philippe d'Orléans et sœur cadette de Louis-Philippe, dont elle fut constamment l'amie dévouée, née en 1777, morte en 1847, fut élevée avec son frère par madame de Genlis dans les idées philosophiques du XVIII^e siècle, n'émigra que quand elle y fut forcée. Elle ne put se réunir à son frère qu'après avoir longtemps erré de pays en pays. Elle contribua, sous la Restauration, à rallier autour de lui les hommes les plus distingués du parti libéral, et, en 1830, à le décider à accepter la couronne. Femme de tête, elle exerçait un grand ascendant sur l'esprit du roi; on la surnommait son *Egérie*. Sa mort plongea ce prince dans un anéantissement qui paraît avoir facilité les événements de 1848. Elle laissait une grande fortune qu'elle légua à ses neveux.

ORLÉANSVILLE, poste militaire de la province d'Alger, à 220 kil. O. S. O. d'Alger, à 50 kil. S. de Tenés, au lieu précédemment appelé par les Arabes *El-Esnauc*, sur la rive gauche du Chélif, par 1^o long. O., donne son nom à une subdivision militaire.

Fondé par les Français en 1843, et ainsi nommé en mémoire du jeune duc d'Orléans. Ruines romaines.

OTTO, comte de Mosloy, diplomate, né en 1754 dans le grand-duché de Bade, mort en 1817, fut d'abord secrétaire du chevalier de la Luzerne, alors ambassadeur en Bavière, qui reconnut ses talents et l'attacha à la France; remplit sous la République et l'Empire d'importantes missions aux Etats-Unis, à Berlin, puis à Londres, où il prépara la paix d'Amiens, à Munich, où il découvrit et signala à Napoléon en 1805 les préparatifs hostiles de l'Autriche, et devint en 1809 ambassadeur à Vienne, où il négocia le mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Fort instruit et parlant plusieurs langues, Otto était éminemment propre aux négociations; il porta en outre dans les postes les plus élevés un rare désintéressement, laissant souvent à d'autres l'honneur de ce qui lui appartenait.

OUCHDA, ville du Maroc (Fez), sur les confins de l'Algérie, par 49 30' long. O. et 35° 15' lat. N. C'est un peu à l'O. de cette ville, sur les bords de l'Isly, que le maréchal Bugeaud battit les Marocains le 14 août 1844.

OUDINOT (Nic.-Charles), duc de Reggio, maréchal de France, né en 1767 à Bar-sur-Ornain, mort en 1847; s'enrôla dès l'âge de 16 ans, fut élu en 1792 chef du 3^e bataillon de la Meuse, débuta par la belle défense du château de Bitche, où il repoussa les Prussiens et leur fit 700 prisonniers, fut après ce beau fait d'armes nommé colonel; se signala par sa bravoure à l'affaire de Moorlauter, où il résista pendant dix heures avec son seul régiment à un corps de dix mille hommes, ce qui lui valut le grade de général de brigade (1794); prit Trèves, Nordlingen, Donauwerth, Neubourg, et fut nommé général de division après les combats d'Ingolstadt et de Feldkirch livrés à l'armée de Condé (1799); seconda puissamment Masséna à la bataille de Zurich, où il fut blessé; eut une grande part au siège de Gènes, à la bataille du Mincio, après laquelle il vint apporter à Paris les drapeaux enlevés à Fennemi; fut mis en 1805 à la tête du corps des *grenadiers-réunis*, qui devint bientôt célèbre; battit avec eux les Autrichiens à Wertingen, ouvrant par ce succès les portes de Vienne à Napoléon; entra des premiers dans cette capitale, et s'empara de toute l'artillerie en franchissant le Danube sur un pont miné; figura glorieusement à Austerlitz, gagna la bataille d'Ostrolenka, 1807, eut la principale part à la sanglante victoire de Friedland, à la suite de laquelle il reçut de l'empereur, avec le titre de comte, une dotation d'un million; rendit les plus grands services dans la campagne de 1809, fit des prodiges de valeur à Pfaffenhofen, à Ebersberg, à Essling, où il remplaça Lannes emporté par un boulet; enleva le bourg de Wagram, et se couvrit de gloire à la bataille de ce nom, après laquelle il fut nommé maréchal et duc de Reggio; fut chargé en 1810 de prendre possession de la Hollande, et s'acquitta de cette mission avec autant de célérité que de ménagements; commanda le 2^e corps dans la campagne de Russie (1812), occupa Polotsk, Borissof, traversa des premiers la Bérésina lors de la fatale retraite, assura le passage des débris des troupes françaises, et fut proclamé le *sauveur de l'armée*; contribua en 1813 au gain de la bataille de Bautzen, et tenta de s'emparer de Berlin, mais fut battu par Bernadotte à Gross-Beeren, et forcé de se replier; commanda à Leipsick deux divisions, mais ne put, malgré des prodiges de valeur, empêcher le désastre, et fut peu de jours après emporté mourant; reparut bientôt cependant à la tête d'un corps de la jeune garde pour défendre le territoire français (1814), et fit de nouveaux mais inutiles efforts à Brienne, à Champ-Aubert, à Nangis, à Bar-sur-Aube, à Arcis; il ne posa les armes qu'après l'abdication de Fontainebleau. D'une bravoure à toute épreuve, Oudinot avait été blessé 32 fois sur les champs de bataille; aussi loyal que brave, il mérita d'être surnommé le

Bay
miss
land
et re
Juste
sous
néra
gard
gne
drid
Non
nom

P.
Pie
collé
mor
lors
dina
dige
fulm
enle
et en
à F
ter
reun
tra
des
1816
papa
été
Bell
P.
de l
nom
Pète
prie
cons
1807
fils
rain
faire
Pier
les
Pol
Fran
P.
Bes
en l
guer
divi
cam
un
(181
tere
1813
Wat
pitu
qu'
tion
Par
Cha
tour
et h
P.
Sar
gont
com
pag
s'év

Bayard moderne. Chargé sous l'Empire de diverses missions administratives (à Neufchâtel, 1806, en Hollande, 1810, à Berlin, 1812), il se fit partout aimer et respecter pour son équité et son désintéressement. Justement apprécié par les Bourbons, il devint sous la Restauration pair de France, major général de la garde royale, commandant en chef de la garde nationale; il eut part à l'expédition d'Espagne en 1823, fut chargé du commandement de Madrid, et sut y contenir une population exaltée. Non moins bien traité par Louis-Philippe, il fut nommé en 1839 grand chancelier de la Légion d'hon-

neur, en 1842 gouverneur des Invalides. Une statue lui a été élevée par souscription dans sa ville natale (elle a été inaugurée en 1850); une rue de Paris (anc. rue Plumet) a reçu son nom.— Ses fils se sont aussi distingués dans la carrière militaire: l'aîné, Victor, né en 1791, colonel dès 1814, général de division en 1835, élu représentant du peuple en 1848 et 1849, a dirigé l'expédition d'Italie en 1849 et commandé l'armée qui s'empara de Rome et y rétablit l'autorité de Pie IX;— un deuxième, colonel de chasseurs à cheval, fut tué en Afrique au défilé de Mulei-Ismaël, 1835.

P

PACCA (le cardinal), ministre camerlingue de Pie VII, évêque et légat de Velletri, doyen du sacré collège, né en 1756 à Bénévent, d'une famille noble, mort en 1844, avait rempli plusieurs nonciatures lorsqu'il regut de Pie VII en 1801 le chapeau de cardinal; il devint son principal ministre en 1808, rédigea et lui fit signer la bulle d'excommunication fulminée contre Napoléon en 1809, fut par suite enlevé de Rome en même temps que Pie VII, et enfermé au fort de Fenestrelle; rejoignit le pape à Fontainebleau en 1813, le détermina à rétracter les concessions qu'il venait de faire à l'empereur (par le concordat du 25 janvier 1813), et rentra avec lui à Rome en 1814. Il fit rétablir l'ordre des Jésuites et se retira des affaires bientôt après, en 1816. Pacca avait eu plusieurs fois des voix pour la papauté. Il a laissé d'intéressants *Mémoires* qui ont été traduits par l'abbé Jamet, Caen, 1832; par M. L. Bellaguet, Paris, 1833, et par M. Queyras, 1845.

PAHLEN (le comte Pierre de), d'une famille noble de Livonie, né vers 1744, mort en 1826, avait été nommé par Paul I^{er} gouverneur militaire de Saint-Petersbourg. Craignant de devenir victime des caprices de ce bizarre despote, il se mit à la tête d'une conspiration contre lui, le fit étrangler (23 mars 1801), et proclama empereur le jeune Alexandre, fils de Paul; mais il n'obtint pas du nouveau souverain l'accueil qu'il avait espéré, et se retira des affaires. Il laissa plusieurs fils; le plus connu, le comte Pierre de Pahlen, après avoir combattu vaillamment les Français de 1812 à 1814, puis les Turcs et les Polonais, a été nommé en 1835 ambassadeur en France, mais n'a pas résidé.

PAJOL (Pierre), brave général de cavalerie, né à Besançon en 1772, d'un avocat au parlement, mort en 1844, s'enrôla en 1791 et fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire. Général de division en 1812, il commanda l'avant-garde dans la campagne de Russie, prit Minsk, Mojaïsk, où il eut un bras fracassé; contribua à la victoire de Dresde (1813), fut laissé pour mort à Leipsick, reprit Monttereau sur les alliés en 1814, s'empara de Namur en 1815, au moment même où se livrait la bataille de Waterloo; refusa, après le désastre, d'accéder à la capitulation de Paris et quitta le service; ne reparut qu'en 1830, seconda de tout son pouvoir la révolution de Juillet, et dirigea au 3 août l'expédition des Parisiens sur Rambouillet, expédition qui détermina Charles X à partir pour Cherbourg. Il fut à son retour nommé gouverneur de la 1^{re} division militaire, et bientôt après pair de France.

PALAFIX (don José de), l'intrépide défenseur de Saragosse, né vers 1780 d'une famille noble d'Aragon, mort en 1847, accompagna à Bayonne en 1808, comme officier des gardes, la famille royale d'Espagne. Voyant Ferdinand VII retenu prisonnier, il s'éleva, souleva l'Aragon, fut proclamé par le peuple

gouverneur de Saragosse, et, secondé de son frère Francisco, organisa dans cette ville une vigoureuse résistance. Après un siège de 61 jours, il força les Français à s'éloigner (14 août 1808); mais l'ennemi étant bientôt revenu à la charge, il eut à subir un nouveau siège plus meurtrier encore que le premier, dans lequel chaque rue, chaque maison fut disputée. Privé de tout moyen de défense, atteint de l'épidémie, il fut enfin contraint de capituler; ce deuxième siège avait duré deux mois, du 20 décembre 1808 au 20 février 1809, et Palafox avait eu successivement à combattre les généraux Lefebvre-Desnouettes, Moncey, Mortier et Lannes. On le transporta prisonnier en France, et il ne rentra en Espagne qu'en 1814. Il contribua puissamment à rétablir sur le trône Ferdinand VII, qui le nomma capitaine général de l'Aragon; mais s'étant prononcé en 1820 pour la constitution, il fut disgracié. Il vécut depuis dans la retraite. Palafox avait été fait duc de Saragosse, en souvenir de sa belle défense.

PALMELLA (don P. de Souza-Holstein, duc de), homme d'état portugais, né en 1786 à Turin, mort en 1850, gagna la confiance du roi Jean VI, qui le nomma plénipotentiaire au congrès de Vienne (1814), puis ministre des affaires étrangères, et le chargea, après la révolution de 1820, de préparer une charte pour le Portugal, mais fut à cause de cela même l'objet de la haine de don Miguel et se vit proscrit par ce prince devenu régent. Appelé à la régence en 1828 par la junte d'Oporto, mis en 1830 par don Pedro à la tête de la nouv. régence que ce prince venait d'établir à l'île de Terceira, il obtint l'appui de l'Angleterre et eut la plus grande part à l'établissement du trône de dona Maria. A la mort de don Pedro (1834), il fut chargé par la jeune reine de former un cabinet, dont il devint le président; mais au bout de deux ans l'intrigue et la calomnie le forcèrent à quitter le pouvoir. Il y rentra à la chute du ministère Cabral (1846), fut de nouveau placé à la tête du cabinet et y occupa le ministère des finances. Palmella a laissé la réputation d'un diplomate habile et d'un ministre de talent; il était ami sincère du gouvernement représentatif et grand partisan de l'alliance anglaise.

PARISSET (Étienne), secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, né en 1770 à Grand, près de Neufchâteau (Vosges), d'un pauvre cloutier, mort en 1847, fut d'abord commis chez un de ses oncles, parfumeur à Nantes, ne commença que tard à faire des études, fréquenta le collège des Oratoriens, où il reçut les leçons de Fouché, fut envoyé par la ville de Nantes à l'École de santé de Paris, mais se vit forcé d'interrompre ses études médicales, faute de ressources, se fit alors précepteur, resta huit ans dans cette position, et ne put prendre le grade de docteur en médecine qu'à 36 ans. Il se fit une réputation auprès des gens du monde par ses cours d'anatomie et de physiologie à l'Athénée, et devint en peu de temps mem-

bre du conseil de salubrité, du conseil général des prisons, médecin de Bicêtre, puis médecin en chef de la Salpêtrière, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine (1822), enfin membre libre de l'Académie des Sciences. Fort en faveur sous la Restauration, il fut un des professeurs les plus goûtés de la société dite des *Bonnes-Lettres*, fondée par le parti royaliste, et accepta même les fonctions de censeur des journaux. Chargé en 1819 d'aller étudier sur les lieux l'épidémie de Cadix, puis, en 1821, la fièvre jaune de Barcelone, il se signala par son dévouement et faillit, à Barcelone, devenir, comme son ami Mazet, victime du fléau; il n'en partit pas moins en 1828 pour l'Égypte, afin d'observer la peste dans le pays qu'il regardait comme le berceau et le foyer principal de la maladie; il poussa jusqu'à Tripoli, en Syrie, où la peste s'était déclarée (1829) : ses observations le conduisirent à se prononcer pour la contagion, ce qui l'engagea dans des vives et pénibles disputes. On a de lui une *Histoire médicale de la fièvre jaune* (avec Bally), 1823; un *Mémoire sur les causes de la peste*, 1837; des éditions et traductions de quelques écrits d'*Hippocrate*, un grand nombre d'articles dans le *Journal de l'Empire* ou des *Débats*, dans les recueils de médecine, dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et la *Biographie universelle*; mais son principal titre, ce sont les *Éloges* des membres de l'Académie de médecine, éloges qui se placent auprès de ceux de Fontenelle, de Vieq-d'Azyr et de Cuvier; on remarque ceux de *Corvisart*, *Calet-Gassicourt*, *Berthollet*, *Pinel*, *Esquirol*, *G. Cuvier*, *Vauquelin*, *Dupuytren*, *Desgenettes*, *Larrey*. Son style, qui est peut-être trop académique, est constamment clair, élégant, quelquefois même énergique. Le recueil de ses *Éloges* a été publié par J.-B. Baillié, 1845 et 1850. M. E.-F. Dubois (d'Amiens), son successeur dans les fonctions de secrétaire perpétuel, a prononcé son *Éloge* à l'Académie de Médecine.

PASSOW (Fréd.), érudit allemand, né en 1786 à Ludwigslust (Mecklembourg), mort en 1833, reçut les leçons de Jacobs, d'Hermann et de Wolf, fut nommé en 1815 professeur de littérature ancienne à l'université de Breslau, et peu après directeur du séminaire philologique de cette ville. On lui doit des éditions de *Musée*, de *Longus*, et des *Érotiques grecs*; de *Perse*, de *Jean Second*; il a aussi donné des *Éléments de littérature grecque et latine*, Berlin, 1829; mais il est surtout connu par son *Dictionnaire grec-allemand*, Leipzig, 1819 et 1830, un des meilleurs qu'on puisse mettre entre les mains des écoliers; cet ouvrage a été utilement consulté par nos lexicographes les plus estimés.

PASTORET (la marquise de), née PISCATORY, 1765-1843, épouse du chancelier (*Voy. Cl. PASTORET au Dictionnaire*), femme remarquable par son esprit et sa beauté, était en outre d'une admirable charité; c'est à elle que l'on doit les *salles d'asile*, dont on a bien à tort fait honneur aux Anglais; elle fonda à ses frais, dès 1801, le premier établissement de ce genre à Paris. La ville de Paris a placé son buste dans la salle du Conseil des hospices.

PEDRO (Ordre de), fondé au Brésil en 1822 par l'empereur don Pedro 1^{er}, est réservé aux têtes couronnées; l'insigne est une étoile à cinq rayons émaillés de blanc et bordés d'or, suspendue à un ruban vert moiré; au milieu est un phénix en or avec les lettres P. I. (Pedro 1^{er}).

PEEL (sir Robert), homme d'État, né en 1788 à Bury (Lancashire), était le fils aîné d'un riche filateur, membre du Parlement, qui fut créé baronnet par Pitt en 1800, et mourut en 1830, laissant une fortune de plus de 50 millions. Après avoir fait de fortes études à l'école d'Harrow et à l'université d'Oxford, Robert Peel entra à 21 ans à la Chambre des Communes où il prit rang parmi les Tories,

fut nommé en 1812 secrétaire au département de l'Irlande, en 1817 représentant de l'université d'Oxford, fut appelé en 1822 par Liverpool au ministère de l'Intérieur, où il resta près de huit ans, accomplit d'utiles réformes dans l'administration et la législation criminelle, se retira à la mort de Liverpool (1827), pour rentrer au pouvoir dès l'année suivante avec lord Wellington, poursuivit ses réformes en faisant abolir les actes vexatoires de *corporation* et du *test*, proposa et fit adopter (mars 1829) le bill d'émancipation des catholiques, qu'il avait lui-même longtemps combattu, et s'exposa ainsi au courroux de son parti; fut remplacé par les whigs peu après la révolution de Juillet 1830, combattit de tout son pouvoir la réforme parlementaire, qui n'en fut pas moins adoptée, fut chargé en septembre 1841 de former une nouvelle administration et devint dès lors le ministre dirigeant, rétablit aussitôt la bonne harmonie avec la France, rompu par le ministère précédent, fit adopter malgré son propre parti le rétablissement de l'*income-tax* et la suppression des prohibitions qui pesaient sur les céréales et sur plusieurs autres denrées (1848), se retira de nouveau peu après ce triomphe, par suite du rejet des mesures répressives proposées contre l'Irlande et rentra dans l'opposition, dont il devint le chef et le modérateur. Il était sur le point de ressaisir le pouvoir, lorsqu'il périt inopinément, le 2 juillet 1850, d'une chute de cheval; cette mort fut un deuil pour tous les partis. Conservateur, mais en même temps progressif, sir Robert Peel n'hésita jamais à proposer lui-même les réformes les plus hardies quand il eut reconnu que les circonstances les exigeaient impérieusement; c'est ce qui explique les contradictions apparentes de sa conduite politique. Son éloquence brillait par la clarté et la méthode plutôt que par la vivacité et le pathétique. — Le bourg de Tamworth, dont il avait été presque constamment le représentant, eut son fils aussitôt après sa mort.

PEIGNOT (Et.-Gabriel), savant et laborieux bibliophile, né en 1767 à Arc-en-Barrois, mort en 1849 à Dijon, se fit recevoir en 1790 avocat au parlement de Besançon, fut nommé commissaire du département, puis bibliothécaire à Vesoul, où il mit en ordre un amas de riches matériaux provenant de Luxeuil et autres monastères, devint en 1803 directeur de l'école secondaire de Vesoul, en 1813 inspecteur de la librairie à Dijon, puis proviseur du collège de cette ville, enfin inspecteur de l'Académie. Il entretenait des relations avec un grand nombre de savants étrangers et était membre des académies de Besançon et de Dijon, ainsi que des Sociétés des Antiquaires et de Statistique à Paris. On remarque parmi ses ouvrages : *Manuel bibliographique*, 1800; *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, 1802; *Curiosités bibliographiques*, 1804; *Dictionnaire des livres condamnés au feu, supprimés ou censurés*, 1806, rare et curieux; *Amusements philologiques*, 1808 et 1842; *Répertoire des bibliographies spéciales*, 1810; *Répertoire bibliographique universel*, 1812; *Histoire du parchemin et du vélin*, 1812; *Traité du choix des livres*, 1817 et 1823; *Pré-historique des pragmatiques, concordats, etc.*, 1817; *Essai historique sur la lithographie*, 1819; *Recherches sur les danses des morts et les cartes à jouer*, 1826; *Choix de testaments*, 1829; *De l'ancienne Bibliothèque des ducs de Bourgogne*, 1830; *le Livre des Singularités*, 1844; d'intéressantes *Recherches sur Voltaire*, 1817, — *La Harpe*, 1820, — *La Monnoye*, 1832, etc.

PETIET (Claude), ministre intègre, né en 1749 à Châtillon-sur-Seine, fils du lieutenant général du bailliage de cette ville, avait été déjà quinze ans secrétaire général de l'intendance de Bretagne, puis procureur-syndic d'Ille-et-Vilaine (1790), enfin com-

missaire ordonnateur (1792), quand il fut élu par le département d'Ille-et-Vilaine au Conseil des Anciens, en 1795. Appelé l'année suivante au ministère de la guerre, il réussit, quoiqu'il n'y fût resté que 8 mois (8 février 1796-23 juillet 1797), à rétablir l'ordre dans cette administration depuis longtemps désorganisée, et donna en se retirant l'exemple de rendre un compte public de ses opérations; il perdit son portefeuille au 18 fructidor comme suspect de royalisme. Élu bientôt après député au Conseil des Cinq-Cents (1799), il s'attacha à Bonaparte, qui l'adjoignit au ministre de la guerre Berthier, puis lui confia le gouvernement de la Lombardie : Pétiet organisa dans ce pays la République cisalpine et y fit bénir le nom français. Il eut à préparer, comme intendant général de l'armée, l'invasion de l'Angleterre (1803), puis celle de l'Autriche (1805), mais il succomba à l'excès du travail (1806). Il venait d'être nommé sénateur. Ses cendres furent déposées au Panthéon; son nom est gravé sur l'Arc de triomphe de l'Étoile. — Un de ses fils, le baron Pétiet, un des plus brillants officiers de l'Empire, a longtemps commandé comme maréchal de camp le département du Loiret; il a publié d'intéressants *Souvenirs militaires* (1844, 1 vol. in-8) et d'ingénieuses *Pensées* (1851, in-32).

PETIT (Alexis), physicien, né à Vesoul en 1791, mort en 1820, était dès l'âge de 11 ans en état d'entrer à l'École polytechnique; il s'y présenta aussitôt que l'âge le permit, y entra le premier à 16 ans, et fut mis hors ligne aux examens de sortie. Nommé aussitôt répétiteur de physique à l'École polytechnique (1815), puis professeur titulaire, il était en même temps professeur au collège Bourbon, et maître de conférences à l'École normale; mais il succomba bientôt à l'excès du travail. Petit avait fait, en commun avec M. Arago, des *Recherches sur le pouvoir réfringent des corps*, et avec Dulong de grandes recherches sur la *Théorie de la chaleur*; l'un de ses mémoires fut couronné en 1818 par l'Académie des Sciences.

PFISTER (Jean-Christien), historien, né en 1772 dans le Wurtemberg, mort en 1836, a laissé une *Histoire de la Souabe*, 6 vol. in-8, Heilbronn, 1803-1827, et une *Histoire générale de l'Allemagne*, d'après les sources, 5 vol. in-8, Hambourg, 1830-1835, ouvrage capital qui lui coûta trente ans de travaux; cette histoire a été traduite par Paquis, 11 vol. in-8, 1835 et années suivantes.

PICOT (l'abbé Michel-Pierre-Joseph), né en 1770 à Neuville-aux-Bois (Loiret), mort en 1841, fut un des écrivains qui, au sortir de la Révolution, se consacrèrent à la défense de la religion. Il s'unit à M. de Boulogne pour rédiger, de 1810 à 1811, un recueil périodique intitulé : *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, 9 vol. in-8; fonda en 1814 le journal intitulé *L'Ami de la Religion et du Roi*, dont il fut le rédacteur principal jusqu'en 1840, et donna à la *Biographie universelle* un grand nombre d'articles relatifs à l'histoire ecclésiastique de ces derniers temps, dans laquelle il était très-versé. Aussi modeste qu'instruit, il a laissé plusieurs ouvrages estimables auxquels il n'a point mis son nom : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le xviii^e siècle*, 1815; *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le xviii^e siècle*, 2 vol. in-8, 1824; *Notice sur l'abbé Emery*, 1811; — sur l'abbé Legrès-Duval, 1819.

PIE IX (Ordre de), ordre équestre, créé par le pape Pie IX le 17 juin 1847, jour anniversaire de son exaltation, pour récompenser les divers genres de mérite, a pour insigne une étoile d'or à huit rayons d'azur, portant au milieu le nom *Pius IX* entouré de ces mots : *Virtuti et merito*. Le ruban est bleu avec liséré rouge. Les chevaliers se divisent en deux classes : la 1^{re} reçoit un titre de noblesse transmissible; la 2^e, un titre purement personnel. —

Cet ordre rappelle et renouvelle l'ordre des *Piani* institué au xv^e siècle par Pie IV.

PINHEIRO-FERREIRA (Silvestre), publiciste portugais, né à Lisbonne en 1769, mort en 1847, professa d'abord la philosophie à l'Université de Coimbre, y introduisit la doctrine de Condillac, et s'attira par là des attaques qui le déterminèrent à quitter l'enseignement, entra dans la diplomatie, fut successivement secrétaire de légation à Paris et à La Haye, chargé d'affaires près la cour de Berlin, et devint en 1821 ministre des Affaires étrangères du roi Jean VI. Favorable au régime constitutionnel, il quitta le pouvoir lors du rétablissement du *roi absolu*, après l'expédition des Français en Espagne, vint à Paris où il se livra tout entier à des travaux littéraires, et ne rentra en Portugal qu'après la chute de don Miguel. Il était correspondant de l'Institut. Outre plusieurs écrits portugais, on lui doit une édition du *Précis du droit des gens* de Martens, avec notes de lui, un *Supplément au Guide diplomatique* du même, et quelques ouvrages écrits en français avec une rare pureté : *Essai sur la Psychologie*, 1826; *Cours de droit public interne et externe*, 1830-35; *Principes du droit constitutionnel*, 1834.

PIXERECOURT (GUILBERT DE). Voy. GUILBERT.

POIX (princes de), branche de la maison de Noailles-Mouchy. Voyez ces noms.

POLIGNAC (le prince Jules de), ministre et favori de Charles X, né à Paris en 1780, mort en 1847, était le deuxième fils du comte Jules de Polignac, fait duc par Louis XVI (mort en 1817), et de la célèbre duchesse de Polignac, amie et confidente de Marie-Antoinette. Emmené en émigration en Angleterre dès 1789, il fut placé fort jeune auprès du comte d'Artois (Charles X), qui le prit en affection et le nomma son aide de camp; revint en France en 1804, ainsi que son frère aîné Armand, entra avec lui dans le complot tramé par Georges et Pichegru contre le premier consul, fut par suite condamné à deux ans de prison, tandis qu'Armand était condamné à mort; tenta par un généreux dévouement de sauver son frère, qui cependant ne dut son salut qu'à l'intercession de l'impératrice Joséphine; fut détenu par mesure de sûreté après l'expiration de sa peine, s'évada à la fin de 1813 et alla rejoindre à Vesoul le comte d'Artois, dont il reçut les instructions; pénétra un des premiers dans Paris, et y arbora le drapeau blanc dès le 31 mars 1814; remplit depuis diverses missions dans l'intérêt des Bourbons, notamment auprès du pape, qui lui conféra le titre de prince romain; fut nommé pair en 1816, mais refusa longtemps de prêter serment à la Charte, qui lui paraissait blesser les intérêts de la religion et de la monarchie, et ne consentit à siéger qu'après que le pape eut levé ses scrupules; résida depuis 1823 à Londres comme ambassadeur, et signa en cette qualité le traité qui autorisait l'expédition en faveur des Grecs. Destiné depuis longtemps au ministère par Charles X, il y fut appelé le 8 août 1829; il reçut le portefeuille des Affaires étrangères et la présidence du conseil. Accueilli par un sentiment général de défiance, il ne tarda pas à justifier toutes les craintes en promulguant, le 25 juillet 1830, les funestes ordonnances qui, dans sa pensée, devaient rendre à la royauté son indépendance, mais qui dans la réalité amenèrent la chute de Charles X et de la branche aînée des Bourbons. Pendant les trois jours que dura la lutte, il refusa obstinément toute concession et tout accommodement; après le triomphe définitif de la révolution, il tenta de s'échapper sous un déguisement; mais fut reconnu à Granville, transféré à Paris et traduit devant la Cour des Pairs; il fut condamné à une prison perpétuelle, privé de tous ses titres, grades et ordres, et déclaré mort civilement; il avait été noblement défendu par M. de Martignac, ce ministre même qu'il avait remplacé au

pouvoir l'année précédente. Après quelques années de détention au fort de Ham, le prince de Polignac fut amnistié en 1836; il passa en Angleterre, puis obtint de rentrer en France, et put finir tranquillement ses jours à Saint-Germain-en-Laye. Ce ministre, auteur principal de tant de maux, était dans la vie privée un homme bon, pieux et honorable; sa conduite s'explique par des préjugés de naissance et d'éducation, par une foi aveugle dans les doctrines de l'ancien régime, par un dévouement chevaleresque pour Charles X, enfin par l'ignorance complète des besoins de l'époque et du véritable esprit du pays. Il publia deux ans avant sa mort un ouvrage qui est comme son testament politique, et où il persiste dans ses idées. — Son frère aîné, le duc Armand, né en 1771, mort aussi en 1847, était animé du même dévouement pour la monarchie, et partagea son sort jusqu'à la Restauration; il fut nommé en 1814 aide de camp du comte d'Artois et maréchal de camp; fit partie en 1815 de la Chambre introuvable, entra à la Chambre des Pairs après la mort de son père, en 1817; mais n'y joua pas un rôle bien important. — Un troisième frère, le comte Melchior, né en 1781, encore existant, maréchal de camp, a été aide de camp et premier gentilhomme du duc d'Angoulême.

POLK (James), président des Etats-Unis de 1845 à 1849, né en 1795 dans le Ténéssee, avait d'abord été ouvrier sellier. Après avoir rempli avec intelligence et succès diverses fonctions électives dans son pays natal, il fut député au congrès, devint président de la Chambre des représentants sous l'administration du général Jackson, qui se prit d'amitié pour lui, fut par son influence nommé gouverneur du Ténéssee, et se vit élevé de la manière la plus inattendue à la première magistrature de l'Union. Joignant à un esprit net, à un jugement solide, un caractère énergique, il fit dans son administration preuve d'habileté, accomplice l'annexion du Texas, termina par un traité le différend survenu avec l'Angleterre au sujet de l'Oregon, entreprit contre le Mexique une guerre, peu juste peut-être, mais qui fut heureuse, et assura ainsi à sa patrie le vaste et riche territoire du Nouveau-Mexique et de la Californie, travailla à étendre les relations commerciales des Etats-Unis et fit un grand nombre de traités de commerce avec les puissances de l'Amérique et de l'Europe. Le travail excessif auquel il s'était livré pendant sa présidence avait épuisé ses forces; il était à peine de retour dans le Ténéssee quand il fut pris à Nashville de la maladie à laquelle il succomba.

POLYTECHNIQUE (Ecole), fondée par un décret de la Convention du 7 vendémiaire an III (28 septembre 1794), sur la proposition de Monge et de Fourcroy, pour subvenir à divers services publics (artillerie, génie, mines, ponts et chaussées), porta d'abord le titre d'*Ecole centrale des travaux publics*. Etablie au début dans le Palais-Bourbon, elle fut ensuite transférée dans les bâtiments de l'ancien collège de Navarre (montagne Sainte-Geneviève), où elle est encore. Elle ne recevait d'abord que des externes; elle fut internée à partir de 1804. L'école se signala en 1814 à la défense de Paris, fut licenciée par Louis XVIII en 1816, mais bientôt réorganisée et placée sous la protection du duc d'Angoulême; elle n'en prit pas moins une part active à la révolution de 1830. L'école polytechnique a depuis sa fondation assuré à la France une grande supériorité dans les divers services auxquels elle est appelée à fournir des sujets. On doit à M. de Fourcroy une *Histoire de l'Ecole polytechnique*, 1828.

POMARE, nom de plusieurs princes qui régnèrent sur Taïti. Pomaré I^{er}, nommé d'abord Otou, né vers 1762, mort en 1803, fut placé en 1793 par son oncle Toutaha sur un trône usurpé, eut par suite à lutter contre des insurgés, les réduisit avec le secours des armes anglaises, et reçut dans son île, en 1797, des

missionnaires anglicans. — Pomaré II, son fils, né vers 1780, mort en 1821, s'appuya également sur les Anglais et donna toute sa confiance à leurs missionnaires, vit en conséquence éclater de violentes insurrections, et fut quelque temps obligé de quitter son île. Il se convertit au christianisme en 1817, et fut baptisé en 1819. Il donna la même année à son peuple une sorte de charte, et introduisit l'imprimerie. — C'est sa fille qui règne actuellement sur Taïti; après avoir sollicité en 1842 le protectorat français, elle céda aux instigations de l'Angleterre, prit des mesures qui la brouillèrent avec la France, et fut par suite obligée de s'exiler de Taïti; elle y rentra en 1847.

PONS (J.-L.), le *Chasseur de comètes*, né à Peyre (Hautes-Alpes) en 1761, mort en 1831. D'abord concierge de l'observatoire de Marseille, il s'exerça lui-même aux observations, acquit bientôt une grande habileté, fit plusieurs découvertes, et mérita d'être nommé astronome adjoint (1813); il quitta cet emploi pour aller diriger l'observatoire de Lucques (1819), puis celui de Florence (1825). De 1801 à 1827, il découvrit 37 comètes; la plus célèbre est celle qu'il observa en 1805 et 1818, et dont il soupçonna la périodicité; on la connaît sous le nom de *comète d'Encke*, astronome qui en calcula l'orbite.

PONS, de Verdun (1747-1844), d'abord avocat au Parlement, fut député à la Convention et aux Cinq-Cents, fit longtemps partie du comité de législation, devint sous l'Empire avocat général près la cour de cassation, et fut exilé par les Bourbons. C'était un homme d'esprit: il a laissé, sous le titre de *Mes Loisirs*, de jolis contes et des poésies diverses, dont l'édition la plus complète est de 1807.

PORT-PHILIPPE, beau port de la côté S. de la Nouvelle-Hollande, Terre de Grant, par 38° 17' lat. S. et 142° 13' long. E., a environ 60 kil. de l'E. à l'O. et 45 du N. au S.; découvert en 1802 par le lieutenant Murray; colonisé par les Anglais, déjà très-peuplé et très-florissant.

POUSCHKINE (Alex.), poète russe, né en 1799 à Saint-Petersbourg, manifesta de bonne heure dans ses écrits des idées hardies qui le rendirent suspect au pouvoir, fut envoyé dans les provinces éloignées de l'empire, où il remplît diverses fonctions administratives, mais rentra en grâce à l'avènement de l'empereur Nicolas (1825), qui le nomma historiographe. Il périt en 1837, dans la force de l'âge et du talent, frappé mortellement en duel par un beau-frère qu'il accusait d'avoir séduit sa femme. On a de lui des *Odes* et des *Épîtres*, un poème romantique en 6 chants, *Roustan* et *Ludmila*, 1820; le *Prisonnier du Caucase*, 1822; la *Fontaine des Pleurs*, 1826; *Tsigani* (les Bohémiens), 1827; *l'Onéghine*, poème inachevé, analogue au *Don Juan* de Byron, et qui eut un grand succès, enfin *Boris Godounov*, 1831, tragédie non destinée à la représentation, et qu'on n'en regarde pas moins comme son chef-d'œuvre. Pouschkine a imité dans la forme Shakspeare et Byron, mais il est éminemment national par le choix des sujets et par la peinture des mœurs. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1837 et années suivantes, à Saint-Petersbourg, aux frais de la couronne, et traduites en français par H. Dupont, 1846, 2 vol. in-8.

PRUSSE. Ce pays, longtemps soumis au gouvernement absolu, obtint en 1822 des états provinciaux, et en 1847 un commencement de représentation nationale; ces concessions, qui parurent encore insuffisantes, furent complétées en 1848, après une violente insurrection dont le roi faillit être victime. Toutefois, la nouvelle constitution n'a été définitivement adoptée et jurée par le roi que le 6 fév. 1850.

PUISSANT (Louis), mathématicien, lieutenant-colonel d'état-major, né en 1769 en Champagne, de pauvres cultivateurs, mort en 1843, fut placé fort jeune chez un arpenteur, sentit le besoin d'étudier la géométrie pour comprendre les principes de son art,

et fit dans cette étude de rapides progrès; fut nommé ingénieur-géographe à l'armée des Pyrénées-Orientales, puis professeur de mathématiques à l'École centrale de Lot-et-Garonne (1795), à l'École militaire de Fontainebleau (1804), enfin à l'École de l'état-major, où il enseigna vingt ans. Il fut admis en 1828 à l'Académie des Sciences. Il y souleva en 1836 un vif débat en avançant qu'il y avait eu erreur dans la mesure du méridien de Montjoux à Formentera: il fut reconnu qu'il fallait en effet ajouter 68 toises à la mesure, et par suite changer le chiffre adopté pour la longueur du méridien, ainsi que pour le mètre. Puissant à coopéré aux opérations géodésiques les plus importantes, et surtout à la nouvelle carte de France. On a de lui, outre un *Cours de mathématiques*, 1 vol. in-8, 1813, des *Traité de géodésie*, 1805; — *de topographie*, 1807; — *de trigonométrie*, 1809, et la *Description géométrique de la France*.

Q

QUATREMÈRE, ancienne et honorable famille parisienne, qui dans les siècles précédents a fourni à la capitale plusieurs échevins et à qui a produit dans ces derniers temps plusieurs écrivains distingués:

QUATREMÈRE de QUINCY (Ant.-Chrysostôme), doyen de l'Institut, né en 1755, mort en 1849. Déjà connu dans les lettres et les arts avant 1789, il embrassa avec modération les idées nouvelles, fut élu représentant de la commune de Paris, membre de l'Assemblée législative (1791), combattit les mesures révolutionnaires, ce qui le fit incarcérer sous la Convention; fut député au Conseil des Cinq-cents (1797), et inscrit sur la liste de déportation au 18 fructidor, reparut sous le Consulat, devint membre, puis secrétaire général du conseil municipal de la Seine; accueillit avec joie le retour des Bourbons, fut nommé en 1814 censeur royal, en 1815 intendant des arts et monuments, en 1818 professeur d'archéologie, fonctions qu'il résigna en faveur de M. Raoul-Rochette, et siégea en 1820 à la Chambre des Députés, mais se retira à l'expiration de son mandat. Admis de bonne heure à l'Institut comme membre de l'Académie des Inscriptions et de celle des Beaux-Arts, il fut nommé en 1816 secrétaire général de cette dernière. Il quitta ces fonctions en 1839, à cause de son grand âge. A la connaissance de l'art et de son histoire, Quatremère unissait un goût pur, un esprit juste; mais son style laisse à désirer, et l'on a quelquefois suspecté la sûreté de son érudition. On remarque parmi ses écrits: *De l'Architecture égyptienne comparée à l'Architecture grecque*, 1785-1803; *Considérations sur l'Art du dessin*, 1791; *Sur la destination des ouvrages de l'art*, 1815; *le Jupiter olympien*, 1815; *Dictionnaire d'architecture*, 1795-1825 (dans l'*Encyclopédie méthodique*), refondu en 1833 sous le titre de *Dictionnaire historique d'Architecture; Nature, but et moyens de l'imitation dans les beaux-*

PUSEYISME, doctrine religieuse répandue depuis peu d'années en Angleterre, surtout à l'université d'Oxford, et ainsi nommée de son principal auteur, le Dr Pusey, chanoine de l'église du Christ et professeur d'hébreu à Oxford: elle déclare la foi indépendante du pouvoir temporel et se rapproche étroitement du catholicisme sur les points les plus importants, demandant le rétablissement de la messe, l'introduction de la confession auriculaire, de la pénitence, du jeûne, admettant l'invocation des saints, etc. Ses principaux partisans, avec le Dr Pusey, sont MM. Newman, Oakley, Ward, Bowden, Thordike, Keble, Perceval, qui ont commencé en 1833 à exposer leurs doctrines dans une série de publications sous le titre de *Traacts for times* et dans leurs sermons. Inquiétés pour leurs opinions par l'évêque anglican, la plupart des puseyistes ont ouvertement embrassé le catholicisme en 1845 et 1846.

arts, 1823; *Monuments restitués*, 1829; *Histoire de la Vie et des Ouvrages des plus célèbres architectes*, 1830; *Histoire de la Vie et des Ouvrages de Michel-Ange*, — *de Raphaël*, — *de Canova*, 1824-35; et de nombreuses *Notices historiques* lues à l'Académie des Beaux-Arts (réunies en 2 vol. in-8, 1834-37). Il a fourni au *Journal des savants*, aux *Mémoires de l'Académie*, etc., un grand nombre de savantes dissertations.

QUATREMÈRE-DISJONVAL, frère aîné du précédent, né en 1754, mort en 1830, a mené une vie aventureuse et s'est singularisé par des excentricités qui ont fini par faire douter de sa raison. D'abord livré aux sciences physiques, il fit plusieurs travaux qui furent couronnés par l'Académie des Sciences et découvrit les sels triples, ce qui le fit admettre dans cette compagnie (vers 1780); mais il épuisa sa fortune dans des expériences ruineuses et fit faillite. Devenu chef d'état-major de l'armée française, il rendit des services lors du passage du Simplon (1802). Il publia, sous le titre d'*Aranéologie*, un livre curieux sur le travail des araignées et sur le rapport de ce travail avec les variations du temps (1795 et 97); il le fit suivre d'un *Calendrier aranéologique*.

QUATREMÈRE de ROISSY, cousin germain des deux précédents, 1754-1834, ancien conseiller au Châtelet, a composé des romans et quelques écrits historiques sur des sujets intéressants, entre autres: *Histoire de Mme de la Vallière*, 1823; — *de Ninon de Lençlos*, 1824; — *d'Agnès Sorel*, 1825. — Un neveu de ce dernier, Etienne-Marc QUATREMÈRE, né en 1782, membre de l'Académie des Inscriptions, professeur d'hébreu et de syriaque au collège de France depuis 1819, est un de nos meilleurs orientalistes: on lui doit de savantes recherches sur l'histoire et la géographie de l'Égypte et des lexiques de diverses langues orientales.

R

RADET (J.-B.), fécond vaudevilliste, né à Dijon en 1752, mort à Paris en 1830, fut d'abord peintre, abandonna le pinceau pour la plume, et obtint auprès de la duchesse de Villeroy un emploi de secrétaire bibliothécaire, espèce de sinécure qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. Il avait déjà donné avec succès quelques pièces au théâtre d'Audiot (*l'Ambigu-Com que*) et au Théâtre-Italien

(*l'Opéra-Comique*), lorsque le théâtre du Vaudeville fut fondé par son ami Barré; il y fit représenter de 1792 à 1816 une foule de jolies pièces qu'il composait soit seul, soit avec Barré, Desfontaines, A. Gouffé, Després, M^{me} Kennens, et qui firent la fortune de ce théâtre: son dialogue est fin et spirituel; ses couplets bien tournés. Il réussissait aussi dans la parodie. Radet perdit la vue dans ses dernières années.

RAIATEA, une des îles de la Société, à l'E. de Taïti. La reine Pomaré s'y retira pendant ses différends avec les Français (1844-1847).

RECAMIER (madame), femme célèbre, née à Lyon en 1777, morte à Paris en 1849, était fille de M. Bernard, employé supérieur des postes, qui fut destitué sous le Consulat, et comme suspect de connivence avec les royalistes. Elle fut mariée à moins de 16 ans à un riche banquier de Paris, M. Récamier, et son salon devint sous le Consulat et l'Empire le rendez-vous d'une société choisie qui ne tarda pas à exciter les ombrages du nouveau pouvoir : on y remarquait Lucien Bonaparte, le général Moreau, Bernadotte, David, La Harpe, Mme de Staël, Benjamin Constant, Mathieu et Adrien Montmorency, et plus tard Chateaubriand, qui resta jusqu'à sa mort son plus intime ami. Quand Mme de Staël eut été exilée à Coppet, Mme Récamier ne craignit point d'aller plusieurs fois la visiter dans son exil : la police impériale, pour l'en punir, lui interdit de rentrer dans Paris. Après avoir séjourné quelque temps à Lyon, où elle se lia avec Camille Jordan et Ballanche, elle alla visiter l'Italie, où l'attirait son goût exquis pour les arts et où elle trouva l'accueil le plus empressé; elle ne put revoir la France qu'après la chute de l'Empire. Eprouvée plusieurs fois par de grands revers de fortune, elle les supporta avec dignité, et alla s'ensevelir dès 1819 à l'Abbaye-aux-Bois (rue de Sèvres). Elle n'en fut pas moins recherchée du monde qu'elle fuyait, et vit, comme dans ses plus beaux jours, sa retraite fréquentée par toutes les célébrités de l'époque. D'une bienveillance universelle, Mme Récamier se plaisait à rapprocher pour les concilier les hommes des opinions les plus opposées, et n'employait son crédit qu'à soulager le malheur, à protéger le mérite ou servir l'amitié. D'une beauté incomparable, qu'elle eut le privilège de conserver fort tard, et à laquelle se joignaient tous les dons de l'esprit et du cœur, elle fut entourée d'adorateurs; mais, se contentant de plaire, elle sut toujours garder les bienséances. Elle avait consigné dans plusieurs volumes manuscrits les souvenirs d'une vie si pleine d'intérêt, mais en mourant elle ordonna de les détruire. Elle a laissé une vaste correspondance qui sa famille garde secrète. Gérard a peint un portrait en pied de Mme Récamier, qui est un chef-d'œuvre; Canova a fait son buste sous les traits de Batrix. L'Académie de Lyon a mis au concours son *Eloge*.

REGGIO (le duc de). Voy. **ODINOT**.

REGIS (S.). Voy. **FRANÇOIS REGIS** (S.).

REGNAULT (le baron J.-B.), peintre célèbre, né à Paris en 1754, mort en 1829, s'était d'abord engagé comme mousse. Il fut, au retour de ses pérégrinations, emmené à Rome par un peintre qui avait remarqué en lui d'heureuses dispositions, remporta à 20 ans le grand prix par son tableau d'*Alexandre et Diogène*, composa pour l'Académie de peinture *Andromède et Persée* et *l'Education d'Achille*, qui le firent admettre dans cette compagnie en 1783, et composa successivement un grand nombre de beaux ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Descente de croix* (au Louvre), le *Déluge*, où il ne craignit pas de lutter contre Poussin, *Mars désarmé par Vénus*, *Socrate et Alcibiade chez Aspasie*, la *Mort d'Adonis*, les *Trois Grâces*, *l'Amour endormi sur le sein de Psyché*, *Jupiter enlevant Io*. Il exécuta sous l'Empire plusieurs tableaux politiques et allégoriques, entre autres le *Triomphe de la Paix*, dans lequel on eut sous la Restauration la malheureuse idée de faire disparaître la tête de Napoléon pour la remplacer par celle de la France. Regnault brilla surtout par la grâce; sa manière, plus douce qu'énergique, dégénère quelquefois en mollesse. On l'a opposé à David; tous deux étaient à la tête d'écoles de genres fort différents. Regnault forma d'illustres élèves, entre autres Guérin et Hersent.

REIFFENBERG (le baron Frédéric de), écrivain belge, né à Mons en 1795, d'une famille originaire de Franconie, étudia à l'École normale de Paris, rentra dans son pays après la Restauration, professa la philosophie à l'Université de Louvain et l'histoire à celle de Liège. L'un des membres les plus actifs de l'Académie de Bruxelles, secrétaire de la commission d'histoire de la Belgique, il était aussi correspondant de l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Fastes belgiques*, 1823; *Histoire de la Toison d'or*, 1830; *De la Peinture sur verre aux Pays-Bas*, 1832; *Principes de logique, avec l'histoire et la bibliographie de la science*, 1833. Il a aussi composé des *Poésies diverses* (1825), d'intéressants recueils de *Nouvelles*, a fondé le *Bibliophile belge* (1840), et a fourni à plusieurs académies de nombreux et savants mémoires relatifs pour la plupart à l'histoire des Pays-Bas. M. de Reiffenberg était libéral en politique et éclectique en philosophie. Il est fâcheux qu'un homme si distingué se soit quelquefois prêté aux entreprises spoliatrices de la librairie belge.

REISET (Ant. vicomte de), lieutenant général, né à Colmar en 1775, mort en 1836, s'enrôla en 1793, servit d'abord sous Kléber, gagna tous ses grades par des actions d'éclat, se distingua surtout à Schwandstadt; où il prit le général ennemi (1800); à Iéna, où il fit de sa main prisonnier le prince Auguste de Prusse (1804); à Rosas en Espagne, où il soutint avec un seul régiment l'effort de toute l'avant-garde de Wellington (1812); à Dresde, où il fit mettre bas les armes à plusieurs régiments (1813); défendit Mayence et empêcha l'ennemi d'y pénétrer; commanda de 1823 à 1828 le corps de l'armée d'occupation en Catalogne et sut maintenir la tranquillité dans ce malheureux pays. Il avait été fait baron par Napoléon et vicomte par Louis XVIII. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile.

RICHEMONT. Voy. **DESBRAYSSINS DE RICHEMONT**.

RIFF (le), province du Maroc, contiguë à l'Algérie, entre l'Atlas et la Méditerranée, bornée à l'E. par le Garet, à l'O. par l'Hasbat. Agitée en 1847 par les intrigues d'Ab-el-Kader contre l'empereur de Maroc.

ROBIQUET (Pierre), chimiste, né à Rennes en 1780, mort en 1849, entra fort jeune dans une pharmacie de Lorient, fut successivement attaché au service de la marine et des armées, vint se former à Paris sous Fourcroy et Vauquelin, fut nommé en 1811 professeur à l'École de pharmacie, devint l'administrateur de cet établissement où il introduisit de grandes améliorations, fut décoré en 1830 à la demande de ses élèves, et fut admis en 1834 à l'Institut. Ce savant découvrit plusieurs principes chimiques importants : l'*asparagine* (1805), la *cantharidine* (1810), la *cafféine* (1821), l'*alizarine* et la *purpurine*, principes colorants de la garance (1826, 1827), l'*orcine* et le *variolarin* (1829), l'*amygdaline* (1830), la *colléine* et l'*aide méconique* (1834). On lui doit de précieux mémoires sur plusieurs autres points intéressants pour la science (dans les *Annales de physique et de chimie*, le *Journal de pharmacie*, et le *Recueil des savants étrangers*). M. A. Bussy a prononcé son *Eloge* devant la Société de pharmacie (avril 1841).

— Son fils, H.-Edmond Robiquet, pharmacien distingué, suit aussi avec honneur la carrière scientifique.

RODE (PIERRE), violoniste, né à Bordeaux en 1773, mort en 1830, n'avait pas 13 ans quand il fut présenté à Viotti qui, charmé de ses dispositions, se chargea de le former. Il devint bientôt lui-même un artiste distingué, et fut appelé dès la fondation au Conservatoire, où il créa l'enseignement du violon; il était en même temps nommé premier violon de la musique du premier consul. Il obtint de grands succès dans toute l'Europe et se fit remarquer par sa bienfaisance autant que par son talent. Il a écrit une méthode de violon pour le Conservatoire (avec Baillot) et a composé des morceaux de musique fort estimés,

ROGER (François), littérateur, né en 1776 à Langres, mort à Paris en 1842, était fils d'un receveur des dîmes. Il entra par nécessité dans l'administration, et cultiva les lettres par vocation. Après avoir produit quelques petites pièces aujourd'hui oubliées (*l'Épreuve délicate*, la *Dupe de lui-même*, etc.), il fit représenter en 1806 *l'Avocat*, comédie en 3 actes et en vers, imitée de Goldoni, qui eut un grand succès, et en 1809 la *Revanche* (faite avec Creuzé de Lesser), qui fut aussi fort bien accueillie; il donnait vers le même temps à l'Opéra-Comique le *Billet de loterie*, le *Magicien*, etc. Il fut admis à l'Académie française en 1817. Non moins heureux dans sa carrière publique, il avait été dès 1807 député au Corps législatif, et fut appelé par Fontanes, en 1809, au Conseil de l'Université; il devint, sous la Restauration, secrétaire général des postes. Les comédies de Roger se distinguent par des caractères bien tracés, par un esprit fin, un style élégant; mais on leur reproche de manquer de cette force comique qui fait le mérite essentiel du genre. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1834, avec une introduction de Ch. Nodier, 2 vol. in-8. Dévoué à la cause royaliste, Roger fut sous la Restauration un des fondateurs de la *Société des Bonnes-Lettres*, qui était destinée à répandre dans la jeunesse l'esprit monarchique et religieux. — Il a laissé deux fils, qui se sont fait connaître, l'un dans les lettres et l'autre dans la médecine et la littérature médicale: ce dernier, M. Henri Roger, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, rédige dans la *Constitutionnel* la *Revue scientifique*, où il déploie autant d'esprit que de science.

ROGERS (Samuel), poète anglais, né à Londres en 1760, mort vers 1849, était fils d'un riche banquier de la Cité. Il profita des loisirs que lui assurait une grande fortune pour cultiver les lettres et réussit surtout dans le genre didactique. Par l'heureux choix des expressions et le naturel du sentiment, il se plaça auprès de Goldsmith. On a de lui les *Plaisirs de la mémoire*, 1792 (traduit en vers français par M. Albert de Montémont); la *Vie humaine*, 1820; *l'Italie*, 1822; des odes, des épîtres et poèmes divers.

ROGUET (François), général français, né en 1770 à Toulouse, mort en 1846, s'engagea en 1789, fit avec gloire les campagnes de l'Empire et conquit tous ses grades sur le champ de bataille. Il rendit de grands services dans le Piémont en rétablissant les communications de Gènes avec l'armée française (1799), et fut en récompense nommé par Moreau chef de la 33^e demi-brigade, qui devint bientôt le modèle de l'infanterie. Sous les ordres du maréchal Ney en 1805, il emporta les hauteurs d'Elchingen, se signala aux batailles d'Iéna, d'Eylau; fut laissé pour mort en 1807 dans un combat livré aux Russes sur la Passarge, où il formait l'arrière-garde du 6^e corps, et couvrait les cantonnements du reste de la grande armée; commanda les grenadiers à pied de la vieille garde à Wagram; défit les Russes à Krasnoï le 15 novembre 1812, et assura ainsi la retraite de l'armée; eut en 1813 une grande part à la victoire de Dresde; disputa jusqu'au dernier moment les Pays-Bas aux Prussiens et aux Anglais en 1814, et se signala principalement à Hogstraten et à Courtray; commanda la vieille garde à Waterloo après la blessure du général Friant, et reprima avec vigueur en 1831 l'insurrection de Lyon. Déjà créé sous l'Empire baron, puis comte, il fut nommé pair de France en 1834. Ce général brillait par son talent à organiser et à discipliner les troupes, non moins que par sa bravoure. — Son fils, également distingué comme soldat et comme écrivain militaire, a longtemps servi avec honneur en Afrique. Il est aujourd'hui général de division et aide-de-camp du président de la République.

ROLLAND d'ERCEVILLE (le président), né à Paris en 1734, d'une famille de magistrats, entra de bonne heure au parlement de Paris, devint membre,

puis président de la Chambre des enquetes, partagea la disgrâce du parlement sous Maupeou, en 1771, reprit ses fonctions à l'avènement de Louis XVI, protesta en 1790 contre les opérations de l'Assemblée nationale, fut, sous la Terreur, dénoncé pour ce fait comme suspect et aussitôt condamné (1794). Le président Rolland avait eu une grande part aux poursuites contre les Jésuites; il déploya beaucoup d'ardeur pour arriver à la destruction de l'ordre et y dépensa même une forte partie de son patrimoine. Il fut après leur expulsion (1762) chargé d'administrer quelques-uns de leurs collèges; il publia à cette occasion en 1770 un *Plan d'études*, refondu plus tard sous le titre de *Plan d'éducation* (1784), qui offre des vues très-remarquables: on y trouve la première idée d'une Université de France, pouvoir unique et central, auquel ressortiraient tous les collèges, ainsi que celle d'un corps de *visiteurs* ou inspecteurs, et d'une école destinée, comme l'est aujourd'hui l'École normale, à former des maîtres; aussi lui proposait-on la direction de l'instruction publique; mais il refusa. Outre le *Plan d'éducation*, on a de lui divers *Comptes rendus* dans l'affaire des Jésuites, et quelques écrits historiques; *Lettres à l'abbé Velly au sujet de l'autorité des États et des droits du Parlement*; *Recherches des prérogatives des dames chez les Gaulois*, etc.

ROMAGNESI, famille originaire d'Italie, a fourni à la France plusieurs grands artistes: Jean-Antoine, acteur et auteur comique, né à Namur en 1690, mort en 1742, petit-fils d'Antonio, dit Cinthio, comédien du Théâtre-Italien, excellait dans les rôles d'ivrogne, de Suisse et d'Allemand. Il a donné, soit seul, soit avec Riccoboni, un assez grand nombre de pièces et de parodies, espèces de parades pleines d'une bouffonnerie divertissante, dont il parut un choix en 1768. — Antoine-Joseph-Michel, compositeur et éditeur de musique, petit-neveu du précédent, né à Paris en 1781, mort en 1850. Après avoir rempli quelques emplois, il abandonna l'administration en 1816 pour se livrer tout entier à la musique, et publia en peu d'années une foule de romances qui obtinrent la vogue. Il a composé aussi quelques œuvres plus étendues; mais c'est à la romance que son nom restera attaché. — Joseph-Antoine, sculpteur, cousin germain du compositeur, né en 1776, à qui l'on doit la *Paix*, 1808; *Minerve protégeant le fils de Napoléon*, 1812; *Louis XVIII*, 1814; *Orphée*, 1817; *Pothier*, *Fénelon*, 1819, etc., est surtout connu par l'invention du *carton-pierre*, dont il a fait depuis 1833 la plus heureuse application à la sculpture et à la statuaire: ses statuettes sont partout.

ROMAGNOSI (Dominique), publiciste, né en 1761 à Salso, près de Plaisance, mort en 1835, débuta en 1791 par un ouvrage important, la *Genèse du droit pénal*, où il fondait le droit sur la nécessité; devint, sous la domination française, professeur de droit à l'université de Parme (1802), puis à celles de Pise (1807) et de Milan (1808); fut, à la chute de l'Empire, privé de ses emplois par le gouvernement autrichien, et vécut depuis dans une grande gêne. Outre la *Genèse du droit pénal*, on estime son *Introduction à l'histoire du droit public* (1805), et son *Projet de code de procédure* (1807). Il publia de 1812 à 1814 un *Journal de jurisprudence* à Milan.

ROQUEFORT (J.-B.), né en 1777, mort en 1834, commença par enseigner la musique, se lia avec Millin et Ginguené qu'il aida dans leurs savantes recherches; publia en 1808 le *Glossaire de la langue romane*; fut couronné en 1815 par l'Institut pour un *Mémoire sur la poésie française aux xiv^e et xv^e siècles*, et donna en 1829 un *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2 vol. in-8. Il avait contracté dès sa jeunesse des habitudes de débauche qui nuisirent à sa considération, et l'obligèrent à se mettre aux gages des libraires.

ROSE (Ordre de la), fondé en 1829, au Brésil, par l'empereur Pedro I^{er}, à l'occasion de son mariage avec Amélie de Leuchtenberg, est destiné à récompenser le mérite civil et militaire; il a pour insigne une étoile à six rayons d'émail blanc, bordés d'or, ayant au milieu les initiales P. A. (*Pedro et Amélie*), avec l'inscription *Amor e fidelios*. Le ruban est rose, avec bordure blanche.

ROSELLINI (Hippolyte), antiquaire, né à Pise en 1800, mort en 1843, fut professeur de langues orientales, puis d'archéologie, à l'université de Pise, se lia avec Champollion le jeune qui lui donna le goût des études hiéroglyphiques, fut mis par le grand-duc de Toscane, en 1828, à la tête d'une expédition scientifique qui visita l'Égypte en même temps que l'expédition française dirigée par Champollion; publia de concert avec son maître les *Monuments d'Égypte et de Nubie* (1833-45, 10 vol. in-8, avec atlas), mais ne put achever cette importante publication, qui fut terminée après sa mort par ses amis.

ROSENMULLER (Jean-Georges), théologien luthérien, né en 1736 à Ummerstadt près d'Hidburg-hausen, mort en 1815, professa la théologie à Erlangen, à Giessen, à Leipsick (1785), réforma sur quelques points la liturgie protestante, rédigea d'excellentes *Instructions religieuses* pour la jeunesse, et se fit un nom dans l'exégèse par ses *Scholia in Novum Testamentum*, 6 vol. in-8, Nuremberg, 1777-1782, qui résument les meilleurs travaux de ce genre. — Son fils, Ernest-Frédéric Rosenmuller, 1768-1835, professeur de langues orientales à l'université de Leipsick et conservateur de la bibliothèque, l'a surpassé dans ses *Scholia in Vetus Testamentum*, 25 vol. in-fol., 1788-1835, le plus complet répertoire d'exégèse que l'on connaisse. On lui doit en outre des *Manuels de Bibliographie biblique*, 1797-1800, *d'Archéologie biblique*, 1823, et de savants travaux sur l'arabe. Il prit une part active à la rédaction de la *Gazette littéraire de Leipsick*.

ROSMINI (Charles de), né en 1758 à Roveredo, d'une famille noble et aisée, mort en 1827, publia divers écrits qui le firent admettre dans les académies de la Crusca et de Turin, et qui lui assignèrent un rang honorable parmi les biographes. On lui doit *Vie d'Ovide*, 1792 et 1821; — *de Sénèque*, 1793; — *de Victorin de Feltré*, 1801; — *de Philèphe*, 1803; — *de Guarini de Vérone*, 1805; — *de J.-J. Trivulce*, 1815; *Histoire de Milan jusqu'en 1735*, 1820.

ROSSI (Pellegrino), économiste et diplomate, né en 1787 à Carrare (duché de Modène), fut reçu dès 19 ans docteur en droit à Bologne, entra au barreau de cette ville, y plaida et y enseigna plusieurs années avec éclat, mais fut forcé de s'exiler en 1815 à cause de son attachement au parti français, se réfugia à Genève, y ouvrit des cours libres qui l'eurent promptement fait apprécier, fut en 1819 appelé par les autorités de Genève à la chaire de droit romain et gratifié du droit de bourgeoisie, fut bientôt après député au conseil représentatif de Genève, y prit un grand ascendant dont il n'usa que pour affermir l'autorité du parti modéré, représenta en 1832 le canton de Genève dans la diète constituante qui devait réviser le pacte fédéral, proposa un projet de pacte, œuvre de sagesse, que la diète adopta unanimement, mais qui n'obtint pas la sanction de la majorité des communes, quitta la Suisse peu après cet échec inattendu, vint en France, attiré par des offres honorables, fut pourvu, sur la désignation des professeurs du Collège de France, de la chaire d'économie politique vacante par la mort de J.-B. Say, puis appelé à l'École de droit de Paris pour remplir une chaire de droit constitutionnel récemment créée, rencontra dans la jeunesse de l'école quelques préventions, mais les eut bientôt dissipées par la supériorité de son talent; remplaça en 1836 Sieyès à l'Académie des Sciences morales, devint en 1840

membre du Conseil de l'instruction publique, en 1844 pair de France, après avoir été naturalisé; fut envoyé en 1845 à Rome, d'abord comme ministre plénipotentiaire, puis comme ambassadeur; obtint du général des Jésuites la dissolution pacifique des membres établis en France, contribua à l'élection de Pie IX, encouragea et seconda ce pontife dans ses projets de réforme; rentra dans la vie privée après la révolution de février 1848, mais fut au bout de quelques mois pressé par le pape d'accepter le poste de chef de son ministère; se chargea, après quelque hésitation, de cette difficile et périlleuse mission (14 sept.), et travailla avec zèle à donner aux États pontificaux un gouvernement constitutionnel ainsi qu'à préparer l'unité de l'Italie; mais il périt, au milieu de ces grands travaux, assassiné par un fanatique, le 15 nov. 1848, au moment où, bravant des avis secrets, il allait entrer dans la Chambre des Députés. Ce crime, qui excita l'indignation de toute l'Europe, resta impuni; il trouva même des approbateurs à Rome. « Rossi, dit M. Miguet, a été un théoricien circonspect, un professeur consommé, un législateur conciliant. Il a eu plusieurs patries, mais il n'a servi qu'une cause, la cause de la liberté réglée par la loi. » Ses principaux ouvrages sont : *Traité du droit penal*, 1829, 3 vol. in-8, où il concilie le principe d'utilité de Bentham avec celui de la justice absolue; *Cours de droit constitutionnel*, dont une partie seulement a été recueillie par des sténographes, 1835-36; *Cours d'économie politique*, 1840-51, 3 v. in-8 (dont 1 posthume, publié par ses fils), le meilleur de ses ouvrages sans contredit; il y réunit et fond ensemble, par un judicieux éclectisme, des principes trop longtemps opposés. M. Miguet a lu à l'Académie des Sciences morales, le 24 novembre 1849, une notice historique sur Rossi. M. Huber Saladin a publié *Rossi en Suisse de 1816 à 1833*, Paris, 1849.

ROY (Antoine, comte), ancien ministre, né en 1764 à Savigny (Haute-Marne), mort en 1847, fut reçu dès 1785 avocat au parlement de Paris, disputa, dans les temps orageux de la Révolution, de nombreuses victimes à l'échafaud, et sauva d'une injuste spoliation plusieurs familles d'anciens fermiers-généralx condamnés à mort; se livra à d'importantes exploitations qui devinrent pour lui l'origine d'une grande fortune; acquit du dernier duc de Bouillon le magnifique domaine de Navarre (Eure), dont Napoléon le déposséda arbitrairement; devint en 1815 membre de la Chambre des représentants, où il fit une vive opposition au gouvernement impérial; puis de la Chambre royaliste dite *introuvable*, où il défendit, avec la minorité constitutionnelle, les principes de la modération; fut, en 1816, 1817 et 1818, rapporteur des lois de finances, et révéla dans ses rapports une haute capacité financière; tint de 1819 à 1822 le portefeuille des finances, signala son administration par un dégrèvement de l'impôt foncier et par la libération définitive des acquéreurs de biens nationaux; reçut en sortant du ministère le titre de comte et la pairie; combattit à la Chambre des Pairs le ministère Villele, et fit rejeter le projet de loi pour la conversion des rentes; fut rappelé aux affaires en 1828, et entra dans le ministère de M. de Martignac, mais se retira en 1829, à l'avènement du prince de Polignac. Ministre, député, pair de France, M. Roy se montra partout aussi laborieux que capable; ami sincère du régime constitutionnel, il conseilla sans cesse des mesures conciliatrices. Portant un ordre parfait dans l'administration de sa fortune privée, aussi bien que dans la gestion des finances de l'État, il était devenu un des plus riches particuliers de France. Il fit souvent un noble usage de sa richesse en secourant sans ostentation d'honorables infortunés. — Il a laissé deux filles, qu'épousèrent le comte de La Riboisière et le marquis de Talhouet; il a légué ses titres à son petit-fils, M. Auguste de Talhouet.

ROYER-COLLARD (Pierre-Paul), né en 1763 à Sompuis, près de Vitry-le-Français (Marne), mort en 1845, étudia sous les Pères de la Doctrine, enseigna quelque temps dans leurs collèges, puis entra au barreau de Paris. Il adopta en 1789 les principes de la Révolution, fut même un instant secrétaire de la Commune, mais s'éloigna après la sanglante journée du 10 août 1792; fut en 1797 député par le département de la Marne au conseil des Cinq-Cents, d'où il se vit expulsé au 18 fructidor pour s'être opposé à des mesures de violence; se lia dès lors avec les royalistes, et fit partie d'un conseil secret formé en France par Louis XVIII, mais se retira de la politique après le couronnement de l'empereur pour se livrer tout entier aux études philosophiques; fut nommé en 1810, par M. de Fontanes, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres, et doyen; fut en 1815 élu de nouveau député par le dép. de la Marne, devint successivement conseiller d'État, directeur de la librairie, enfin président de la Commission d'instruction publique (1815); signala son administration par d'importantes améliorations, notamment par la création de chaires d'histoire; quitta ce poste en 1819, quand le parti ultra-royaliste l'eut emporté; combattit énergiquement les mesures réactionnaires (loi d'ainesse, loi du sacri-

lège, etc.), obtint par là une telle popularité qu'en 1827 sept collèges l'é lurent à la fois; fut, en 1828, appelé à la présidence de la Chambre, et remplit ces fonctions avec fermeté et impartialité; s'éclipsa volontairement après 1830, mais ne quitta la Chambre que peu d'années avant sa mort. Il avait été en 1827 admis à l'Académie française. M. Royer-Collard fut un des fondateurs du régime constitutionnel en France. On lui avait donné, ainsi qu'à ses amis, le titre de *doctrinaire*, soit par allusion à la congrégation de la Doctrine où il s'était formé, soit parce qu'il avait véritablement une doctrine politique, qui consistait à concilier par la pondération des pouvoirs la liberté et la légitimité. Comme philosophe, il a attaché son nom à la réaction spiritualiste en combattant le sensualisme de Condillac, et faisant connaître en France la philosophie écossaise: c'est à son école que se sont formés MM. Cousin, Jouffroy et Damiron. Comme orateur, il se distingua par une éloquence grave et nerveuse, et par une dialectique puissante. Il a peu écrit: on n'a de lui, outre ses discours, que des fragments philosophiques joints à la traduction de Reid par M. Jouffroy. M. de Rémusat, son successeur à l'Institut, l'a très-bien apprécié dans son discours de réception. Vitry, dont il avait été longtemps le député, lui a élevé une statue.

S

SACRAMENTO (Rio), rivière de la Haute-Californie, prend sa source vers 40° de lat. N. au pic de Shaste, coule du N. au S., entre la Sierra-Nevada et la Cordillère de la côte, reçoit un grand nombre d'affluents, arrose la ville de Sacramento, et se jette dans l'océan Pacifique après s'être uni, dans la baie de San-Francisco, au Rio San-Joaquim, qui coule du S. au N. Ce fleuve, ainsi que le San-Joaquim et plusieurs de leurs affluents, roule de l'or; leurs sables en sont imprégnés. Cette découverte, faite en 1848, attira sur leurs bords des nuées de *chercheurs d'or*.

SAINT-ALBIN (Alexandre ROUSSELIN CORBEAU DE), publiciste, né en 1773, mort en 1847, était fils d'un lieutenant-colonel d'artillerie (auteur d'une histoire estimée de la *Formation des États modernes*, mort en 1813). Il embrassa avec toute l'ardeur de la jeunesse les principes de la Révolution, s'attacha à Danton et à Camille Desmoulins, fut en l'an II (1794) commissaire national à Troyes, puis commissaire aux armées, remplit avec intégrité et modération les missions dont il fut chargé, devint en 1799 secrétaire général au ministère de la Guerre sous Bernadotte, aux Cent-jours secrétaire du ministère de l'Intérieur sous Carnot, fonda en 1815 un journal d'opposition, *l'Indépendant*, qui peu après se fit appeler *le Constitutionnel*, et rédigea jusqu'en 1838 cette feuille qui se plaça bientôt à la tête des défenseurs des idées libérales, et qui obtint un grand et rapide succès. Il est auteur d'une *Vie de Hoche* (1798), plusieurs fois réimprimée, et de quelques autres biographies militaires; il a laissé sur la Révolution et l'Empire des ouvrages manuscrits (notamment une *Vie de Danton*). — Un de ses fils, M. Hortensius de Saint-Albin, magistrat et député, puis représentant à la Constituante de 1848, est connu par divers ouvrages (*Logique judiciaire*, *Logique de la conscience*, etc.).

SAINT-ALLAIS (VIRON DE), généalogiste, né à Langres en 1773, d'une famille bourgeoise, mort en 1842, porta quelque temps les armes sous la République, quitta le service pour se livrer à des recherches historiques, recueillit de précieux renseignements sur l'origine d'un grand nombre de familles, et fonda un cabinet de généalogiste qui attira bien-

tôt une nombreuse clientèle. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire générale des ordres de chevalerie*, 1811, in-4°; *Tablettes chronologiques de l'Europe*, 1812; *Histoire généalogique des maisons souveraines de l'Europe*, 1812, 2 vol. in-8; *Nobiliaire universel de France*, 1814-1820, 18 vol. in-8; *Dictionnaire de la noblesse*, 1816; *Armorial de France*, 1817. Il commença en 1819 une nouvelle édition de *l'Art de vérifier les dates*, mais ne put mettre à fin cette grande entreprise, qui fut continuée par Fortia-d'Urban. On l'accuse de s'être montré très-facile sur l'admission de certaines généalogies.

SAINT-ELME (Ida), aventurière, dite la *Contemporaine*, qui, après avoir longtemps mené une vie désordonnée, et avoir plusieurs fois changé de nom, publia en 1827, chez le libraire Ladvoeat, sous le titre de *Mémoires d'une Contemporaine*, de prétendus mémoires qui ne sont qu'un tissu de contes, scandaleux pour la plupart, sur l'époque de la Révolution et de l'Empire. Ces *Mémoires*, arrangés par quelques hommes de lettres (MM. Lesourd, Malitourne, A. Pichot, etc.), eurent une vogue prodigieuse et firent la fortune du libraire: ils eurent plusieurs *Suites* qui n'obtinrent pas autant de succès. Quant à la *Contemporaine*, elle mourut, dit-on, dans la misère, à l'hospice des Ursulines de Bruxelles, en 1845, à 67 ans environ.

SAINTS DU DERNIER JOUR. Voy. MORMONS.

SALM (Constance de THÉIS, princesse DE), femme auteur, née à Nantes en 1767, morte à Paris en 1845, était fille d'un maître des eaux et forêts qui cultivait lui-même les lettres, et qui a donné un joli recueil de contes intitulé *le Singe de La Fontaine*. Elle composa dès l'âge de 18 ans de charmantes poésies, entre autres la chanson de *Bouton de Rose*, qui courut toute la France, donna en 1794 au théâtre Louvois *Sapho*, tragédie-lyrique qui obtint un brillant succès, mais vit échouer au Théâtre-Français son drame de *Camille*, 1796. Depuis, elle se voua de préférence à la poésie didactique et lyrique: ses cantates, ses dithyrambes, ses discours en vers, ses épîtres surtout lui firent une grande réputation sous l'Empire. Poète penseur, elle se distingue par la justesse des

idées : aussi l'a-t-on surnommée la *Muse de la raison*, le *Boileau des femmes*. Elle a écrit en prose des *Peasées*, des *Eloges*, et un roman, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* (1824), qui eut une foule de lecteurs. Elle continua sa carrière littéraire en publiant *Mes soixante ans*, en vers, 1833. Ses *Œuvres complètes* forment 4 vol. in-8, 1837. Mariée fort jeune à M. Pipelet de Leurry, médecin du roi, elle n'avait pas trouvé le bonheur dans cette union ; elle la rompit bientôt, et contracta en 1803 un second mariage avec le comte (depuis prince) de Salm, qu'avait charmé son esprit et son noble caractère, non moins que sa beauté. *Voy. TREIS.*

SALOMON DE CAUS. *Voyez CAUS.*

SANE (le baron), habile constructeur de vaisseaux, né à Brest en 1754, mort en 1832, se lia avec Borda, travailla de concert avec lui à perfectionner la construction navale et mérita d'être surnommé le *Vauban de la marine*. Après avoir exercé longtemps comme ingénieur, il fut nommé directeur du port de Brest, puis inspecteur général du génie maritime. Il avait été élu, sur la proposition de Napoléon lui-même, membre de l'Institut (section de mécanique). Parmi les navires construits par lui, on admire surtout le vaisseau l'*Océan*, le plus élégant et le meilleur voilier de l'Europe, et la *Ville de Paris*, qui, commencé à Rochefort en 1807, ne put être achevé qu'en 1850, grâce à nos perpétuelles révolutions. Une frégate à vapeur porte son nom.

SAN-JOQUIM, fleuve de la Californie, affluent du Sacramento, coule du S. au N. *Voy. SACRAMENTO.*

SAN-MARTIN (don Juan), un des héros de l'Amérique du Sud, né vers 1780 dans la Plata près des Andes, servit d'abord en Espagne contre l'invasion française et parvint au grade de colonel. Il quitta l'Espagne après la dissolution des cortès par Ferdinand VII, se rendit à Buenos-Ayres, se joignit aux insurgés, qui l'élevèrent général, franchit les Cordillères pour pénétrer dans le Chili, et assura l'indépendance de cette contrée par les victoires de Charabuco et de Maypo (1818). Il marcha ensuite sur le Pérou, prit Lima en 1821, et prépara les succès de Bolivar ; mais pour prévenir l'effet d'une fâcheuse rivalité avec cet illustre général, il réunit son armée à la sienne, lui céda le commandement et quitta l'Amérique. Il vint en 1822 se fixer en France, et y passa le reste de ses jours, étranger aux convulsions qui n'ont cessé depuis d'agiter son pays.

SANSAN, village du Gers, canton d'Auch, à 20 kil. S. de cette ville ; 250 hab. M. Lartet y découvrit en 1846 une caverne riche en ossements fossiles dont l'Etat s'empressa de faire l'acquisition.

SANTO-THOMAS, port du Guatemala, au fond de la baie de Honduras, donne son nom à un établissement belge fondé en 1843, entre les fleuves Potochic au N. et Montagua au S. Cet établissement, après avoir éprouvé de grandes difficultés, est aujourd'hui florissant : on en tire des produits qu'on allait jusque-là chercher dans l'Inde.

SAXE-TESCHEN (Albert DE), fils de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, né à Dresde en 1738, mort en 1822, épousa en 1766 l'archiduchesse Christine, fille de l'empereur François 1^{er}, fut nommé gouverneur des Pays-Bas autrichiens, où il ne put empêcher l'insurrection d'éclater en 1789, assiégea inutilement Lille en 1792, et se retira à Vienne après la conquête de la Belgique par les Français. Dans sa retraite, il cultiva les arts avec succès : c'est lui qui donna le dessin du beau château de Laeken, près de Bruxelles. Il avait reçu de l'Empereur, à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse, la principauté de Teschen (en Moravie), d'où il prit le nom de Saxe-Teschén.

SAYN-WITTGENSTEIN, maison d'Allemagne, fort ancienne, à laquelle se rattachent les Nassau, tire son nom des deux maisons de Sayn et de Wittgen-

stein, qui se fondirent au XIII^e siècle, par le mariage du comte Salentin-Sayn avec la comtesse Elisabeth de Wittgenstein, dernière héritière du nom. — En 1752, le comte Casimir de Sayn-Wittgenstein, Prussien de naissance, comte du Saint-Empire, entra au service de Russie. — Son fils, L.-A.-Pierre, prince de Wittgenstein, général au service de Russie, né en 1769, mort en 1843, commanda en 1812 les troupes chargées de couvrir Saint-Petersbourg, et sauva par le combat de Kliastitz cette capitale, dont les habitants lui firent don par reconnaissance d'une belle terre dans les environs ; il fut en 1813 nommé commandant en chef des armées alliées de Russie et de Prusse, prit une grande part aux journées de Bautzen, de Lutzen, de Leipsick, puis à la campagne de France, et reçut le titre de feld-maréchal de l'empereur Nicolas lors de son avènement, 1825. Il fut chargé en 1828 de la guerre contre la Turquie, mais, ralenti par l'âge, il la poussa avec trop peu de vigueur, et fut mis à la retraite l'année suivante. On lui attribue le plan de campagne qui, en 1812, sauva la Russie. Il avait été créé prince en 1834 par le roi de Prusse.

SCHADOW (Jean-Godefroi), sculpteur prussien, né en 1764 à Berlin, mort en 1850, doyen des sculpteurs de l'Allemagne, était fils d'un pauvre tailleur. Il manifesta de bonne heure un goût décidé pour le dessin : les premiers artistes de Berlin s'intéressèrent à son sort et lui procurèrent les moyens d'étudier. Après deux années de séjour à Rome, il fut nommé en 1788 sculpteur du roi, puis professeur de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin ; il devint en 1822 directeur en chef de cet établissement. Voici les plus célèbres de ses ouvrages : le monument funéraire du *Comte de la Marck*, dans l'église de Sainte-Dorothee, à Berlin ; les statues équestres de *Frédéric le Grand*, à Stettin, du feld-maréchal *Blücher*, à Rostock, du duc *Léopold de Dessau*, à Berlin ; une statue de *Luther*, à Wittemberg ; un groupe colossal en marbre représentant la reine *Louise de Prusse et sa sœur, la duchesse de Cumberland*, à Londres ; le quadriga placé sur la porte de Brandebourg, à Berlin ; les bustes de Klopstock, Kant, Haller, Jean de Muller, pour le Walhalla germanique. Schadow a formé d'excellents élèves : Rauch et Tieck, de Berlin ; Dannecker, de Stuttgart ; Pozzi, de Manheim, et son propre fils, Ridolfo Schadow. — Celui-ci, né en 1786 à Rome, s'était déjà fait un nom par des ouvrages pleins de grâce et de vérité lorsqu'il fut enlevé en 1822 par une mort prématurée. Il avait débuté par un chef-d'œuvre, *Paris réfléchissant avant de prononcer son jugement* ; parmi ses autres ouvrages, on remarque une *Jeune fille attachant ses sandales*, la *Fileuse*, *Achille protégeant le corps de Pentésilée*.

SCHAEFFER (Geoffroy-Henri), philologue, né à Leipsick en 1764, mort en 1840, professeur de littérature grecque et bibliothécaire à l'université de Leipsick, est surtout connu pour sa jolie collection d'auteurs grecs stéréotypés publiée par Tauchnitz ; on lui doit en outre de bonnes éditions d'*Hérodote*, de *Démosthène*, d'*Apollonius de Rhodes*, etc.

SCHINZNACH, bourg de Suisse (Argovie), chef-lieu de district, à 8 kil. N. E. d'Ararou ; 2,000 hab. Eaux sulfureuses qui y attirent chaque année beaucoup de malades. A 2 kil. de là sont les ruines du château d'Habsbourg, berceau de la maison d'Autriche.

SCHUBERT (Franz), compositeur, né à Vienne en 1797, mort en 1828, s'est exercé dans les genres les plus divers : il a surtout composé des *melodies* d'un genre mélancolique, connues sous le nom allemand de *Lieder*, qui eurent une très-grande vogue en Allemagne et en France, entre autres le *Roi des Aunes*, l'*Ave Maria*, l'*Attente*, l'*Adieu*. On le rapproche de Beethoven, dont il avait adopté la manière.

SCHWANTHALER (Charles), sculpteur bavarois, né à Munich en 1802, mort en 1848, appartenait à une famille de sculpteurs. Il reçut de son père les

premières leçons, put, grâce à la munificence du roi de Bavière, visiter l'Italie, où il résida trois ans, fit aussi une étude approfondie des marbres d'Égine, récemment apportés à Munich, fut nommé professeur de sculpture à l'Académie, et orna de ses ouvrages le palais du roi dans la capitale, ainsi que le Walhalla germanique élevé près de Ratisbonne, et le Walhalla bavarois près de Munich. Il avait étudié la peinture, et excellait dans le dessin; sa manière rappelle celle de Flaxmann. Parmi ses œuvres on cite la *Victoire d'Hermann sur les Romains*, bas-relief pour un des frontons du Walhalla germanique, la statue symbolique de la Bavière, colosse qui a près de vingt mètres de hauteur (mise en place en 1850), les statues des peintres anciens pour la Pinacothèque, et celles des anciens héros de la Bavière, ses dessins et illustrations pour l'*Iliade* d'Homère, pour la *Théogonie* d'Hésiode et les poésies d'Orphée. Schwanthaler se distingue moins par l'originalité et le fini que par une imagination abondante et facile, par un talent souple et une intelligence élevée qui lui permettaient de comprendre et de réaliser avec un égal succès les genres les plus différents.

SEBKHA, nom donné en Algérie à d'immenses landes, espèces de marais salins, situés au S. de la première chaîne de montagnes, et s'étendant sur environ 530,000 hectares.

SENANCOURT (Et.-P. DE), écrivain philosophe, né à Paris en 1770, mort en 1846, perdit une grande fortune à la Révolution, et vécut solitaire, livré à la méditation et atteint d'une mélancolie qu'augmentèrent des infirmités précoces. Imbu des idées de J.-J. Rousseau, il avait rêvé la réforme de la société et de la religion : ces sentiments lui ont inspiré plusieurs écrits non moins remarquables par l'originalité du style que par la hardiesse du paradoxe : *Réveries sur la nature primitive de l'homme* (1798, 1802, 1803); c'est comme le préambule d'un grand ouvrage de philosophie médité par l'auteur et auquel se rattachent ses écrits postérieurs; *Oberman* (1804 et 1833); *de l'Amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes* (1805 et 1834); *Libres méditations d'un solitaire inconnu* (1819, 1830, 1838); *Isabelle* (roman en forme de lettres), 1833. Il a publié des *Observations critiques sur le Génie du christianisme* (1816), où il se montre fort sévère. Senancourt fut longtemps un des rédacteurs du *Constitutionnel*. — Sa fille, M^{lle} Virginie de Senancourt, débuta dans la littérature en 1804; on a d'elle des nouvelles et des romans (*Pauline de Sombreuse, la Veuve*, etc.), qui offrent des caractères neufs et trahissent une manière libre et originale.

SERAVEZZA, bourg de Toscane (Pise), à 80 kil. O. N. O. de Florence. Magnifiques carrières de marbre blanc pour la statuaire; riche mine de mercure découverte en 1841.

SIDI-BEL-ABBES, poste milit. en Algérie, ch.-l. de cercle (prov. d'Oran), à 68 k. S. d'Oran, entre cette ville et Tlemcen. Colonie établie en 1849; 1,234 h. en 1851.

SIDI-BRAHIM, marabout situé à 15 kil. S. de Djemma-Ghazouat; 450 Français, commandés par le brave colonel Montagnac, furent attirés par trahison près de là et surpris par 3,000 Arabes; ils s'y firent massacrer plutôt que de se rendre, le 22 sept. 1845. Un monument leur a été élevé à Djemma-Ghazouat.

SIKKAKH, rivière de l'Algérie (prov. d'Oran), affluent de la Tafna, passe près de Tlemcen, à l'E. Le maréchal Bugeaud battit les Arabes sur ses bords le 6 juillet 1836.

SINCURA ou CINCORA, ville et montagne du Brésil (Bahia), sur les bords du Paragassu, près de sa source. Riches mines de diamants découvertes en 1845.

SIREY (J.-B.), arrêtiste célèbre, né à Sarlat en 1762, mort en 1845, était engagé dans les ordres au moment de la Révolution. Ayant obtenu les dispenses nécessaires, il se maria et épousa une nièce de Mirabeau. Il n'en fut pas moins accusé de royalisme et

subit une longue détention. Nommé en 1799 un des cinquante défenseurs (aujourd'hui avocats) attachés à la Cour de cassation, il entreprit dès l'année suivante, avec Denevers, un *Recueil mensuel des lois et arrêts en matière civile, criminelle, commerciale*, etc. (1800-1830), 30 vol. in-4, continué depuis 1830 par L.-M. Villeneuve; immense et précieux répertoire qui est devenu le manuel de tous les gens de loi; il y joignit des *Tables alphabétiques* (1812, 1828, 1838), qui en facilitent beaucoup l'usage. On doit en outre à Sirey les divers *Codes annotés*. — Sa femme, née Lasteyrie du Saillant, a composé quelques écrits (*Marie de Courtenay, la Mère de famille, Conseils d'une grand'mère*), qui se recommandent par une excellente moralité.

SISMONDI (Charles SIMONDE DE), historien et économiste, né à Genève en 1773, d'une famille originaire de Pise, mort en 1842, était calviniste. Il passa plusieurs années en Angleterre et en Toscane pendant les troubles de sa patrie, entra dans sa ville natale en 1800, et s'y fit connaître par des écrits sur l'économie politique; fut, sous l'administration française, secrétaire de la Chambre de commerce du département du Léman, fonctions dans lesquelles il rendit de grands services; entra depuis au Conseil représentatif de Genève, dont il fut un des membres les plus considérés, et combattit, mais souvent en vain, les tendances ultra-démocratiques. Il fit plusieurs séjours à Paris, notamment en 1815, époque à laquelle il donna une adhésion publique à l'*Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*. Il se consacra à la rédaction de grands ouvrages historiques et littéraires qui lui ont valu une réputation européenne; aussi fut-il nommé associé de l'Institut (Académie des sciences morales). Ses principales productions sont : *De la Richesse commerciale*, 1803, où il adopte le système de liberté absolue d'Adam Smith; *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819, et *Etudes sur les sciences morales*, 1836, ouvrages où, se séparant de Smith, il signale les dangers d'une production exagérée et combat la concurrence illimitée; *Histoire des républiques italiennes*, 1807-1818, 16 vol. in-8, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, et que complète l'*Histoire de la renaissance de la liberté en Italie*, 1832, 2 vol. in-8; *Histoire des Français*, Paris, 1821-1843, 31 vol. in-8, immense monument auquel il a travaillé jusqu'à sa mort, et où pour la première fois furent rédigées les annales d'un peuple plutôt que la biographie des rois; cette histoire, non moins remarquable par la haute moralité que par l'érudition, pêche malheureusement par le style, et peut quelquefois être accusée de partialité contre les rois et le clergé; *Précis de l'histoire des Français*, résumé du livre précédent, 1839, 2 vol. in-8 (on y a depuis ajouté un 3^e vol.); *De la Littérature du midi de l'Europe*, 1813, 1 vol. in-8, ouvrage plein d'intérêt, mais où la partie qui regarde l'Espagne et le Portugal laisse à désirer.

SMALAH, espèce de ville arabe ambulante, composée d'une foule de tentes momentanément réunies sur un même point. Le duc d'Aumale surprit et dispersa la *Smalah* d'Abd-el-Kader près d'Ain-Taguin, le 16 mai 1843. Voy. TAGUIN.

SMITH (Joseph), chef des Mormons. V. MORMONS.
SOBRAON, ville de l'Indes septentrionale (Pendjab), près des bords du Settledge. Le 10 février 1846, les Seyks perdirent aux environs de cette ville, près du pont de Herrikh, une bataille décisive contre les Anglais, commandés par le général Hough Gough et par sir H. Hardinge, gouverneur général des Indes; ils furent par suite obligés d'accepter une paix humiliante, qui les mit à la discrétion des Anglais.

SOMOSIERRA, nom d'une chaîne de montagnes d'Espagne (Guadalaxara), et d'un bourg situé dans ces montagnes, sur la route de Burgos à Madrid, à 16 kil. N. de Buytrago. Il s'y livra en 1809 plu-

sieurs combats entre les Français et les Espagnols.

SOMMERARD (du). Voy. DUSOMMERARD.

SONDERBUND, c'est-à-dire *Ligue séparative*, ligue que formèrent en 1846 sept cantons catholiques de la Suisse, Lucerne, Fribourg, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Valais, dans le but de résister à certains ordres de la diète qu'ils regardaient comme oppressifs pour leur foi, notamment à l'ordre de fermer plusieurs maisons religieuses, et d'expulser les Jésuites, les Ligoriens, les Frères de la Doctrine chrétienne, etc. La diète déclara ce pacte illégal et ordonna de le dissoudre; les cantons associés ayant protesté contre cette décision et ayant armé pour se défendre (22 juillet 1847), le général Dufour fut chargé de réduire la coalition par la force; il y réussit en quelques semaines et presque sans effusion de sang (nov. 1847). L'Autriche et la France s'étaient montrés favorables à cette ligue. — M. Cretineau-Joly a écrit l'*Histoire du Sonderbund*, 1850, 2 vol. in-8.

SOULIE (Frédéric), littérateur romantique, né en 1800 à Foix (Ariège), mort en 1847, fils d'un employé des finances, travailla dans les bureaux de son père jusqu'en 1824, époque où celui-ci fut destitué comme bonapartiste; publia la même année un volume de poésies qui fut peu remarqué; chercha des ressources dans l'industrie et se fit directeur d'une entreprise de scierie mécanique, tout en continuant à cultiver les lettres; parvint en 1828, après mille difficultés, à faire représenter à l'Odéon *Roméo et Juliette*, tragédie en cinq actes et en vers, œuvre touchante qui eut du succès, donna l'année suivante *Christine à Fontainebleau*, pièce romantique qui échoua, malgré d'incontestables beautés, puis la *Famille de Lusigny* et *Clotilde* (1832), drames qui furent critiqués, mais qui eurent de nombreuses représentations; enfin, peu avant sa mort, la *Closerie des genêts*, à l'Ambigu-Comique, drame plein d'intérêt qui fit courir tout Paris. Fécond romancier, il a donné 148 volumes de romans; on remarque dans le nombre les *Deux cadavres* (1832), le *Magnétiseur* (1834), les *Romans historiques du Languedoc* (1834-36), l'*Homme de lettres* (1838), les *Mémoires du diable*; ce dernier eut une grande vogue. F. Soulié travaillait en outre à presque tous les recueils littéraires de l'époque. Après avoir longtemps lutté contre la gêne et l'obscurité, cet écrivain fut enlevé lorsqu'il arrivait à la réputation et à la fortune, et quand son talent mûri donnait les plus légitimes espérances. Ses écrits attestent qu'il s'était fortement préoccupé des grands problèmes sociaux. Il mourut en exprimant le regret d'avoir quelquefois fait un mauvais usage de son talent.

SOMET (Alexandre), né en 1786 à Castelnaudary, mort en 1845, cueilli dès sa première jeunesse de nombreuses palmes aux jeux Floraux, puis vint à Paris disputer les couronnes de l'Académie française, et l'emporta plusieurs fois sur Millevoje et Casimir Delavigne. Il fit paraître en 1810 l'*Incrédulité*, poème didactique inspiré par une religion sincère; cet ouvrage, et plus encore peut-être une *Ode à Napoléon le Grand*, publiée la même année, le firent remarquer de l'empereur, qui le nomma auditeur au conseil d'Etat, mais en lui laissant d'amples loisirs. Il se retira du monde pendant quelques années pour se préparer à paraître dignement sur la scène; fit à son retour représenter successivement plusieurs tragédies qui eurent presque toutes le plus brillant succès : *Chytemnestre*, 1820; *Saül*, 1821; *Cléopâtre*, *Jeanne d'Arc*, 1825; *Elisabeth de France*, 1828; une *Fête de Néron* (avec Belmontet), 1830; *Norma*, 1831; s'éloigna néanmoins de la scène après cette dernière œuvre, afin de se consacrer à la poésie épique, et ne reparut au théâtre qu'au bout de dix ans, pour donner quelques tragédies nouvelles, faites en commun avec sa fille Gabrielle : telles sont le *Gladiateur* (1841), le *Chêne du Roi*, *Jeanne Grey* (1844).

Dans l'intervalle, il avait composé deux grands poèmes, *Jeanne d'Arc* et la *Divine épopée*, conception hardie où, faisant la contre-partie du *Paradis perdu*, le poète chante la rédemption de l'enfer. Soumet s'est aussi exercé avec succès dans le dithyrambe, l'épître et l'épigramme; tout le monde a retenu sa touchante élégie de la *Pauvre fille*. Ce poète appartient à une école qui voulait plus d'indépendance en littérature, mais il ne tomba pas dans les écarts du romantisme; ses conceptions sont souvent neuves et hardies, mais jamais extravagantes. Eminemment poète, Soumet brille surtout par la beauté de la forme, par l'harmonie et le coloris du style. Emule de C. Delavigne, il est avec lui le plus grand tragique de son temps. D'un caractère noble, désintéressé, bienveillant, il sut se faire chérir, même de ses rivaux. Soumet avait été reçu à l'Académie française dès 1824; il était conservateur des bibliothèques du roi (d'abord à Saint-Cloud, puis à Rambouillet et à Compiègne). M. Vitet, son successeur à l'Académie, l'a fort bien apprécié dans son discours de réception. — Sa fille, Gabrielle, aujourd'hui M^{me} Beuvain d'Altenheim, formée par lui et héritière de son talent, a donné, outre les tragédies déjà mentionnées : les *Filiales*, 1836, et les *Nouvelles Filiales*, 1838; *Berthe Bertha*, 1843, roman poétique où domine l'élément chrétien, et qui l'a justement fait proclamer la muse des larmes et de la miséricorde. C'est elle aussi qui a publié les ouvrages inédits de son père, 1846, in-8.

SOUTHEY (Robert), poète anglais, né en 1774 à Bristol, mort en 1843, professa d'abord des opinions démocratiques, et débuta par un drame révolutionnaire, *Wat-Tyler*; fut envoyé pendant quelques années en Portugal, où son exaltation se calma, et profita de son séjour pour étudier la littérature du pays; obtint en 1801 une place de secrétaire du chancelier de l'échiquier d'Irlande, et devint dès lors ardent tory. Choisi en 1813 comme poète lauréat, il put, grâce à cette lucrative sinécure, se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Il se retira à Keswick, dans le Cumberland, près des beaux lacs de ce pays, ce qui a fait donner aux poètes de son école le nom de *Lakistes*; dans ses dernières années, il tomba en démence. Homme d'esprit et de goût, Southey a écrit avec un égal succès en vers et en prose. Ses poésies se composent de poèmes (*Jeanne d'Arc*, 1796; *Thalaba*, 1803; *Madoc*, fondé sur une légende galloise, 1805; la *Malédiction de Kehama*, 1811; *Roderic*, le *dernier des Goths*, 1814, œuvre remarquable par la couleur locale et le luxe de la poésie), de contes, enfin de ballades, genre dans lequel il excellait (on connaît surtout la *Jeune fille de l'auberge*, la *Sorcière de Berkeley*, *Saint-Gualbert*). Parmi ses écrits en prose, on remarque : l'*Histoire du Brésil*, — *de la guerre de la Péninsule*, — *des Indes occidentales*, — *de la Marine anglaise*; ses biographies de *Nelson*, de *Wesley*, etc. On lui reproche de n'avoir pas toujours été fidèle à la vérité, et d'avoir fait de l'histoire romanesque. Plusieurs de ses écrits ont été traduits : *Roderic*, par Bruguières de Sorsum, 1820, et par Amillet de Sagries, 1821; l'*Histoire de la Péninsule*, par Lardier, 1828. Son fils a publié en 1848 ses *Mémoires* et sa *Correspondance*.

SPONTINI (Gaspard), célèbre compositeur, né en 1778 au bourg de Majolati près de Jési (Etats romains), étudia au conservatoire de la Pieta à Naples, composa pendant qu'il était encore sur les bancs un petit opéra, qui fut représenté avec quelque succès, s'enfuit de la Pieta pour venir à Rome se produire sur un plus grand théâtre, donna, soit dans cette ville, soit à Venise et à Florence, une douzaine de pièces, sans pouvoir percer l'obscurité, vint chercher fortune à Paris en 1803 et fit représenter sur le théâtre italien la *Finta filosofo*, qui fut accueillie favorablement, mit en musique quelques opéras-co-

miques français, et commença à révéler son talent dans *Milton* (1804), fut nommé peu après directeur de la musique de l'impératrice Joséphine, et réussit, avec l'appui de sa puissante protectrice, à faire représenter, malgré mille obstacles, un grand opéra sur lequel il fondait de brillantes espérances, *la Vestale*, dont le poème, fort remarquable lui-même, était dû à M. de Jouy (1807) : ce chef-d'œuvre, d'un genre tout nouveau, obtint un succès éclatant ; il eut plus de 100 représentations consécutives et valut à son auteur un des grands prix décennaux. *Fernand Cortez*, autre opéra, dont le sujet avait été suggéré par Napoléon lui-même, et dont M. de Jouy fournit aussi les paroles, fut représenté en 1809 et soutint la réputation de Spontini. Nommé en 1810 directeur du Théâtre italien, il marqua son passage par un excellent choix d'ouvrages et d'artistes ; mais il quitta au bout de deux ans cette administration, qui n'avait pas été heureuse pour lui, et se remit à composer. Après quelques ouvrages de circonstance, aujourd'hui oubliés, il donna en 1819 *Olympie*, nouvel opéra, sur lequel il comptait beaucoup, mais qui fut très-froidement reçu. Mécontent de la France, il la quitta l'année suivante pour aller occuper la place de directeur de l'Opéra de Berlin que lui offrait le roi de Prusse. Il fit représenter sur ce théâtre quelques ouvrages nouveaux, entre autres *Agnès de Hohenstaufen* (1837), qui offre de grandes beautés ; mais, après la mort de son protecteur Frédéric-Guillaume, ayant éprouvé quelques désagréments, il revint, en 1842, se fixer à Paris, où il avait été élu à l'unanimité membre de l'Institut dès 1839. Il alla passer ses derniers moments dans sa ville natale et y mourut en 1851. La musique de Spontini, éminemment expressive, formait une heureuse transition entre le système purement déclamé de Gluck et le système plus musical des compositeurs modernes : elle donna beaucoup plus d'importance à l'accompagnement et fit révolution dans l'orchestration : les instruments à vent y occupaient une grande place. On reproche à ce compositeur quelques incorrections de style harmonique. D'un tempérament nerveux et irritable, Spontini fut rarement heureux : il eut sans cesse à lutter, soit contre la routine qui s'opposait à ses innovations, soit contre la jalousie qui méconnaissait son mérite ; il souffrait lui-même des succès obtenus par des rivaux plus jeunes (Rossini, Meyerbeer, Auber, etc.). Cependant il était bienfaisant : il dota Jézi d'utiles établissements (hospice pour la vieillesse, mont-de piété, écoles gratuites, cours pour les ouvriers). MM. Adam et Berlioz ont donné d'intéressantes notices sur ce grand compositeur (*Constitutionnel* du 8 février 1851, *Débats* du 12 février).

STEIBELT (Daniel), compositeur et pianiste, né à Berlin en 1765, mort à Saint-Petersbourg en 1823, vint à Paris en 1790, et y donna en 1793 sa belle partition de *Roméo et Juliette*, qui obtint un succès mérité. Il écrivit aussi beaucoup de musique instrumentale ; son morceau de l'*Orage* a été joué sur tous les pianos. C'était un artiste d'un talent très-original, mais d'un caractère fort peu honorable : il avait la monomanie du vol.

STEPHENSON (Georges), inventeur des locomotives, né en 1781 à Wylam sur la Tyne (Newcastle),

mort en 1848, était fils d'un ouvrier houilleur et travailla d'abord lui-même aux houillères. Ayant de bonne heure manifesté un singulier talent pour la mécanique, il fut élevé par son patron du rang de simple ouvrier à celui d'ingénieur, se signala par d'utiles inventions, notamment par celle de la lampe de sûreté, qu'il découvrit en même temps que Humphry Davy, s'attacha à perfectionner l'industrie des chemins de fer, et put enfin en 1824, après dix ans d'essais, fabriquer une locomotive telle que celles qu'on emploie aujourd'hui ; cette machine fonctionna avec le plus grand succès dès l'année suivante sur le chemin de Stockton à Darlington. Il fonda pour la fabrication des machines à vapeur et des rails un vaste établissement qui prospéra promptement et qui assura sa fortune. — Son fils, Robert Stephenson, ingénieur en chef de plusieurs chemins de fer et membre du parlement, a exécuté des travaux gigantesques, entre autres le chemin de fer suspendu qui traverse le détroit de Menay et joint l'île d'Anglesey à la terre ferme (1850). Il a publié une *Description de la machine locomotive*, traduite par Mellet, 1839.

SUE, famille originaire de Provence, qui a produit plusieurs savants distingués :

Jean, né en 1699 à Colle-Saint-Paul (Var), mort en 1762, membre de l'Académie de chirurgie, chirurgien de la ville de Paris, auteur d'un *Catalogue des plantes usuelles*, 1725 ; — Pierre, son fils, 1739-1816, versé dans toutes les parties de l'art de guérir, professeur de chirurgie, puis de thérapeutique et de médecine légale, enfin bibliothécaire de l'École de médecine, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie ; auteur d'un *Dictionnaire de chirurgie*, 1771 ; d'*Éléments de chirurgie*, 1774 ; d'une *Histoire du galvanisme*, 1801 ; d'*Éloges de Bichat, Lassus, Devaux*, etc.

Jean-Joseph, 1710-1792, frère de Jean, et dit *Sue de la Charité*, parce qu'il était chirurgien en chef de cet hôpital, professeur d'anatomie au Collège de chirurgie et à l'École de peinture, membre de l'Académie de chirurgie et de plusieurs sociétés étrangères, auteur d'un *Abrégé de l'anatomie du corps humain*, 1748, et de planches où sont représentées en grand toutes les parties du corps ; — Jean-Joseph II, fils du précédent, 1760-1830, professeur d'anatomie et de physiologie à l'École pratique et à l'École de chirurgie, médecin en chef de la garde impériale, puis de la maison militaire du roi. Il continua la collection de planches anatomiques de son père et publia des *Éléments d'anatomie à l'usage des peintres*, 1788 ; un *Essai sur la physiognomie des corps vivants*, 1797 ; des *Recherches sur la vitalité*, avec son *Opinion sur le supplice de la guillotine*, 1798. — Ce dernier est père de M. Eugène Sue, né en 1804, si connu par ses romans maritimes, socialistes, etc., élu représentant du peuple en 1850.

SURVILLIERS (le comte DE), nom que prit Joseph Bonaparte après la chute du régime impérial, d'un domaine que possédait ce prince dans la commune de ce nom (Seine-et-Oise), canton de Luzarches, à 34 kil. N. de Paris, et à 4 kil. O. de Morfontaine.

SYLVESTRE (Ordre de Saint-). Voy. EPERON n° on (au Supplément).

T

TAGUIN, cours d'eau de l'Algérie, sort du Djebel-Amour, traverse le petit désert, coulant du S. au N., et s'unit au Chélif qui semble n'en être que la continuation. — AIN-TAGUIN, lieu du petit désert situé dans la province d'Alger, sur le Taguin, à 300 kil.

S. d'Alger, par 34° 50' lat. N., 0° 10' long. O. En ce lieu le duc d'Almale surprit et dispersa, le 16 mai 1843, avec 600 cavaliers, la *Smalah* d'Abdel-Kader, qui réunissait environ 20,000 Arabes, dont 5,000 combattants.

TAO-KOUANG, empereur de la Chine, né en 1781, fils de l'empereur Kia-King, fut choisi pour successeur par son père, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, à cause de la bravoure qu'il avait déployée contre des insurgés, régna de 1820 à 1850, eut à soutenir de 1839 à 1842 une guerre avec les Anglais qui voulaient, malgré sa défense, introduire de l'opium dans ses États; essaya inutilement de les abuser par de feintes négociations, vit successivement forcer ses principales places, Canton, Hong-Kong, Chusan, Ning-Po, Yang-tse-Kiang, Shang-Hai, Tschin-Kian-Fou, enfin Nanking même, sa capitale, et fut, malgré son bon droit, contraint de signer un traité par lequel il permettait le commerce de l'opium, cédait aux vainqueurs l'île Hong-Kong, payait une indemnité de 21 millions de dollars, et ouvrait au commerce européen les ports de Canton, Emoü, Fou-Tcheou, Ning-Po et Chang-Hai. Avant de monter sur le trône, il se nommait *Mian-Ning*; il prit à son avènement le nom de Tao-Kouang, qui veut dire *splendeur de la Raison*. Ce prince se montra assez tolérant envers les chrétiens. Il eut pour successeur son fils Yih-Tchou.

TAYLOR (Thomas), laborieux traducteur, né à Londres en 1758, mort vers 1830. Il eut toute sa vie à lutter contre la misère, et fut réduit à se faire maître d'école, puis commis dans une maison de banque. Il n'en trouva pas moins le moyen de faire une étude approfondie de la philosophie ancienne, et put, grâce à la libéralité d'un riche protecteur, publier des traductions complètes de *Platon* (1804, 5 vol. in-4), d'*Aristote* (9 vol. in-4), et traduire une bonne partie des écrits de *Plotin* et de *Proclus*. On lui doit aussi de savantes dissertations sur les philosophies platonicienne et péripatéticienne, sur les mystères d'Eleusis, etc. J.-J. Welsh a donné une *Notice* sur Th. Taylor, Londres, 1831.

TAYLOR (le général Zacharie), président des États-Unis, né en 1780, mort en 1850, entra de bonne heure au service, guerroya longtemps contre les Indiens dans les marais de la Floride et les déserts de l'Ouest, et gagna lentement ses grades : il était général de division lorsque survint la guerre contre le Mexique (1846). Chargé de commander un corps d'observation sur les bords du Rio-Grande del Norte, frontière du Texas et du Mexique, il détruisit deux armées mexicaines à Palo-Alto et à Reseca de la Palma, occupa Matamoras (18 mai), pénétra rapidement jusqu'à Monterey (Nouv.-Léon), qu'il prit avec un corps plus faible que la garnison (29 septembre), et détruisit à Buenavista près de Saltillo une troisième armée commandée par le dictateur Santa-Anna en personne (29 février 1847); il marchait sur Mexico lorsqu'il fut arrêté par un ordre de son gouvernement qui lui enjoignait d'opérer sa jonction avec le général Scott. Devenu, par ses exploits, l'objet de l'enthousiasme universel, il fut élu président en 1849. Il apportait aux affaires un amour sincère de la paix et une loyauté qui lui fit condamner l'odieuse tentative du général Lopez contre l'indépendance de Cuba; mais il fut enlevé quinze mois après son entrée en exercice, sans avoir pu rien faire d'important. Il appartenait au parti whig, mais ne se considérait comme l'élu d'aucun parti. Ses manières toutes militaires, son caractère énergique et résolu, l'avaient fait surnommer *Rough and Ready* (brusque et tout prêt).

TEBESSA, *Thebeste*, *Theveste*, ville d'Algérie (prov. de Constantine), au S. E. de Constantine et près de la frontière de l'État de Tunis, par 5° 45' long. E., 35° 25' lat. N. Belles ruines. Occupée par les Français le 31 mai 1842.

TEFESSÉ ou TIFESCH, *Tipasa*, petit port de l'Algérie (province d'Alger), entre Alger et Cherchell, à 20 kil. E. de Cherchell. Ruines d'une ville de la Mauritanie césarienne, importante sous les Romains.

TEGNER (Esaias), poète suédois, né en 1782,

mort en 1846, fit marcher de front les lettres et la théologie, fut nommé en 1812 professeur de littérature grecque à l'université de Lund, et devint en 1824 évêque de Wexicé. Parmi ses œuvres on remarque le *Sage*, poème didactique, le *Chant de guerre de la Landwehr de Scanie*, *Axel*, la *Saga de Fri-thiof* (1825), et de charmantes idylles. Ses poésies se distinguent par la vivacité du sentiment et la profusion des images. Plusieurs ont été trad. par M^{lle} Du Puget et plus récemment par M. Desprez, 1844, et par L. Léouzon-Leduc, 1850.

TELL (de *tellus*, terre labourable), nom donné en Algérie et généralement dans le nord de l'Afrique à la partie labourable, par opposition au désert ou *Sahara*. Elle borde la Méditerranée. On évalue à 90,090,000 hectares l'étendue du Tell.

THEIS (Alexandre, baron de), né à Nantes en 1765, d'une famille noble et ancienne, mort en 1842, était frère de Constance de Théis, princesse de Salm (*Voy. SALM*). Longtemps secrétaire général de préfecture, il devint depuis préfet de la Haute-Vienne. On a de lui, entre autres écrits : *Voyage de Poly-clète*, 1821, 3 vol. in-8, ouvrage destiné à faire connaître l'Italie comme le *Voyage d'Anacharsis* fait connaître la Grèce, et qui a eu plusieurs éditions; *Politique des nations*, 1828, réimprimé en 1829 sous le titre d'*Histoire universelle; Conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles*, 1833.

THORWALDSEN (Barthélemy), sculpteur danois, né en mer en 1769, mort en 1844, était fils d'un pauvre marin de Copenhague qui sculptait des figures en bois pour la proue des navires. Doué d'un talent précoce, il obtint le grand prix de dessin, fut envoyé à Rome, où se prononça sa vocation, fit dans cette ville de longs et fréquents séjours, et revint passer ses dernières années dans sa patrie, où il fut comblé d'honneurs. Son coup d'essai fut une statue colossale de *Jason*, qui fit une grande sensation; suivirent *Mars*, les *Trois Grâces*, les *Muses*, *Apolon*, *Mercur*, *Adonis*, les *Douze Apôtres* (à Notre-Dame de Copenhague), qui lui firent une réputation universelle. On recourait à son ciseau de toutes les parties de l'Europe; ainsi il exécuta pour Rome le *Tombeau de Pie VII*, pour Varsovie la statue équestre de *Poniatowsky*, pour Mayence le monument de *Gutenberg*, etc. On a de lui une foule de bas-reliefs, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, entre autres *Achille à qui l'on enlève Briséis*, *Bacchus donnant à boire à l'Amour*, *l'Amour éveillant Psyché*, enfin *l'Entrée d'Alexandre à Babylone*, vaste série entreprise par ordre de Napoléon, et qui orne aujourd'hui le château de Christiansborg à Copenhague. Thorwaldsen se distingue surtout par la pureté du style et la fidèle représentation des caractères, des temps et des lieux. Il a fondé un musée à Copenhague, et a légué son immense fortune à cet établissement. L'Institut de France le comptait parmi ses membres étrangers.

THULLIER (J.-L.), botaniste, 1757-1822, fut d'abord jardinier au Jardin des plantes de Paris, acquit en botanique des connaissances approfondies qui l'élevèrent bientôt au-dessus de sa modeste condition, publia en 1790 la *Flore des environs de Paris*, qui eut un grand succès, se fit une réputation par son habileté à former les herbiers, fut chargé d'en préparer pour plusieurs établissements publics, et fut, lors de la fondation des écoles centrales, nommé directeur de la partie botanique de l'enseignement et professeur de botanique rurale. Son magnifique herbier fut acheté par M. B. Delessert et fait encore aujourd'hui partie de la collection de ce célèbre amateur.

TIARET, poste militaire français en Algérie (Oran), dans la subdivision de Mascara, par 1° long. O., 35° 30' lat. N., ch.-l. d'un cercle militaire.

TOEPFFER (Rodolphe), écrivain genevois (1799-1846), fils d'un habile peintre, était destiné à la

peinture, mais fut forcé par une maladie d'yeux de renoncer à cet art; il se consacra aux lettres et à l'éducation, dirigea avec succès un pensionnat, puis fut nommé professeur de belles-lettres à l'académie de Genève (1832). On lui doit plusieurs productions charmantes, *Nouvelles genevoises, Rosa et Gertrude, le Presbytère*, romans moraux; les *Voyages en zigzag*, où, combinant habilement le dessin avec la narration, il décrit les excursions qu'il faisait dans les Alpes avec ses écoliers. Il est l'auteur de spirituels *albums* qui ont eu une grande vogue, et qui couvrent les tables de nos salons : *M. Vieux-Bois, M. Jabot, M. Crépin, le docteur Festus, M. Cryptogame*. On a publié de lui, en 1847, un remarquable essai sur le beau dans les arts, sous le titre de *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, 2 vol. in-12. M. Sainte-Beuve a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Tœpffer*, en tête d'un recueil des écrits de cet auteur publiés par Dubochet, 1841-1847; il le place auprès de Xavier de Maistre.

TORENO (le comte José de), connu d'abord sous le titre de vicomte de Matarrosa, né en 1786 à Oviédo (Asturies), d'une des plus nobles et des plus riches familles du pays, se trouvait à Madrid lorsque cette ville s'insurgea contre les Français, le 2 mai 1808. Il courut aussitôt faire arborer le drapeau de l'insurrection dans sa ville natale; fut dépêché en Angleterre par la junte des Asturies pour demander des secours, réussit pleinement dans cette mission; fut peu après son retour élu député aux *Cortès*, et obtint l'autorisation de siéger, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis (1811); joua un rôle important dans cette assemblée, donna l'exemple de renoncer aux droits féodaux, provoqua l'abolition de l'inquisition et la suppression des ordres religieux; se vit, en conséquence, peu de temps après le retour de Ferdinand VII, obligé de quitter l'Espagne, y rentra à la faveur de la révolution de 1820, siégea de nouveau dans les *Cortès*, où il porta plus de maturité et soutint les vrais principes du crédit public; fut proscrit en 1823 après le rétablissement du pouvoir absolu de Ferdinand par l'armée française; vint résider à Paris, et consacra ses loisirs forcés à écrire *l'Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, ouvrage capital qui révéla en lui un grand écrivain, en même temps qu'il mit dans tout leur jour ses sentiments patriotiques; profita de l'amnistie de 1833 pour revoir son pays; se prononça, après la mort du roi, en faveur de la reine Isabelle; fut nommé en 1834, par la régente Christine, ministre des Finances, et reçut bientôt après la présidence du conseil avec le portefeuille des Affaires extérieures; il reconnut la dette étrangère, supprima les Jésuites, limita le pouvoir des municipalités; mais il fit de vains efforts pour concilier l'ordre et la liberté: se voyant débordé par le parti exalté, il se retira, le 13 septembre 1835. Il passa ses dernières années à Paris, et y mourut en 1843. Son *Histoire du soulèvement d'Espagne* a été traduite en français par L. Viardot, 1834-1838, 5 vol. in-8.

TOUR-ET-TAXIS (la), maison princière d'Allemagne, issue de la famille *della Torre* du Milanais, l'une des plus anciennes de l'Europe (*Voy. Torre*), a pour chef Lamoral, fils de Guido della Torre, chassé de Milan en 1312 par les Visconti. Lamoral se fixa au château de Tasso, entre Bergame et Côme; d'où ses descendants, parmi lesquels on compte le Tasse, prirent le nom de *Tassi*, par corruption *Taxis*. — Un petit-fils de Lamoral, Roger, qui s'était rendu en Allemagne, entra au service de l'empereur Frédéric III, comme grand veneur, en 1452. — Gabriel, son fils, s'immortalisa par l'introduction des *postes*, qu'il établit d'abord dans le Tyrol, et obtint de l'empereur le monopole de ce service. Ses descen-

dants perfectionnèrent l'institution, l'étendirent à toute l'Allemagne, à l'Espagne, aux Pays-Bas, à l'Italie, et reçurent en récompense d'immenses privilèges avec de vastes domaines et des titres honorifiques: Léonard de la Tour-et-Taxis fut fait baron en 1608; son fils Lamoral, comte de l'empire en 1615; Eugène-Alexandre, prince de l'empire en 1686; enfin Alexandre-Ferdinand devint membre du collège des princes de l'empire. Dépouillée en 1806 par la Confédération du Rhin de ses possessions et de ses privilèges, cette famille en recouvra une partie en 1814. En 1847, divers Etats de l'Allemagne se sont réunis pour racheter ces privilèges. — Le siège de l'administration des postes La Tour-et-Taxis est à Francfort-sur-le-Mein.

TOURKMANTCHAI ou **TURKMANTCHAI**, village de l'Arménie persane, près de Tauris. Il y fut conclu le 22 février 1828, entre la Russie et la Perse, un traité qui donnait à la Russie, avec une forte indemnité, les provinces d'Eriwan et de Naktchivan, et qui assurait à Abbas-Mirza la succession du roi de Perse, Feth-Ali-Chah, son père.

TRUGUET (J.-Franç.), amiral, né en 1752, mort en 1839, fils du directeur du port de Toulon, entra dans la marine à quinze ans, fit la campagne d'Amérique comme attaché à l'état-major du comte d'Estaing, auquel il sauva la vie à l'assaut de Savannah; accompagna en Turquie l'ambassadeur de Choiseul, et dressa pendant son séjour d'excellentes cartes de l'Archipel et de la mer Noire, fut nommé en 1792 contre-amiral, seconda l'armée française dans ses opérations contre les Etats Sardes, contribua à la prise de Nice, châtia la trahison de la ville d'Oneglia, fit une tentative inutile contre Cagliari en Sardaigne, et fut forcé par l'insubordination des troupes de rentrer à Toulon; se vit bientôt après arrêté comme suspect et ne recouvra sa liberté qu'à la chute de Robespierre, fut fait vice-amiral en 1794, et peu après appelé par le Directoire au ministère de la marine, réorganisa promptement les services en rappelant les officiers précédemment écartés, arma, de concert avec le général Hoche, une flotte destinée à opérer en Irlande une descente que les éléments contraires empêchèrent d'effectuer, fut remplacé au ministère en 1797, puis envoyé en Espagne comme ambassadeur, et bientôt après exilé en Hollande par l'effet de sourdes intrigues, commanda, lors du projet d'invasion en Angleterre, une flotte de 21 vaisseaux, mais se vit brutalement destitué en 1804, pour avoir refusé son adhésion à l'Empire, resta cinq ans en disgrâce, fut investi en 1809 du gouvernement des provinces maritimes de la Hollande, où il fit bénir son administration, en 1815 du commandement de Brest, qu'il préserva de l'occupation étrangère, fut en récompense de ses services élevé à la pairie en 1819 et nommé amiral en 1831. L'amiral Roussin a lu son *Éloge* à la Chambre des Pairs le 3 juillet 1840.

TURNER (Sharon), historien anglais, 1708-1847, était *solicitor* ou avoué à Londres, et un des rédacteurs du *Quarterly-Review*. Il se fit connaître dès 1799 par une *Histoire des Anglo-Saxons*, qui s'améliora dans plusieurs éditions successives, et qui est restée son meilleur ouvrage. Il y ajouta une *Histoire de l'Angleterre au moyen âge* (jusqu'à la fin de Henri VII), 1814-1823, qu'il continua plus tard jusqu'à la mort d'Elisabeth, 1826-1829. On a aussi de lui une *Histoire sacrée du monde*, 1836-1839, moins estimée que les précédentes; des *Méditations sacrées*, un poème de *Richard III*, 1845. Turner compte parmi les bons écrivains de son pays, quoiqu'on lui reproche de nombreux *gibbonismes*. Dans ses travaux historiques, il eut un des premiers le mérite de puiser aux sources anglo-saxonnes.

U

URIAGE, établissement thermal du dép. de l'Isère, à 12 kil. E. de Grenoble; 1,800 hab. Eaux sulfureuses, iodurées et salines, recommandées contre les maladies de la peau et les scrofuls. Connues des anciens, mais longtemps abandonnées, ces eaux ont été exploitées de nouveau depuis 1820.

UTAH, lac de l'Amérique du Nord, situé au S. du lac Salé, par 114°, 50' long. O., 40° lat. N., communique par une rivière de même nom avec le grand lac Salé. Il donne son nom à un nouveau territoire des États-Unis formé en 1850 et colonisé par les Mormons (*Voy.* ce mot).

V

VAITHAU, une des îles Marquises. Climat chaud (25 degrés centigrades habituellement), mais sain. Lieu de déportation depuis 1850.

VALÉE (le maréchal), général d'artillerie, né en 1773 à Brienne, mort en 1846, fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire, rendit de grands services en Espagne, surtout aux sièges de Lérida, Tarragone, Tortose, Valence; fut fait général de division en 1811, se rallia aux Bourbons dès leur retour, présida le conseil de guerre qui condamna Lefebvre-Desnouettes, fut en 1837 chargé de commander l'artillerie au deuxième siège de Constantine; prit, après la mort du général Danrémont, la direction du siège, et emporta rapidement la ville (13 octobre 1837). Nommé presque aussitôt maréchal de France et gouverneur général de l'Algérie, il étendit la domination française, fit occuper Stora, Milah, Setif, Kouleah, Blidah, et dirigea en 1839 avec le duc d'Orléans l'expédition des *Portes-de-Fer*, qui eut un plein succès. La guerre s'étant rallumée avec Abd-el-Kader, il parut nécessaire d'en confier la direction à un chef plus jeune et plus actif, et le maréchal Valée fut remplacé à la fin de 1840 par le général Bugeaud. M. Molé a prononcé son *Eloge funèbre* à la Chambre des Pairs en 1847.

VALHUBERT (Roger), un des plus intrépides généraux de l'Empire, né à Avranches en 1764, mort à Austerlitz en 1805, conquit ses grades à la pointe de l'épée, contribua surtout au gain des batailles de Montebello et de Marengo, et mourut de ses blessures cinq jours après la bataille d'Austerlitz, où il était resté à son poste avec la cuisse fracassée. Napoléon, par un décret, a donné son nom à une des places de Paris (à l'entrée S. du pont d'Austerlitz).

VATOUT (Jean), né en 1792 à Villefranche (Rhône), mort en 1848, fit de brillantes études à Ste-Barbe, où il remporta le prix d'honneur, fut secrétaire du ministre de la police, M. Decazes, puis sous-préfet de Semur, se vit révoqué en 1820 à cause de ses tendances libérales, mais fut accueilli par le duc d'Orléans, qui le prit pour secrétaire et bibliothécaire, qui l'admit dans sa familiarité la plus intime, et qui, devenu roi, le nomma conseiller d'Etat et directeur des bâtiments civils. Élu député de la Côte-d'Or en 1831, il fut constamment réélu jusqu'en 1848. Tout dévoué au roi Louis-Philippe, son bienfaiteur, il l'accompagna dans l'exil et mourut près de lui. Il avait été admis à l'Académie française peu de jours avant la révolution de Février. Comme écrivain, Vatout débuta par les *Aventures de la Fille d'un roi* (1820), spirituelle allégorie où il raconte les vicissitudes de la Charte octroyée par Louis XVIII; il donna en 1822 *les Gouvernements représentatifs au congrès de Troppau*, et en 1832 *la Conspiration de Cellamare*. Outre des descriptions des collections d'art du duc d'Orléans (*Catalogue*, etc., 8 vol. in-8, 1823-30; *Galerie lithographiée*, avec texte en prose

et en vers, 2 vol. gr. in-8, 1825-29), il a rédigé l'*Histoire du Palais-Royal*, celle du *Château d'Eu*, et les *Souvenirs historiques des résidences royales* (*Versailles, Fontainebleau, le Palais-Royal, Compiègne, Saint-Cloud, Eu*), 6 vol. in-8, 1839-45, recueil qui fut interrompu par les événements de 1848. Vatout cultiva avec succès la poésie légère; il excellait dans la chanson. Pétilillant d'esprit, il était fort recherché dans les salons; sa réputation était fondée sur le charme de sa conversation au moins autant que sur le mérite de ses écrits.

VAUBAN (Joseph, comte DE), arrière-petit-neveu du maréchal, né à Dijon en 1754, mort en 1816, était colonel en 1789. Il émigra, se rendit à Coblenz où le comte d'Artois le nomma son aide de camp, commanda un corps de chouans à Quiberon, où il faillit périr, remplit depuis diverses missions pour la cause royaliste en Angleterre et en Russie, rentra en France sous le Consulat, mais fut arrêté en 1806 et enfermé au Temple. On saisit chez lui des *Mémoires sur les guerres de la Vendée* qui renfermaient d'intéressantes révélations, et où il portait des jugements sévères sur la plupart des royalistes; le gouvernement d'alors s'empressa de les publier (1806, in-8), et rendit en même temps la liberté à Vauban, qui depuis resta suspect à son parti.

VAUBLANC (le comte VIENNOT DE), né à Montargis en 1756, mort en 1845, fut membre de l'Assemblée législative, où il prit place au côté droit, puis du Conseil des Cinq-Cents, où il figura comme un des chefs du parti clien ou royaliste; fut proscrit au 18 brumaire, rentra en France après le 18 brumaire, fut député au Corps législatif, et parut dès lors s'attacher à Napoléon, qui le nomma préfet et comte de l'Empire; il ne s'en rallia pas moins avec empressement aux Bourbons en 1814, et fut en 1815 chargé par Louis XVIII du portefeuille de l'Intérieur. Il signa l'ordonnance qui dissolvait l'Institut, et déploya pour la cause royaliste un zèle exagéré; aussi fut-il nécessaire de le remplacer dès 1816. Il fit depuis partie de diverses législatures et appuya constamment M. de Villèle. M. de Vaublanc a publié de nombreux écrits, les uns sur l'économie politique, d'autres sur l'histoire (*Rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1708, *Tables synchroniques de l'histoire de France*, 1818); il a aussi cultivé la poésie, mais avec peu de succès: on a de lui des tragédies, *Soliman, Attila*, etc., et même un poème épique, le *Dernier des Césars*, 1836.

VAUJOURS, bourg de Seine-et-Oise, à 24 kil. E. de Paris, entre la Marne et le Canal de l'Ourcq; 600 hab. Érigé en duché pour M^{me} de Pompadour, 1752. On y a récemment fondé l'asile Fénélon, pour l'éducation de jeunes orphelins.

VERNET-LES-BAINS, village des Pyrénées-Orientales, à 7 kil. S. S. O. de Prades, au pied du mont Canigou; 1,000 hab. Eaux thermales sulfureuses; bel

bel établissement, fréquenté surtout depuis peu d'années.

VERHUELL (l'amiral), né en 1764 à Doetichem dans la Gueldre, mort en 1845, était contre-amiral dans les Pays-Bas, et passait pour le meilleur marin de son pays, lorsqu'il fut chargé en 1803 d'une mission près du gouvernement français. Il concerta avec Napoléon le projet de descente en Angleterre; commanda la flottille fournie pour cette destination par la Hollande, parvint, malgré l'opposition de l'escadre anglaise, à conduire cette flottille de Flessingue à Ambleteuse en doublant le cap Grisnez (1804); fut comblé d'honneurs par l'Empereur, reçut du gouvernement hollandais le portefeuille de la marine, contribua à placer sur le trône de Hollande Louis Bonaparte, qui le créa *maréchal de Hollande*; fut, après l'abdication de ce prince et la réunion de ses États à l'Empire, président de la junte administrative, commandant de la flotte du Texel, et resta fidèle à Napoléon jusqu'au bout. Après la chute de l'Empire, il se fixa en France, où il fut naturalisé: il conserva ses titres, et entra en 1819 à la Chambre des Pairs. Protestant zélé, il consacra ses dernières années à des œuvres pieuses, et fut un des fondateurs de la Société protestante des missions. M. Pelet de la Lozère a prononcé son *Eloge* à la Chambre des Pairs.

VICTORIA-TOWN, ville de Hong-Kong, fondée en 1842 par les Anglais, et ainsi nommée en l'honneur de la reine Victoria; capitale de l'île et des possessions anglaises dans ces parages; env. 10,000 h.

VIGNE (J.-B.), médecin de Rouen (1771-1842), débuta par des cours qui furent très-suivis; fut nommé en 1814 médecin en chef de l'hospice général de Rouen; introduisit la méthode de Pinel dans le traitement des fous, et fit tomber les chaînes de ces malheureux; déploya un généreux dévouement dans les épidémies de 1814 et 1832, et publia sur divers points de la science des ouvrages estimés: *Traité de médecine légale*, 1805, *De la mort apparente*, 1841 (il y signale le danger des inhumations précipitées). Il cultivait aussi la poésie avec succès. Il était membre de l'Académie de Rouen et correspondant de l'Académie de Médecine de Paris. Le docteur Vingtrinier a lu son *Eloge* à l'Académie de Rouen.

VILLENAVE (Matthieu-Guill.), littérateur, né en 1762 à St-Félix de Caraman (Haute-Garonne), mort en 1846, était à Nantes au commencement de la Révolution; il se compromit en blâmant ouvertement les excès de l'époque, fut arrêté par ordre de Carrier, envoyé à Paris avec 132 Nantais et n'échappa à la mort que grâce à la chute de Robespierre. Devenu libre, il dévoila dans de virulents pamphlets les crimes des oppresseurs de la France, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux réactionnaires. Il fut en 1814 et 1815 le rédacteur en chef de la *Quotidienne*, fonda en 1819 les *Annales politiques* qui l'année suivante prirent le titre de *Courrier français*, et fit de 1824 à 1831 à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France, dont il a été publié quelques fragments. S'intéressant à tout, il était de l'Académie celtique, de la Société des antiquaires, de la Société philotechnique et vice-président de la Société de la morale chrétienne. Outre une foule d'écrits de circonstance, on lui doit une bonne traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, 1807-22, 4 vol. in-8 et in-4, édition splendide ornée de 144 figures, une *Vie d'Ovide*, 1809, où il cherche à percer le mystère de l'exil du poète; quelques poésies (*Le Dévouement de Brunswick*, *Kosciusko*, *la Jacobinade*, *la Vie future*); de belles éditions avec notices de plusieurs de nos classiques, *Barthélemy*, *Duclos*, *Marmontel*, *Thomas*, dans les *Prosateurs français* de Belin (1820-21), et un grand nombre de notices historiques, la plupart dans la *Biographie universelle* des frères Michaud. Zélé bibliophile, Villenave possédait une riche bibliothèque et une précieuse

collection d'autographes et de manuscrits historiques, qui a été dispersée après sa mort. — M. Villenave était père de Mme Mélanie Waldor, si connue par ses *Poésies du cœur*, et de M. Théodore Villenave, né en 1798, auteur de plusieurs poèmes de circonstance (les *Trois jours*, 1830; *Constantine*, 1837; les *Cendres de Napoléon*, 1840).

VILLENEUVE DE BARGEMONT, famille ancienne de Provence, issue, dit-on, d'une maison princière d'Espagne, tirait son nom de Bargemont près de Draguignan. Elle a fourni plusieurs hommes distingués, et a donné naissance dans le dernier siècle à six frères, dont trois surtout se sont fait connaître dans l'administration ou dans les lettres:

1^o. Le comte Christophe, né à Bargemont en 1771, mort en 1829, d'abord militaire, puis administrateur, préfet de Lot-et-Garonne sous l'Empire, des Bouches-du-Rhône sous la Restauration, auteur d'une excellente *Statistique des Bouches-du-Rhône*, 1821-29; de *Notices sur Nérac*, *sur la Ste-Baume*, etc.;

2^o. Le marquis Louis-François, dit VILLENEUVE-TRANS, membre libre de l'Académie des Inscriptions, 1784-1850, à qui l'on doit d'intéressantes recherches sur la *Chapelle ducale de Nancy*, 1826, une *Histoire de René d'Anjou*, 1825; — *de saint Louis*, 1836;

3^o. Le vicomte Alban, plus spécialement connu sous le nom de VILLENEUVE-BARGEMONT, 1784-1850, frère jumeau du précédent, qui fut sous l'Empire et la monarchie préfet de la Meurthe, puis du Nord, et fut plusieurs fois élu député. Il est auteur d'un remarquable ouvrage sur le *Paupérisme*, 1834, qui lui ouvrit les portes de l'Institut (Académie des Sciences morales); d'une *Histoire de l'économie politique*, et du *Livre des affligés*, œuvre d'une philosophie pieuse et consolatrice.

Cette famille n'a rien de commun avec une famille du même nom en Languedoc, à laquelle appartient le marquis Pons de VILLENEUVE-VILLENEUVE, né à St-Pons, qui fut aussi préfet sous l'Empire et la Restauration, mais qui laissa une réputation équivoque.

VILLETTE (Phil. LE VALOIS, marquis de), né en 1632, d'une ancienne famille de Normandie, mort en 1707, était, par sa mère, petit-fils du fameux calviniste Agrippa d'Aubigné, et fut lui-même élevé dans le calvinisme. Il servit avec distinction dans la marine, se distingua surtout aux combats de Messine et d'Agosta (18 janvier et 22 avril 1676); se retira en 1681 avec le grade de chef d'escadre, abjura le calvinisme, et fut dès lors comblé de faveurs. Il a laissé d'intéressants *Mémoires*, qui n'ont été publiés qu'en 1844, par M. de Monmerqué. — La marquise de Villette, sa mère, était tante de M^{lle} d'Aubigné (M^{me} de Maintenon); elle contribua beaucoup à l'éducation de cette femme célèbre, et lui fit embrasser le calvinisme, qu'elle abjura plus tard. M^{me} de Maintenon conserva toujours pour elle la plus tendre affection.

VINDE. Voyez MOREL DE VINDE.

VIREY (Jules-Joseph), né en 1776 à Hortes (Haute-Marne), mort en 1847, était en 1814 pharmacien en chef des hôpitaux militaires. Il quitta cette carrière pour la médecine, et publia sur les divers objets de ses études de savants écrits qui le firent admettre à l'Académie de médecine. Il fut quelque temps député de la Haute-Marne. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire naturelle du genre humain*, 1801 et 1824; *Traité de pharmacie*, 1809-1811, qui a eu quatre éditions; *Histoire naturelle des médicaments*, 1820; *Mœurs et instincts des animaux*, 1821; *De la Puissance végétale*, 1823; *De la Femme*, 1823. Il a coopéré au *Dictionnaire des sciences médicales*, au *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, et a laissé de nombreux mémoires. Médecin philosophe, Virey réhabilita le vitalisme et combattit les doctrines matérialistes. Son style est brillant et facile, mais souvent diffus.

W

WALLIS (iles), groupe d'iles du grand Océan équinoxial, au N. E. des iles Viti, par 179° long. O., 13° lat. S. Il y en a douze : les plus grandes sont Ourea et Nukuatea. Bien peuplées : naturels robustes et actifs. Cocotiers, bananiers, cannes à sucre, arbres à pain. Découvertes en 1767 par Wallis ; visitées en 1842 par le capitaine Mallet, qui conclut, au nom de la France, un traité de commerce avec le roi du pays.

WASHINGTON, ville du Texas, sur le Brazos, chef-lieu du district de Washington, est, depuis l'annexion du Texas aux Etats-Unis, le siège du gouvernement du nouvel Etat.

WELLESLEY (Richard-Colley, marquis DE), comte de Mornington, né en 1760, d'une famille irlandaise originaire de Castille, mort en 1842, était frère aîné de lord Wellington. Nommé en 1797 gouverneur général des possessions anglaises dans l'Inde, il combattit à outrance le sultan de Mysore, Tippo-Saëb, le plus redoutable ennemi de la domination anglaise, prit sa capitale Seringapatam, après un siège d'un mois, dans un assaut où périt ce prince, 1799 ; puis tourna ses armes contre les Mahrattes, conquit en trois mois tout le pays situé entre la Djomna et le Gange, et força à la soumission Sindiah et le radjah de Bérar (1803) ; il reçut en récompense le titre de marquis et le droit d'ajouter à ses armoiries l'étendard de Tippo-Saëb. Rappelé en 1805, il fut accusé de dilapidations, mais cette accusation n'eut pas de suite. Ambassadeur en Espagne en 1809, ministre des Affaires étrangères en 1810, il combattit sans cesse l'influence française. Lord-lieutenant d'Irlande en 1822, puis vice-roi de ce pays (1833), il se montra impartial, défendit les catholiques contre les violences des orangistes, et appuya leur émancipation. Lord Wellesley avait épousé en 1794 une actrice de l'Opéra de Paris, M^{lle} Rolland. — Le nom de Wellesley a été donné en son honneur à une province anglaise de la presqu'île de Malacca, située en vue de l'île Penang. On y cultive le sucre.

WELLINGTON (PORT-), ville de la Nouvelle-Zélande, à l'entrée orientale du détroit de Cook, sur le port Nicholson. Récemment fondée par la Compagnie anglaise de la Nouvelle-Zélande, la ville comptait déjà plus de 5,000 hab. en 1842. Ainsi nommée en l'honneur du duc de Wellington.

WILKIE (David), peintre écossais, fils d'un ministre anglican, né en 1785 à Cultes (Fife), mort en 1841, se forma à Edimbourg, puis vint se fixer à Londres, exposa en 1806 les *Politiques de village*, qui commencèrent sa réputation, fut admis en 1811 à l'Académie royale, visita de 1826 à 1829 l'Italie et l'Espagne, composa dans ce dernier pays plusieurs tableaux d'après la manière de Velasquez, et fut en 1834 nommé peintre du roi. Ce peintre laborieux, le plus populaire de la Grande-Bretagne, ne laissait passer presque aucune année sans exposer quelques nouveaux chefs-d'œuvre. Ses ouvrages représentent pour la plupart des scènes familiales, tantôt grotesques, tantôt pathétiques : on cite l'*Ouverture du testament*, le *Joueur de violon aveugle*, les *Petits garçons cherchant des rats*, le *Jeune Messager*. Alban Cuninghame a écrit sa *Vie*. Londres, 1843.

WILLAUMEZ (J.-B.-Philibert), vice-amiral, né en 1761 à Belle-Ile-en-Mer, mort en 1845, fils d'un chef de garde-côtes, débuta comme mousse, se fit de bonne heure remarquer par son courage et son habileté comme pilote, mais resta jusqu'en 1789 dans les rangs inférieurs, parce qu'il n'était pas noble ; il obtint depuis un rapide et légitime avancement, eut part à toutes les expéditions importantes de la Répu-

blique et de l'Empire, se signala pendant l'expédition de Saint-Domingue en battant avec la frégate la *Poursuivante* un vaisseau de ligne anglais, l'*Hercule*, 1803 ; fut à son retour créé contre-amiral ; commanda une escadre de l'armée navale de Brest, sur laquelle le jeune Jérôme Bonaparte fit son noviciat ; exécuta en 1806 et 1807 des courses hardies contre les Anglais, et réussit, malgré de fâcheux contre-temps, à leur faire éprouver de fortes pertes. Négligé sous la Restauration, il a été fait depuis 1830 vice-amiral et pair de France (1837). Willaumez passait pour le meilleur marin praticien de son temps. On lui doit un excellent *Dictionnaire de marine*, 1820, in-8, devenu classique, souvent réimprimé.

WINTER (J.-Guillaume DE), amiral hollandais, né en 1750, au Texel, mort en 1812, fut obligé de s'expatrier en 1787 pour avoir pris part à une manifestation contre le stathouder, reentra dans son pays avec les Français en 1795, contribua à l'établissement de la République batave, et reçut aussitôt le commandement de l'armée navale du Texel ; il fut battu et pris en 1797, devant Camperduyn (ou Campredon), par l'amiral anglais Duncan, après une vigoureuse résistance ; il n'en conserva pas moins la confiance de ses concitoyens, qui le chargèrent encore d'importantes expéditions. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, le nomma maréchal du royaume et commandant en chef des armées de terre et de mer.

WINTER (Pierre DE), compositeur et directeur d'orchestre à Munich, natif de Manheim (1754-1825), a donné plusieurs bons opéras, entre autres le *Sacrifice interrompu* (1796), des oratorios et des cantates.

WITTGENSTEIN. Voy. SAYN-WITTGENSTEIN.

WOLTMANN (Ch.-Louis), historien allemand, né en 1770 à Oldenbourg, mort en 1817 à Prague, fut professeur d'histoire à Göttingue et à Jena, puis conseiller et résident du prince de Hesse-Hombourg à Berlin. Il se montra successivement le partisan et l'adversaire de Napoléon. On a de lui : *Histoire de France*, Berlin, 1797 ; — *d'Angleterre*, 1799 ; — *de la Réforme*, 1800 ; — *de la paix de Westphalie*, 1808 (traduit par Mailher de Chassat, avec la *Guerre de Trente ans* de Schiller) ; — *de la Bohême*, 1815 ; et une traduction de Tacite, 1811.

WORDSWORTH (W.), poète anglais, l'un des astres de la pléiade des *Lakistes*, né en 1770 à Cockermouth (Cumberland), mort en 1850, révéla dès l'âge de 13 ans son talent poétique, voyagea en France, en Suisse et en Italie, et débuta en racontant en vers son excursion (1793) ; se retira de bonne heure à la campagne, d'abord à Alfoxton (Somerset), où il composa ses *Ballades lyriques* (1798), puis à Grassmère, près des lacs du Westmoreland, lacs qu'il se plaisait à prendre pour sujets de ses descriptions (d'où le nom donné à son école) : il y vivait de son modeste patrimoine et des émoluments d'un emploi de percepteur des droits du timbre. Il donna en 1807 deux volumes de *Poésies diverses*, et, après quelque interruption, fit paraître depuis 1814 plusieurs petits poèmes : le *Reclus*, le *Chien de Rylstone*, *Peter Bell*, le *Charretier*, la *Rivière de Duddon*, la *Visite à Yarrow*. Ce qui le caractérise, ainsi que toute son école, c'est un style simple et naturel, empreint d'une douce sensibilité ; on lui reproche d'abuser du genre descriptif et de l'appliquer à des objets trop peu poétiques. Wordsworth était étroitement lié avec Coleridge et Southey. A la mort de ce dernier, il le remplaça comme poète lauréat. Il a paru à Londres en 1822 une édition de ses *Œuvres* en 4 v. in-8, qui est auj. fort incomplète.

Y

YVARD (Victor), agronome et vétérinaire, né à Boulogne-sur-Mer vers 1764, mort en 1831, enseigna l'économie rurale à l'école d'Alfort, visita l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, pour y comparer les méthodes d'agriculture; fut membre du conseil d'agriculture attaché au ministère de l'Intérieur, et remplaça Parmentier à l'Institut. Il appliqua avec succès

les théories de la science dans sa belle propriété de Saint-Port, près Melun. On lui doit : *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées voisines*, 1801; *Traité des assolements, jachères, etc.*, ouvrage devenu classique, qui concourut pour le prix décennal, et de nombreux mémoires sur des objets d'utilité pratique.

Z

ZAATCHA, village fortifié de l'Algérie (Constantine), dans le Zab-Daari ou Zab du Nord, à 30 k. S. de Biskara, entouré de nombreux palmiers. Il devint en 1849 le centre d'une grave insurrection; il fallut en faire le siège en règle; il fut emporté le 26 novembre; tous ses défenseurs se firent massacrer. M. le capitaine Ch. Bocher a donné une relation du *Siège de Zaatcha* dans la *Revue des Deux-Mondes* (1^{er} avril 1851).

ZOLL-VEREIN, c'est-à-dire *Union douanière*, association formée entre divers États de l'Allemagne dans le but de supprimer les douanes sur leurs frontières respectives, et d'établir à la limite extérieure de leurs territoires réunis une seule ligne de douanes, avec des taxes uniformes. Conçue d'abord par le docteur Fr. List qui, dès 1819, en fit, mais inutilement, la proposition à la Diète germanique, cette institution ne commença à être réalisée qu'en 1828. Dans cette année, il se forma successivement trois associations rivales, l'une au midi, entre la Bavière et le Wurtemberg, le 18 janvier; l'autre au nord, entre la Prusse et les duchés de Hesse et d'Anhalt, le 14 février-17 juillet; et une troisième au centre, entre le royaume de Saxe, le Hanovre, le Brunswick, la Hesse électorale, le 24 septembre. Mais bientôt la Prusse amena successivement la plus grande partie des États à se rallier à elle, leur fit accepter ses tarifs, sa législation commerciale, et même introduisit dans quelques-uns ses monnaies, ses poids et mesures; enfin l'union douanière, telle à peu près qu'elle existe aujourd'hui sous l'influence prussienne, fut constituée en 1833. L'Autriche, le Hanovre, le Holstein, les trois villes hanséatiques, Brème, Lubeck et Hambourg, et quelques autres pays, ont refusé jusqu'ici d'y accéder; cependant l'Autriche paraissait disposée à traiter. Les États qui en 1848 faisaient partie du Zollverein sont : la Prusse et la Hesse ducale, depuis 1828; la Hesse électorale, 1831; la Bavière, le Wurtemberg, le Hohenzollern, 22 mars 1833; le royaume de Saxe, 30 mars; la Thuringe (duché de Saxe, Anhalt, Reuss, Schwartzbourg), 11 mai; Bade et Nassau, 1836; Francfort, Luxembourg, Brunswick, 1837-1841; Mecklembourg, 1848. La population de ces États est de plus de 30,000,000 d'âmes; les recettes du Zollverein se sont élevées en 1846 à 25,746,831 de thalers (95,519,630 fr.) : ces recettes se répartissent proportionnellement entre les États associés. Les re-

présentants des divers États s'assemblent chaque année dans une des villes de l'association; les tarifs sont révisés tous les trois ans. MM. De la Nourrais et Bères, Léon Faucher, Richelot, ont publié sur le Zollverein des ouvrages estimés.

ZORNDORF, village de Prusse (Brandebourg), dans la régence de Francfort-sur-l'Oder, à 10 kil. N. de Custrin. Frédéric II, roi de Prusse, y battit les Russes les 25 et 26 août 1758. Cette bataille fut la plus sanglante de la guerre des Sept-Ans; Frédéric y perdit 10,000 de ses meilleurs soldats.

ZSCHOKKE (J.-H.-Daniel), écrivain allemand, né en 1771 à Magdebourg, d'une famille de commerçants, mort en 1848, fut successivement acteur, auteur dramatique, professeur, maître de pension; se fixa dès 1797 en Suisse, où il prit droit de bourgeoisie, devint en 1798 membre du gouvernement central d'Argovie, et remplit avec succès diverses missions politiques et administratives. Comme écrivain, il s'est exercé dans les genres les plus divers. On a de lui un drame, *Abellino, chef de brigands*, 1793, longtemps resté populaire; des ouvrages historiques, *Histoire des Grisons*, 1797; *Histoire du peuple bavaois*, 1813-1818 (c'est son ouvrage capital); *Histoire des pays helvétiques*, 1822; *Histoire contemporaine*, 1817-23; des romans, des contes et nouvelles, qui l'ont surtout fait connaître à l'étranger, et parmi lesquels on remarque *Alamontade* ou *l'Esclave galérien*, *la Béguine d'Ararau*. Il rédigea en outre des recueils politiques et littéraires qui eurent une grande vogue. Sans être un écrivain de premier ordre, Zschokke occupe par sa lucidité et sa fécondité un rang distingué dans la littérature allemande. On l'a surnommé le *Walter Scott* de la Suisse. Ses nombreux écrits ont rendu service aux classes laborieuses en popularisant la philosophie et en prêchant la morale sous des formes séduisantes et accessibles à tous. Ses *Oeuvres*, dont un recueil parut de 1825 à 1833, formaient dès lors 40 volumes. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français : M. Marmier a donné les *Contes suisses*, 1828, 4 vol. in-18; *les Soirées d'Ararau*, 1829, 4 vol. in-12; *les Matinées suisses*, 1830-32, 12 vol. in-12, et plusieurs de ses romans; M. Cherbuliez, les *Nouvelles Soirées d'Ararau*, 1833, 5 vol. in-12; M. Ch. Monnard, *l'Histoire de la nation suisse*, 1823-1833.

... les ... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... les ... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...

... de ...